Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **422** sur **422**

Nombre de pages: **422**

Notice complète:

**Titre :** Les Écrivains modernes de l'Allemagne, par H. Blaze de Bury

**Auteur :** Blaze de Bury, Henri (1813-1888). Auteur du texte

**Éditeur :** Michel Lévy frères (Paris)

**Date d'édition :** 1868

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-18, 402 p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 422

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9669048j](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9669048j)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, M-24217

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30113105g>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 11/04/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LES

ÉCRIVAINS MODERNES

'ALLE MAGNE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE I!ENRI BLAZE DE BURY FORMAT GRAND IN-18.

POÉSIE

INTERMÈDES ET POÈMES 1 vol.

HISTOIRE — CRITIQUE LITTÉRAIRE BEAUX-ARTS

LE CHEVALIER DE CHAZOT. Mémoires du temps de Frédéric le Grand 1 — ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ALLEMAGNE, nouvelle édition, revue et augmentée 1 — ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE. — LES KŒ-

NIG SMARK 1 — MEYEHBEER ET SON TEMPS 1 — LES SALONS DE VIENNE ET DE BERLIN 1 — SOUVENIRS ET RÉCITS DES CAMPAGNES D'AUTRI-

CHE 1

NOUVELLES

LES BONSHOMMES DE CIRE 4

THÉATRE

LE DÉCAMÉRON, comédie en un acte, en vers... 1 —

LES

ÉCRIVAINS MODERNES

1 DE L'ALLEMAGNE

PAR

~~. ZE DE BURY

lljj

s

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15 A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduetion réserves

PRÉFACE

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

On éprouve toujours quelque embarras à se trouver en présence d'un livre de jeunesse. Et cet embarras augmente en raison même du succès que l'ouvrage a pu obtenir à son jour ; plus le public nous a fait accueil, plus on aurait à cœur de justifier cette bienveillance. Le proverbe a beau prétendre ; il ment. Un écrivain, un artiste n'est jamais meilleur juge et meilleur critique qu'en sa propre cause; surtout quand la cause lui vient à quinze ans de distance et que, pour l'instruire à nouveau, il a sa propre expérience et les conseils que le progrès du temps ne lui épargne pas. « Excusez les fautes de l'auteur » est un mot trop naïf pour qu'on le paraphrase en manière de préface ou d'épilogue. Et cependant, ces fautes, on les connaît, elles vous offusquent. Amender, supprimer, ajouter, corriger ne suffit pas, il faudrait tout refaire. Et qui sait si la chose alors vaudrait beaucoup mieux? Qui pourrait même dire si le livre ne perdrait pas, dans cette transformation, le peu de qualités par lesquelles il s'est jadis recommandé? Nous vivons trop dans le présent, lui seul nous intéresse, nous passionne, et c'est avec l'esprit que nous avons que nous jugeons l'esprit que nous avons eu. Pro- cès, au demeurant, fort délicat, où le présent est toujours sûr de l'emporter, ayant pour avocat notre amour-propre, qui veut que le dernier ouvrage d'un auteur soit toujours son chef-d'œuvre. Il y a donc ici, comme en toute affaire de ce monde, bien des ménagements à garder, et l'esprit que nous avons se manque

à lui-même lorsqu'il juge sans quelque indulgence l'esprit que nous avons eu. Ista juvenilia annorum meorum prœmia quorum hodie pudet ac pœnitet. Les Pétrarque seuls peuvent se permettre de pareils dédains, et encore!

Un livre, d'ailleurs, est toujours plus ou moins une date dans la vie de l'écrivain. A vouloir le refaire, il perdrait sa peine ; on ne refait point les circonstances; et pour combien les circonstances n'entrent-elles pas dans le succès d'une œuvre, souvent médiocre et qui, devenue meilleure, succomberait dans sa force, faute de cet air ambiant qui, dans sa faiblesse, l'a soutenue? L'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle épreuve entièrement revue et très-augmentée fut publié pour la première fois au lendemain de la traduction de Faust et des études qui l'accompagnent. C'est à cet ordre d'idées qu'il venait, dans notre pensée, continuer et, par maints endroits compléter, qu'il a dû son faible retentissement. On gagne toujours quelque chose à naviguer sous les auspices du génie, et c'eût été là, pour nous, la meilleure des spéculations, si l'ombre d'un calcul pouvait entrer dans ces affinités intellectuelles qui gouvernent l'homme en dehors de sa propre volonté et décident de sa vocation avant même qu'il en ait conscience. Tu sei il mio maestro, il mio signore. Ces mots, que jadis nous disions au début, en traduisant Faust et le commentant, pourraient encore servir d'épigraphe à cette édition d'un ouvrage souvent déjà réimprimé, mais que nous avons, à cette occasion, de notre mieux remanié et augmenté de diverses études publiées dans la Revue des Deux Mondes, dont le nom nous revient avec les noms de Goethe et de la maison de Saxe-Weimar, toutes les fois qu'il s'agit de rendre hommage à ceux qui nous ont fait le peu que nous sommes.

A SON ALTESSE ROYALE

CHARLES-ALEXANDRE GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR

EN TÍÍIIOIGl'U.GE

D'UN FIDÈLE ET PROFOND DÉVOUEMENT L'AUTEUR

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ROMANTIQUES

1

ACHIM D'ARNIM

1

NOUVELLES ET ROMANS — BETTINA ET LA GUNDERODE

Il y a dans un passé encore bien près de nous certaines physionomies intéressantes, et qu'il faut se hâter de saisir, de fixer, si nous ne voulons courir le risque de les voir à tout jamais disparaître. De droit, le présent nous attire, et ses tendances menacent d'absorber tout ce que nous avons dans l'esprit de forces vives. Réglons donc de notre mieux nos comptes avec le passé, et ne repoussons pas une occasion, quand il s'en présente, de mettre en lumière d'aimables noms autour desquels, dans leur propre pays, l'obscurité se fait déjà. Le vieux Gœthe, avec sa haute clairvoyance, reconnaissait que, dans le monde des esprits, il y avait des formes et

des aspirations en dehors de son domaine! C'est en ce sens qu'il appelait Beethoven une nature démoniaque, Beethoven, .le maître par excellence de ces formes et de ces aspirations qui restèrent toujours des phénomènes incompris pour l'adorateur-né de l'harmonie classique! Si cbez Gœthe toute beauté ressort de l'union de l'esprit et de la nature, si chez Schiller l'esprit, en son élan irrésistible, entraîne trop souvent la nature, comment nier qu'il existe dans les profondeurs de la vie de l'âme un coin mystérieux où la nature à son tour subjugue l'esprit, l'étourdit par les valeurs de l'ivresse, et profite de sa captivité momentanée pour donner libre vol aux démons du monde élémentaire? Là est, selon moi, tout le secret de la musique des Allemands, de leur philosophie de la nature, et aussi de leur romantisme. Qu'on mette des paroles en musique, cela se voit tous les jours; Arnim, lui, semble avoir eu pour tâche \*de mettre la musique en paroles, et de donner l'être à cette symphonie confuse de la vie somnambulique, à ces hymmes insaisissables qui traversent le cerveau du visionnaire. Achim d'Arnim, en un mot, c'est presque Beethoven, avec cette différence que ses symphonies sont des romans, — ses opéras et ses cantates des contes et des nouvelles. A ses yeux, le réel n'est qu'une apparence, et lorsque tant d'autres, pour croire, ont besoin de toucher, ce qu'il voit et touche n'existe à ses yeux qu'à l'état de symbole du surnaturel.

Veut-on avoir une idée de son œuvre? Qu'on se figure un monde comprenant le côté nocturne. et chaotique de la vie humaine. Là s'agitent les forces démoniaques, là. se cherchent et se combattent les génies protecteurs et les kobolds, là s'enchevêtrent les événements, se heurtent les péripéties, se précipitent les catastrophes au gré d'une destinée capricieuse dont les ricanements frappent l'écho. Spectres voilés et femmes nues, elfes et larves, Ariels et Calibans, com-

ment tous les nommer, les personnages de cette comédie qui choisit pour théâtre les profondeurs de l'âme, nous en révèle les passions enfouies, et dont la sublimité égale parfois la folle invraisemblance ! Nous sommes loin, comme on voit, de cette réalité habilement mise en lumière, qui fait le charme et l'idéal de la poésie classique. Du sein de ces ténèbres mystiques, je ne sais quel vague pressentiment d'un monde ultérieur se dégage, qui tantôt nous frappe d'épouvante, tantôt doucement éveille en nous l'émotion religieuse, et, pour le détail, la verve humoristique, remplace les facultés plastiques dont dispose le peintre de la vie réelle. Aussi que d'imagination dans ces accouplements bizarres, que d'inépuisable fantaisie dans ces arabesques moitié oiseau et moitié fleur! Chez Arnim, le symbole est partout; le symbole d'un monde inconnu et lointain, et la réalité ne lui montre qu'une sorte de transfiguration de substance, de même qu'aux yeux du chrétien le pain et le vin cessent d'être le pain et le vin pour devenir le corps et le sang d'un étre éternel et mystique partout présent et partout caché. A ce compte, Arnim et Novalis sont bien les deux maîtres de l'école romantique allemande. Chez Novalis, ce qui prédomine, c'est l'ivresse, l'extase de l'être absorbé dans la contemplation d'une nuit bienheureuse ; Arnim est plus homme, et porte jusqu'en ses tendances une force suprême de concentration et de réalisme.

1, — PROFIL DE L'HOMME ET DU POETE.

En tête des œuvres complètes d'Arnim, publiées, il y a quelques années, par Wilhelin Grimm, figure le portrait du poëte, noble et gracieux type où l'expression mâle de- Schiller semble s'unir à l'élégance aristocratique de Byron. Cet œil intelligent et pur qui plonge dans l'océan de la nuit comme

pour en scruter les profondeurs, ce nez d'aigle dont les narines se dilatent au souffle de la jeunesse et de la vie, cette bouche où s'épanouissent la franchise et la bienveillance, ce front ouvert et loyal où se dressent d'épais cheveux noirs, — sont autant de traits qui répondent à l'idée qu'on se fait de cette nature fiévreuse et tourmentée qu'une incessante aspiration dévore. Ces strophes que je vais essayer de traduire me livrent le secret de son âme, et Arnim lui-même y caractérise son état :

Lis superbe, lis superbe,

Avec l'air d'un jeune roi,

Tu te balances dans l'herbe ;

Lis superbe, lis superbe,

Nul n'est plus brillant que toi !

Cèdre grand, cèdre sublime,

Tu montes jusques aux cieux ;

Mais au-dessus de ta cime,

Cèdre grand, cèdre sublime,

Plane l'aigle aventureux.

Nue épaisse, nue hardie,

Tu passes l'éclair au flanc,

EL promènes l'incendie,

Nue épaisse, nue hardie,

Sur le bois et sur le champ.

Flamme sainte, flamme altière,

Que de lis jetés à bas,

Que de cèdres en poussière !

Flamme sainte, flamme altière,

Sais-tu toi-même où lu vas ?

« Que ne donnerais-je pas, disait-il souvent, pour posséder le don de saisir mes sensations au vol, et de fixer en rhythmes a l'instant tout ce que je perçois ? Il me semble que j'écrirais alors des poésies qui remueraient le monde; mais, hélas!

avec la peine qu'il me faut prendre pour la retourner tant bien que mal, je suppose que le meilleur de ma pensée s'en ira avec moi sous la terre. » Impossible de mieux se définir. Pour Arnim, en effet, la poésie ne fut guère qu'une source vive jaillissant du cœur dans un élan spontané. Le travail austère et contenu par lequel l'esprit se rend maître d'un sujet, et qui finit par consommer l'union intime de la pensée et de la formé, lui demeura toujours quelque peu étranger. Il est vrai aussi d'ajouter que les temps où vécut Arnim ne se prêtaient guère à ce développement normal, bien difficile à certaines époques où mille questions se partagent le monde, où le poiite, au milieu des apparitions qui l'obsèdent, ne sait plus à laquelle entendre. Il est très-rare alors que, même dans les œuvres les mieux réussies, quelque défaut de cohésion ne se laisse pas sentir en dépit de tout ce que la raison a pu faire après coup pour réparer ce manque d'harmonie première. Arnim d'ailleurs n'aime pas ces replâtrages. Aussi que de transitions brusques et de soubresauts, quelle étrange confusion de couleurs et de styles ! Vous étiez en pleine comédie bourgeoise, en pleine poésie pastorale; vous aviez affaire aux sentiments les plus ordinaires, aux mœurs les plus simples et les plus innocentes, et vous voilà soudain transporté de l'étude d'un greffier aux pics les plus sauvages du Brocken, sans que le machiniste ait seulement pris la peine de vous avertir, par un coup de sifflet, d'un changement de décor que rien ne motive. Les mêmes personnages qui tout à l'heure parlaient raison et vivaient de la vie commune, s'agitent maintenant et se trémoussent dans des espaces fantasmagoriques. Tel dont les sentiments montraient de l'élévation vous semble un somnambule ; tel autre, empêtré dans un matérialisme grossier, trahit sa nature élémentaire et vous apparaît sous la forme d'une mandragore, comme ce petit M. de Cornélius dans le conte de la Reine d'Égypte. Il y a plus, la phrase, naguère

d'un accès facile, ce grand style que traversa je ne sais quelle senteur forestière qui porte en soi comme un arrière-goût de la musique de Weber, tout cela s'alambique et s'embrouille, et libre à vous de déchiffrer, si vous pouvez, l'hiéroglyphe !

« Quelle main tisse les fils de mon cerveau? La même qui suspend le soleil au firmament et règle la course des étoiles.» Maintes fois cette parole d'Arnim m'est revenue à la mémoire au moment où j'allais fermer le livre de dépit, et j'avoue qu'en ranimant mon courage, elle m'a souvent aidé à trouver la lumière. Il faut, je crois, se défier beaucoup de ce premier mouvement d'orgueil et de paresse qui nous porte à repousser, comme entachées d'obscurité, certaines conceptions dont le sens commence par se dérober à notre vue. Pour moi, quand il m'est bien prouvé que j'ai affaire à un homme de génie, j'y mets plus de persévérance et ne me laisse point si facilement décontenancer. De Beethoven composant la symphonie avec chœurs, d'Arnim livrant l'écheveau ide sa pensée à celui dont la main règle le cours des astres, ou de ces braves gens, moitié désœuvrés moitié pédants, qui s'arrogent à si peu de frais le droit de prononcer sur tout, qui a raison? Le IIUblic, dira-t-on? Mais ce même public, qui se récrie aujourd'hui sur l'obscurité de la symphonie avec chœurs, jugeait impénétrables, il y a trente ans, la symphonie en ut mineur, la symphonie en la, et tant d'autres chefs-d'œuvre dont la lumière l'éblouit désormais. C'est le métier du public de se montrer toujours quelque peu retardataire, c'est la vocation du génie de devancer son temps. A ce compte, le public et le génie sembleraient faits pour ne jamais s'entendre, et c'est ce qui, je le suppose, arrive d'ailleurs assez souvent, surtout avec les hommes qui, comme Arnim, ne font pas de concessions et, se sachant incomplets par certains endroits, se donnent le plaisir hautain d'amalgamer dans la même œuvre, dans la même \*

page, leurs qualités et leurs défauts, afin de s'épargner tout commerce avec le profane et de ne se voir fréquenter que par les gens dont les rapprochent de natives affinités.

a Je voudrais sérieusement prémunir la jeunesse contre la funeste influence qu'exercent trop souvent sur elle certains esprits maussades qui, de ce que l'expérience de la vie a été pour eux difficile et rude, se croient en droit de tout calomnier et de tout flétrir. Faites vos expériences vous-mêmes et ne prenez pas les lunettes d'autrui pour mesurer la perspective ouverte devant vous. Défiez-vous de qui se fait le centre du monde entier et vous dit imperturbablement : « Tels sont les hommes, telles « les femmes; ainsi se comporte la vertu, ainsi le vice; » tout cela, d'après les renseignements recueillis dans le cercle étroit et borné de sa propre carrière ! L'observation, éteinte et morte en lui, ne lui montre plus qu'à travers un verre obscurci par le malheur ce monde qui, de génération en génération, n'en va pas moins se perfectionnant toujours, et dont il n'aperçoit plus que les déchiquetures. Respect à ce brave homme, et que sa leçon serve à nous rendre plus attentifs! mais ne manquons jamais de tout observer par nous-mêmes, car rien d'identique ne se reproduit dans le monde, qu'il s'agisse de vice ou de vertu, et cet homme glacé qui vous parle a déjà sa place marquée sous la terre qu'il foule encore du pied, mais comme un somnambule. A vous, noble et chère jeunesse, le travail et l'action, à vous l'expérience et la conquête ! Croissez donc, et vous bâtissez un palais plein de roses et de lis, aussi longtemps que les lis et les roses fleurissent. »

Tel est Arnim. -L'obscurité dont s'enveloppe sa pensée n'est jamais si opaque et si ténébreuse qu'on n'y puisse trouver de quoi s'édifier et s'instruire. Moraliste et poëte à la fois, s'il parle beaucoup à l'imagination, il parle infiniment à l'âme.

Je me représente ainsi l'étudiant allemand des jours de la guerre de l'indépendance, avec son patriotisme fougueux, ses idées libérales, son noble cœur ouvert à toutes

les sympathies, à tous les enthousiasmes, si heureux d exprimer fièrement tout ce qui le pénètre, si heureux de gagner le large toutes voiles dehors, comme un de ces tins navires armés en course, et dont nul bagage incommode ne ralentit l'élan. « Avec Dieu, pour la liberté! » cette belle devise servirait au besoin d'épigraphe à la vie entièrç d'Arnim comme à ses œuvres. Qu'il s'agit de trinquer entre amis ou de se battre, il la retrouvait au fond du verre ou sur la lame de son épée. Chez une nature aussi irrésistiblement portée à l'expansion, on devine quels orages dut soulever le patriotisme à l'époque de la domination française en Allemagne. Arnim était gentilhomme, et la noblesse n'était à ses yeux qu'un motif de plus de se lever pour l'indépendance de son pays. Aristocrate par le cœur et les façons, il avait une manière de comprendre la naissance appropriée aux idées modernes. « La noblesse, écrit-il, est la consécration du temps dans l'histoire, le baptême du sang, le bonheur historique d'avoir inscrit au front, dès le berceau, le signe d'une force particulière de vie et de fécondation. Son vrai diplôme, c'est l'action. Sans porter nul préjudice' à la noblesse, souveraine entre toutes, des sentiments et de l'intelligence, la noblesse du sang donne à celle-ci la base d'une poétique prédestination. » L'abaissement de son pays le trouve plein de vaillance et de décision. Comme Théodore Kœrner, comme ce grand et mélancolique Henri de Kleist, Achim d'Arnim appartenait à cette phalange sacrée d'étudiants chevaleresques aux yeux de qui le romantisme apparaissait comme un symbole de la nationalité, et qui devaient poursuivre jusque sur les champs de bataille l'idéal de gloire et de liberté entrevu dans les rêveries universitaires. « Celui-là ne mérite ni la fortune ni la liberté qui ne sait point se les conquérir luimême par l'action, » a dit Gœthe. Arnim avait au fond du cœur cette maxime, et son inspiration, quand les événements.

vinrent la solliciter, fulmina d'éclatantes paroles où vibre comme un écho des sauvages hourras de Weber : « A nous autres Allemands, les vertus ne nous manquent pas. Il en est une cependant que nous aurions grand besoin de pratiquer, et que nous ignorons : la vengeance. Souvenons-nous combien ce fut jadis un instrument terrible aux mains mêmes de la piété, et proclamons que la vengeance n'est point un vice, comme il plaît aux moralistes de l'appeler, mais bien plutôt, alors qu'elle est brandie par qui de droit, l'épée de justice suprême, forgée au feu de l'éternel amour, passée au fil de la raison souveraine et consacrée par des douleurs immenses. Celui-là renie Dieu qui renie la sublimité de cette passion. »

D'illustres penseurs l'ont dit avant nous : l'humanité se meut en spirale, en avançant toujours; rien n'est perdu de la substance organique qui se développe et s'étend dans toutes les directions : l'arbre reste le même, et les branches nouvelles qu'il ne cesse de pousser élèvent toujours plus haut vers le ciel sa couronne. Ce sens religieux du passé, uni aux tendances les plus libérales, aux plus militantes aspirations vers l'avenir, donnent il la physionomie d'Arnim une sérénité lumineuse qui le fait ressembler à cet Apollon grec chez lequel se confondent les attributs des deux plus beaux âges de la vie. Il voit crouler le moyen âge et tomber les anciennes institutions sous les coups de la révolution française; pour lui ce cataclysme annonce l'ère d'une poésie nouvelle, et les faits qui se déroulent ne sont à ses yeux que des transformations de la même idée. cc Étrange prétention, de vouloir que tout périsse, parce que nous appartenons à la race humaine, qui ne fait elle-même que passer 1 De ces formes que les révolutions emportent, neresté-t-il donc rien? De ce que nous devons mourir un jour, s'ensuit-il que nous n'ayons jamais vécu? Avoir fait un, ne fût-ce qu'un instant,

avec ce monde, qui demeure éternel et se régénère sans cesse, ce n'est point là un simple symbole de l'éternité, mais bien l'éternité même, et cela seul suffit pour combler tous mes pressentiments de jeunesse, de printemps et d'amour. » Que l'esprit des temps nouveaux éclaire le passé et fasse pénétrer jusque sous le plus humble toit la liberté et l'abondance, sa poésie ne rêve pas d'autre fige d'or. Elle ne voit d'autre cité divine que ce monde « dont le tombeau du Christ occupera le centre, bien loin de ceux qui n'auront gardé que les tendances du passé dans leurs âmes, semblables à une cave où les décombres tiendraient la place d'un vin généreux. » Inutile d'ajouter que le sentiment religieux proprement dit trouve au besoin dans Arnim un interprète éloquent et convaincu, et que ce rare esprit, même en ses imaginations les plus fantasques, ne se laisse jamais distraire du point de vue qu'il se propose : la recherche de la vérité humaine ou révélée. Je n'en veux d'autre exemple que ce passage qui termine un de ses romans : « Pensée auguste, être éternel, invisible soleil, en qui les actions mûrissent, en qui, de printemps en printemps, les évolutions s'accomplissent, ne nous diras-tu pas quel est ton siége et quelle est ta source, rayon partout présent qui règnes à la fois sur les hauteurs dorées, et brilles sur les mers et dans la profondeur des abîmes? Ce corps fragile et périssable est le signe que tu revêts, signe divin sans doute, mais qui ne saurait être sans toi, car tout ce qu'il fait de bon vit en Dieu, et toutes ses pensées généreuses sont des émanations de Dieu, qui se révèle ainsi à tous, et, comme la chaleur, pénètre cette froide terre, l'appelant à une nouvelle alliance. »

C'est un fait digne de remarque que les trois maîtres de l'école romantique, Arnim, Novalis et Tieck, ont dû le jour à l'Allemagne du Nord, comme si le génie, par ses contradictions avec le sol natal, par cette lutte avec la vie sociale

qui l'entoure, aimait à se poser de ces difficultés capables de mieux faire ressortir son énergie et sa puissance. Nés à Berlin, au cœur même du protestantisme, Arnim et Tieck échappaient, il est vrai, de bonne heure à son influence en allant vivre dans cette Allemagne méridionale, de tout temps si favorable aux organisations douées du sens nerveux. Arnim séjourna longtemps à Heidelberg, dont l'atmosphère aida singulièrement à développer le côté mystique, je dirai presque musical, de son tempérament. Il est d'autres conditions qui devaient aussi beaucoup influer sur la nature de son génie, je veux parler de son mariage avec Bettina Brentano. Peut-on, en effet, rêver une association plus conforme à la destinée du personnage, à ses plus intimes tendances intellectuelles? Le jour où le hasard poussa vers Arnim ce démon féminin, il unissait deux imaginations assorties et dignes de s'entendre. Avant d'être mari et femme en ce bas monde, Achim d'Arnim et Bettina Brentano étaient déjà frère et sœur dans le royaume des esprits. J'énonce le fait,' mais Dieu me garde d'en vouloir rien conclure au point de vue des félicités conjugales! Tout se passe ici tellement en dehors de la vie ordinaire, qu'on peut croire que le rêve continue même au sein des réalités les plus bourgeoises du ménage, et que ces gens-là ont vécu comme ils écrivaient, en véritables somnambules. 813 figure-t-on ce mari, ce poëte dont la femme est connue du monde entier, non à cause de lui, grand et noble esprit que la foule ignore, mais par des chants d'extase et des hymnes d'amour entonnés au pied de • l'autel d'un autre grand poëte? Il me semble qu'il y aurait là lesujetd'une étude psychologique des plus saisissantes. Quant à moi, je m'en tiens au point que j'ai touché, et me borne à constater la part visible et très-originale que Bettina — en tant que figure fantastique — aurait à revendiquer dans le Décaméron du Boccace allemand, et quelles étranges vibra-

tions ont passé du cerveau de la femme dans l'œuvre du mari, cercle de résonnance où vous retrouvez les mille échos des symphonies dont Bettina sans doute alors ne se souvenait plus, et qui chantaient en elle aux beaux jours d'école buissonnière.

Plus je relis Arnim plus je demeure frappé de cette consanguinité intellectuelle. Que de réminiscences du génie et du caractère de Bettina éparpillées dans les portraits et les arabesques de cette galerie ! Tout le côté musical, évaporé, bohème de l'enfant s'y retrouve. Qu'on prenne, par exemple, cette merveilleuse histoire des premières amours de CharlesQuint, Isabelle, reine d'Égypte. Comment nier l'air de famille qu'emprunte à Bettina l'Égyptienne Bella, type charmant et romanesque, adorable création à laquelle semblent avoir coopéré Dante et Gœthe ? car, si pour la grâce idéale et la céleste pureté qui la décorent cette aimable figure tient de Béatrix, elle a de Mignon l'humeur sauvage et pittoresque, et, comme Mignon dansant parmi les œufs et les épées, vous la voyez, svelte et fringante, aller et venir à travers toutes les dépravations d'un monde abominable, sans que l'innocence paradisiaque de son âme en soit ternie, sans que la moindre éclaboussure rejaillisse sur sa robe. « Il existe de tout temps, dit Arnim, un monde mystérieux plus digne de nos observations que celui que l'histoire nous livre. » C'est ce monde qu'il évoque à nos yeux avec une puissance surnaturelle, confondant à plaisir la fantasmagorie avec le drame, accouplant le réel à l'imagination, le grotesque au sérieux, l'ironie à toutes les fêtes, à toutes les pompes de l'existence, donnant à l'empereur Charles-Quint un chambellan fait d'une mandragore, animant toutes les forces élémentaires de la nature, puis, après se les être ainsi soumises, les abandonnant à la fatalité qui les entraîne, et bientôt renvoie à la fange d'où il fut tiré le gnome difforme et sen-

suel dont les évolutions bizarres ont toujours leur moralité. S'imagine-t-on le vainqueur de Pavie, le futur moine de SaintJuste, devenant le héros d'un conte de bohémiens, et se conduisant, au milieu de ce tohubohu de sorciers, de bandits, d'entremetteuses et de mandragores, en véritable personnage historique auquel M. Mignet lui-même n'aurait rien à reprendre ? Voilà, en effet, un de ces incroyables tours de force du génie où Arnim excelle ; jamais les mœurs de ces hordes sorties des steppes asiatiques ne furent reproduites avec plus de furie et de réalité ; on dirait le pinceau de Rembrandt. Et ce n'est pas, je pense, un spectacle ordinaire que le sens historique et la fantaisie se rencontrant de la sorte sans rien abdiquer de leurs droits respectifs. Ce curieux assemblage dont je parle se retrouve à un égal degré dans les Kronenwaechter (les Gardiens de la tour), roman chevaleresque emprunté à la période des Hohenstaufen, et aussi dans la belle légende dramatique intitulée le Coq de bruyère.

Si dans Isabelle d'Égypte l'histoire se marie au conte fantastique, dans les Héritiers du majorai, l'une des plus originales inventions d'Arnim, le fantastique règne seul. L'héritier du majorat, principal personnage de cet intermède \ nocturne où foisonnent les vampires, les chauves-souris et toutes les difformes ébauches du cauchemar, — l'héritier du majorat est une de ces organisations somnambuliques dont raffole notre poëte et qu'il s'entend à faire vivre. Familier avec toutes les aspirations de l'autre monde, confident de ses mystères et de ses épouvantes, ce bizarre individu, bien qu'il marche et se meuve en plein soleil, n'a d'autre existence que celle du rêve. Ce milieu de pressentiments, de visions, de phénomènes surnaturels, dans lequel ses jour-nées s'écoulent, est pour lui tout ce qu'il y a de vrai ici-bas et de réel. A côté de cette physionomie maladive, empruntée aux régions des fantômes, figurent des tableaux de genre

touchés à la manière des Flamands, toute une galerie de baroques peintures qu'un amateur de rococo payerait à prix d'or. Qu'on en juge par ce curieux portrait de vieux gentilhomme.

c Devant cet hôtel, résidence abandonnée du chef de la famille, lequel vivait avec sa mère en pays étranger, tous les jours, au coup de onze heures, passait en prenant du tabac d'un air rempli de dignité, un cousin du propriétaire actuel, cousin plus élevé en âge de quelque trente années au-dessus de celui-là, mais, hélas ! fort au-dessous quant à la fortune. Personne, tant auprès des jeunes que des vieux, n'était plus connu de toute la ville que le ponctuel gentilhomme au nez incarnadin, et qui, pareil au Jacquemart de l'horloge, enseignait, avant qu'elle eût sonné, l'heure aux gens par le seul fait de sa sortie, de telle façon qu'en le voyant, les enfants reprenaient le chemin de l'école, et leurs pères réglaient leur pendule. Ce personnage avait différents noms, selon les diverses classes qui le désignaient. Ainsi, chez les gens de la haute, il s'appelait le cousin, à cause de sa parenté avec les premières familles du pays et du crédit que ce titre lui valait; parmi la bourgeoisie, on le nommait le lieutenant, du grade qu'il avait occupé durant ses jeunes années, et dont il portait encore l'uniforme. Sans aucun doute, la coupe des habits avaitquelque peu varié depuis tantôt six lustres ; mais, pour lui, il ne semblait pas s'en être aperçu le moins du monde. Ses vêtements, par le simple tissu qu'ils montraient aux COIltures, témoignaient clairement qu'on travaillait jadis le drap beaucoup plus solidement que par le temps qui court : son collet rouge avait pris par l'usure des teintes vernissées, et ses bouions affectaient la couleur cuivrée de son nez. Telle était à peu de chose près la nuance de son chapeau à trois cornes et à plumes blanches ; mais le plus beau de l'équipage était, sans contredit, le baudrier, auquel l'épée ne tenait plus que par un fil, semblable au fameux glaive suspendu sur la tête du tyran. Cette épée, du reste, avait fait le malheur du pauvre diable, en tranchant, à la suite de contestations amoureuses, le nœud de

l'existence d'un rival à qui la cour voulait du bien, et cette affaire d'honneur, dans laquelle on ne pouvait certes lui rien reprocher, avait inexorablement coupé court à sa carrière militaire. Quelles ressources il s'était créées pour vivre depuis ce temps, on éprouve une sorte de pitié à le dire. Avec une héroïque persévérance et à force d'entretenir avec le monde entier d'infatigables correspondances, il élait parvenu à se procurer une collection d'armoiries des plus complètes dont il exécutait en détail de nombreuses copies qu'il enluminait fort proprement ét vendait ensuite à très-bon prix par l'entremise d'un libraire, fournissant ainsi à l'édification des hommes sérieux et aux récréations de la jeunesse. Il élevait, en outre, des pintades et autres volatiles et dressait des ramiers maraudeurs qui avaient pour industrie de lui ramener de leurs excursions tous les pigeons rencontrés dans le voisinage, gibiers errants dont il faisait benottement son profit. Dame Ursule, sa ménagère, l'aidait de son mieux dans ce petit négoce, dont, entre parenthèse, on eût été fort mal venu de lui parler. Avec ces minimes bénéfices et les quelques épargnes qui lui restaient, il avait acquis dans un des plus mauvais recoins de la ville, près du quartier des Juifs, une espèce de mauvaise masure d'un aspect borgne et piteux, meublée à l'intérieur de, toute sorte de hric-à-brac, et dont il ne permettait à âme qui vive de franchir le seuil.

» Tous les dimanches, au sortir de l'église, qu'il fréquentait assidûment, assistant aux offices dans un coin particulier réservé jadis à la sépulture de ses ancêtres dont il voyait l'écusson sculpté devant lui sur la muraille, — tous les dimanches, il se rendait chez une vieille dame devant l'hôtel de laquelle il se contentait les autres jours de passer en se rengorgeant et faisant battre sa brette entre ses jambes. C'était l'héroïne antique et respectable de cet infortuné duel qui avait tant marqué dans son existence. L'auguste personne, frisée, poudrée, fardée, exerçait sur lui, au bout de trente ans d'esclavage et de tendres soupirs cruellement éconduits, la même irrésistible séduction. Rarement H laissait passer vingt-quatre heures sans rimer diverses strophes en son honneur, il inventait même des fictions dans lesquelles apparaissait la bonne dame sous les traits d'un

personnage allégorique, mais sa témérité n'allait point jusqu'à lui soumettre les épanchements de sa muse : il se méfiait, disait-il, de l'esprit de la belle, qui ne lui ménageait point l'épi gramme. Et, quand venait le dimanche tant souhaité, sa plus délicieuse joie était de caresser et de peigner sous ses yeux la toison d'un roquet aussi hargneux qu'ébouriffé, complaisance dont on le payait d'ordinaire par un de ces sourires ineffables pour lesquels tout vrai chevalier se déclare prêt à donner sa vie. Invariablement assise à son métier à tapisserie ou devant le miroir de sa toilette, la noble dame subsistait fort respectablement de rentes que lui avaient laissées deux altesses auxquelles elle survivait après les avoir servies l'une après l'autre en qualité de grande-maîtresse. Son salon était le rendez-vous des gens de la cour et des diplomates, et le plus souvent elle recevait son monde à sa toilette, prêtant l'oreille et répondant aux mille caquetages du jour, tandis que sa femme de chambre accommodait ses cheveux d'un œil de poudre, ou qu'elle avalait à petites gorgées un de ces électuaires fabriqués pour la conservation de la beauté. »

Arnim aime cette société frivole et caduque du xviiie siècle allemand, ce monde de bric-à-brac tel qu'il existait avant la Révolution, avec son attirail de préjugés et de perruques, d'habits de taffetas et de superstitions, véritable théâtre des magiciens charlatans à la Cagliostro. Tandis que Shakespeare \* et Molière étudient l'homme dans ce qu'il a de sérieux et de fort, Arnim semble s'adresser de préférence à ses hallucinations, à ses extravagances. L'histoire et la vie sont pour lui comme une immense maison de fous où parfois un être raisonnable se rencontre, et alors gare à lui ! car, l'atmosphère du lieu aidant, vous pouvez vous attendre à le voir bientôt déraisonner comme les autres. Chose étrange, ces gens-là sont vêtus comme tout le monde : ils ont des boucles à leurs souliers, des bas de soie très-bien tirés, des jabots de dentelle et des habits d'une parfaite correction. Rien dans leur langage ou leur démarche ne trahit le moindre égarement, jusqu'à un

certain chapitre où tout à coup la fusée éclate, et alors viennent les désappointements. Vous commenciez par exemple à vous laisser prendre d'intérêt pour cet aimable gentilhomme de la maison de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, et voilà que ce jeune et spirituel chambellan, qui, bien qu'un peu arrogant et vantard, vous semblait réservé à de si hautes destinées, se trouve n'être, en fin de compte, qu'une ridicule 1 mandragore. Vous vous imaginiez bravement causer théolo • gie et jurisprudence avec un savant professeur de Gœttingue ou d'Iéna, et, depuis trois quarts d'heure, ô détestable persiflage ! vous vous entreteniez avec un vieux perroquet dont une paire de besicles déguisait le bec à vos yeux abusés !

Comme pour se dédommager de ces évocations grotesques qui l'obsèdent et sur lesquelles on le voit souffler la vie et la mort avec une égale ironie, Arnim s'entoure aussi parfois d'une légion d'oiseaux étranges, au plumage flamboyant, d'une collection de plantes et d'insectes exotiques dont Linné renoncerait lui-même à décrire les variétés innombrables. J'ai dit que pour Arnim l'histoire" et le monde étaient une vaste maison de fous ; je me le figure, en effet, comme une sorte de directeur de cet hôpital singulier, tantôt vivant au milieu de ces baroques pensionnaires qui, de toutes parts accourus autour du maître, le tirent par le pan de son habit et l'étourdissent de leur vacarme, — tantôt, pour échapper à la mélancolie qui le gagne, se réfugiant dans son jardin, où l'œil bleu de la fleur aimée s'ouvre et se balance sur sa tige, puis dans sa volière, où sous le grillage d'or chante l'oiseau divin qui fait tenir cent ans dans une matinée de mai. Il semble qu'on ne saurait écrire et penser ainsi qu'en Allemagne, au pays du Harz et de l'Oder, de l'Elbe, du Neckar et du Rhin, où tant de poésie riante et sombre se cache au cœur même de la nature : âpres forêts, pics sauvages, frais ruisseaux, édéniques vallons, où, tandis que le rossignol du

printemps nouveau trille sa cadence au clair de ta lune, le 'passé balance gravement dans l'air la cloche des souvenirs suspendue au donjon tapissé de lierre de quelque burg crau:" lant du voisinage ! Vous errez dans la sapinière immense ; un daim effaré fuit à vos pieds ; au-dessus de votre tête, le pivert sculpte l'arbre à coups de bec; le chasseur passe, sa carabine en bandoulière, un rameau de hêtre à son chapeau. A cette vue, Arnim tressaille, et sa prose vous envoie soudain comme une mâle bouffée de cette senteur forestière dont la musique de Weber est si puissamment imprégnée. Ou bien nous sommes en automne, toute la matinée la pluie a battu les vitres du château, les marronniers jonchent de leurs fruits mûrs les allées du parc : vers midi perce un rayon de soleil, la fin du jour s'annonce belle, vous croyez presque au retour de l'été ; mais déjà la feuille a: pris ses teintes cuivrées, et les marbres silencieux, que ne protège plus l'épaisseur des bosquets, vous montrent de toutes parts leur mélancolie ! — Encore une impression que nul n'a jamais su rendre comme Arnim, surtout dans cet admirable martyrologe intitulé : Misère et grandeur, chute et repentir de la comtesse Dolorès. Pour citer un dernier exemple, vous visitez de nuit Heidelberg, la métropole par excellence du romantisme allemand; la ville se réfléchit en ombres crépusculaires dans les flots murmurants du Neckar, des milliers de clartés scintillent sous la transparence liquide, un merveilleux spectacle en vérité, qui, pour la grandeur sans doute, ne vaut point Venise, mais qui n'en a pas moins son caractère mystérieux et fantastique! Au loin, des voix d'hommes chantent en chœur; à quelques. pas de vous, un étudiant langoureux gratte un cistre ; partout un calme grave, je ne sais quelle morne sérénité, partout la poésie ! Je défie quiconque tant soit peu connait Arnim de faire jamais ce beau rêve sans penser à lui.

Dans cet art du clair-obscur particulier aux vieux con-

tenrs italiens, Arnim était passé maître, et j'ai hâte de prouver mon' dire en donnant la substance de quelqu'un de ces • réctts.

-II. MELUCK-MARIA BLAINVILLE.

Ua vaisseau turc, chassé par une galère maltaise, filait à toutes-voiles dans les eaux de Toulon. Déjà l'équipage musulman' va tomber aux mains des chevaliers de la croix, lorsque soudain un coup de vent favorable le pousse dans le port, p& presque en même temps entrent ses ennemis. AussitotTépée et la hache reluisent au soleil ; mais, au moment où le combat s'engage, une femme apparaît à bord du vaisseau turc, s'élance au milieu des deux partis, et, d'une voix 4ui s'exprime dans le plus pur français, demande grâce pour H Hue pauvre âme qui n'a qu'un espoir en ce monde, — celui 4e se réfugier dans le sein de la religion chrétienne et d'y Mire son salut. Par cet accent qui à la plupart d'entre eux rappelle le sol natal, les chevaliers se laissent désarmer. - Saint-Luc, leur chef, après avoir rassuré la belle suppliante, consent à épargner le vaisseau turc, dont le capitaine entame lui à ce sujet une conversation à laquelle la noble inconnue sert d'interprète. Les chrétiens échangent des livres de piété contre des dattes, de l'huile de rose et d'autres prompts ,du Levant ; puis Saint-Luc s'apprête à s'éloigner, non .Èansr avoir fait'à la belle missionnaire de paix une sorte de déclaration d'amour, déplorant, ajoute-t-il, du fond de l'âme le-vçaii solennel qui l'empêche à jamais de la posséder par droit de- sentiment ou de conquête. Quant au navire turc, il reste en quarantaine.

Cependant, cette histoire ne tarde pas à se répandre dans - {a ville, et chacun de commenter à sa manière l'acte héroïque de cette femme, d'attendre avec impatience te jour de son

débarquement; mais elle, trompant la curiosité générale, obtient du surveillant du port l'autorisation de descendre à terre avant l'expiration de la quarantaine, quitte la ville dans une voiture 'fermée, et ne laisse savoir à personne la route qu'elle prend. Deux mois après, elle se fait baptiser en grande pompe dans la cathédrale de Marseille, remplie d'une foule immense, et reçoit les noms de Meluck-Maria Blainville, le premier à cause de son origine arabe, le second en l'honneur de la sainte mère de Dieu, à qui dévotement elle se consacre, et le troisième en mémoire de son directeur. Immédiatement après la cérémonie, la fervente catéchumène s'achemine vers le cloître de Sainte-Claire, qu'elle dote en y entrant d'un capital considérable, et où s'écoule dans le silence et Je recueillement la première année de son noviciat.

Ainsi commence le conte, ou pour mieux dire, l'anecdote (c'est ainsi que l'appelle Arnim) de la Prophétesse d'Arabie. Avant de se perdre vers la fin en la plus extravagante et la plus embrouillée des imaginations, cette histoire décrit de poétiques et charmants détours où nous essayerons de promener Je lecteur, bien résolu d'avance à ne pas l'entraîner au delà des oasis.

Au bout de quelques mois, Meluck-Maria quitte le cloître en y laissant sa'dot, et, à peine rentrée dans le monde, on la voit se lier d'intimité avec une vieille comédienne nommée la Banal, qui passe pour lui donner des leçons de son art. « Bon! disent les gens, sa piété et son baptême n'étaient, à ce qu'il paraît, que le rôle du début. » D'autres l'excusent plus volontiers par le plaisir qu'ils se promettent de la voir à la scène, et aussi par l'heureux prétexte que sa conduite leur donne de se divertir aux dépens des dévots. Quant à la question de savoir si elle a du talent, les habitués du salon de la vieille Banal lui prédisent d'avance le plus magnifique avenir de tragédienne. Bientôt les meilleures mai-

sons se la disputent, et c'est à qui aura les premiers gages de cette inspiration, dont les préludes sont déjà des coups de maître. L'irrésistible charme de sa personne, sa beauté accomplie, ne tardent pas à faire de la bienveillance qu'elle s'est acquise un sentiment plus chaleureux. De toutes parts, les hommages lui arrivent, les cadeaux pleuvent, elle reçoit les hommages avec dignité, et pour les cadeaux elle les accepte, mais à une condition, c'est d'y répondre par des présents d'une valeur plus grande, d'où l'on est pourtant bien obligé de conclure que ce n'est point la cupidité qui l'a poussée à monter sur la scène, et que l'appât de l'or ne saurait avoir aucune influence sur son cœur, chose assez rare d'ailleurs dans son nouvel état.

Il va sans dire que les amoureux ne manquent point. Meluck agrée les empressements de son plus doux sourire, offre loyalement son amitié ; mais c'est là tout ce qu'on peut prétendre, et ceux qui veulent aller plus loin perdent leur peine. Alors, les questions se posent, les conjectures vont leur train. Évidemment une pareille conduite ne saurait tenir que du parti pris. C'est sans doute un nouveau rôle qu'elle joue. Lassitude et chagrin de cœur, disent les bonnes âmes ; corruption! s'écrient les libertins avec cette manie de se creuser la cervelle pour trouver le vice au fond des choses les plus simples. Sur ces entrefaites, le chevalier de Saint-Luc rentre en France, il revoit Melück-Maria, et le goût qu'il s'était d'abord senti pour elle se change en une véritable passion. Peu à peu l'amour-propre s'en mêle : piqué au jeu par ses amis, il fait le pari de réussir coûte que coûte, et le voilà mettant en œuvre tous les moyens, même les plus déshonnêtes, pour arriver à ses fins ; mais l'intrigue échoue et tourne à la confusion du chevalier, qui presque aussitôt quitte Marseille.

% C'est un agréable métier que celui de grande coquette ;

seulement, à la longue il devient monotone. Fatiguée du spectacle de tant desouffrances auxquelles il ne lui est point possible de compatir, un beau jour Célimène congédie de l'éventail tous ses adorateurs, et se livre sans plus de distraction à ses études théâtrales. Deux mois la séparent encore du moment de ses débuts, lorsque arrive à Marseille un languissant jeune homme à qui des peines amoureuses ont rendu insupportable le séjour de Versailles. Forcé de fuir la cour et de courir le monde en chaise de poste pour échapper au soi-disant mal qui l'obsède, le tendre comte de Saintrée vit absorbé dans une seule image : il ne rêve, il ne voit que Mathilde, il ne saurait parler que de Mathilde, et tel est le culte superstitieux voué à cet aimable et charmant objet de son idolâtrie, qu'il porte toujours sur lui l'habit de taffetas bleu dont il était paré le jour de leur séparation. Sur ce frêle et chatoyant tissu, les larmes de Mathilde ont roulé comme des perles au moment des adieux. C'en est assez pour que notre mélancolique gentilhomme ne s'en dépouille jamais, fût-ce même parmi les ombres, auxquelles il compte bien aller rendre visite dans son habit de taffetas bleu, lorsque les rigueurs du destin qui l'accable l'auront enfin poussé sur l'autre rive du Cocyte.

Un soir, dans une compagnie. Melück entend raconter l'histoire du gentilhomme ; loin de s'en égayer, elle prend au sérieux cette légende d'amour et de constance, et, quand, vers dix heures, on annonce M. de Saintrée, la belle jeune femme lui trouve un air si noble et si galant, qu'elle se le fait présenter. Le comte aime les beaux-arts et parle du théâtre en connaisseur, en homme habitué à juger ce que Paris a de plus renommé. Aussi lui suftit-il d'exprimer un vœu pour que Melück accorde ce qu'elle avait, deux heures auparavant, refusé aux instances de la maîtresse de la maison, et commence une scène de Phèdre, qui en un

moment passionne l'auditoire. Aux vibrations de cette voix mélodieuse et puissante, à cette flamme du désert dont le goût le plus pur soutient et modère l'ardeur, les murmures approbateurs se trahissent, et chacun de se tourner vers le comte, comme pour lui dire : s Eh bien, qu'en pensez-vous? eussiez-vous jamais imaginé que la province possédât un pareil talent? » Mais Saintrée n'est déjà plus à ce qui se passe, et songe à une représentation de Phèdre à laquelle il assisK.-it il y a quinze jours à peine avec sa divine Mathilde. Tout au plus, dans le peu qu'il lui a été donné d'entendre, a-t-il saisi au passage certains défauts ; quant aux sublimités qqi provoquent un si magnifique enthousiasme, elles sont demeurées pour lui lettre close. Néanmoins, comme on doit obéir aux bienséances, il s'approche de Meliick, glisse sur le chapitre des compliments, touche avec une délicatesse exquise aux petites imperfections, et, d'un ton de parfait savoir-vivre, lui débite la meilleure leçon de style théâtral qu'elle ait encore reçue ; puis, joignant l'exemple au précepte, il reprend les uns après les autres les divers passages qu'il vient de critiquer, il les récite et les nuance avec tant d'émotion et d'art, que PQèdre, en personne intelligente et vraiment supérieure, reconnaît à l'instant, son maître et supplie le comte de ne pas lui ménager ses avis et de venir la voir chez elle aussi souvent qu'il le pourra.

Le lendemain, Saintrée vient voir Meltick et commence naturellement par ne lui parler que de l'éternel et unique objet de ses préoccupations. Meliick, loin de Chercher à le distraire de son infortune, le laisse, au contraire, en épuiser tous les détails, et seulement alors amène la conversation sur l'art. Avec cette curiosité fiévreuse propre à certaines natures qu'un feu sacré dévore, et qui ont, comme disait Voltaire, le diable au corps, la jeune femme s'informe des grandes tragédiennes de la scène française et veut savoir — touchant

leur pantomime, leur diction, leur manière de comprendre d'interpréter tel ou tel passage — les moindres particularités. Un point surtout l'intéresse et l'attache : comment la célèbre Clairon porte le manteau de reine. En dilettante chaleureux, en homme versé à fond dans les secrets d'un art que les plus grands seigneurs de l'époque se faisaient gloire de patronner, le comte s'évertue à répondre aux questions qu'on lui adresse; puis, s'animant par degrés et sentant que la parole ne lui suffit plus, il saisit sur un meuble un lambeau de pourpre qui traîne et se dispose à s'en draper à l'exemple de la Clairon; mais la chaleur qui règne est étouffante, et d'ailleurs son vêtement, trop étroit, contrarie ses gestes : « Otez donc votre habit, s'écrie Mellück ; ne voyez-vous pas qu'il gêne vos mouvements ? » Saintrée s'excuse d'abord, puis obéit. Dans cette galerie, où Melück se livre d'ordinaire à ses études dramatiques, figure, entre autres bizarres objets, une de ces poupées articulées, comme on en voit dans l'atelier des peintres, et dont, en l'absence du modèle, ils se servent pour essayer l'effet d'une draperie. Le comte, ne sachant où placer son habit, imagine d'en revêtir le mannequin, qu'en outre il coiffe de son chapeau, afin, dit-il, d'avoir devant les yeux un judicieux critique dont la présence le tienne en respect pendant la scène qu'il va jouer" Prenezgarde, ajoute en souriant Melûck, votre habit porte un charme. Il pourrait bien se faire qu'il animât à son contact mystérieux cette froide statue. »

Une fois le mannequin attifé, le comte revient à son manteau tragique, et, se drapant d'un air solennel dans la pourpre des rois, entame la dernière scène du cinquième acte de Phèdre, qu'il déclame avec une irrésistible inspiration et le visage tourné vers la poupée. Quand il arrive à ces deux vers :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste Que puisse faire aux rois la colère céleste,

Melück, émerveillée, s'élance pour le remercier de la leçon. Tout à coup un petit bruit sec et semblable au cliquetis de deux planchettes de bois frappant l'une contre l'autre se fait entendre. C'est le mannequin qui témoigne, lui aussi, de son approbation. Par trois fois les applaudissements se renouvellent, puis on voit la statue ouvrir lentement les bras et les croiser sur sa poitrine dans l'attitude de quelqu'un qui, profondément ému à l'intérieur, chercherait à se donner au dehors l'apparence d'un impassible aristarque. D'abord Saintrée attribue cette espèce de sortilège à quelque plaisanterie de Melûek ; mais presque aussitôt, voyant pâlir la jeune femme, il est saisi d'une certaine épouvante; il marche droit à l'automate, cherche à mettre en jeu ses articulations, tout à l'heure encore si souples. Chose étrange, aucun ressort ne se meut plus. Il veut reprendre son habit ; peine inutile, les bras se sont raidis, impossible de les détendre. Que devenir? que faire, et comment s'en aller maintenant? Sortir au beau milieu du jour, en manches de chemise, d'une maison si connue de toute la ville, ce serait courir au-devant du scandale. Melück engage Saintrée à demeurer jusqu'à la nuit close, et l'on continue à s'entretenir du terrible prodige. En attendant, on transporte la fantastique poupée dans une pièce voisine, puis on revient s'asseoir sur de moelleux coussins, au bord d'une vasque de porphyre d'où jaillit un 110t de cristal qui rafraîchit de ses rosées des arbustes en 11eur rassemblés là de toutes les parties du monde, car c'est un vrai palais de fées, un lieu d'enchantement et de délices, que cette galerie qui sert de retraite à MeU'tck. La main dans la main, on rêve ensemble tout haut, on se rapproche. Saintrée se retrouve plus libre, plus ému, plus confiant ; on dirait qu'en dépouillant cet habit trempé des larmes de Mathilde, il vient de secouer le charme des premières amours. N'importe, l'heure. est mystérieuse; tant de parfums s'exhalent de ces fleurs,

tant de volupté nage dans l'air! Comment résister à l'ivresse? , Saintrée sent son cœur s'énerver et se fondre, comme un [ baume précieux, sous l'étreinte brûlante de Melûck, qui triomphe dans sa défaite.

A dater de ce jour, une liaison s'établit entre le jeune comte et la belle magicienne; mais dans cet attachement, oùMeliïck se précipite avec toute la fougue orientalé de sa nature, dans cette passion qui la domine corps et âme sans réserve, et dont la fiévreuse ardeur la fait vivrè, Saintrée, lui, n'a pu engager que la moitié de son être. L'image de Mathilde, un moment effacée, n'a pas tardé à reparaître, et, dès qu'il échappe pour quelques heures à la fascination qui l'enveloppe, il tombe en proie à cet indéfinissable malaise que causent les repentirs impuissants. Deux amours se sont partagé de tout temps le cœur de l'homme : l'amour idéal et l'amour physique. Entre ces deux aspirations, Saintrée se débat, mécontent, inquiet, tiraillé. Il commence à calculer comment il s'y prendra pour rompre sa chaîne, lorsque arrive une lettre de Mathilde elle-même, annonçant à son fiancé cette joyeuse nouvelle que le roi cesse de s'opposer à son mariage et n'y met plus qu'une condition, à savoir qu'elle et lui s'en iront vivre loin de la cour. Inutile de dire que ces lignes, tracées d'une main adorée, réveillent à l'instant dans l'âme du jeune comte tous les gazouillements et toutes les efflorescences d'un printemps qu'il croyait évanoui, et qu'il y répond par des transports d'amour et de tendresse. Bientôt Mathilde fait savoir qu'elle arrive. Saintrée n'a plus un moment à perdre et s'apprête à rompre avec MelÜck ; mais ici se redresse l'énergique et vaillant caractère de cette femme, qu'on ne saurait aimer impunément. Meliick a pour Saintrée une de ces affections profondes, indomptables, que rien n'abat ni ne décourage. A son indifférence elle répond par un amour plus effréné, à ses dédains par un plus acharné dévouement. Quoi

qu'il en soit, le mariage a lieu, et les nouveaux époux, après ètre allés passer la lune de miel dans une terre de famille, reviennent à Marseille; où Mathilde rencontre bientôt des âmes charitables qui se font un devoir et un plaisir de la mettre au courant des beaux feux dont, au vu et au su de toute la ville, le brillant comte de Saintrée brûlait naguère pour la tragédienne Melùck.

On devine le douloureux froissement que l'histoire de cette aventure cause à la jeune femme. Mathilde éclate en reproches ; Saintrée se défend de son mieux, il déclare qu'il est resté fidèle à ses serments et n'a jamais aimé cette femme. « Soit, monsieur, reprend alors la comtesse, je ne demande qu'à vous croire, et je vais vous offrir l'occasion de me prouver la vérité de votre témoignage. Le monde du théâtre, vous le savez, se divise en deux camps également aveuglés par l'objet de leur prédilection. Il y a le parti de la Torcy et le parti de la Melück. Vous allez publiquement vous déclarer pour la Torcy, et je compte dès ce soir vous voir dans votre loge, et à mes côtés, appuyer par des marques non équivoques la cabale dirigée contre Melück. »

Le comte a le courage de promettre cette lâcheté, et, le soir venu, il tient sa parole avec l'héroïsme du désespoir.

Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire...

Au moment où sur ce vers, qui termine une période magnifiquement rendue, leé applaudissements les plus légitimes vont éclater, un chut imperturbable donne le signal aux dissidents, et le combat s'engage aussitôt sur toute la ligne. Meluck, qui depuis SOIt entrée en scène tient ses yeux attachés sur Saintrée, se croit d'abord le jouet d'un songe ; mais le comte, enhardi par l'excès de sa félonie, pensant d'ailleurs complaire à Mathilde, tourne la tête du côté de sa victime, comme pour la défier, et c'est alors que Phèdre, ou plutôt la

magicienne, le foudroie d'un regard terrible et chargé de maléfices.

<

En rentrant chez lui, Saintrée se sent pris d'un malaise général. Durant plusieurs jours, son état empire ; aux convulsions succède une fièvre ardente, puis vient la prostration, l'anéantissement, et l'unique sensation qu'il semble percevoir encore est une atroce douleur dans la région du cœur, torture contre laquelle échouent pendant six mois toutes les ressources de l'art. Abandonné par les médecins, le jeune comte voit donc chaque jour s'amincir le fil qui le rattache à l'existence, quand un matin il reçoit la visite d'un ami d'enfance, le docteur Frenel, quelque peu alchimiste et nécro- \ man, et qui revient d'Égypte, où l'avait conduit son goût \ pour les sciences occultes. Frenel observe longuement, ausculte, interroge, puis après s'être fait expliquer en détail les moindres circonstances : '( Mon bon ami, dit-il au malade, le cas est grave, et je vous vois entre les mains d'une terrible magicienne occupée tout simplement à vous dévorer le cœur. Enfin nous essayerons de vous sauver, peut-être qu'il en est temps encore. » Là-dessus, le docteur va trouver Melùck.

Ici s'offre à nous une scène toute remplie de cette poésie du merveilleux dont Arnim a plus que personne au monde le génie, et qui répand comme un semis d'émail et d'or sur la feuille du vélin où s'ébat en ses mille caprices la plume chatoyante du conteur. — Aussitôt en présence du docteur, Meluck la magicienne reconnaît un confrère en sorcellerie.

« Vous étiez Qccupée, lui dit Frenel, à creuser le mystère des métamorphoses ; un brahme de ma connaissance a fait dernièrement à cet endroit d'assez curieuses découvertes, et je puis vous en donner tout de suite un échantillon. » A ces mots, l'adepte tire de sa poche une petite boîte de vermeil, et, frottant le bout de son doigt d'un baume qu'elle renferme,

touche légèrement le dos d'une chenille enroulée autour de la tige d'un mimosa. Avant qu'une minute se soit écoulée, le prodige de la transformation s'est accompli, et de la chrysalide phosphorescente se dégage un radieux papillon. Meluck sourit, et, tout en se jouant, lâche dans l'air un des oiseaux de sa volière qui, sans se le faire dire deux fois, court sus à l'insecte d'émeraude et le gobe. Frenel, médiocrement flatté de.la plaisanterie, demande alors à MelÜck de lui montrer son savoir-faire. Une grenade est là qui pend aux branches du prochain arbuste ; le docteur la cueille et défie la magicienne d'en extraire le cœur sans toucher àl'écorce du fruit. Melück attache un regard sinistre et profond sur la grenade, et presque aussitôt la rend intacte au docteur, qui la partage et la trouve vide à l'intérieur. « Très-bien! murmure-t-il ; mais qui réussirait à rétablir le fruit dans son intégrité première serait peut-être plus habile encore. » Melück prend de sa bouche un des grains de la grenade, le place dans l'écorce vide qu'elle appuie sur son cœur, et en moins d'un instant il n'y parait plus : le prodige est fait.

Le docteur a désormais atteint son but et sait ce qu'il voulait savoir. Tout à coup sa figure devient menaçante et terrible, son geste commande, sa voix tonne, et Meliick, à certaine formule qu'il prononce, s'aperçoit qu'elle a affaire à un sorcier placé très-haut dans la hiérarchie cabalistique ; elle demande grâce, fléchissant le genou devant son maître. Frénel se montre inexorable et décidé à ne point lâcher prise jusqu'à ce qu'on ait assuré le salut de son ami. Au récit des souffrances du malheureux Saintrée, Meluck fond en larmes et convient qu'en effet il est bien tard pour commencer la cure, mais qu'elle n'abandonne point tout espoir. Ainsi parlant, la magicienne ouvre un rideau, et le docteur sé trouve face à face avec une poupée de bois représentant à s'y méprendre l'exacte image du comte de Saintrée aux beaux jours

où les flammes de la vie et de la santé brillaient encore dans ses yeux. Voilà bien en effet son air tendre et sentimental,1 son sourire doux et mélancolique, son élégance un peu négligée comme il arrive chez les gens qu'une longue pensée d'amour préoccupe. Cette épée est la sienne ; ce chapeau si galamment tourné, vous l'avez vu sur sa tête, et cet habit en satin bleu, cet habit dont les larmes de deux beaux yeux i firent jadis un talisman, ne le reconnaissez-vous point? Pas un galon n'y manque, il est tout neuf encore et tout pimpant ; seulement, si vous regardez bien, à la place qui recouvre le cœur, vous trouvez une déchiqueture.

L'automate est resté les bras croisés dans l'attitude que ,nous l'avons vu prendre le jour de la fameuse séance. Meluck presse un ressort secret qui distend les membres et lui permet de reprendre l'habit qu'elle livre à Frenel. « Hâtez-vous, s'écrie-t-elle ; dans une heure, il serait trop tard : le malheureux ne vit plus que des dernières fibres de son cœur. Mettez-lui cet habit, qu'il ne le quitte plus ! Peut-être ainsi retrouvera-t-il la santé, l'existence. Quant à son cœur, il ne saurait le retrouver qu'à mes côtés, car son cœur désormais est en moi. Dites-lui qu'il m'a rendue,malheureuse, et que je ne réclame rien que sa présence ; que son être tout entier, appartient à sa femme, mais qu'il sache bien qu'en moi est son cœur, que sans moi il ne saurait vivre, et que seulement autant que je vivrai, il vivra. »

Sans perdre une minute, le docteur revient chez Saintrée, qui, à la vue de l'inestimable trésor qu'il croyait perdu, sent renaître un vague rayon d'espérance. Immédiatement le charme opère. Saintrée renaît à la vie, à la jeunesse, à la santé comme par miracle, et cet habit, que l'attristante maigreur de ses membres faisait paraître le premier jour d'une largeur démesurée, lui sied bientôt comme jadis. Toutefois, au milieu de cette résurrection générale, le cœur continue à

so taire ou plutôt à demeurer absent, et à l'endroit où il de. vrait battre, la main qui le cherche ne trouve qu'une lacune. Avec tous les signes extérieurs du bien-être physique, Saintrée n'éprouve qu'indifférence et lassitude. Également incapable de sympathie et de haine, toute initiative lui fait défaut, et le foyer générateur manque pour animer de l'étincelle électrique ces rouages qu'une impulsion machinale semble seule mettre en activité. Contre cette langueur misérable, il n'y a qu'un remède : la présence continue de MelÜck auprès du malade. Frenel en parle à Mathilde, qui, mettant de côté toute jalousie et ne songeant qu'au salut de son époux, va chercher elle-même la magicienne et l'installe sous le toit conjugal. Il va sans dire que Saintrée aussitôt sent se raviver son cœur, et qu'en même temps que ses pulsations, toutes les joies de l'intelligence, toutes ses aspirations se réveillent. A dater de ce jour, le ménage à trois s'organise sans que les lois de la morale aient à souffrir de la réunion de ces êtres que la destinée a liés entre eux inséparablement. MelÜck, qui désormais n'exerce sur Saintrée qu'une influence platonique, Melück prend soin des enfants de Mathilde, lesquels, chose étrange, ressemblent non pas à leur mère, mais à la belle magicienne, ce dont Mathilde ne conçoit d'ailleurs aucun chagrin, heureuse des beaux enfants que Dieu lui donna, et ne voyant dans ce phénomène qu'une bizarrerie de plus de leur énigmatique existence. Quant a la fameuse poupée, on l'a reléguée dans un des greniers du château où elle sert d'amusement aux bambins, mais seulement aux grandes occasions et en manière de récompense.

Ici pourrait s'arrêter l'histoire, et le lecteur bénévole aimerait à s'en tenir à ce tableau de félicité domestique ; mais Arnim n'est point l'homme des dénoûments heureux : tel est, au contraire, son goût pour les catastrophes, qu'il les recherche au risque très-souvent de mettre ses propres per-

eonnages en contradiction avec eux-mêmes et de troubler l'harmonie de toute sa composition. On dirait parfois un de ces bronzes dont les matériaux ont été habilement préparés à la longue et qui échouent dans la fusion. Le métal était pur, le mélange excellent; mais, quand vient l'opération, tout va à la diable, et voilà que du précieux ensemble il reste à peine quelques inutiles débris dispersés sur le sol.

Huit années se sont écoulées au sein de cette bienheureuse paix domestique lorsque la révolution française éclate. Avec cette habitude qu'il a de mêler ses idées historiques aux inventions en apparence les plus extravagantes de son cerveau, Arnim, comme on pense, ne laisse pas échapper une si belle occasion qui s'offre à lui de dire son mot sur les événements. Qui le croirait ? ce conteur, ce mystique, ce poëte d'ombres chinoises, quand il aborde les réalités humaines, devient tout à coup l'observateur le plus clairvoyant, le plus impersonnel, et cette supériorité, cette rectitude de jugement, ne se maintiendrait-elle que durant l'espace de quelques pages,vous fait songer aux maîtres du genre. On regrette, en lisant ce fier et mâle résumé, qu'Arnim n'ait point écrit une histoire de la révolution française. Il est vrai que pour nous consoler nous avons Carlyle. Arnim n'est ni royaliste ni républicain, il va sans dire en outre qu'il ne saurait être Français ; mais ses préventions nationales, quand il en a, savent du moins s'exprimer avec modération. Aristocrate et élevé dans la religion monarchique, sa satire s'exerce également et contre la noblesse qui n'a point su mourir, sur les marches du trône, et contre les rois coalisés qui perdent leur temps à rédiger des protocoles et s'imaginent qu'ils vont tuer à coups de parchemins l'ogre du sans-culottisme. Quant aux républicains, il ne leur pardonne pas d'avoir égorgé dans le berceau la liberté, son idole. En même temps que l'ironie, dont certaines muses grimaçantes ont tant abusé depuis, Arnim possède cette fa-

cuité de compassion qui n'appartient qu'aux grands esprits et qu'aux grandes natures. La dignité humaine, l'intrépidité dans le péril, l'héroïsme du dévouement, voilà ce qu'il admire et ce qu'il aime. Madame Roland sur la charrette infâme lui apparaît plus grande qu'une reine, et rien n'égale à ses yeux la sublimité de cette immolation silencieuse. La sibylle Meluck, dans ce bizarre conte que nous allons voir se terminer en pleine terreur, MelÜck reproduira ce caractère de stoïcisme dans la mort qui a tant frappé le poëte chez l'auguste femme du bourgeois Roland. '

Un soir que Saintrée, Mathilde et Meluck se promènent en mer, des chants de liberté se font entendre au loin sur le rivage : le comte et la comtesse, qui dès le début ont applaudi à la rénovation universelle et brûlé leurs parchemins de famille sur l'autel de la patrie, s'exaltent à ces électriques refrains que la brise marine leur apporte dans une bouffée de jasmins et d'orangers ; bientôt Saintrée y puise le texte d'une tirade philosophique qu'il débite dans le pathos du jour, en mettant la main sur son cœur à la manière d'un héros des-romans de Jean-Jacques. Cette magnifique harangue se termine, selon l'usage, par une pompeuse période en l'honneur du règne de la raison, dont l'avénement ne doit pas tarder. A ces derniers mots, Meliick, qui jusqu'alors est restée absorbée et taciturne, sort de sa rêverie, et d'une voix d'abord sourde que l'accent de l'inspiration bientôt anime : « Le règne de la raison? s'écrie-t-elle. Et comment la raison fera-t-elle pour fonder en un moment son empire sur ce coin du globe, elle qui dans les plus grands siècles de l'histoire ne fut jamais ici-bas qu'une étrangère qu'on n'écoute qu'à la dernière extrémité, elle, le principal auteur de ces hiérarchies sociales, de ces degrés, de tout temps jugés inévitables parmi les hommes, et contre lesquels vos niveleurs se déchaînent avec tant de rage! Vous

voulez que la raison gouverne, que sa force passe dans l'action, et sur qui comptez-vous pour cela? Apparemment sur ceux que vous estimez les gens raisonnables par excellence, sur vos philosophes, lesquels, éternellement étrangers à toute espèce d'action, emploient le temps à spéculer et à se contredire! En vérité, les gens que vous appelez raisonnables ont amené l'ère de la démence, et cela non point seulement dans les idées, mais dans le monde de l'action, de l action au nom de qui tant de crimes vont se commettre contre la raison. ». Insensiblement l'émotion la gagne, le démon du sens intime s'empare de cette nature de pytho' nisse africaine. L'abime gronde sous ses pieds, au-dessus de sa tête s'étend l'immensité des cieux. Melück ne parle plus, elle prophétise : (c Leur sang à tous coulera sous la hache de la raison, dont ils s'évertuent à fonder le règne ! le sang du roi, le sang de la noblesse et le vôtre, cher comte, et le mien aussi. » Melück, en proie au dieu qui la possède, va poursuivre, lorsque Saintrée, voyant l'épouvante de Mathilde, saisit au bras violemment la malencontreuse sibvlle, et coupe court à ses prédictions. Un instant après, l'embarcation touche au rivage, on monte en voiturè pour regagner le château ; mais le comte et Mathilde, encore sous l'impression de cette étrange scène, gardent le silence, tandis que Melück, qui au sortir de son extase a perdu le souvenir de ses propres paroles, s'efforce inutilement de réveiller la conversation.

1

Cependant l'aspect des choses devient sinistre, la terreur se répand dans les provinces, l'émigration commence. Saintrée laisse partir les autres ; un sentiment généreux l'attache au sol de la patrie, et ce n'est qu'après avoir acquis l'intime conviction de l'inutilité de ses efforts pour le bien, qu'il consent a se retirer, lui et sa famille, dans une de ses terres, où, loin de toute communication avec les hommes, il attendra que des

jours meilleurs se lèvent, aimant mieux tout ignorer que d'avoir à, maudire en détail les excès d'une liberté dont, il a du fond du cœur salué l'aurore, et qu'il s'obstine à aimer en dépit des crimes commis en son nom:

Par une belle nuit d'été, le comte, la comtesse et Meltick sont réunis dans le belvédère du château. On aperçoit à l'horizon divers points lumineux. Comme on est au mois de juiu, le comte imagine que ce sont des feux de paille allumés çà et là dans là campagne par des enfants qui fêtent la SaintJean ; il se plaît à contempler ces constellations terrestres qui par cette nuit heureuse semblent lutter avec les astres d'éclat et de scintillement. La nuit est calme et sereine, une brise embaumée caresse le jardin d'où elle semble ne pouvoir se détacher, tant s'exhalent délicieusement les parfums des orangers, tant 'a de suave fraîcheur cette gerbe d'eau vive qui clapote dans son bassin de marbre. Cependant, au sein de cette Arcadie, Melück, en proie à quelque morne pressentiment, baisse la tête et garde le silence; puis tout à coup, d'un geste convulsif, elle serre tour à tour la main de ses deux amis, comme s'il s'agissait pour elle de les encourager en'présence d'un péril inévitable et suprême. Bientôt l'émotion de la prophétesse gagne Mathilde, qui, les yeux fixés sur l'horizon, tressaille et se sent défaillir. Étranges feux de joie, en effet : on dirait la forêt tout entière qui flambe. Aux sinistres lueurs de l'incendie qui se rapproçhe, le tocsin mêle ses hurlements. — Les moments pressent, et, tandis que le comte va chercher à rassembler ses gens, Melück s'empare de la comtesse; elle l'entraîne, à travers les corridors du château, jusque dans la chambre obscure où la mystérieuse poupée est renfermée. Arrivée là, notre magicienne ordonne à Mathilde, sous peine de mort, de ne point bouger, et la précipite inanimée entre les bras de l'automate, qui se referment sur elle instantanément, comme ceux d'un squelette;

Puis, cette incantation dernière une fois accomplie, Melûck sort de la chambre, en retire la clef et s'éloigne, la tête et les épaules enveloppées dans le châle de la comtesse. Sur ces entrefaites, une bande de pillards vient d'envahir le château, que Saintrée, abandonné de ses domestiques, n'a pu défendre. Au moment où Melûck traverse la cour, une servante que la jeune comtesse avait chassée naguère, croyant reconnaître Mathilde, la désigne à la sainte vengeance du peuple, qui, dans cette nuit d'orgie sanglante, n'a garde de laisser échapper une si belle occasion de mettre à bas une aristocrate de plus. Meliick tombe donc sous le couteau des égorgeurs, et à la même minute le comte expire subitement à l'autre bout du château, sans blessure apparente, sans qu'on puisse constater le moindre désordre physique ; Saintrée meurt simplement du coup qui a tué Meliick, car ils n'avaient à eux deux qu'une seule et unique vie, et ces deux natures liées fatalement dans l'existence devaient l'être aussi dans la mort.

Quant à Mathilde, délivrée des étreintes de l'automate par le docteur Frenel, vieil ami de la famille, elle échappe à la crise menaçante qui suit cette terrible nuit. Quelque temps après, nous la retrouvons paisiblement retirée en Suisse, avec ses trois beaux enfants, dont les traits lui rappellent Melûck, cette noble et généreuse amie, cette âme voyante et fidèle en qui l'Orient aurait durant des siècles vénéré une de ses plus illustres pythonisses, et qui s'est contentée de prophétiser bourgeoisement le sort d'une maison à laquelle son affection l'avait unie.

III. — CAROLINE DE GUNDERODE

/

Cette romantique anecdote, que le poëte est censé raconter pendant une promenade au clair de lune sur le Rhin, se termine par une sorte d'épilogue que je vais essayer de traduire et qui m'amène naturellement à dire quelques mots d'une personne avec laquelle Arnim et sa femme vécurent toujours en communauté d'intelligence.

« Je finissais à peine ce triste récit, que déjà nous touchions aux roseaux du bord, et que le batelier amarrait la barque à un vieux saule ravagé par le temps. Nous descendîmes, et sans rompre le silence, nous cherchâmes des yeux une langue de terre aujourd'hui disparue sous les flots. Là, une noble existence, et bien chère à la Muse, est venue échouer sous le poids de sa mélancolie, et le torrent a englouti et attiré vers lui la place consacrée, atin qu'elle ne fût pas profanée. Pauvre cantatrice! Les Allemands de notre temps ne savent-ils donc que se taire et oublier? Où sont tes amis? Pas un d'eux n'aura-t-il le courage de rassembler pour la postérité les traces éparses de ta vie et de ton inspiration? Maintenant, pour la première fois, je comprends les mots inscrits sur ton sépulcre, ces mots presque entièrement

effacés par les larmes du ciel ; maintenant, je comprends pourquoi tu fais appel à la création tout entière, et n'exceptes de ta famille que les êtres humains. — Cherchant dans nos souvenirs celle inscription sacrée, nous nous la répétions l'un à l'autre : « 0 terre, toi qui fus ma mère; éther, mon père nourricier; sainte flamme, ma vraie amie; torrent de la montagne, ô mon frère, recevez mes tendres adieux ! Avec vous j'ai vécu ici-bas, et de mon plein gré je vous quitte pour m'en aller vers d'autres mondes. Adieu donc, mon frère et mon ami ; mon père et ma mère, adieu ! »

Celte fille de l'éther lumineux, cette sœur du torrent qui semble avoir posé aux yeux du poëte pour le personnage de Meliick-Maria, n'est autre que l'infortunée Caroline de Günderobe, dont Bettina d'Arnim, fidèle au vœu de son époux, devait, quelque vingt ans plus tard, publier la correspondance.

Née en 1780, mademoiselle de Gunderode quitta ce monde en 1806, et la fiévreuse chanoinesse, après avoir rimé d'aimables vers sous le nom de Tian, finit, eu un jour d'incurable tristesse, par se précipiter dans le llhin et mourir de la mort de Sapho. L'amour, dit-on, causa ce suicide ; étrange amour, dont fut l'objet le philosophe Creutzer, l'un des savants les plus laids . que l'Allemagne ait jamais produits. Aussi, quoi qu'en dise la légende, est-ce à une certaine maladie de l'âme, inconnue des anciens et particulière aux temps modernes, qu'il faut demander le secret de cette mort, empreinte d'un si douloureux mysticisme. On n'imagine pas quelle rage de se tuer avaient les femmes allemandes vers cette époque. C'était comme une épidémie à laquelle, je le crains bien, le romantisme ne resta pas étranger. Qu'est-ce que voulait, en effet, l'école romantique, sinon la suprême consécration du moi comme source de toute œuvre poétique, sinon le règne absolu de la subjectivité ? Or, en pareil cas, nour les esprits supérieurs qui mènent la phalange, ledanger n'est jamais bien grand; ceux-là savent toujours maintenir l'équilibre, et, si les bonnes raisons viennent à leur manquer, les uns, comme Novalis, invoquent la foi religieuse ; les autres, comme Arnim et Tieck, se tirent d'affaire, en gens d'esprit, avec un peu de scepticisme et d'ironie. Mais ce qu'on doit plaindre surtout, c'est cette foule de malheureux croyants, cette foule d'âmes enivrées de l'idéal nouveau, et qui boivent .complaisamment la mort dans le calice de la fleur bleue. Vous leur avez dit : « Le moi est infaillible, le moi est dieu,''

et, dujouroù le désaccord se met entre ce miroir intérieur et le monde du dehors qu'il est censé réfléchir, de ce jour-là commencent ces rêves d'infini, ces aspirations maladives qui doivent fatalement aboutir au suicide.

Interrogez un Allemand tant soit peu au fait de l'histoire littéraire de son pays, et demandez-lui pourquoi la Gûnderode s'est tuée : il vous répondra tout simplement que c'est parce qu'elle n'a pu trouver le moyen de joindre ensemble l'idéal et le réel.

Incompatibilité de la forme et du fond, telle fut aussi la cause de la mort de Charlotte Stieglitz, — cet autre incroyable épisode de la vie littéraire en Allemagne. — D'un méchant rimeur qu'elle a pour mari, Charlotte rêve une nuit de faire un Dante, un Shakespear, un' Milton, et voici le raisonnement qu'elle se pose : « Pour réveiller ce génie qui dort, il ne faut qu'une commotion électrique, un de ces coups de foudre qui, dans l'ordre atmosphérique, inaugurent parfois les saisons nouvelles. Cet élément suprême d'inspiration, si je le lui créais à son insu, malgré lui ! si j'attachais à ses pas, en me sacrifiant, cette fatalité que la platitude bourgeoise des temps où nous vivons refuse à tout poëte ! » Et là»dessup, la pauvre folle s'enveloppe dans ses voiles et se perce le coeur d'un stylet. — Une autre victime de la même maladie morale, Adolphine Vogel, avait pour ami de cœur

Henri de Kleist, un vrai poëte, un grand poëte que l'Allemagne s'est amèrement reproché, depuis, d'avoir méconnu de son vivant. Adolphine et Kleist faisaient de la musique ensemble, se voyaient tous les jours, et devinrent bientôt indispensables l'un à l'autre. Était-ce amitié? était-ce amour? Comment savoir le mot de pareilles liaisons où l'habitude tient une si grande place? Un soir qu'Adolphine avait chanté avec une émotion plus rare et plus vibrante, Kleist, transporté d'enthousiasme, s'approcha de son amie, et, lui serrant i

la main : « C'est beau, s'écria-t-il, à s'en brûler la cervel1e!» Adolphine attache sur Kleist un regard profond et garde le si-lence; puis, quelques jours après, dans un moment d'intimité, elle lui demande si ses paroles étaient sérieuses, et s'il consentirait à lui rendre un tel service, qu'elle estime au-dessus de tous ceux dont l'amitié la plus dévouée pour- rait s'acquitter envers elle. Kleist répond froidement qu'il le fera. «Très-bien! ajoute-t-elle. Ainsi vous me tuerez? La vie me pèse, et je ne veux pas la supporter davantage... Mais, en vérité, je n'ose croire que vous aurez ce courage, les hommes sont si rares aujourd'hui ! — Je vous prouverai, moi, que j'en suis un, » réplique son ami. Et il lui tient parole en se tuant avec elle.

Caroline de Günderode, Charlotte Stieglitz, Adolphine Vogel, autant de victimes déplorables de ce sens nerveux particulier aux organisations modernes! (1) « La fantaisie, écrit quelque part Novalis, est sortie comme une flamme bleue du fourneau desalchimistes du moyen âge. » J'en dirai autant de cette faculté d'analyse et de navrante rêverie que le romantisme a sinon créée, du moins développée à l'excès, et qui, en multipliant en nous les vibrations de l'art, en mettant l'âme en plus directe sympathie avec la nature, introduit en elle je ne sais quelle électricité maladive, principe éternel de trouble et de confusion. De là le côté mystique de ces bizarres suicides, produits de la réflexion, de la mélancolie, et dans lesquels l'idée prévaut sur l'acte.

« De jour en jour, écrit à Brentano Caroline de Gunderode, je sens grandir chez moi ce besoin passionné d'imprimer à mon existence une formule suprême -et d'aller revivre avec

(1) Voyez, dans nos Intermèdes et Poèmes, l'épisode de Jenny Plantin, où nots avons essayé de résumer en un cadre tout actuel et parisien, cet état moral diversement dramatisé en Allemagne, par chacune de ces figures romanesques.

les grandes âmes du passé. Cette communauté, à vrai dire, est tout ce que j'envie, l'unique église vers laquelle j'aspire du sein de ce monde. » Quel désordre d'esprit ! quelles paroles pour une chanoinesse! Et cet appel à la délivrance finale, ce rêve transcendantal de s'anéantir par la mort dans l'abîme de l'être, se trouve exprimé plus nettement encore dans les lignes apocalyptiques qu'on va lire : « Ce désir de remonter vers l'Océan, source de toute vie, m'a préoccupée dès l'enfance; mais, à mesure que je m'y adonnais avec plus d'entraînement, des nuages s'amoncelaient sur ma conscience, et bientôt tout me devint obscur et confus. Peu à peu cependant ces nuages se dissipèrent, et alors il me sembla que je n'étais plus moi, que je ne retrouvais plus les limites de mon être. La goutte d'eau naguère isolée était rendue au torrent. Je pensais, je sentais, je voguais dans la mer, je brillais dans le soleil et dans les étoiles, j'étais en tout, et tout était en moi. »

Étrange chose! la personne que nous voyons là se livrer à ces divagations effrénées était d'une excessive timidité, et il faut l'entendre elle-même parler de son manque absolu de caractère pour se rendre compte du rôle que peut jouer la faiblesse dans les résolutions en apparence les plus intrépides :

« Je sais combien, hélas ! je suis timide, et que trop souvent je suis incapable de défendre ce que je tiens pour la vérité contre les arguments forgés par le mensonge. Je me tais alors et demeure confuse quand ce serait aux autres de l'être; et cela va si loin, que je suis prète à demander pardon aux gens de les avoir contredits. Quand deux personnes doivent s'entendre, c'est toujours grâce à un principe supérieur qui intervient : aussi je considère notre existence comme un présent des dieux qui la dirigent et la gouvernent ; mais raconter mes propres sensations, exposer les

arguments qui me viennent, voilà un talent dont Minerve aux yeux bleus, ni Mars le grand polémiste, ne m'ont donné le secret. J'avoue qu'il vaudrait mieux se conduire un peu plus en homme et mêler davantage à la pratique de la vie ce sens de l'être où je vis absorbée ; mais que voulez-vous faire de la timidité incarnée; d'une personne qui, en présence des autres dames, ne peut sans rougir dire tout haut la prière du réfectoire? Il

Cette incapacité de discussion, de sociabilité, la livrait au démon de son propre enthousiasme, et cette force d'expansivité, péniblement comprimée vis-à-vis du monde, reprenait ses droits dans la solitude. Ce fut ce qui la perdit, et cependant vous trouvez en cette aimable nature des éclairs de sagesse et de bon sens. Il est vrai que ce qu'elle en avait, au lieu de le garder pour son compte, elle le dépensait en conseils à ses amis, ne se réservant en propre que les extravagances.

On pourrait extraire de sa correspondance tel passage qui restera comme la meilleure critique de ce sybaritisme intellectuel, de ce délicieux vagabondage sans rime ni raison qui fait le caractère des écrits de Bettina. « Ce qui te manque surtout, crois-moi, c'est la consistance ; il faut à ton imagination un sol quelconque, le terrain de l'histoire, par exemple, si rempli de sucs féconds et nourriciers auxquels l'arbre de tes idées emprunterait une force de végétation qu'il n'a pas. »

Ce terrain généreux de l'histoire, Arnim eut l'insigne mérite de savoir se l'approprier, et c'est là ce qui fait de lui, aux yeux des vrais lettrés, le conteur par excellence. « Il y eut de tout temps, écrit-il, dans ce monde un élément mystérieux, plus digne, par sa grandeur et sa puissance, de nous intéresser que tout ce que nous voyons sur la scène. Cet élément est, d'ordinaire, trop intimement uni à l'originalité de

l'homme pour que les contemporains puissent s'en rendre compte; mais l'histoire, en s:( suprême vérité, livre aux générations qui leur succèdent des images grosses de pressentiments. Et de même que dans certaines marques creuséer, dans le granit le peuple croit voir l'empreinte des doigts d'une race antérieure de géants, de même ces signes de l'histoire nous révèlent l'œuvre oubliée d'intelligences qui jadis ont humainement appartenu à la terre. Cette révélation, qui n'a jamais pour théâtre un horizon complet et qui se passe dans le plus intime de notre être, cette révélation, quand nous y voulons à notre tour initier le public, se nomme poésie ; elle est le produit de l'esprit et de la vérité opérant du passé dans le présent. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici de cette vérité réelle qui se laisse prendre avec la main à la surface des choses; car, s'il en était de la sorte, si la poésie pouvait entièrement appartenir à la terre, elle ne serait plus la poésie, ce grand principe mystérieux que nous rechercbons et qui nous recherche, et qui a pour mission de rallier dans une éternelle communion les hommes que la terre a divisés. »

Telle est la théorie un peu métaphysique qu'Arnim a surtout mise en pratique dans les Kronenwaechter, peinture à larges traits, inégale parfois, mais toujours chaudement colorée, de la transition du moyen âge allemand à la période moderne. — Le soleil des Hohenstaufen se couche à l'horizon, la liberté civile commence à naître, la bourgeoisie se fonde, et devant la noblesse du cœur et de l'esprit, affirmant leurs droits de plus en plus, s'efface la croyance jusqu'alors incontestée au privilège exclusif de certaines races, souches éternelles de toute puissance et de toute grandeur. Les personnages chargés par le poète de représenter cette crise de l'histoire sont tous accusés de main de maître, et vous voyez passer devant vous Luther, le duc Ulrich, Kunz de Rosen, et

ce noble empereur Max, qui, dans sa fureur d'étreindre le monde, perd de vue sa chère Allemagne, écrase la chevalerie de la façon la plus chevaleresque, et semble toujours avoir en lui-même la pierre d'achoppement de toutes ses entreprises.

Du bloc de l'histoire habilement fouillé dégager le détail, le trait individuel, anecdotique, Arnim, lorsqu'il traduisit les chroniques de Froissart, ne se proposait pas d'autre but ; car, si on peut lui reprocher parfois d'être un historien trop plein de fantaisie, il faut aussi avouer qu'il sait mettre de l'histoire jusque dans ses ombres chinoises. Arnim voit les moindres choses en philosophe ; à ses yeux, rien ne meurt, tout se perpétue, et l'œuvre humaine si passagère lui apparaît comme un signe de l'éternité, vers laquelle nous tendrions en vain, si elle-même ne dirigeait notre activité terrestre et ne se montrait à notre foi du sein de cet enthousiasme sacré que produit le travail.

On comprend ce qu'un pareil romantisme a de ferme, de positif, et combien peu lui reste à faire pour se rattacher définitivement au catholicisme ; aussi les Allemands l'appellent-ils le romantisme du passé. En opposition à cette église, qui fut celle de Novalis, il ont imaginé le romantisme de l'avenir, religion flottante, ne s'inspirant que des pressentiments du cœur et des extases du cerveau, et qui pour grande prêtresse eut Bettina, pour première néophyte, Mêlas ! Caroline de Günderode.

Nous voudrions, dans la première partie 'de cette étude, avoir fait comprendre le caractère général des récits d'Arnim, récits sans doute variés à l'infini, mais trop souvent restés à l'état de simples ébauches. Romancier, poëte, philosophe, historien à sa manière, Arnim se manifeste toujours dans la plénitude ou dans la confusion de ses facultés qu'il n'a point pris la peine de débrouiller ; car de la différence des genres

sa fantasque imagination n'en saurait tenir compte, et dans ses fragments poétiques, dans ses moindres boutades, comme dans ses œuvres réputées les pins sérieuses, nous retrouvons tout l'homme. Dans la philosophie de la nature, Goethe fut son maître ; pour le reste, il ne s'inspira que de son romantisme inné et de cette corde de la tradition populaire dont la constante vibration se répercute dans tous les échos de ses chants, de ses récits et de ses drames. Après avoir débuté par une théorie des phénomènes de l'électricité, qui se rattache aux idées naturalistes de Kant sur la dynamique, et rompu sa première lance en se déclarant pour une force créatrice contre les partisans du mécanisme matérialiste, Arnim publie les Révélations d'Ariel (AricVs Offenbarungen), confidences ou plutôt effusions d'une âme dont le lyrisme déborde, et les ■Aventures amoureuses de Hollin (Hollin's Liebeleben), qu'il devait reprendre plus tard pour en faire un des plus intéressants épisodes de la Comtesse Dolorès. Puis, l'histoire et la poésie le sollicitant à la fois, il va de Percy à Froissart, et, en même temps qu'il traduit et commente notre vieux chroniqueur, il compose, avec Clément Brentano, son beaufrère, le K naben- 1 V underhorn, ce précieux reliquaire des plus rares joyaux de la vieille Muse allemande, ce monde de poésie et de science où les générations nouvelles devaient recueillir tant de germes féconds'dans les champs du passé. Je passe sur le Wintergarten, mélange de prose et de vers, sur la Vie de Jacob Boehm, puissante étude à la Rembrandt, et j'arrive à ses drames. — Mais ici je m'arrête, car j'en voudrais parler tout à mon aise, puisque c'est là surtout qu'Arnim donne libre cours au torrent de son génie. Que d'autres occupent la plaine, que les Kotzebue et les Raupach établissent leur théâtre sur le champ de foire où s'attroupent les gens désoeuvrés ! Il lui faut, à lui, le pic sauvage et désert, la forêt immense, pleine d'épouvante et d'harmonie, de périls

et de fêtes, où la voix de la cascade en pleurs se mêle au bruit du vent, aux grondements de la foudre, où l'abîme s'ouvre au pied de l'arbre que mille oiseaux enchantent de leurs concerts. "

II

DRAMES ROMANTIQUES ET POPULAIRES

Au théâtre comme dans le roman, il a été dans la destinée d'Arnim de marquer ses tentatives d'un double caractère, d'accomplir une intime alliance entre une fantaisie .profondément individuelle et un respect inaltérable du génie et de la tradition germaniques. Celui qui n'accepterait comme représentant l'art dramatique en Allemagne que l'école dont Goethe et Schiller sont restés les chefs illustres s'exposerait à ne comprendre parfaitement ni quelques-unes des plus belles œuvres d'Arnim, ni même toute une famille d'écri. vains oubliés, qui, bien avant les auteurs d'Egmont et de Don Carlos, prétendirent donner à l'Allemagne un théâtre natio. nal. Arnim a fréquenté cette famille, il a tenu commerce avec ces productions bizarres qui, au XVIo et au XVIl6 siècle, trouvaient dans les plus humbles classes du peuple allemand un public empressé. Avant d'évoquer quelques-uns des drames les plus remarquables de l'auteur d'Isabelle d'Êgypte, il convient donc de parcourir un peu le chemin qu'a suivi Arnim lui-même, et de n'arriver à lui qu'en traversant ce groupe des écrivains allemands du XVIIe siècle, dont le vieilAndré Gryphius personnifie les qualités et surtout les défauts.

C'est aij commencement du xvn» siècle que la scène aile-

mande s'ouvrit pour la première fois à des tentatives plus sérieuses que les farces populaires ou les moralités dialoguées des âges précédents. Une troupe de comédiens par. courait alors l'Allemagne, jouant les pièces des contempo. rains de Shakespear et celles de Shakespear lui-même. Cette compagnie était composée de jeunes Allemands du comptoir de la Hanse à Londres, lesquels, en rapportant dans leur paya les pièces les plus en vogue d'un répertoire étranger, tentaient tout simplement une de ces spéculations théâtrales comme il s'en est beaucoup vu depuis. Cette fois, la spéculation réussit on ne peut mieux : les rois, les électeurs, les villes libres se disputèrent à prix d'or les heureux histrions, qui durent bientôt livrer à l'impression ce fameux répertoire, objet d'un si universel enthousiasme. Un premier volume parut d'abord sous ce titre agréablement diffus : Comédies et Tragédies anglaises, ou Choix des plus belles pièces, tant comiques que tragiques, sans excepter les facéties et joyeusetés, qui, traduites de l'anglais en allemand, ont, par l'aimable tour de l'invention, aussi bien que par l'intérêt historique du drame, charmé les cours des rois et des électeurs, non moins que les villes libres hanséatiques. Elles paraissent au, jourd'hui imprimées pour la première fois. A ce premier vo^ lume un second succéda bientôt, puis enfin un troisième, par lequel l'ouvrage fut complété. Tels qu'ils sont, ces trois volumes, publiés en 1610, contiennent à peu près toutes les origines du théâtre allemand, et forment une sorte de the\* sa#,rus où les générations n'ont pas cessé de venir puiser. Des soixante-dix pièces environ qui composent l'Opvs Theatricum d'un poëte de ce temps, Avrer (1), il n'en est

(1) Jacob Ayrer, notaire et procureur à Nuremberg, et dont la période dramatique s'étend de 16,10 à 1620. L'œuvre de ce poëte est uû progrès sur celle de Hans Sachs, bien qu'Ayrer se contente d'ivm~qf

pas dix, comédies, tragédies ou farces, qui ne se rattachent par le sujet ou les personnages à quelque invention de ce répertoire, à quelqu'un des motifs dramatiques importés d'Angleterre par ces aventureux comédiens. C'est eux aussi qui, selon toute vraisemblance, introduisirent le Faust de Marlowe, quoiqu'en général les marionnettes revendiquent l'honneur d'avoir naturalisé en Allemagne la légende de Faust. Cela, du reste, revient au même, le génie dramatique de l'Angleterre ayant également, et vers la même époque, modifié le répertoire des marionnettes allemandes, qui, régénérées en quelque sorte physiquement et moralement, eurent à dépouiller, comme on dit, le vieil homme, grâce aux ingénieux perfectionnements apportés dans leur mécanisme.

L'année où mourut -Shakespear, Andréas Gryphius vint au monde, tête de savant qu'un vague rayon de poésie éclaire par intervalle, et qui s'avisa de traduire à la scène les Grecs et les Romains, avec lesquels ses études de latiniste le mettaient en rapport. La tragédie antique vue à travers Sénèque, un mélange du théàtre de Shakespear et des mystères du moyen âge, tel est le procédé dramatique de cet étrange précurseur, qui, si Goethe fut le Corneille de la scène allemande, en a été, lui, le Garnier. De nos jours, l'école romantique a repris divers sujets traités par Gryphius, entre autres cette amoureuse histoire de Cardenio et Célinde, empruntée dans l'origine à une nouvelle espagnole de Montalban, et qu'Arnim intercale en manière d'épisode dans son étrange comédie épique intitulée Halle et Jérusalem. Les Arméniens, la

le vieux théâtre anglais, auquel il emprunte son clown, qu'il reproduit dans toutes ses pièces, et qui deviendra ce fameux. Jahn, personnage célèbre dans les Possen (farces) du théâtre populaire allemand.

Mort de Papinien, Catherine de Géorgie, comment nommer tous les chefs-d'œuvre de Gryphius ?

J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables.

Ce que dit dans Polyeucte cet excellent Félix de ses propres sentiments s'appliquerait aux innombrables pièces du dramaturge allemand. Il en a, en effet, de violentes où l'on voit, comme dans Catherine de Géorgie, l'héroïne écorchée vive au cinquième acte, et il en a de pitoyables, comme celle qui nous représente le roi Charles 1er d'Angleterre aux prises avec le bourreau. Gryphius a aussi transporté sur la scène allemande une version du Songe d'une nuit d'été, qui arrivait à lui défigurée par deux ou trois arrangements'successifs. On a quelque peine à comprendre comment une pareille comédie, enlevée ainsi du cadre poétique qui la relève et l'ennoblit, put réussir devant un public peu ou point au courant du répertoire anglais, et qui, partant, n'entendait rien aux allusions et aux parodies dont elle abonde. Néanmoins le succès fut très-grand, en dépit, peut-être même, hélas! faut-il le dire? à cause des suppressions, corrections eL transpositions du barbare arrangeur. Se figure-t-on le Songe d'une nuit d'été sans Titania? Gryphius a rayé d'un trait ce personnage; il est vrai qu'en revanche il en ajoute plus d'un auquel Shakespear n'avait point pensé, nommément ce fameux Pickelhaering, acteur indispensable de la farce allemande, et qu'un poëte du bon temps se garderait d'omettre.

I On le voit, c'est au génie dramatique de la vieille Angleterre qu'il faut s'adresser pour avoir le secret des origines du théâtre en Allemagne. La France eut sa part aussi d'influence sur cette branche de la littérature germanique; mais cette influence vint plus tard, et s'exerça surtout chez certains grands esprits que leur sens critique entraînait involontairement vers l'éclectisme. Les romantiques, plus naïve-

ment poëtes, plus religieusement inspirés, se bornèrent à \* remonter en ligne directe le cours des traditions nationales, cherchant l'avenir dans le passé. Tandis que Goethe traduisait Voltaire et Diderot, tandis que Schiller, multipliant les essais de côté et d'autre, allait du drame bourgeois à la tragédie antique avec choeurs, d'Intrigue et Amour a la Fiancée de Messine, l'école nouvelle, à qui suffisait un seul enthousiasme, se contentait de retrouver Shakespear, de le découvrir en quelque sorte. Ses recherches si actives sur les origines de l'art national y conduisaient tout droit. Toutefois, il arriva à quelques-uns de s'arrêter, chemin faisant, autour des vieux maîtres du terroir, et, sans tenir compte d'une limitation qui avait cherché ses modèles au delà de Shakespear, de prendre les copies d'Ayrer ou de Gryphius pour des originaux. Aussi, quand je vois inscrits en tête d'une pièce de ce temps ces trois mots, très-souvent reproduits.: Nach altem Deutschen, c'est-à-dire « d'après une ancienne pièce allemande », je sais que penser de cette épigraphe, et que ce prétendu vieil allemand est tout bonnement du vieil anglais.

Arnim, à ce point de vue, doit beaucoup au répertoire publié dans les trois volumes de 161Q, et c'est très-souvent les précurseurs de Shakespear qui lui fournissent les emprunts qu'il croit faire à Gryphius. Je me hâte d'ajouter que ces emprunts , quels qu'ils soient, ne sauraient affecter qu'une partie du théâtre d'Arnim, la partie la moios littéraire sans doute, mais non la moins curieuse, et sur laquelle je reviendrai, celle des Possen ou farces romantiques dans le goût populaire, car pour ges grandes conceptions il ne relève que de Shakespear et de l'histoire nationale. C'est par ce caractère que se recommande particulièrement une de sea créations les plus puissantes, PAuerhahn,( le Coq de bruyère), oiseau rare, dit-on, et sur la trace duquel on aimera sans doute à nous suivre, cap pn fera ainsi le tour du mande du poète.

Avant d'aborder le domaine de l'imagination, il faut cependant parcourir la chronique de Thuringe, et nous verrons mieux ensuite quel parti Arnim a su tirer des plus héroïques figures qui s'y rencontrent. Louis 11, né vers 1129, était encore sous la tutelle de sa mère lorsque l'empereur Konrad III sanctionna ses titres et sa dignité de landgrave de Thuringe. Dkin naturel doux et clément, mais fort enclin au plaisir, Louis grandissait étranger à toute préoccupation politique, ne demandant qu'à s'amuser et à bien vivre. Or, pendant ce temps, que faisaient les seigneurs ses feudataires? Ils opprimaient le pauvre peuple et l'écrasaient d'impôts. Ni les murmures ni les plaintes n'arrivaient aux oreilles de Louis, qui, tantôt courant le monde à la recherche des aventures , tantôt endonjonné dans son château de la Wartbourg, ne savait rien des misères'de ses sujets, non plus que de l'orage qui déjà grondait parmi eux contre lui et ses vassaux. Les choses en étaient à ce point, lorsqu'un soir le landgrave, s'étant égaré à la chasse, vint frapper seul et sans escorte à la hutte d'un forgeron de Ruhla, village situé dans la montagne, aux environs d'Eisenach. Et, comme, à la vue de cet homme d'armes, le forgeron fronçait le sourcil : « Je suis, lui dit Louis, un veneur de la suite du landgrave, j'ai perdu mon chemin, la nuit est noire en diable, et je vous demande un gîte pour moi et mon cheval jusqu'à demain. » Le forgeron, à ces mots, devint plus sombre, et, d'une voix: sourde où frémissait l'accent d'une haine concentrée : « Fi! murmura-t-il; comment osez-vous prononcer un pareil nom sans 'vous essuyer la bouche aussitôt? L'hospitalité, je vous la donne, mais point, croyez-le bien, en faveur de qui vous la réclamez, Menez votre cheval à l'écurie, vous y trouverez dn la paille pour vous étendre; car, chez nous autres, pauvres gens, il n'y a pas de lit. » — Le landgrave fit comme on lui disait de faire; mais il eut beau se retourner, le sommeil ne vint pas;

la sentence du forgeron lui travaillait l'esprit. Pendant ce temps, l'artisan s'était remis a l'œuvre, il battait l'enclume à coups redoublés, et s'écriait en maugréant : « Courage donc, Louis, cœur de poule ; endurcis-toi ! endurcis-toi ! » Puis, s'il suspendait quelques instants sa besogne, c'était pour raconter à ses compagnons les exactions des nobles et la pitoyable indifférence du landgrave à l'endroit des horribles traitements infligés par eux au peuple. « Honte, poursuivaitil en plongeant le fer dans l'eau pour le durcir, à qui voudrait vivre sous un pareil maître, incapable de maintenir ses grands vassaux ! L'un pille votre maison, l'autre vous prend votre fille, un troisième vous ouvre la veine en manière de plaisanterie pour vous barbouiller la figure avec votre propre sang! Ventre-Dieu! Louis, cœur de poule! endurcis-toi! et tâche enfin de te montrer à nous tel que ce fer que nous battons ! »

Or, Louis entendit tout, et la leçon— soit qu'elle vînt d'une âme naïve et simple, frémissant sous le coup d'une récente injure, soit, comme certains chroniqueurs le prétendent, qu'elle fût malicieusement adressée à qui de droit — la leçon ne fut point perdue. Au jour naissant, Louis remercia son hôte et s'éloigna ; mais combien en quelques heures il s'était transformé! Une nuit avait suffi pour changer la nature accommodante et bénigne du landgrave, et faire, du roseau flexible, une verge de fer. A dater de cette époque, Louis fut intraitable et devint pour ses grands vassaux un si terrible justicier, que ceux-ci entreprirent de briser sa puissance. Au premier signal du soulèvement, Louis lève une armée dont tant de malheureux délivrés par lui s'empressent de grossir les rangs, et c'est avec ces hommes altérés de représailles qu'il fond sur les révoltés, pille leurs territoires, rase leurs burgs et les emmène eux-mêmes prisonniers. « Infâmes, leur dit-il, vous tremblez pour vos têtes; rassurez-vous, elles seront

épargnées, bien que vous ayez mérité cent fois la mort ! Je < vous réserve un autre châtiment. » Là-dessus, il les conduit dans un champ, et, choisissant entre eux les plus coupables, les attelant à la charrue, il se met à labourer le sol avec ce bétail humain, qu'il chasse devant lui à coups de fouet jusqu'à ce que la terre soit pleinement retournée. Le landgrave fit ensuite entourer ce champ de pierres et le libéra de toute re": devance. Aujourd'hui encore, on montre, à Freiburg-surl'Unstrut, cette place fameuse, qui a conservé le nom de Champ des Nobles. Les prisonniers châtiés de la sorte eurent à prêter un nouveau serment au landgrave. On devine dans quelles conditions il s'y résignèrent ; aussi Louis, se tenant sur ses gardes, revêtit à cette occasion une cuirasse de fer qu'il portait toujours, et d'où lui est venu son surnom dans l'histoire.

Nulle existence plus que celle du personnage dont je parle n'offre cette union de la légende et de l'histoire dont s'accommoda de tout temps le drame populaire. Avec les éléments romantiques qui la composent, la vie de Louis le Ferré devait tenter un poëte, et c'était bien là un sujet digne d'inspirer le génie d'Arnim. Le Coq de bruyère est la vie de Louis le Ferré, mise en action dans le style de ces drames populaires où la légende et l'histoire se confondent. On ne doit point s'attendre à rencontrer ici l'idéal des tragédies de Goethe et de Schiller. Les caractères sont brutalement accusés, et l'action s'enchaîne et se dénoue bien moins par les habiles combinaisons de l'art que par ce que j'appellerai la force des choses. Peu de souci du détail, pas plus d'élan poétique et de spontanéité que de réflexion; mais, en revanche, dans l'ensemble, je ne sais quelle grandeur fruste et sauvage, quelle impétuosité, quelle furie de touche. De vastes horizons largement peints, des masses dramatiquement disposées, le fracas musical de l'opéra dans la tragédie, une peinture à fresque emportée de main de maître, tel est

le théâtre d'Arnim, théâtre, je le répète, plus voisin de Shakespear que de Goethe et de Schiller, et qui, depuis le choix du sujet jusqu'au style du dialogue, réunit, selon moi, toutes .les conditions du genre populaire, je dirais du mélodrame, n'était l'idée antilittéraire que provoque chez nous ce mot d'une signification néanmoins très-vraie et très-caractéristique. Au reste, l'analyse de cette histoire romantique intitulée le Coq de bruyère et de nombreuses citations de cette œuvre, aujourd'hui encore si peu connue des Allemands eux-mêmes, me semblent les meilleurs arguments à donner, et le lecteur me saura gré de les produire en abondance.

1 - LE COQ DE BRUYÈRE

Nous sommes en 1140. Louis II, plus communément désigné sous le nom de Louis Ier, parce qu'il fut le premier landgrave de Thuringe, vient de mourir à la Wartbourg. Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux landgrave a laissé plusieurs bâtards. Ottnit, Franz et Albert, frères naturels du "nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, et s'attendent d'un moment à l'autre à voir arriver le landgrave, incertains du traitement que celui-ci leur réserve. Cette scène est caractéristique. Dès l'exposition, les rôles s'y dessinent, car ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et, si chez Franz et Albert de grossiers instincts se manifestent, on sent tout de suite chez Ottnit la trempe d'un héros. Vous devinez à son premier aspect un de ces personnages qui, dans ces drames de l'histoire auxquels la fatalité préside, sont appelés à faire revivre en eux les races destinées à périr.

(Une vaste salle du château de Marbourg; Franz est assis devant une table et déjeune.)

« FRANZ. — Aussi longtemps que mon père a vécu, j'ai souhaité d'être mon propre maître ; aujourd'hui, me voilà libre, et je ne sais que devenir. (Entre Ottnit, son arbalète dans une main, et portant de l'autre 00' coq de bruyère qu'il vient de tuer.)

» OTTNIT. — Vois, frère, un coq de bruyère ! Vive-Dieu! c'est avoir du bonheur, le premier qu'on ait encore vu dans la co'ntrée! A peine l'aube commençait à poindre, l'ivresse d'amour le tenait si fort qu'il n'y voyait goutte ; il s'est laissé surprendre. Je veux planter à mon bonnet ses plus belles plumes. (A part.) Mieux encore, les offrir à Jutta, ma bien-aimée, pour qu'elle en orne les feuillets de son missel.

» FRANZ. — Quel goût a cet oiseau? Est-ce bon à manger? » OTTNIT. — Bon à manger 1 Que m'importe? Quelle heure est-il ?

"FRANZ. — L'horloge vient de sonner quelque chose, mais si lentement, que, pendant qu'elle sonnait, j'ai oublié ce qu'elle sonnait.

» 0 T T NIT. - Paresseux! voilà tantôt cinq heures que je bats la forêt, et je le retrouve à peine habille !

» FRANZ. — Celui qui dort ne pèche pas. D'ailleurs, je ne sais que faire de mon temps. L'air du matin avec sa fraîcheur me fait bâiller, et, quand je suis là tout seul à déjeuner, les jambes étendues sous la table, il me semble qu'à force de m'élirer, mes membres s'allongent. (Entre Albert, enveloppé d'une ample robe de chambre. Il se parle à lui-même et s'assied dans le fauteuil de l'a:ieul.)

» ALRERT. — Ouf! huit heures! l'heure à laquelle j'aidais mon père à s'habiller. Avec quelle bonhomie, quand il était content, il me donnait les croûtes de son pain qu'il ne pouvait plus mordre! Hélas! maintenant, j'ai sa défroque pour me vêtir, son fauteuil pour me prélasser, et, quand je me suis mis dans ses chausses, quand je me suis assis dans son fauteuil, tout ce qu'il

me disait me revient. Tiens ! il me semble que je l'entends : « Approche ici, mon enfant; tu es jeune, toi ! et, moi, je suis « vieux et caduc, réchauffe à ton souffle mes pauvres mains que le vent d'hiver a glacées. » Hi! hi ! hi ! (Il pleure.)

» FRANZ. — Bon! encore des bêtises! Que diantre! les uns s'en vont, les autres viennent! D'ailleurs, qu'avons-nous tant perdu à la mort de notre bon vieux père ? ne sommes-nous pas libres désormais ? ne sommes-nous pas les maîtres de céans ?

» OTTNIT. — Nous, libres ! nous, les maitres de céans ! lorsqu'à chaque minute notre sire Henri peut survenir, Henri le Ferré (1), m'entends-tu bien ? et nous chasser comme de simples garçons de ferme qu'on envoie à la charrue ! Les bâtards, il faut en convenir, sont une race à part et faite pour dérouter l'opinion d'un c hevalier. Nous ne sommes, en effet, ni chair ni poisson, ni jour ouvrier ni dimanche. Même alors qu'il vous offense, on aime son frère légitime : vis-à-vis d'un étranger, à défaut d'affection, on conserve encore certaines bienséances qui sont les lois de la chevalerie ; mais le malheur veut qu'aux yeux de Henri, notre frère, nous ne soyons ni des étrangers, ni des parents. Bien plus, nous nous appelons ses frères et nous pourrions ètre ses fils, et nos cœurs s'ouvrent à la vie, que déjà sa tête a grisonné au milieu des travaux et des périls.

(1) Pourquoi ce nom de Henri attribué au second landgrave de Thuringe, lorsque le personnage qu'Arnim va mettre en scène s'appelait Louis? Il y a ici une erreur historique ou peut-être simplement quelqu'un de ces caprices trop familiers au poëte |et qui semblent n'avoir d'autre but que de dérouter le lecteur. Il"est vrni— et c'est la seule explication d'une telle méprise — qu'on pourrait croire qu'Arnim a confondu Louis le Ferré, second landgrave de Thuringe, avec un landgrave de Hesse, du nom de Henri, et qui paraît également avoir porté ce sobriquet; mais, quand on y pense, il ne saurait y avoir le moindre doute sur l'identité du héros. C'est bien à Louis II de Thuringe. dit Louis le Ferré, que nous avons affaire. A défaut des traits généraux du caractère, on en aurait la preuve dans certaines anecdotes rapportées textuellement dans le drame, celles du forgeron de Ruhla par exemple et des seigneurs attelés à la charrue, anecdotes dont la chronique n'a jamais fait honneur qu'au personnage dont il s'agit.

» FRANZ. — Sa tête a grisonné, dis-tu ? J'aimerais pourtant à le voir.

» OTTNIT. — Et que lui diras-tu quand il viendra?

» FRANZ. — Belle question ! Je n'y ai point songé encore. D'ordinaire, ce que j'ai à dire me pousse sur les lèvres à l'instant comme une folle ivraie qui vient sans qu'on la sème.

» OTTNIT. — Tremble qu'à ton tour il ne te traite en mauvaise herbe et ne t'arrache impitoyablement du sol natal.

» ALBERT. — Quant à moi, j'avise que nous devons aller au-devant de lui sans trop d'humilité ni d'arrogance, et lui dire, avec un regard loyal et une franche et bonne étreinte, que nous sommes disposés à l'aimer tous trois comme un père !

» FRANZ. — Pas mal, et voici comme je poursuivrai : « Maître Henri, soyez le bienvenu sous notre toit. Cà, quelles nouvelles nous apportez-vous? Mettez-vous à votre aise. Pour moi, j'ai coutume de me débotter après une longue courseà cheval ; faites comme si vous étiez chez vous. »

» ALBERT. — Et que répondra maître Henri à cela ?

» ÛTTNIT. - « Monsieur le bélître, » dira't-il, « je n'ai que » faire de vos compliments ; ce château m'appartient, et votre » place est à l'écurie. »

» FRANZ. — Qu'est-ce là, mon prince? Je crois que tu te gausses de moi, parce que ma mère n'était qu'une fille de campagne. Et la tienne, s'il vous plaît, qu'était-elle donc? Une espèce d'aventurière qui a fini par se jeter dans un puits — tandis que ma mère, à moi, vit encore, et qu'elle a épousé messire Jost, un homme qui a du bien.

» OTTNIT. — Si ma mère s'est jetée dans un puits, c'est du désespoir qu'elle eut de voir ton père s'amouracher d'une servante. Maintenant, pas un mot de plus, si tu ne veux que je... C'était un rude et singulier père que le nôtre.

» ALBERT. — Ne dis pas de mal du père ! Quand vous parlez ainsi tous deux, vous pensez qu'il n'est plus au milieu de nous, parce qu'il est mort. Eh bien , figurez-vous que le bailli l'a vu en personne, et pas plus tard qu'hier sur le midi, marchant dans le jardin et détachant la mousse des arbres du bout de son bâton. Le bailli en a pris si grand'peur, qu'it s'est sauvé à toutes jambes.

» FRANZ. — Le bailli est un vieux poltron et un rêve-creux. ^ » ALBERT. — C'est possible. Il n'en est pas moins vrai que, depuis cette aventure, chaque fois qu'on marche dans le corridor, , il me semble entendre les pas de feu notre père.

» 0 T T NI T. — Quelqu'un vient, on dirait en effet son pas.

» FRANZ. — Si c'est lui, que je sois le premier à lui donner le bonjour ! »

Franz se trompait, et, lorsqu'il s'élance vers le seuil les bras ouverts, croyant aller au-devant du spectre aimé de son vieux père, c'est contre l'armure de fer du landgrave Henri qu'il se heurte. Henri entre, accompagné de son neveu Giinther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps refoulée, il n'a pas attendu d'être en présence de ses frères; la seule vue du château qu'ils habitent a suffi pour remuer en lui l'antique levain des récriminations. C'est l'injure et la menace à la bouche qu'il aborde ses hôtes et prélude à leur expulsion.

« HENRI. — Que faites-vous "dans ce château?

» OTTNIT. — Monseigneur n'ignore pas que son père était aussi le nôtre, et que la volonté de notre père fut que nous eussions après sa mort la garde de ce château, où sa tendresse nous avait rassemblés de son vivant. »

Cette réponse ne désarme pas Henri, et les bâtards seront éloignés du château, malgré cet appel à la volonté dernière du vieux landgrave, qui a voulu, avant de mourir, pourvoir à la destinée de ces enfants de sa vieillesse. Bientôt cependant le chancelier et les membres de la cour ee présentent pour prêter au nouveau souverain le serment de foi et hommage, et Henri apprend d'eux, à n'en pas douter, que ces bâtards qu'il vient de renvoyer ignominieusement ont à réclamer chacun une part de son héritage.

« HENR! LE FERRE, au chancelier. — Cette volonté dont

vous êtes le dépositaire, pouvez-vous m'en exposer les termes ?

» LE CHANCELIER. — Hélas! monseigneur, je ne sais si je dois... Tout ce que je puis dire, c'est que les bornes de vos États sont très-circonscrites, et que le landgrave confère par cet acte la plupart de vos grands domaines à ses enfants du côté gauche.

» HENRI. — En vérité, mon digne chancelier ! Et sans doute aussi je dois pourvoir à ce que ces domaines se trouvent dans les meilleures conditions : les burgs bien remplis de soldats et de vivres, les coffres largement fournis d'espèces, les armoires de 'vaisselle d'or, les écuries de chevaux, et les étables de bétail ?

)"LE CHANCELIER. — Telle est sa volonté suprême.

» HENRI. —Et, pour enrichir leurs celliers, ne donnerai-je point aussi mes plus vieux vins? Et, quand ils dormiront, ces chers petits anges, n'aurai-je point à me tenir là pour chasser les mouches ?

» LE CHANCELIER. — Revenez à vous, monseigneur, et songez aux biens immenses que vous a ménagés l'économie de votre père; pensez aussi que ces enfants furent l'unique consolation de ses derniers jours !

» HENRI. - EL moi, n'étais-je iien pour lui? N'y avait-il donc que le vice pour lui enseigner le chemin de l'àmour paternel? et pourquoi m'a-t-il dès mes jeunes ans éloigné de sa présence, livrant ma vie à tous les hasards, à tous les expédients de la guerre, devenue pour moi un métier, une sorte de gagnepain, quand elle aurait dû n'être qu'un passe-temps chevaleresque? Parce qu'il avait contraint ma mère à entrer dans son lit par violence, était-ce une raison pour-haïr l'enfant de ce lit? Oh! que de calamités et de misères cet homme -iia-L-il pas amoncelées sur le passé, sur le présent, sur l'avenir! Ses arrogants décrets me font prendre en horreur ceux-là que j'aurais pu chérir comme des frères, s'il les eût confiés à ma générosité. Non, je ne me dessaisirai pas pour eux de ces domaines ! Par la mortDieu! qu'ils y renoncent) J'aimerais mieux les donner à l'Église ! »

Ce testament néfaste qui, dans le cœur de Henri le Ferré, ravive tant de récriminations et de haines, l'empereur l'a sançtionné, les princes de sa famille l'ont reconnu; impos-

sible d'y rien changer 1 Aussi quelle fureur et quels Mas-; phèmes! « Cher neveu, dit-il à Günther, veille qu'après ma mort je sois enseveli loin de mon père, car je sens que, là où repose mon père, il ne saurait y avoir de paix pour moi, et dans ce château où il a vécu pèse une atmosphère de colère, de discorde et de scandale qui me suffoque. »

Mais nous ne sommes encore qu'au début, et d'autres articles de l'acte posthume du premier landgrave vont révéler de bien plus infernales dispositions. Henri le Ferré a trois en- fants, deux fils et une fille, Henri, Othon et Jutta. L'implacable aïeul, après avoir de son vivant retenu ces enfants loin

de leur père, après les avoir élevés, selon que leur naturel y semblait incliner davantage, — celui-ci, l'aîné, pour les ordres, — celui-.à, le cadet, pour les armes, — a voulu encore régler du fond de son tombeau la destinée de Jutta, et sa volonté suprême est qu'elle épouse Ottnit. Par ses soins, les deux jeunes gens se sont connus, lui-même a ménagé ces premières entrevues, lui-même a présidé à leurs fiançailles, et si bien arrangé toute chose, que déjà les cœurs ont parlé. A de si abominables desseins, Henri le Ferré refuse d'abord de

croire. A mesure qu'on avance, les termes du testament deviennent de plus en plus outrageants. Marié en secret avec la mère d'Ottnit, le vieux landgrave, avec l'assentiment des princes de sa famille et la sanction de l'empereur, a reconnu à cet enfant tous les droits d'un fils légitime, et cette décision, Ottnit seul l'ignore, son père ayant voulu éviter de lui offrir par là un sujet de s'estimer au-dessus des bâtards ses frères.

Les transports de sa colère un moment apaisés, Henri demande ses enfants. Othon paraît d'abord, Othon, le fier, l'aventureux jeune homme dont les instincts guerriers, opposés à la vocation mystique de son frère aîné, ont amené l'aïeul à intervertir en sa faveur l'ordre de succession, pri-

vilége que Henri va se refuser à reconnaître, dût-il, pour rétablir les droits héréditaires, faire violence à la nature. Dès les premiers mots que le fils échange avec son père, l'ombre du vieux landgrave semble sortir du sol pour se dresser entre eux. « Quelle joie de vous revoir ! s'écrie Othon en s'élançant dans les bras de Henri ; quand la voix du sang ne me dirait pas qui vous êtes, comment pourrais-je m'y tromper lorsque vous ressemblez tant à notre aïeul de bienheureuse mémoire, et qui s'en est allé là-haut sans avoir la consolation de vous embrasser comme je fais! — Silence! répond Henri, ne prononce jamais ce nom devant moi; j'ai peu de temps, es-tu disposé à m'obéir? »

Et, là-dessus, il dicte à Othon ses volontés imprescriptibles. « Mon père destinait votre frère à la vie monastique, et, selon ces projets, vous deviez, vous, régner après moi ; mais votre frère est l'aîné et ne saurait renoncer au droit qu'il tient de sa naissance. Vous allez donc, dès aujourd'hui, vous rendre à Cologne pour vous y livrer à des études qui vous conduiront infailliblement aux plus hautes dignités de l'Église. »

Othon résiste, il met en avant ses goûts et ses habitudes. « Autant, s'écrie-t-il, vaudrait me dire d'apprendre à coudre et à filer comme une femme. »

Henri demeure inexorable. D'ailleurs, la vie du cloître n'est point telle qu'on se l'imagine; il y a aussi moyen de s'amuser dans la docte et belle Cologne, et la théologie n'exclut ni la chasse IIi l'amour. Ainsi s'écoule la jeunesse, puis viennent les dignités : on est évêque, électeur, et la part qu'on a dans les grandes affaires de ce monde ne le cède en rien à l'influence qu'exercent les hommes de guerre. « J'ai veillé à ce que ton escarcelle fût bien garnie ; prends mon cheval noir, mon arbalète, et, chemin faisant, tâche de te divertir de ton mieux. Ah! ce beau pays du Rhin! le cœur me bat rien que d'y penser, et j'envie ton bonheur. »

Cependant, une procession sort du cloître voisin bannières i déployées ; quel est ce jeune homme pâle et fluet qui s'avancel1 en chantant les psaumes, un missel dans ses mains allongées,. et dont les traits émaciés respirent l'ardeur extatique des tétese de Giotto? Arrivé à la porte du manoir, il se détache de ses! compagnons, qui s'inclinent respectueusement devant lui, et monte l'escalier du pas timide d'une vierge. Horreur et désespoir! dans ce novice encapuchonné, dans ce moinillon couvert de scapulaires, Henri reconnaît l'ainé de ses fils, l'héritier naturel et légitime de sa couronne, on se ligure avec quelle explosion de colère et de brutale raillerie le landgrave accueille ce rejeton abâtardi d'une longue race de guerriers, et combien son tempérament soldatesque est peu fait pour comprendre cette physionomie candide et tendre, cette âme angélique et suave, que le moindre reproche émeut jusqu'aux larmes : douce et mélancolique fleur qu'un talon de fer va broyer ! La seule vue de cet Éliacin pudibond inspire au grossier langrave des plaisanteries d'un cynisme tel, que le pauvre enfant n'en rougit même pas.

« HENRI LE FERRÉ. — Çà, mon fils, puisque fils il y a, car ta mère m'a toujours dit que tu l'étais, et je ne suppose point qu'elle eût quelque raison de me tromper,... çà, mon fils, je te trouve pâle et d'une mine à faire peur. Il te faut de l'exercice, les processions vont trop lentement; la prière non plus ne te vaut rien, et je te veux payer à beaux deniers une douzaine de sacristains pour marmotter tes patenôtres. Foin du maigre et des abstinences! Le bon vin et les belles filles, suis-moi ce régime, et tu verras comme on devient par là robuste et joufflu! En attendant, tu quittes le cloître et vas me dépouiller sur l'heure ces accoutrements ridicules. La vraie robe de choeur des chevaliers, c'est une cotte de mailles, seul équipage qu'il te soit permis d'endosser pour défendre la cause de Dieu.

» LE FILS DU LANDGRAVE. — Hélas' mon père, c'est une dure loi que vous me faites de me contraindre à renoncer à tout ce

qui était la paix et le contentement de ma vie ; mais, puisque vous l'ordonnez, il ne me reste qu'à obéir, et sans doute Dieu m'enverra les forces nécessaires pour la tâche nouvelle qui m'est imposée. » -

Resté seul avec le jeune comte GÜnther, en faveur de qui le sombre landgrave a disposé de la main de sa fille, le fils de Henri le Ferré se met en devoir de complaire aux volontés de son père ; mais que deviendra, au milieu des intrigues, des passions, des voluptés de ce monde, cette nature chaste et séraphique vouée au recueillement de la prière, aux solitaires médiations du cloître? Ah! plutôt que de se résigner à hurler avec les loups dévorants, plutôt que de consentir à se mêler au tumulte du carnage, l'agneau sans tache tendra sa gorge au couteau fatal et tombera, victime expiatoire des iniquités d'autrui. Günther veut épouser Jutta, Henri lui promet de parler à sa sœur. Dès les premiers mots que le timide enfant balbutie pour engager sa sœur à épouser Giinther, Jutta l'arrête par une de ces confidences catégoriques qui déconcertent les plus résolus. Jutta aime Ottnit, le fils de son aïeul, Ottnit le bâtard, celui-là même que nous avons vu tout à l'heure expulsé par Henri le Ferré du manoir paternel. Sous les yeux du vieux landgrave, qui favorisait cette union, les deux jeunes gens se sont juré de vivre l'un pour l'autre; Ottnit est errant et malheureux, Jutta n'a désormais qu'une pensée, aller rejoindre dans son exil le jeune héros qu'elle considère comme son époux. Mais par quel moyen tromper la vigilance des sentinelles? Comment sortir de la burg? sous quel déguisement? La robe monacale que le jeune clerc a quittée, pour revêtir l'armure de GÜIlther, est restée là; résolument Jutta s'en empare, et son frère, d'abord épouvanté d'une si audacieuse tentative, finit par y prêter la main. Au spectacle de la douleur de Jutta, de ses larmes et de son désespoir, l'extatique enfant se trouble, et

5 sans plus songer à la responsabilité qu'il assume sur sa tête, oubliant tout à l'idée de voir souffrir un être qu'il chérit, il se fait innocemment l'auxiliaire de cette coupable escapade, dont il aura bientôt à rendre un compte terrible à son père.

« Qu'ai-je fait? que dira Günther'! et mon père, que dirat-il? J'ai trahi à tous deux leur confiance. 0 Seigneur, ayez pitié de moi! (Regardant par la fenêtre.) La voilà qui s'enfuit au galop de son cheval ; d'une main, elle se cramponne à la selle, tandis qu'à tous les vents flottent les plis de sa robe. Vainement je m'efforce de la rappeler; elle court au-devant du monde, et derrière elle monte un nuage de poussière qui déjà la dérobe à mes yeux. Fuite criminelle que je n'ai point à me reprocher, Dieu le sait, mais dont j'ai mérité la peine! Quelle paix au dehors! comme tout est calme et souriant! Les oiseaux chantent sur leurs nids, le ciel brille d'un bleu si pur ! et les arbres étendent jusqu'à cette fenêtre leurs rameaux verts et parfumés. Tout entiers à leur éclosion printanière, ils ne pensent guère à ce qu'ils deviendront, et si leur bois servira plus tard à former la planche d'un cercueil, l'image d'un saint ou la hampe d'une lance. 0 sainte mère de Dieu, si jamais tu agréas ma prière, daigne protéger la fugitive et l'envelopper du manteau de ta grâce. »

Mais bientôt se répand dans la burg la nouvelle du départ de Jutta; le clairon d'alarme retentit; des archers sont lancés à sa poursuite; Giinther accourt tout effaré, et sur ses pas se précipite le landgrave en proie aux convulsions de la fureur.

« HENRI. (Il entre haletant, éperdu.) Eh bien , avoue-t-il vers quel endroit elle a fui?

» GUNTHER. — Il prétend n'en rien savoir. (Exit.)

» HENR! LE FERRÉ. Tu n'en sais rien, lâche entremetteur! monstre qui viens de trahir mon sang, tu n'en sais rien! Avouele, misérable, ou tu es mort! (Il tire son épée.)

» LE FILS DU LANDGRAVE. —Mon père, par les saintes

plaies du Christ, je vous le jure, j'ignore le chemin qu'elle a pris; j'ignore les lieux où sa fuite se dirige.

» HENRI LE FERRÉ. — Qui a donné la robe? qui a fourni le manteau et le capuchon sous lesquels ma fille s'est échappée?

» LE FILS DU LANDGRAVE. — Moi, mon père, moi; je m'en accuse.

» HENRI LE FERRÉ. —• Et sans doute tu comptais qu'elle s'en servirait pour aller au bal masqué? Ah! tu trembles, maintenant que tu te vois découvert. Vilain singe habitué à grimacer des oremus, serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, c'es-t pour le coup que je t'arracherai du sol comme une mauvaise herbe! Retiens bien ceci, misérable : quiconque a senti le poids de mon bras s'appesantir sur lui dans ma colère est à jamais renié par moi. (Il le frappe de son épée.) »

Cette première rage assouvie, Henri s'éloigne comme un homme ivre, comme un insensé, ne se doutant pas même de l'acte exécrable qu'il vient de commettre; la brute féroce quitte la place, laissant sur le carreau l'infortunée victime qui mourrait sans secours, si le chancelier, survenu à la dernière minute, et qui a vu tomber le pauvre enfant, ne s'approchait pour l'assister.

(e LE CHANCELIER. — Mon prince! mon cher fils! oh! parlez! Au nom de Dieu, parlez! Le sang ruisselle de vos tempes, emportant votre vie dans ses flots.

» LE FILS DU LANDGRAVE.— Merci, digne vieillard. Vous voyez la cause, vous, et me la révélez. J'ignorais pourquoi mes forces m'abandonnaient ainsi. Hélas! dans cette horrible angoisse de ma terreur, je n'avais rien senti et ne me doutais point que là mort fût si proche. Mon malheureux père ! vous le lui cacherez, n'est-ce pas? Écoutez, je veux me confesser à vous comme si vous étiez un prêtre, mais à une condition, c'est que ce déplorable secret qui me pèse tant, une fois que je vous l'aurai transmis, vous me le rendrez scellé du sceau de votre absolue discrétion, pour que je l'emporte avec moi dans le tombeau. Que

jamais mon père ne sache qu'il a versé mon sang, et n'oubliez point que de chaque parole imprudente que vous laisseriez échapper, je vous demanderais dompte au tribunal de Dieu !

» LE CHANCELIER. — Quelle main a répandu ce sang, quelle main ouvrit cette blessure, j'atteste que de ma bouche aucun ne l'apprendra. Je me tairai, mais je vous vengerai : ainsi l'ordonne mon devoir de membre de la sainte Vehme.

» LE FILS DU LANDGRAVE. — Par pitié, point de vena geance ! J'ai mérité mon sort; moi seul ai tout perdu par ma coupable étourderie; c'est moi qui donnai à ma sœur les vêtements sous lesquels elle a fui, et, quand mon père a tiré l'épée contre moi, il ne voulait que me châtier. Dans la sévérité se manifeste l'amour du père; celui de l'enfant se montre dans la patience et la résignation. Vous vous tairez, n'est-ce pas, mon ami? Donnez-moi votre main, tenez secrète l'histoire de ce malheureux événement; dites que je souffrais depuis longtemps d'un mal intérieur, et que le saisissement de cette vie nouvelle, l'ennui de me voir ainsi arraché à la solitude du cloître et à la prière a seul causé ma mort.

» LE CHANCELIER. — Dieu me donne la force de garder au fond de mqn cœur cet affreux mystère ! Je te jure que jamais, du moins par ma volonté, il ne sera révélé au monde ; mais j'en dois la confidence au tribunal secret.

» LE FILS DU LANDGRAVE. -'}l\lcrci, mon père ; et mainx tenant il ne me reste plus qu'une prière. Je sens que je m'affaiblis: si je meurs sans les s^nts sacrements, mon âme flottera ballottée entre l'enfer et le ciel.

» LE CHANCELIER, — 4e cours appeler le chapelain du château.

» LE FILS DU LANDGRAVE. — Hélas! il n'est plus temps.

Ne vous éloignez pas, de grâce, ne me quittez pas ; il me semble que, si ce regard fidèle venait à me manquer, je perdrais tout espoir et tout amour. J'avais fait vœu de me rendre à Cologne en pèlerinage au tombeau des saints rois. Cà vœu, mon digne ami, promettez-moi de l'accomplir à ma place. Priez pour moi et pour mAn père, et dépensez à. faire dire des messes pour le

repos de mon âme ce petit trésor, fruit de mes épargnes, que je vous confie. Déjà le monde s'obscurcit et se trouble, et mes yeux, pour trouver la lumière, ont besoin de regarder au dedans de mon âme. Adieu! portez-moi vers la fenêtre afin que ma vue se repaisse une dernière fois de cette belle verdure, taillez mon cercueil dans ces arbres, que leurs fleurs servent à tresser ma couronne, ou plutôt, non! les oiseaux chantent si volontiers sur leurs branches! Laissez-moi mourir seul et vous contentez de m'ensevelir à leur ombre, là où nulle fleur ne pousse, où nulle branche ne verdoie, et que rien à cause de moi ne soit dérangé de, sa place! Dieu vous protège, vous, mon père, ma sœur et mes frères! Je me sens si calme, si heureux! Jésus, Maria... (Il meurt.) »

Je ne sais si je me trompe, mais cette fin douce et résignée du pauvre enfant si impitoyablement immolé m'apparaît comme un des plus mélancoliques épisodes de la poésie, et, quant à l'ensemble lumineux et suave de cette figure, je ne pourrais mieux définir le sentiment qu'il m'inspire qu'en disant que Fra-Beato la revendiquerait pour augmenter d'un séraphin de plus la légion céleste de ses blonds adolescents aux longues mains ornées de lis et de palmes, aux mystiques profils chaperonnés de nimbes d'or. Aimable et souriante apparition, aussitôt évanouie qu'entrevue, fragile sensitive qui se froisse au contact d'un gantelet de fer! La force brute écrasant la faiblesse et l'innocence, le loup égorgeant la brebis, c'est là sans doute une bien'vieille histoire et qui ne date point seulement du moyen âge; mais jamais, selon moi, le symbole ne fut rendu sous des couleurs plus poétiques, et la plume d'Arnim, pour l'idéal et l'ingénu, vaut ici le pinceau de l'ange de Fiesole.

Au second acte, c'est sur les bords du Rhin, dans les Etats du prince de Clèves, que nous retrouvons les uns après les autres nos personnages. Il va sans dire que de l'étrangeté de ces

allées et venues, du merveilleux de ces combinaisons, non ptus que des invraisemblances de toute espèce à travers lesquelles le drame s'achemine, on n'en saurait beaucoup tenir compte. N'oublions pas qu'il ne s'agit point ici d'une pièce de théâtre dans les conditions ordinaires, mais d'une chronique mise en action. Faire revivre le moyen âge allemand dans la rudesse épique de ses mœurs et la naïveté de ses croyances, marier l'histoire à la légende, le réel à la fantaisie, voilà, je le répète, le but que se propose Arnim, usant en ceci du large procédé d'un peintre de fresques, et fort disposé d'ailleurs à passer condamnation sur l'inexpérience de certains détails, si l'effet poétique est atteint.

En promettant à son père d'aller à Cologne étudier la théologie et revêtir le froc, Othon a promis plus qu'il ne lui était donné de tenir. A peine sur la route, ses instincts guerriers le reprennent ; un daim lancé part dans la clairière, il l'abat d'un trait; survient le chasseur furieux qui lui demande, compte de son audace, il tue le chasseur, et le voilà menant la vie errante d'un braconnier et parcourant un chemin qui chaque jour le rapproche plus de la potence que de Cologne la Sainte. Ce beau manège dure depuis. tantôt deux mois, lorsqu'un matin il débarque sur le territoire du prince de Clèves, en compagnie d'un jeune clerc qu'il a recueilli dans son esquif pendant la tempête. Comment dans ce gentil adolescent qui vient chercher asile à la cour d'Elisabeth, fille du duc de Clèves sa parente, le farouche Othon ne reconnaît-il pas sa sœur Jutta? — Il faut, pour s'expliquer ce mystère assez étrange, se rappeler que les deux jeunes gens, élevés à distance l'un de l'autre, ne se sont pas vus depuis des années. Tout à coup, du haut de la tour des Cygnes résonne un appel de fanfares : « Qu'est cela? s'écrie Othon. — Singulière demande ! » répond une jeune fille qui cueille des fleurs pour la fête, et qui apprend à Othon l'origine de ce tir, institué en

souvenir d'un héros des légendes, d'un archer qui, ayant mérité par son adresse la main de l'héritière du duché de Clèves, a disparu le jour même fixé pour la cérémonie du mariage. Ce tir annuel, dont le prix est un baiser donné au vainqueur par la fille du duc régnant, a pour but de ramener le merveilleux tireur qu'on n'a jamais revu. Dès qu'Othon connaît la récompense promise, il quitte Jutta pour courir au lieu de la fête, tandis que la jeune fille, toujours sous son déguisement de clerc, va se présenter à la princesse Élisabeth et lui fait connaître son nom. « Par grâce ne me repoussez pas, je ne suis point ce que vous croyez, mais une pauvre jeune fille de maison souveraine, Jutta de Thuringe, votre parente, échappée des États de son père, et, s'il vous faut une preuve, voyez cette chaîne d'or que, tout enfant, je reçus de vous lorsque jadis vous vîntes à la Wartbourg avec votre père ! » Après les premiers épanchements, on songe il trouver un moyen pour introduire au château la belle fugitive sans mettre le vieux duc cle Clèves dans la confidence de son équipée. On convient donc que la jeune fille gardera ses habits d'emprunt et passera pour un novice, frère de l'une des dames de la suite d'Élisabeth, ce qui permettra à Jutta de Thuringe d'habiter aux alentours des appartements de la princesse.

A ce moment, les fanfares retentissent, de nouveaux cris de joie éclatent de toutes parts ; Othon a gagné le prix du tir : « Vive Othon, le roi des archers ! » Le duc de Clèves, entouré de ses chevaliers, de sa cour, de son peuple, décerne la couronne d'or -, mais il est une récompense-mille fois plus précieuse, à laquelle Othon ne saurait maintenant renoncer. Élisabeth, troublée par le regard souverain du héros, cherche à s'éloigner; le duc la retient, insistant pour que le programme de la fête soit accompli loyalement, et le baiser solennel est donné, baiser fatal qui porte jusqu'au fond du cœur de la

princesse l'-étincelle d'une flamme inconnue dont lui-même, Othon, ignorait naguère le secret, et qui va désormais le posséder tout entier en Frémissante, éperdue, Élisabeth s'enfuit ; Othon reste comme sous l'enchantement d'un songe qui viçnt de lui révéler sa destinée; mais son extase est bientôt troublée. Jutta, qui passe toujours pour un jeune novice, est présentée au duc sous le nom de frère Hyacinthe. Elle porte une couronne,gage d'amitié que lui a donnée laprincesse Élisabeth. A cette vue, Othon sent la jalousie le mordre au cœur. Cet enfant, vers lequel l'attirait tantôt quelque sympathiè, lui devient tout à coup odieux. Plus de doute, c'est un rival, et le voilà s'ingéniant à se créer des fantômes. « On dit que les amoureux de cette softe ne déplaisent point aux femmes; quant à moi, je ne puis souffrir celui-là. Je le hais à penser qu'il va voir Élisabeth à chaque heure, loger dans le voisinage de ses appartements, tandis que, moi, confondu dans la valetaille!... » Ainsi sa colère s'exalte, sa fureur, concentrée d'abord,'tend à se faire jour. Quand Jutta va s'éloigner avec la cour, il fond sur elle, et, l'étreignant de de son poignet de fer : (c Pas un mot, pas un mouvement. Cette couronne ! vite, donne-la-moi ; en échange de ces fleurs, je te donnerai ma couronne d'or. Mais il me la faut à l'instant, car elle m'appartient, et, serait-elle suspendue aux cornes de la lune, j'irais l'y chercher ! »

. « JUTTA. — Bon Dieu ! que de menaces ! Eh! prenez, prenez; qui vous la dispute? Je ne l'ai demandée ni méritée; vous pouvez la mettre à côté de votre cùuronne d'or, que vous avez si bien gagnée, et dont, moi, je n'ai que faire.

» OTHON. — Eh quoi! tu ne sais pas mieux la défendre? quand pour un pareil gage j'eusse appelé au combat toute la. chevalerie, quand paur un pareil gage on me verrait aller nupieds jusqu'au saint sépulcre! Merci, mon doux enfant, merci!

Laisse que je L'embrasse, Hyacinthe, et reçois en échange ce riche bandeau !

» Jutta. — Non, de par tous les saints! je ne prendrai pas cette couronne, glorieux prix de votre adresse. C'est pour le coup, mon maître, que tous les archers se moqueraient de moi.

» OT HON. — Eh bien , tu la déroberas à leurs yeux, mais prends-la, je le veux. N'échauffe point de nouveau 1118. colère par ta résistance ; prends, ou je la jette dans le Rhin.

« Jutta. — Non! non! Vous ètes fou, et je sens que la peur me talonne. (Elle s'enfuit et disparaît.)

» OTHON. —Prends-la donc, toi, vieux Rhin, et qu'elle orne tes' blanches tresses! (Il jette la couronne dans le Rhin.)

Cependant, le duc a enrôlé Othon parmi ses fauconniers. Quelques semaines après le jour du tir, Othon, son filet sur le dos., son sifflet d'argent pendu au cou, poursuit un matin, sous les ombres du parc, les bouvreuils et les chardonnerets, quand des pas furtifs glissent dans l'herbe humide ; un léger frémissement des branches trahit une présence aimée : c'est Élisabeth, échappée avant l'aube à sa' couche inquiète, et qu'amène justement à cette place ce hasard bénévole, toujours ingénieux à rapprocher les cœurs épris. La scène qui résulte de cette entrevue, on la connaît d'avance : éternelle variation d'un motif qui ne vieillit pas. On se rappelle Roméo, et Juliette dans les jardins de Vérone, Arnold et Mathilde sur les glaciers du Rûtli ; c'est la même scène et la même chanson, avec cette différence qu'ici la musique me semble être de Weber, tant le romantisme s'exhale à vives bouffées de ce gracieux épisode qui se joue en pleine nature, entre le daim matinal épiant au loin le son du cor et le coucou des bois modulant sa complainte.

Soudain une voix lugubre et solennelle retentit dans les profondeurs de la forêt : « Faites pénitence, car le jour du jugement est proche 1 » A cette morne alerte, les deux amants

se séparent. Quel hôte sinistre vient ainsi jeter son appel discordant au milieu des harmonies d'une matinée de printemps ? Qui donc ose parler dé pénitence au sein de cette nature qui prêche la joie et le bonheur de vivre par l'explosion de ses mille concerts? Ce pèlerin à la longue barbe, à la haute stature, courbée par l'âge et les épreuves, ce vieillard qui s'avance, promenant comme Jérémie le deuil et les larmes sur ses pas, c'est le chancelier de Thuringe, c'est Henri de Hombourg, celui qui fut témoin du meurtre commis par le père sur son fils, et qui, en recueillant les derniers soupirs de la pauvre victime, lui jura de se rendre à Cologne et d'aller prier pour son âme sur le tombeau des trois rois : vœu sacré qu'il accomplit maintenant. Le chancelier a bientôt reconnu le fils de son maître ; il va instruire Othon des événements survenus à la Wartbourg, et par lesquels il se trouve appelé à la couronne, lorsque tout à coup le duc de Clèves apparaît au bout d'une allée. « Chut ! s'écrie en s'éloignant le fils du landgrave, et souvenez-vous, jusqu'à ce que je vous explique ce mystère, qu'il n'y a point ici de prince de Thuringe, mais tout simplement Othon l'archer. »

Le duc de Clèves a vu de sa fenêtre la scène qui vient de se passer, et son premier mouvement est d'interroger le pèlerin sur les titres, noms et qualités du personnage devant lequel il tombait à genoux tout à l'heure. Le chancelier de Hombourg commence par éluder la question; mais Son Altesse n'est point homme à se payer de vaines défaites. « N'essayez pas de me tromper davantage, poursuit le prince; je vous ai vu de cette fenêtre verser des larmes de joie et vous prosterner à ses pieds en le retrouvant; or, ce n'est point ainsi 4u'on se salue entre égaux, et, à moins que cet archer ne soit un saint, ce que je ne puis guère supposer... Et vous-même, plus je vous examine, plus il me semble vous reconnaître, bien qu'à vrai dire mon grand âge m'ait quelque peu brouillé

avec les physionomies. Parlez, qui êtes-vous? » Henri de Hombourg se nomme et raconte au duc de Clèves les récents désastres qui ont frappé la maison de ses maitres, la mort tragique du fils aîné du landgrave, ainsi que la disparition de Jutta et d'Othon que l'on croit perdus ; sur quoi, le vieux prince, l'interrompant : « Très-bien, mon digne compère, je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage, et votre joie vous a trahi... Oui, faites l'étonné ! Je vous dis, moi, que je sais maintenant tout ce que je voulais savoir, et que l'archer Othon n'est autre que le second fils de votre maître. »

« LE CHANCELIER. — Quelle idée, monseigneur ! qui pourrait vous porter à croire...? A coup sûr, je n'ai rien dit qui..,

» LE DUC DE CLÈVES. —Je vous répète que je ne me trompe pas, et que bien lui en prend d'être ce qu'il est, car tout à l'heure, à cette même place, je l'ai surpris causant avec ma fille sur un ton de familiarité criminelle. Déjà ma main avait armé mon arc, et la flèche allait frapper au cœur cet arrogant vassal ; c'est alors que vous êtes survenu, et que les marques de déférence que vous lui prodiguiez m'ont fait suspendre son châtiment.

» LE CHANCELIER. — Je vois qu'il est inutile de prolonger le mensonge. Oui, prince, Othon est l'héritier du trône ; il aime votre fille et veut tenter la fortune de l'amour sans rien devoir à l'éclat de son rang ni à la gloire de ses aïeux. Pardonnez-lui, monseigneur.

» LE DUC DE CLÈVES. — Eh! que parlez-vous de pardonner? Othon est le meilleur archer qu'on renomme, et je crois, Dieu me damne! que je lui donnerais ma fille si c'était l'unique moyen de le garder auprès de moi. Je ne connais pas d'homme qui mç plaise davantage, et. si le ciel n'eût pris soin de le pourvoir d'un royaume, il serait de trempe à s'en conquérir un avec son arc. Et puis quelle vaillante mine ! quel grand air ! Il faudrait, sur mon âme, n'avoir point d'yeux, et je me flatte que ma fille en a. Elle d'ordinaire si altière, si indifférente, croiriez-vous

que je l'ai vue s'émouvoir à ses discours et rougir en lui par-rç laot ? Or, vous devez savoir ce que cela veut dire, vous, mon maî-| tre, qui, si je m'en souviens, étiez dans votre temps un joyeuxil compère. » 1

Les choses ainsi posées, il ne reste plus qu'à s'assurer du consentement du landgrave, qui, par la plus heureuse rencontre, se trouve justement dans le voisinage. Henri le Ferré, sous le coup des remords qui l'obsèdent, a entrepris, lui aussi, son pèlerinage à Cologne la Sainte. Il est donc convenu que le chancelier s'en ira au plus vite rejoindre le landgrave son maître et lui faire part des projets du duc de Clèves, pro-l jets que cet humoristique vieillard prétend voir se réaliser dès le lendemain même. Or, tandis que tout s'arrange pour l'accomplissement de ses plus doux vœux, que devient Othon l'archer? Othon court les bois à la recherche du coq de bruyère, oiseau rare et presque introuvable en ces contrées, et dont notre hardi chasseur se propose de régaler les hôtes de la fête. Le voilà donc à travers les torrents et les brous'sailles, lancé à la poursuite du royal gibier qu'il traque avec une frénésie qu'augmente encore son désespoir amoureux, car instruit des noces qui se préparent au château, il ne se doute pas que c'est à lui que la main d'Élisabeth est destinée. Leurré de place en place par le cri décevant de son insaisissable proie, il arrive jusqu'à la limite du parc et s'arrête épuisé sous un grand chêne qui fait face aux appartements de la jeune princesse.

« OTHON. — La rage de l'amour m'aveugle, les oreilles me tintent ; il me semble ouïr au loin des musiques de fête et voir passer la fiancée! En attendant, la nuit est noire en diable! Quelle damnée chasse à travers ces bois inconnus! N'importe, si folle que soit l'entreprise, elle irrite la fièvre de mes sens, et je suis sûr au moins que ma fureur ne s'alanguira pas d'ici jusqu'à l'aube prochaine ! Ou je me trompe, ou l'oiseau que je

chasse n'est pas loin, mélancolique oiseau dont la plainte amou. reuse me déchire le cœur! Tout à l'heure je l'ai vu se lever au clair de lune ; sa plume laissait derrière elle un sillon de phosphore, et sa voix avait comme des vibrations humaines; mais, pendant que je traversais le bac du moulin, la lune s'est voilée, et maintenant tout est silencieux, tout esC sombre, et je n'entends plus que les coassements des grenouilles du Rhin et le cri monotone des grillons de la plaine, auxquels se mêlent çà et là les battements d'ailes des oiseaux de basse-cour effarés par l'approche du renard qui rôde. Où suis-je? Il me semble que cette obscurité même où je marche ne m'est pas inconnue. Bientôt ia nuit s'éclaircira, car le vent commence à souffler et les nuages se dispersent. Bon! voilà l'écusson d'argent qui reparaît; je ne sais qui me tient de lui décocher une flèche qui le clouerait du moins pour longtemps à l'azur du ciel ! Oui, je me reconnais : ce grand arbre isolé, ces massifs de fleurs, cette pelouse, c'est là que mes lèvres ont effleuré sa joue, et que mon amour a forcé son amour au point que ses yeux semblaient enhardir mon courage! Et dire qu'on vient me l'arracher! Hypocrile vieillard! avec quel mystère et quelle hâte il a mené son œuvre afin de la séduire par surprise! Mais patience; on compte sans un hôte qui se charge de creuser dans la froide terre le lit nuptial du fiancé!... Qu'entends-je? Ah! le coq de bruyère! Enfin je l'aperçois. Bon! maintenant, il quitte la branche et saute sur le balcon de ma maîtresse. Qu'a-t-il donc à regarder ainsi dans son alcôve avec des yeux embrasés de convoitise ? Est-ce une hallucination? Ma tête se perd! Il faut que je sois le jouet d'un infernal sortilége ; n'a-t-on pas vu des enchanteurs se changer en oiseaux? Si c'était un rival! Oh! je ne le tuerai pas! On dit que cet oiseau, quand l'amour le fascine, oublie ses instincts sauvages, et qu'alors les chasseurs peuvent l'approcher jusqu'à le saisir avec la main. Tentons l'épreuve. »

Ici s'offre une scène dont, à coup sûr, je n'oserais répondre devant un public français, mais que, dans le milieu romantique qui l'encadre, le poëte de Cymbeline ne désavouerait pas. En proie au double démon de l'amour et de la chasse,

Othon grimpe dans l'arbre et déjà touche à l'extrémité de la branche qui avoisine le balcon d'Élisabeth, lorsque soudain il s'arrête stupéfait. Dans cette chambre où son œil plonge par la fenêtre restée ouverte aux tièdes brises de la nuit, le royal. archer aperçoit la fille du duc de Clèves mollement endormie sur sa couche, et, à côté d'elle, la main dans sa main, sa tête adolescente noyée dans les blonds cheveux d'Élisabeth, — Hyacinthe, le jeune clerc, celui-là même que nous avons vu exciter chez Othon de si jaloux transports à propos d'une couronne de fleurs donnée par la princesse ! Après de tendres confidences échangées au clair de lune, Jutta et Elisabeth ont cédé au sommeil, elles reposent enlacées à la lueur d'une lampe d'albâtre. — Othon, que la fureur met hors de lui, s'élance sur le balcon. A ce bruit, Élisabeth et Jutta se réveillent épouvantées ; la lampe tombe, en un moment l'alarme est dans le château, et tout le monde arrive avant que le poignard du féroce archer se soit teint du sang de ses victimes. Le duc de Clèves, le chancelier de Homtiourg, le landgrave Henri le Ferré, se précipitent sur les pas l'un de l'autre, et de rapides explications viennent à propos couper court aux catastrophes. Othon reconnaît sa sœur dans Jutta, laquelle de son côté tombe aux pieds du landgrave son père, qui d'abord fronce le sourcil et finit par se laisser fléchir à l'endroit de la folle escapade. Othon épousera Élisabeth, princesse de Clèves ; Jutta, princesse de Thuringe, épousera Ottnit, ce fidèle amant cause de ses pérégrinations romanesques ; tel est le vœu de tous.

Par malheur, les combinaisons de l'amour ne sont pas celles du destin, et, rassérénée pour un instant, l'atmosphère soudain s'assombrit de nouveau. Si Dieu n'a pas permis à l'aveugle jalousie d'Othon d'accomplir son crime, la terrible scène qui vient de se passer a produit sur Élisabeth une commoti on foudroyante. Aux sinistres éclairs de ce poignard, dont

la lame a effleuré son sein, qu'empourprent quelques gouttelettes de sang, — collier de rubis sur l'albâtre, — la timide jeune fille a senti les ressorts de la vie se briser en elle. Évanouie et se voyant au moment de rendre l'âme, elle s'est donnée tout entière à la Vierge, et ce vœu tacite qu'elle a prononcé au fond de sa conscience, dans le crépuscule de l'être et du non-être, lui revient au cœur et à l'esprit lorsque ses sensations se réveillent. Vainement Othon implore pitié, vainement le vieux duc de Clèves joint ses larmes paternelles aux sanglots du fougueux amant : la douce et chaste jeune fille ne se laisse toucher ni par le désespoir ni par les remontrances, et sans amertume comme sans regrets apparents, le sourire des anges sur les .lèvres, prend au milieu de ses compagnes le chemin du cloître, où désormais Dieu seul aura les confidences de cette âme de sensitive mortellement froissée au premier souffle des passions. En véritable héros du moyen âge, Othon se décide alors à échanger la vie des armes contre l'austérité monastique, et, la grâce opérant son miracle, il ressaisit spontanément ce froc que l'inexorable volonté de son père, le landgrave au cœur de fer, fut naguère impuissante à lui faire endosser. Henri le Ferré survient au moment où les portes du sanctuaire se referment sur Élisabeth, et où l'aventureux archer a fait serment d'entrer sur ses traces dans la voie du Seigneur.

HENRI. — Que signifient ces chants lugubres? Pour qui tinte cette cloche? (Des jeunes filles descendent en pleurant les marches de l'église.) Dites-moi, vous autres, que se passe-t-il donc?

"II UNE JEUNE FILLE.—Belle et noble princesse! renoncer ainsi au monde et à ses pompes; quant à moi, je n'aurais pas ce courage, et pourtant je ne suis ni princesse, ni belle !

» HENRI. — La, répondrez-vous? Quelqu'un est-il mort céans?

» UNE DEMOISELLE. — Élisabeth, la fille du duc de Clèves, prend le voile et se fiance à Jésus-Christ notre Seigneur !

» HENRI. Me prend-on pour un enfant, et se moque-t-on de moi? Élisabeth au cloître, quand l'heure va sonner de son mariage avec mon fils! (Passe le duc de Clèves.) Ah! c'est vous, Hubert ! Pourquoi ces larmes? Serait-ce vrai?

«LEDUC. — Ne m'interrogez pas, mes dernières forces s'éteignent; voilà donc mes États destinés à tomber entre des mains étrangères ! 0 sainte fille, prie pour ton pauvre père. (Il s'éloigne.) »

A ce nouveau coup, le landgrave demeure consterné, et, quand il apprend que l'unique fils qui lui reste a résolu de se faire moine, que cet Othon, qui tout à l'heure, par son mariage avec Élisabeth, semblait devoir joindre le duché de Clèves à la couronne de Thuringe, renonce au monde dans un accès de mélancolie amoureuse, l'idée de la fatalité qui pèse sur sa maison s'empare décidément de son esprit et ne le quitte plus. Ainsi de ses deux fils, l'un, doux et timide enfant, a péri par sa main; l'autre naguère plein de fougue chevaleresque et de la trempe des héros, va s'enterrer vivant dans un cloître. Et sa fille, en qui désormais reposent les suprêmes espérances de son sang, sa fille aime un bâtard, Oltnit, l'odieux rejeton d'un père dont ce cœur de fer ne se lasse pas de blasphémer la mémoire !

Une antique tradition , accréditée parmi les populations de la Thuringe, raconte que l'un des ancêtres d'Henri, le comte Asprian, dont l'existence fantastique se perd dans la nuit des âges, étant devenu fou sur ses vieux jours par passion de vénerie, abandonna -sa couronne à son fils aîné et s'en alla vivre dans les taillis de la forêt. Bientôt on n'entendit plus parler de lui; le bruit courut qu'il était mort et que son âme avait passé dans le corps d'un oiseau des bois, d'un miraculeux coq de bruyère que de loin en loin les gardes-chasse avisaient en quelque épais fourré,

et qui, doué de la parole humaine entamait avec eux, au clair de lune, du haut de son perchoir, des conversations souverainement judicieuses, si bien qu'à dater de ce jour, il fut défendu de tirer sur les coqs de bruyère, et que, de génération en génération, s'établit la croyance que la destinée de la maison de Thuringe était attachée à l'existence du fabuleux volatile dont la mort entrainerait fatalement la ruine de cette race illustre. Or, pressentiment terrible ! la veille au soir, en retrouvant sa fille, le landgrave a vu briller à la toque de Jutta la plume mordorée d'un de ces oiseaux superbes, et sa fille lui a répondu que c'était un présent d'Ottnit, qui, dans une de ses chasses, avait abattu la royale proie. Cette sombre coïncidence lui montre de plus en plus, dans l'époux que Jutta s'est choisi, l'antagoniste que la fatalité oppose à sa dynastie, le rameau vivace que le sort (sa haine se refuse à prononcer le nom de Dieu) tient en réserve pour féconder la souche foudroyée de sa descendance ! « Ainsi j'aurais vécu pour rien, ainsi je ne serais qu'une misérable poupée dont l'aveugle Destin tient le fil ! Quand j'étais enfant et qu'on me disait une histoire, je voulais toujours en savoir la fin dès le commencement. Rien, à mon sens, ne marche assez vite. Croule donc, rocher qui menaces ma race, écrase mon corps sous tes débris, et qu'après moi règne Othon ! qu'il règne uniquement pour me venger ! »

La nuit est devenue plus sombre; tout à coup des pas glissent sous la feuillée; au tressaillement de sa rage, Henri croit deviner la présence d'Ottnit, et, l'épée à la main, il se dirige à tâtons vers le bruit. Qu'importent les ténèbres ? les lueurs sinistres de l'acier éclaireront toujours assez la place du combat. « Qui vive ? s'écrie le langrave d'une voix sourde et dont il s'efforce de déguiser l'accent ; qui vient ainsi dans l'ombre braconner sur les terres de mon maître le seigneur de

Clèves? Par tous les diables de l'enfer, je la lui garde bonne 1 »

Or, celui qui s'entend provoquer de la sorte n'est pas Ottnit, c'est le propre fils du landgrave, Othon, que la fatalité pousse au-devant de l'épée meurtrière. Quand une race doit tomber, la terre s'entr'ouvrirait plutôt pour l'engloutir. Dans le prétendu garde-chasse du duc de Clèves, Othon ne reconnaît pas son père; il est vrai qu'il pourrait se nommer, mais un motif secret l'en empêche. Au moment où cette brusque interpellation arrive à son oreille, l'infortuné jeune homme allait escalader les murs du cloître d'Élisabeth, vers qui le ramène irrésistiblement la violence d'une passion qui désormais a prévalu contre les plus fermes desseins. Sur la menace de Henri, Othon dégaine ; on se cherche, on se trouve, on se heurte. Au milieu des ténèbres, un duel s'engage, duel acharné, féroce, qui se termine par la mort d'Othon. Le père a tué son fils, et c'est au moment où sa victime expire que la vérité apparaît dans toute son horreur aux yeux de cet Atride du moyen âge, deux fois teint du sang de ses enfants !

« HENRI. — Que là où mon épée rencontrera ton épée, soit la place du combat ! (Ils croisent le fer.)

» OT HO N. — Trêve aux amours 1 trêve aux souffrances! Dans l'ivresse du combat, aux éclairs de l'acier, tout s'évanouit comme aux lueurs de l'aube nouvelle.

» HENRI. — Bien frappé! Je crois, Dieu me damne, que ma haine, sur ce terrain de mort, se change en estime. Je n'ai jamais rencontré si vaillant adversaire. Même chez les bâtards se retrouve le sang des aïeux.

» OTHON. — Patience! tes aïeux, tu ne vas pas tarder à les rejoindre. Qui de nous, d'ailleurs, sait quel est son père?

» HENRI. — Tiens, pare ce coup, c'est le bon!

» OTHON. — En effet, je suis touché! Mais, crois-le bien, tu ne m'aurais pas atteint si mon pied n'eût pas glissé dans le sang! Qui a vaincu? ,

» HENRI. — La mort !

» OTHON. — Oui, la mort! De l'air, j'étouffe! Ah! Élisabeth 1 Élisabeth !

» HENR 1. Que divagues-tu d'Élisabeth ?

» ÉLISABETH, apparaissant derrière les grilles de sa cellule. — Quel bruit d'épées trouble la sainte solitude de ces lieux? Une voix connue a prononcé mon nom. Est-ce vous, âme des trépassés, qui flottez dans les vents? Que la paix du Seigneur vous accompagne!

» OTHON. — C'est Othon qui t'appelle avec le dernier souffle désa vie. Ame sainte, prie Dieu pour lu i et veille à ce qu'on lui creuse une fosse dans ce voisinage; il t'aimait tant, qu'il n'a pu résister au désir de te le dire une dernière fois. La mort le guettait sous ta croisée ! Ame sainte, âme chérie, adieu !

» ÉLISABETH, étendant vers lui la croix. — Que ce signe divin efface dans ton cœur toute image terrestre! la paix du ciel soit avec toi! (Othon meurt, Élisabeth tombe évanouie sur le carreau de sa cellule.)

» HEN RI. — Othon! Olhon ! Il expire sans connaître la main forcenée qui vient de le frapper aveuglément. Malheur! j'ai tué ma race, je suis le bourreau de mes enfants, et ce que j'ai conquis de mes mains, les biens que j'héritai de mes aïeux, aujourd'hui vont échoir en partage à cet Ottnit, objet de ma haine et de toutes mes malédictions. Oh! ma race! oh! mes enfants! Avec la raison qui me revient commencent mes tortures. Enfer, éteins la flamme intérieure qui m'obsède. Malheur! malheur! malheur! (Il expire.) »

„ Les destins sont accomplis, la race condamnée a cessé d'être. Henri le Ferré et ses deux fils morts tous les trois, Ottnit arrive au trône. Ottnit épousera Jutta, et de cette union que la Providence bénissait, et contre laquelle vainement a lutté l'implacable landgrave, une souche nouvelle sortira. — Cependant, les portes du couvent s'ouvrent, une longue file, de religieuses voilées et portant des cierges s'avance processionnellement en chantant le Dies irœ. On enlève les cadavres

des'deux champions illustres, et, tandis que le cortège s'achemine au bruit des cloches vers les caveaux funèbres, un salut triomphal s'élève de la multitude en l'honneur d'Ottnit proclamé landgrave de Thuringe.

Tel est ce drame, qui, malgré ses imperfections, atteint parfois à des beautés d'un ordre supérieur, et dont tous les personnages portent l'empreinte tragique du temps. Si je me suis complu longuement dans cette analyse, si j'ai cru devoir citer beaucoup, c'est que cette œuvre, jusqu'ici l'une des plus ignorées d'Arnim, me semble, parmi ses pièces de théâtre, celle qui résume le mieux ses qualités et ses défauts. Peut-être n'aurai-je réussi qu'à donner une idée de ses défauts, qui sont, en général, beaucoup plus faciles que les beautés à faire passer dans une langue étrangère. Quoi qu'il en soit, ma conviction reste la même, et, si je consens à dire comme les Espagnols : « Excusez les fautes de l'auteur, » c'est à la condition qu'on admirera ses grandes qualités, plus nombreuses ici que partout ailleurs. « Arnim, disait Wilhelm Grimm, m'a toujours fait l'effet d'un homme qui, s'interrompant tout à coup au milieu d'une conversation grave et sensée, vous quitterait subitement pour s'en aller au fond des bois se retrouver seul avec ses idées. » Ce mot a du vrai et peint bien les inégalités de cet âpre génie. Souvent le verre est trop petit et le vin déborde ; d'autres fois, il est trop grand et le vin n'arrive plus qu'à la moitié du cristal qu'il devait remplir; mais la liqueur pourprée, à quelque dose qu'on la mesure, ne perd jamais son goût naturel et réconfortant. Les réserves de la critique faites, et pour ne considérer que l'ensemble de l'œuvre', on n'imagine pas une peinture plus vigoureuse de ces époques semi-héroïques, semibarbares, un tableau plus puissant que cette large ébauche, où se retrouvent accusés d'une main de maître, les grands traits caractéristiques de ces races destinées à périr, et

qui, soit qu'il s'agisse de l'antiquité ou des temps modernes , se meuvent toujours dans un milieu plus ou moins obscur, comme si la nuit historique, la nuit cimmérienne, pouvait seule convenir à ce duel immense qu'elles livrent à la destinée sur le seuil des âges!

II. - HALLE ET JÉRUSALEM. — LE THÉÂTRE POPULAIRE.

Les drames d'Arnim s'adressent à la masse, au peuple, à ce sens de la poésie et du vrai qui veille éternellement au cœur des multitudes, et que les grands esprits sont toujours certains d'avoir pour auxiliaires dans leur lutte contre la routine et l'empire du faux. Qu'on se figure ce qu'était devenu, vers l'époque où Arnim écrivait VAuerhahn, le public prétendu littéraire, et de quelles niaiseries sentimentales il faisait son régal. Le règne de la queue (en France, nous disons perruque) avait mis en fuite la poésie pour introduire à sa place je ne sais quel pédantisme sermonneur qui s'évertuait à prêcher la morale à la société la plus dissolue. L'histoire et la religion n'existaient plus, pour ainsi dire, que dans la forme, et, pour ne pas avoir à s'occuper de Dieu, on l'avait relégué dans une sphère à part, tout à fait en dehors de la nature, où sa présence aurait plus ou moins gêné tout le monde. Maintenant, qu'au sein d'une telle misère quelques généreux esprits aient rêvé de meilleurs jours ; qu'en se tournant, les uns vers le passé, les autres vers l'avenir, ils soient tombés dans une entière contradiction avec leur temps, on ne saurait voir là qu'une simple conséquence des faits, et le romantisme en tout ceci faisait cause commune avec Schelling renversant le système des catégories et proclamant la vie universelle, absolue, avec Schleiermacher retrouvant dans le sentiment religieux les vrais principes du christia-

nisme, avec Fichte évoquant de sa voix de tonnerre l'idée de g liberté et d'indépendance nationale.

D'après les nombreux extraits que j'ai cités, d'après la peinture que j'ai essayé de donner de son génie, on peut se faire une idée de la manière dont Arnim comprenait le théâtre, de l'éloignement profond, incalculable, qu'il se sentait pour le langage conventionnel, la fausse sentimentalité et les formules bourgeoises des auteurs dramatiques de profession. Remuer des idées, voilà en somme sa grande affaire; que d'autres passent leur vie à en polir une seule, lui répand à pleines mains tantôt cailloux grossiers, tantôt diamants et topazes; à nous de ramasser et de choisir. A cette classe d'œuvres impossibles à tous les points de vue, et qui, tout en fourmillant d'admirables beautés, ne trouveront jamais qu'un public excessivement restreint, se rattache Halle et Jérusalem! ébauche originale et puissante, qu'Arnim intitule plaisamment une tragédie en deux comédies. Halle et Jérusalem! à pareille affiche on ne saurait guère se méprendre: le moyen âge et l'heure présente, les étudiants tapageurs des universités allemandes et les pèlerins en terre sainte, le monde réel et le monde mystique; —on entrevoit du premier coup tout le tableau.

C'est la fameuse histoire de Cardenio et Célinde, déjà chantée en Allemagne par Gryphius, qui, reprise à nouveau par Arnim, forme le nœud de cette composition. Ahasvérus, le Juif errant, dont, par des combinaisons qu'il serait trop long de raconter ici, la destinée se trouve mêlée à celle des deux jeunes gens, les accompagne dans leur aventureuse et romanesque traversée de Halle au saint sépulcre. Les premières scènes nous offrent la peinture vraie et pittoresque de la vie des universités en Allemagne. Libertins rêveurs et duellistes, joyeux garnements, hanteurs de tripots, piliers de tavernes, vous les voyez aller, venir, fumer, boire, faire

l'amour, philosopher, se battre, se tuer! Du sein de cette mascarade humaine, reproduite à la manière de Callot, une figure pâle et dédaigneuse se détache. A ce noble front que la pensée a marqué de son empreinte, à ce regard où brille la flamme languissante d'une passion éternellement inassouvie, à ce sillon que l'ironie a creusé aux deux coins de sa bouche, à cet aiT à la fois hautain et mélancolique, vous reconnaissez Cardenio, le jeune professeur, que tout le monde admire et craint. Mélange de Faust et de Charles Moor, à vingt ans Cardenio a touché le néant de la science et de l'amour, et ce qui. survit en lui seulement, c'est un insatiable besoin de domi»

nation, une sainte fureur de se poser partout en redresseur de torts, de mener une guerre incessante, acharnée, contre toutes les petites misères de ce monde, et de poursuivre ce rêve de liberté qui pousse le héros du drame de Schiller à se faire brigand. Toujours l'épée à la main, toujours en humeur de pourfendre son homme sur la moindre contradiction, Cardenio vous tue le joueur avec lequel il se prend de querelle autour du tapis vert tout aussi bien que l'infortuné rationaliste qui a le mauvais goût de lui rompre en visière dans la discussion. Quelle ardeur inquiète, quelle fiévreuse angoisse, quelle incapacité d'apaisement une semblable nature doit apporter dans ses rapports avec les femmes, on le comprend de reste. Olympie et Célinde, la vertu naïve et froide et la vierge folle qui rachète par le martyre de l'amour les impuretés du passé, se le disputent alternativement jusqu'à ce qu'il cède enfin à un insurmontable besoin de conversion et de retour sur lui-même.

J'ai dit qu'Arnim avait emprunté aux trois volumes du répertoire anglais de 1680 divers motifs déjà traités el variés par Gryphius ; mais c'est principalement dans ces petites pièces, dans les Possen, que le cas se présente. Ici j'ajoute un mot sur lp genre que les romantiques appelaient popu-

laire ; populaire, entendons-nous, beaucoup plus par la tendance des poëtes que par l'initiative d'en bas, et qui, tout en adoptant les mœurs des scènes inférieures, tout en parlant la langue traditionnelle du clown, de Pickelhaering ou de Pierrot, s'efforçait de conserver en soi quelque littérature. On a beaucoup discouru chez nous sur la pantomime et les funambules ; certains excentriques ont même cru entrevoir des mondes de -sublimité

Dans ce sac ridicule où Pierrot s'enveloppe.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de tout temps, les poëtes se sont préoccupés de cette forme de l'art. Ne rions pas trop, c'en est une, et il y a certes là quelque chose à faire. Plusieurs en ont eu l'instinct, plusieurs ont tenté, mais sans trop réussir que je sache, et leurs essais isolés en ce genre, qui devaient exclusivement s'adresser au peuple, ont fini par devenir le partage de quelques rares lettrés. Quant à Léandre, Colombine, Cassandre et Pierrot, ils ont continué, la routine aidant, à s'appliquer, après comme avant, de gros baisers sur la joue et d'énormes coups de pied dans l'échiné, et le mieux tant rêvé par les esprits d'élite, les conditions nouvelles que la critique et l'esthétique ne cessaient pas de proclamer indispensables, tout cela finalement n'a servi qu'à procurer des habits neufs à la troupe. Lorsqu'on a eu taillé une souquenille au vieux Cassandre, une jupe de satin plus courte à Colombine, il s'est trouvé qu'on avait fait pour l'art à peu près tout ce qu'il y avait à faire. Et cependant, comme on aimerait à voir se produire sur une de ces scènes prétendues populaires certains' échantillons du petit répertoire d'Arnim, de ce théâtre \*de marionnettes et d'ombres chinoises dont on sent qu'une main de poëte fait mouvoir les ressorts! J'indiquerai, pour citer un exemple, l'aimable boutade intitulée la Pierre philosophale, qui ne demanderait que le lus-

tre et les violons pour tenir gaiement sa place en pareil lieu. — Cassandre a épousé Colombine, et bien lui en cuit, car l'infortuné bonhomme est, dès le lendemain de ses noces, à concevoir les doutes les plus affligeants sur la vertu de sa frivole et pimpante moitié.

L'alouette qui s'éveille

. Dans le buisson

Fredonne à l'aube vermeille

Une chanson.

Et moi, comme l'alouette,

Je veux chanter

A. mon amoureux qui guette

Pour m'écouter.

Ainsi parle Colombine, qui ne veut remplir aucun soin du ménage, et court la pretantaine avec Léandre sous les charmilles du jardin, laissant mourir sur pied les tulipes du vieux botaniste, trop malheureux pour pouvoir arroser luimême ses précieuses fleurs. « Depuis ce damné jour de mon# mariage, je ne vois partout, qu'insulte et raillerie ; les épis me semblent des doigts qui me montrent quand je passe, et les oiseaux, de mauvais plaisants qui me sifflent. J'enrage, mon esprit s'enfonce de plus en plus dans un abîme, et j'aimerais peut-être mieux la certitude que le doute. On parle partout dans le pays d'un sorcier fameux que le diable assiste : je vais le trouver de ce pas, afin qu'il me dise mon fait. » Voilà donc le seigneur Cassandre sur la route ; mais l'amour, qui devine tout, a pris par la traverse, et Léandre, arrivé le premier, endosse la robe et la perruque de l'alchimiste. Il tient gravement tête à son visiteur, qui dès l'abord se sent pénétré d'admiration.'

« CASSANDRE, à part. — C'est, là certes un savant homme. jHauL) Comment se feit-Mqae vous m'appeliez? par mon nom ?'

Il me semble que c'est la première- fois de votre vie que vous me voyez en face.

» LÉ AND RE. — Il ne faut point que cela vous étonne. Nous autres sorciers, nous avons des signes certains pour connaître le nom des gens et les accidents que l'avenir leur réserve.

» CASSANDRE. — Ainsi vous avez vu du premier coup que l'on m'appelait Cassandre?

o LÉANDRE. — Tout comme si vous le portiez écrit sur votre front. Il nous suffit d'entendre tousser un homme pour savoir que pense:' de lui, et je me souviens d'avoir fait pendre un voleur sur un simple accès de toux qui le prit comme je- traversais la place... Toussez un peu, je vous prie...

» CASSANDRE. - Hum! hum! hum!

» LÉANDRE. — Vous êtes un excellent homme, et, sans une certaine humeur jalouse qui vous tient, on vous supporterait encore.'

» CASSANDE. — Tant de science me confond, et je me sens sur le point de tomber à vos genoux.

» LÉANDRE. — De grâce, modérez ce beau zèle! Vous êtes ici dans un lieu plein d'enchantements, et si, par malheur il vous arrivait de mettre un pied dans ce cercle magique, le diable vous sauterait à la gorge sans qu'il me fût possible de l'empêcher.

» CASSANDRE. — Que veut dire ceci? Comment donc craignez-vous le diable, vous qui prétendez être son maître? (A part.) Voilà une question qui va furieusement l'embarrasser, je suppose.

» LÉANDRE. — Il ne faut pas non plus toujours s'en tenir à la lettre... Il est écrit : « L'homme est le maître de la » femme, » et vous savez mieux que tout autre qu'il n'en est pas souvent ainsi. » ,

Après avoir mis le prétendu sorcier au courant de ses infortunes conjugales, Cassandre finit par lui demander s'il n'aurait pas sous la main quelque moyen magique de savoir ce qui se passe au logis pendant son absence ; sur quoi, le docteur Léandre, se souvenant de l'anneau de Gygès, passe au doigt de sa pauvre dupe une topaze qu'il suffit, dit-il, de ;

se poser sur le front pour prendre à l'instant même l'air et la mine de la personne à qui l'on pense et dont il vous plaît de tenir la place. Muni du précieux talisman, maître Cassandre revient chez lui, et la première figure qu'il aperçoit devant sa porte est ce damoiseau de Léandre, en bel habit de taffetas, et qui se promène de l'air d'un homme attendant l'heure du berger. « Corbleu ! se dit le jaloux, l'occasion s'offre belle, et je ne suis pas fâché d'éprouver un peu ce qu'il faut croire de la vertu de cette pierre. » A ces mots, il lève lentement le bras, et fait, du plus beau sérieux du monde, miroiter l'anneau magique au-dessus de son front. Léandre n'a garde de manquer à son rôle, et, dès qu'il aperçoit le vieux, feint aussitôt de se troubler et de perdre contenance.

« LÉANDRE. — Ai-je donc la berlue? et la porte de cette maison est-elle de cristal pour me renvoyer ainsi ma ressemblance au nez? Mon père ne m'a point fait double, que je sache, et voilà une illusion qui me lorgne d'un air bien impertinent. Il y a là-dessous quelque maléfice. Çà, mon cher, ne me direz vous pas qui vous êtes? "

» CASSANDRE. — Mais, comme vous, un joyeux compagnon qui ne demande qu'à trouver le vin bon, les femmes jolies et les maris absents.

» LÉANDRE. — Et peut-on savoir où vous demeurez?

» CASSANDRE. — Dans la maison voisine, et, si vous êtes un loyal camarade, vous viendrez sur-le-champ me faire raison d'une bouteille de vin vieux qui sort de la cave du docteur Cassandre.

» LÉANDRE. — Un digne homme que je respecte, et dont je ne souffrirai pas qu'on parle mal en ma présence.

» CASSANDRE, à part. — Ce garçon-là s'exprime bien.

» LÉANDRE, d'un air troublé. — Mais votre nom, monsieur, votre nom ?

» CASSANDRE. — Il est vrai; j'oubliais de vous dire mon nom : je m'appelle Léandre.

» LÉANDRE. — Traître! dites donc Belzébuth! — A l'aide! au voleur ! je suis ruiné! je suis mort! Où me cacher? où fuir ? Mon visage n'est plus à moi, et le diable m'a volé mon nom! »

Ravi de son expérience et ne doutant plus du pouvoir qu'il a de se transformer désormais à volonté, le bonhomme accoste sa femme, et continue autour d'elle le personnage de Léandre, s'efforçant de la presser de ses galanteries, et se promettant in petto de se démasquer si d'aventure il lui arrivait de trop bien réussir sous sa mine d'emprunt ; mais dame Colombine est une rusée commère, une fine mouche qui n'a pas besoin qu'on lui donne le mot, et la mystification va gaiement son train.

» COLOMBINE. — Oser me conter de pareilles sornettes, à moi, la femme de M. Cassandre! Retire-toi, coquin, ou je crie au scandale. En vérité, le joli merle pour me faire oublier mon devoir! A d'autres, pendard, à d'autres! J'aime mon pauvre mari, tout vieux qu'il est, et tu perdrais ton temps et ta peine dans ma maison.

» CASSANDRE. —Quelle femme je possède là! J'avoue que je n'aurais point cru être aimé de la sorte.

» COLOMBINE, revenant avec un bâton. Ahl drôle, je te retrouve! Tiens, voilà pour ta visite, voilà pour tes baisers d'hier et pour ceux d'aujourd'hui. (Elle le frappe.) Tiens, coquin ! tiens! tiens!

«CASSANDRE. — Aie 1 aiel aie! (Bas.) Jamais coups de bâton ne m'ont fait tant de plaisir à recevoir, et je les aime autant que des caresses. »

En attendant, le bois vert daube sur sa carcasse, et le faux Léandre estime que, s'il ne veut être rompu vif, il est grand temps pour lui de rentrer dans son personnage ordinaire. — « Écoute, femme, s'écrie-t-il en mettant l'anneau magique dans sa poche, tel que tu me vois, je suis un grand sorcier. Regarde un peu : qui suis-je maintenant ? 'r

\* COLOMBINE. — Eh pardine! quel autre que mon pauvre Gassandre! un vieux compère appuyé sur sa canne, un crâne tout pelé recouvert d'une barrette de velours, un dos voûté où pend un habit de damas jaune, dont les parements à ramages se rejoignent sur un ventre plus creux qu'un nid de linottes en été. Oh! les gentilles fleurs du tissu, comment peuvent-elles s'épanouir sur ce cœur glacé qui ne bat plus que pour marquer les lentes pulsations de l'existence ! Oh ! les jolis oiseaux, comment peuvent-ils chanter en cet hiver de la vie et de l'amour! et, pour soutenir tout ce triste échafaudage d'os caducs, deux petites jambes fluettes qui tremblotent comme des saules plantés d'hier! »

Le bonhomme avoue qu'il ne manque pas une ligne au portrait; de plus en plus charmé, il renouvelle à tout venant son expérience, et, quand Léandre, égaré, pâle, les cheveux en désordre, jouant le trouble et le désespoir de Pierre Schlemil, à qui le diable a pris son ombre, reparaît pour dire avant de mourir un suprême adieu à ses amis, . l'honnête Géronte ne peut se défendre d'un mouvement de compassion au récit de sa misère. Tout penaud d'avoir inquiété le repos d'un si brave homme, il s'empresse de confesser le stratagème qui lui a si bien réussi, et de jeter à l'eau, comme Polycrate, la merveilleuse pierre à laquelle il doit la certitude désormais imperturbable d'être le moins trompé des Sganarelles.

Presque toutes les petites pièces d'Arnim s'inspirent du vieux répertoire allemand. Celle-ci, dans Ayrer, s'appelle la Reine de Chypre, et le théâtre anglais en contient la première trace. C'est donc presque toujours à d'anciens sujets remis en œuvre que nous avons affaire, et, pour l'esprit, le style, la bonne grosse verve comique, le contingent qu'apporte le poëte en ces manipulations souvent très-ingénieuses ne laisse pas d'avoir son mérite. Le Siége d'Oppenheim et la Délivrance du Wesel sont aussi de fort curieux tableaux de genre, où l'his-

toire intervient, quoique discrètement, et comme il sied à de pareils ouvrages, lesquels, s'adressant à la foule, doivent nécessairement subordonner le fait historique, que. tout le monde ignore, au fait humain, dont chacun de nous trouve dans sa conscience l'instinctive révélation.

III.-L:E ROMANTISME EN ALLEMAGNE. —QUELLE PART „ Y PRIT ARNIM. v

Le mouvement romantique, lorsqu'il éclata en Allemagne de 1798 à 1812, était si bien l'expression des idées et des besoins du temps, que son action se fit sentir dans toutes les branches de la science et de l'art. Sans prétendre écrire son histoire, je voudrais, à propos des tentatives littéraires d'Arnim, indiquer ici quelques points généraux, insister en passant sur quelques traits.

Issu de la réflexion et de la science, comment nier l'influence rétroactive que le romantisme exerça à son tour sur la science, de plus en plus poussée vers le naïf et la tradition populaire, de plus en plus entraînée vers le domaine de l'imagination? Le symbolisme de Goerres et de Creutzer, les investigations des frères Grimm, non moins que les tendances d'Arnim et de Brentano, procèdent du romàntisme, auquel se rattachent aussi les retours de Schelling vers Jacob Boehm, et tant de généreux efforts pour fonder une philosophie du christianisme. Prédilections d'artiste, raisons de sentiment 1 Il y avait, je le sais, chez tous ces beaux esprits plus d'esthétique et de théorie que de vraie foi, plus d'élan vers la spéculation et le symbole que de conviction dogmatique et de piété. En un mot, c'étaient, pour la plupart, d'excellents catholiques, à cela près qu'ils ne pratiquaient pas. Je dis la plupart, car il y en eut dans le nombre que leur romantisme

conduisit droit au sanctuaire. Je veux parler de Clément Brentano, qui se fit moine, de Zacharias Werner, qui regrettait qu'il n'y eût pas dans la langue un seul et même substantif pour signifier ces deux choses selon lui synonymes, l'art et la religion, et qui, indigné de voir ses amis Schleiermacber et Tieck continuer à faire des vers après comme avant, leur tourna le dos brusquement. Je veux parler surtout de Novalis, dont ce serait le cas de citer une belle page, omise dans les œuvres complètes, et que je trouve dans un fragment publié en 1799. « C'étaient de splendides et glorieux temps, écrit, en parlant du moyen âge et non sans quelque fougue ultramontaine, le chantre inspiré de Henri d'Ofterdingen ; l'Europe alors ne formait qu'un seul pays chrétien ; partout la religion, partout un grand intérêt commun, partout l'autorité! Aussi n'insisté-je pas sur la valeur d'institutions dont les bienfaits sont assez démontrés par le développement organique des facultés les plus diverses, par la suprême perfection qu'il fut donné à chaque individu d'atteindre dans la science et dans les arts. Malheureusement, pour ce règne de Dieu sur la terre, l'humanité n'était point mûre, il s'écroula! Et nous eûmes cette insurrection que l'histoire appelle le protestantisme. Aujourd'hui, au lendemain de la révolution française, au sortir de cette crise universelle de renouvellement, les temps sont venus d'une résurrection fondamentale, et, pour quiconque a l'instinct de l'histoire, un pareil fait ne saurait être douteux. La religion enfante dans l'anarchie; du sein de la destruction, elle élève sa tête glorieuse, et crée un nouveau monde. Nous n'en sommes encore qu'aux préludes, mais ces préludes annoncent au clairvoyant une nouvelle histoire, une nouvelle humanité : le souriant hyménée d'une Église jeune avec un Dieu d'amour... Les forces temporelles ne sauraient désormais se remettre en équilibre d'elles-ihêmes, la religion seule A

peut régénérer l'Europe. Un christianisme approprié à la vie humaine, un christianisme fait homme, telle fut l'antique foi catholique; sa présence continuelle dans la vie, son amour de l'art, sa profonde humanité, l'inviolabilité de ses mariages, son infinie compassion, son culte de la pauvreté, de l'obéissance, du devoir, tous ces signes évidemment caractéristiques d'une religion vraie renferment les principes fondamentaux de son organisation nouvelle. 11 faut que l'Église véritable se constitue , et nous verrons alors naître ces temps d'éternelle paix où la moderne Jérusalem sera la métropole du monde ! »

La réaction religieuse devait naturellement faire cause commune avec la réaction politique, et le romantisme eut son publiciste dans Adam Müller, qui, du haut de sa chaire de Dresde, reprochait, en 1803, à la politique et à la critique de son temps de n'être qu'une abstraction, alors qu'elles pouvaient exercer une influence immédiate si puissante sur l'état de l'Allemagne. Adam Müller, Frédéric de Schlegel, Acliim d'Arnim et Frédéric de Hardenberg (Novalis) accomplirent donc, à cette période de restauration, une œuvre en tout semblable à celle que M. -de Chateaubriand entreprit chez nous vers la même époque, et je retrouve dans le Génie dtz Christianisme beaucoup de ce dilettantisme religieux qu'on reprochait aux romantiques allemands. Pauvres romantiques! quelles guerres terribles n'eurent-ils pas à soutenir et contre l'esprit de l'antiquité classique, représenté par Goethe, et contre l'esprit du présent, dont ils combattaient à outrance les tendances révolutionnaires! Goethe, qui, dans l'occasion, touchait assez volontiers à leur élément, mais qui détestait au fond tout ce monde de visionnaires et de somnambules, Goethe appelle le romantisme une période de talents forcés. « Un corps naturellement bien constitué, mais que travaille une maladie incurable, » voilà comme, en quatre mots,. il décrit Henri de

Kleist. Au sujet d'Arnim, la sentence affecte le même laconisme; c'est la critique littéraire réduite à la simple rubrique d'une note de pédagogue: « Naturel, féminin ; substance, chimérique; contenu, sans consistance; composition, molle; forme, flottante ;effet, illusoire» (1). Son Essai sur le dilettantisme peut également passer pour un manifeste à l'adresse des romantiques. « Ce qui manque surtout au dilettante, c'est la faculté architecturale dans l'acception élevée du mot, cette force pratique qui crée, ordonne et constitue; il n'en a qu'une sorte de pressentiment, et s'abandonne corps et âme à son sujet, qui l'entraîne, le domine, alors qu'il en devrait, au contraire, être le maître. » Mais Goethe, dans ces oracles qu'il rend contre le romantisme, juge les choses au seul point de vue de l'homme, du poëte, et se contente de battre en brèche, avec quelque animosité pourtant, ces prétendues extravagances auxquelles répugne son calme et froid tempérament. Quant aux principes par lesquels ce mouvement se rattachait à la politique, l'illustre penseur, à quelques réserves près, les goûtait trop lui-même pour leur faire une guerre bien acharnée. Ce noble soin devait échoir à d'autres qui, naturellement plus doués de ce fameux sens de l'avenir que le poëte de Weimar, ne pouvaient manquer de tomber à bras raccourci sur cette légion de cerveaux creux et d'âmes enivrées du mysticisme de l'art. « Les romantiques détestaient la Révolution, écrit M. Robert Prutz, parce qu'elle les troublait dans leur quiétude; les princes la détestaient, parce qu'elle les troublait dans leurs possessions. Les romantiques voulaient le moyen âge, parce qu'il est poétique ; les princes le voulaient, parce que le moyen âge est l'àge d'or des rois. Les romantiques voulaient la stabilité des trônes par amour

(1) Voyez Goethe, Wurdiyung's Tabelle derpoetischen Production der letzten Zeit, b. 32, s. 449.

pour la stabilité; les princes la voulaient par amour pour leurs trônes mêmes. Entre les deux partis, c'était l'égoïsme qui servait de trait d'union (1). »

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette période, incontestablement l'une des plus brillantes de la poésie allemande, a toujours été fort impopulaire au delà du Rhin, et que, pour médire de 'cet aimable passé, les poëtes du présent et les républicains de l'avenir semblent s'être donné le mot. Que signifie pourtant ce mauvais vouloir entêté, cette aigreur atrabilaire de certains" esprits contre une école dont il faut bien, en dernière analyse, qu'ils s'avouent les disciples? Spéculerait-on par hasard sur cette ignoranee où nous vivons des vrais maîtres, ignorance qui ne pourrait cesser qu'aux dépens de cette espèce d'originalité qu'on s'arroge ?

Le malheur des romantiques, c'est d'avoir, comme on dit, trop remué d'idées et d'avoir par là trop intéressé de gens à nier leur existence. Tel qui passe, aux yeux des générations nouvelles, pour un talent plein d'invention leur doit le meilleur de son bagage, et certes, à ce compte, ce n'est point être si malhabile que de faire pleuvoir. sur eux le sarcasme et de représenter leurs œuvres comme un obscur fatras dont les honnêtes gens ne sauraient trop se tenir loin. Étonnonsnous ensuite qu'Arnim soit si peu connu ! Il y a en Allemagne tout un monde pour qui ce grand poëte n'est et ne sera jamais que le mari de Bettina, laquelle avait sans doute accaparé tout le génie de la communauté ! Et ce que je ne pardonne pas à la sœur de Clément Brentano, c'est de n'avoir jamais rien fait pour redresser l'opinion du public sur ce point, de n'avoir jamais élevé la voix pour que justice pleine et entière fût enfin rendue à qui de droit. Arnim, au contraire,

(1) Voyez M. R. Prutz, Vorlesungen uber die Litteratur der Gegenwart, s. 166.

ne cessait de parler à tout propos du génie de sa femme, et son enthousiasme là-dessus ne connaissait pas de bornes, < On n'imagine point, écrit une spirituelle contemporaine, madame Helmine de Chezy, qui avait beaucoup vu le jeune ménage aux heureux moments de la lune de miel, on n'imagine point quel zèle fougueux, quel'feu chevaleresque il mettait à proclamer la supériorité de sa femme, dont il s'accusait indigne par les qualités du cœur et de l'esprit ; ce qui ne laissait pas de m'amuser légèrement, moi qui les avais iconnus dès les premiers jours de leur mutuelle tendresse, et qui savais l'amour brûlant et passionné de Bettina pour Arnim à cette époque. Comment faisait ce beau feu, cette ardeur virginale, pour s'accorder avec la correspondance avec Goethe, c'est à Bettina elle-même de l'expliquer, si elle le trouve bon et si la chose lui paraît convenable. Toujours est-il qu'Arnim, âgé de vingt ans environ, était alors une des plus nobles et des plus agréables figures qui se puissent rencontrer. — L'élévation de son intelligence, la pureté de ses mœurs, la sérénité de son âme étaient à l'unisson. Il avait à la fois la beauté physique et la beauté morale, et tout respirait en lui cette franchise et ce calme 1 d'une jeunesse qu'aucune souillure n'a profanée. Ses ipremières poésies furent assez mal accueillies de la icritique; peut-être, en effet, pour la forme et la couleur y avait-il trop sacrifié au goût de la nouvelle école. Schleigel, avec lequel il était pourtant fort lié, ne vit même rien idans ces débuts qui annonçât, une vocation poétique, sen: tence dont Arnim appela bientôt, avec quel succès, chacun :le sait! Achim d'Arnim est devenu un poëte national, et ses œuvres, mieux appréciées avec le temps, pénétreront de

jour en jour davantage djjariFToeur du peuple. »

Ces poésies d'Arnim^^^^ir^î^taantiques, et qui, aux yeux de ses meill mi e, raéfiûent pas un poëte,

6

n'étaient autres que les Révélations d'Ariel. Né à Berlin, le 17 janvier 1781, Arnim comptait à peine, lorsqu'il les écrivit, dix-huit ans, et déjà, avant de publier ces vers, jugés trop romantiques par les romantiques eux-mêmes, il avait débuté dans le monde de la science par sa Théorie sur les phénomènes de l'étectricité, imprimée à Halle, en 1798. Ses longs voyages à travers l'Allemagne le mirent en communication habituelle avec le peuple des villes et des campagnes, dont il sut saisir et reproduire les différents types dans leurs variétés particulières. Si, comme on l'a dit, le peuple est le maître de langue par excellence, ce fut à son école qu'Arnim alla s'instruire et colligea tant de précieux éléments de poésie rassemblés dans le Knaben Wunderhom (1) ; puis vinrent successivement ses divers volumes de nouvelles, ses romans et ses drames, dont le recueil parut en 1813. Il s'en faut, toutefois, que ces publi,cations aient vu le jour à des distances régulières. Achim d'Arnim était d'un naturel trop impressionable, d'une organisation trop susceptible aux fréquents orages qui bouleversaient l'atmosphère de son pays, pour pouvoir vaquer tranquillement à des travaux littéraires pendant la terrible période qui s'étend en Allemagne de 1806 à 1813. En ces jours de misères et d'affliction publique, l'écrivain disparut complètement pour ne laisser survivre que le gentilhomme, qui ne connaissait plus d'autres préoccupations que celles de la patrie et du foyer. A la paix seulement, et lorsqu'il se sentit tout à fait rassuré à l'endroit de cette nationalité allemande , objet d'un si pieux enthousiasme, Arnim reprit la plume et publia les Kronenvaechter en 1817. Ce fut là son dernier ouvrage ; il négligea mêIije de l'achever. A dater de ce moment, il renonça aux lettres et se retira dans sa terre de

(1)2 volumes, Heidelberg, 1806.

Wiepeldorf, où il vécut quelques années encore en country gentleman, et mourut d'une subite attaque de paralysie, le 21 février 1831.

A défaut du caractère trop souvent bizarre et peu accessible de ses compositions, ces quelques détails biographiques suffiraient pour faire comprendre comment la popularité lui a toujours manqué. Écrivain à bâtons rompus, poëte, mais seulement aux heures de rêverie et d'inspiration, et quand tous ses devoirs de société et de famille lui permettaient de l'être, Arnim n'avait rien en soi de l'homme de lettres tel qu'on se lé représente, rien de cet esprit de suite et d'application qui commande le succès; la littérature ne fut jamais pour lui une carrière, mais tout simplement un noble exercice des facultés de l'intelligence ; le goût et la fantaisie d'un honnête-homme qui ne demande à l'étude que les jouissances de l'étude, et qui serait le premier à s'étonner si on venait lui dire que la fortune et la renommée lui seront données par surcroît. Je ne parle pas de ces misérables pratiques de camaraderie, alors comme aujourd'hui en usage dans le monde des lettres, et dont il va sans dire qu'il se tînt constamment éloigné. Même parmi les romantiques, il vécut à l'écart, et ces alliés sur lesquels il aurait dû naturellement compter, lui trouvant sans doute trop d'indépendance, ne l'adoptèrent jamais qu'avec certaines réserves. Tieck — le gardenote de la communauté— ne parle jamais d'Arnim qu'incidemment, et, quand, par hasard, il le cite, c'est pour l'appeler, du bout des lèvres, M. d'Arnim. Or, on sait ce que signifie en pareil cas, ce style de cérémonie. Tous ces motifs réunis -compliquaient singulièrement pour nous la tâche du critique et du biographe, Arnim n'ayant, pour ainsi dire, laissé de trace nulle part, si ce n'est dans ses œuvres, lesquelles dorment çà et là dispersées sous la poussière des bouquinistes de Berlin et de Francfort. Aussi était-

ce une vraie joie, dans nos promenades, de les retrouver, eti avec elles souvent d'autres productions de cette période sia féconde en beaux esprits trop oubliés aujourd'hui. Le nom. d'Arnim, quoi qu'on en pense, ne saurait demeurer! englouti dans l'abîme du. temps. L'Allemagne y reviendra, car nul poëte n'a mieux connu la fibre populaire. Pour moi, c'est ce caractère profondément humain qui me le fait aimer ; méme en ses fantaisies les plus bizarres et ses plus folles divagations, vous retrouvez vestige d'un noble cœur, plein de compassion pour les souffrances de ses semblables, de sympathie pour leurs misères, et vous vous rappelez involontairement cette tradition si connue de tous les forestiers de la vieille Allemagne, et qui dit que toute balle porte, alors que nous l'avons d'avance trempée dans notre sang.

4

II

IMMERMANN

1

Le poëme de Merlin fait songer au Faust de Goethe, comme cette adorable miniature de Tulifantchen, que H. Heine appelait si ingénieusement l'épopée-colibri, nous remet en mémoire les plus étincelants caprices du fantastique HoffmannLe mythe de Merlin se rattache à la légende du saint Gral, à ce fiévreux besoin de pratiques mystérieuses qui tourmentait la société chrétienne au premier âge de la foi. Ces consciences, où déjà le Verbe voyageur dardait ses feux divins, ces âmes qu'une vie nouvelle inondait, craignant de voir se répandre au dehors les trésors de vérité qu'elles tenaient en elles, se mirent à chercher dans le vaste royaume du maître un lieu d'asile et de retraite, dans l'Église commune dont les abords et l'enceinte s'élargissaient de jour en jour, un sanctuaire isolé, muet, accessible aux seuls initiés, de là l'origine de la légende du temple mystique de Mont-Salvat, de ce monastère en terre sainte (salva terra), dont la plupart des fidèles cherchent les avenues, mais où l'on ne pénètre qu'à la condition d'avoir été appelé par l'esprit de Dieu. — Sous la coupole profonde du temple se reproduisent journellement les mystères de l'histoire du Sauveur des hommes ; et cette

existence divine est là sans cesse manifeste et présente. Les miracles s'y renouvellent comme au temps de la Samaritaine au puits, de Lazare au sépulcre, et des noces de Cana ; dans l'atmosphère épurée de Ja tour, plane lumineux le calice sacré rempli du sang du Fils de l'homme, vin précieux dont le flot écumant laisse échapper des paroles prophétiques. C'est le même calice où Joseph d'Arimathie reçut le rayon empourpré qui jaillit de la blessure ouverte au flanc du crucifié divin. A cette heure solennelle, un éclair radieux enveloppa les bords du vase, un souffle éblouissant monta de sa profondeur; et quiconque a senti les influences de cette flamme a pu désormais se passer de toute nourriture corporelle, car il possédait en lui l'étincelle de vie. Armé du céleste trésor, Joseph s'enfuit dans une caverne éloignée, au sein de laquelle il passa quarante années à se repaître de: la flamme éthérée; ainsi les hommes perdirent sa trace, et peu à peu son souvenir s'effaç de leur mémoire.

Maintenant, et comme suite de l'histoire de Joseph d'Arimathie, vient la légende de Titurell, autre mythe, dont Immermann va s'emparer dans son poëme, lequel n'est en somme qu'une libre et hardie manipulation des divers récits du légendaire. Avec Joseph d'Arimathie, le saint Gral avait disparu de la surface du monde, lorsqu'un jour, un. homme d'Occident, un vieillard nommé Perillus, croit entendre dans l'air des bruits étranges, un battement d'ailes, qu'un tintement sonore accompagne. Il semble au vieillard que les cloches l'appellent; cependant, il renonce à les suivre, et sa vie se termine en de graves et silencieuses perplexités. La tradition, loin de s'éteindre, passe du père au fils, et de la sorte arrive jusqu'au petit-neveu, Titurell. Un irrésistible désir de retrouver les voix perdues s'empare de l'enfant; il va de pays en pays. Bientôt la main de l'âge s'appesantit sur lui; son corps épuisé se voûte, ses jambes chancellent, et l'infortuné ne dé-

couvre rien, pas un son qui le puisse mettre sur la trace des mystiques, accents évanouis. Enfin, il est au moment de désespérer, lorsque l'espace retentit d'une musique surnaturelle, et quatre beaux séraphins descendent, soutenant de leurs mains angéliques le calice où le sang miraculeux rayonne. D'après l'indication des, célestes messagers, Titurell choisit cette place pour y bâtir un temple en l'honneur du sacré mystère, et il se trouve ainsi fonder le Mont-Salvat.

Parcival, qui depuis marqua par son dévouement au culte du saint Gral, figure avec Titurell dans l'épopée d'Immermann. Lui aussi, cette fièvre insurmontable de toute nature poétique, la soif de l'inconnu, le possède; lui aussi, il émigre et poursuit, à travers les tempêtes de l'Océan, à travers les sables arides du désert, cette éternelle aspiration du cœur humain vers le principe et l'aliment de vie.

La première scène du prologue nous montre Satan et Lucifer discourant ensemble de la naissance du Christ. L'Esprit du mal s'emporte et verse des larmes de désespoir sur l'empire du monde, que la venue du nouveau Messie paraît devoir lui arracher. Satan cherche par quel moyen il pourra déjouer les célestes projets; mais c'est la destinée éternelle du maudit de retomber toujours dans l'imitation servile, de copier, de singer l'œuvre du maître, et Satan se résout à créer un fils, enfant, lui aussi, d'une vierge, et dont il fera l'antagoniste du Sauveur.

A cette introduction, qui rappelle bien un peu, quant au mouvement général, le prologue de Faust, succède une scène pleine de fraîcheur, où le poète nous montre, dans son innocence et sa grâce immaculées, la jeune fille promise aux brutales amours de l'enfer. La chaste Candida est venue, par un beau jour de fête, visiter en sa grotte du désert le bon ermite Placidus. Après mainte prière et mainte causerie au bord de la source du jardinet, l'anachorète congédie l'enfant,

et s'efforce de la renvoyer à la ville ; Candida résiste, et ne peut se résoudre, même pour rentrer au toit paternel, à quitter la religieuse thébaïde.

« PLACIDUS. — Il se fait tard, le soleil rougit à l'horizon; depuis longtemps, les touffes du tamarin projettent leurs ombres sur le sable. Déjà l'antilope effrayée fuit au mugissement lointain du lion dans son antre. Le chacal hante ces collines. Déjà, comme une prière nocturne, le baume .exhale son haleine; déjà s'embrasent les vitraux de la chapelle... Comment feras-tu pour trouver ton chemin dans l'obscurité ?

» CANDIDA. — Je voudrais demeurer ici.

» PLÁCIDUS. -'Ici, dans ma solitude, enfant, auprès de moi? » CANDIDA. - Près de ta grotte, j'en vois une autre tapissée de feuillage au creux du rocher; là, le passant s'abrite; là, ton enfant trouverait aujourd'hui une retraite hospitalière.

» PL AC ID us. Folle petite! quelle idée est la tienne? Va reposer sur ton lit de duvet.

» CANDIDA. —Oh! j'ai toujours tant aspiré après la quiétude! ma chambrette est étroite et renfermée, la lueur des étoiles n'y pénétre pas. Ici, tout est vaste, tout est grand, l'immensité s'ouvre à mes yeux. A la maison chacun prétend parler ; le désert, au moins, sait vous écouter en silence.

» PLACIDUS. — Mais ton père, enfant, que dira-t-il?

» CANDiDA. — Oh.! mon père n'y doit point voir de mal, pour cette fois du moins; j'ai son congé, c'est fête aujourd'hui : il célèbre un joyeux banquet avec ses amis; il sait bien que ces plaisirs-là, je ne puis les souffrir... Comme au sein de la plaine sablonneuse, ce frais et vert jardin souritl Là des fleurs, des eaux vives, et tout autour le sable ardent qui vole.

» PLACIDUS. — Il fut un temps, à ce qu'on raconte, où ce désert que tu vois était l'Océan même; à cette époque, les oasis étaient la terre ferme. La vaste mer depuis s'est éloignée, et les petites oasis sont restées. Ce qui est grand subit des transformations éternelles, tandis que les choses minimes ne changent pas; c'est la raison sans doute pourquoi les hommes n'ont pas cessé

d'être les mêmes. On navigue toujours par ces contrées; seulement, désormais l'esprit infatigable de l'homme se sert d'autres moyens. A travers les brûlantes étapes du désert infini, chemine, po'ur le commerce et pour la ruse, ses cargaisons de marchandises sur le dos, la caravane efflanquée des dromadaires. Aux approches de l'ermitage, les animaux hennissent, on fait halte ici, on s'abreuve, puis ensuite on reprend sa route.

» CANDIDA. —Ton jardinet étincelle de lis : as-tu donc tant d'amour pour ces fleurs?

» PLACIDUS. J'ai pour les lis un penchant véritable; la douce fleur se berce sur sa tige avec une si noble grâce, tant de mystère et de silence respire en elle ! elle ne saurait, comme la rose, se tresser en couronne, elle meurt aussitôt; mais, la nuit, autour de son calice, voltigent de phosphorescentes lueurs. — La nuit tombe, déjà la rosée commence à mouiller ; puisque tu le veux, ô Candida! je vais au creux de cette grotte préparer pour toi un lit d'herbe et de mousse. (Exit.)

CANDIDA.

» Que ne suis-je ce lis du jardin de l'ermite,

Plus pur que l'encensoir dans la main du lévite,

Et qu'énivre l'éther des cieux !

Quel chérubin, du bout de son aile de flamme,

En se jouant viendra changer ainsi mon âme

En un calice glorieux!

» Quand cesseront enfin les cailloux de la terra

De déchirer mes pieds ensanglantés !

Quand cesseront mes yeux de voir tant de misère,

De souffrance et d'impiétés! »

(Paraît Satan.)

Préparée par ce paisible dialogue, aux derniers feux du ciel couchant, entre le vieil anachorète et l'extatique jeune fille, l'entrée de Satan impressionne. Pareil contraste est d'un poëte; j'aurais voulu cependant moins de crudité dans le développement de lasituation, moins de brutalité dans la manière

dont le maudit aborde la pudique vierge qu'il destine à concevoir le messie de l'enfer.

Cependant, Merlin vient au monde, et le drame proprement dit s'ouvre par cette inscription mystérieuse : LE GRAL.

Merlin a reçu en partage le don des miracles et l'omniscience, il connaît tous les secrets du ciel et de l'enfer, toutes les ressources de la ruse, et son éducation se fait même plus vite que Satan ne le souhaitait. Devenu homme, il plonge un regard scrutateur au fond des choses, et ce coup d'oeil, qui devait le soumettre à jamais à l'Esprit des ténèbres, lui révèle, au contraire, l'immensité de Dieu, et que le diable en somme n'est qu'une créatare volontaire du maître universel : « Il l'a placé en toi comme un grain de haine pour tempérer l'attraction trop vive de l'amour. » Merlin renie son père, et, brisant à jamais tout lien avec l'enfer, entreprend la recherche du temple de Mont-Salvat et de son trésor mystérieux, le calice de vie, le saint Gral.

Dans le cours de ses voyages, notre pèlerin arrive au château de Klingsor, puis à la cour du roi Arthur. Ce Klingsor est ici l'incarnation de l'égoïsme. Retranché à la cime d'un roc inaccessible, maître de toutes les forcer occultes de la nature, possédant toutes les sorcelleries, le géant trône au château Merveil. Merlin aborde Klingsor et l'écrase. Le plus haut terme de la gloire, la suprême félicité, résident dans l'abnégation; les efforts humains ne doivent tendre qu'à poursuivre les divins mystères de la religion : tel est le sens de cette rencontre solennelle des deux rivaux, de ce duel épique entre la matière et l'esprit, où David tue encore une fois Goliath. Par la chute de Klingsor, l'impuissance de Satan se constate de plus belle aux yeux de son fils. — Les différentes scènes où Merlin et le magicien du château Merveil sont aux prises respirent une véritable élévation, et je ne dirai pas d'elles ce qui iftalheiireiisemep.t, s'applique à bien des parties

du remarquable ouvrage d'Immermann, à savoir, que ce grandiose si ardemment recherché se trouve moins souvent dans le caractère et le style que dans tels effets de mise en scène indiqués par l'auteur à certains moments de l'action; non que je prétende condamner absolument l'intervention du machiniste chez le poëte ; mais, avec Immermann, le machiniste usurpe trop souvent la première place. De ce qu'en tête d'une scène vous allez indiquer d'un trait de plume un site gigantesque, une combinaison de héros fabuleux, il ne s'ensuit pas que nous vous tenions quitte. Rochers et solitude, clair de lune, le champ de bataille de Roncevaux . — Blocs de granit, le tombeau de la Mère, Satan, Merlin ; Immermann abuse des effets de ce genre, dans ses drames d'imitation shakespearienne surtout. Notre esprit, excité par ces évocations romanesques, forme aussitôt les plus exigeantes, les plus ambitieuses conjectures ; chacun de nous s'attend à du sublime, et, si vous n'êtes que grand, nous vous reprocherons d'avoir menti à votre affiche.

Le roi Arthur et la Table ronde devaient figurer ici en tant qu'ils se rattachaient à la légende du Gral. Merlin, l'enfant d'une vierge si impatiemment attendu, arrive à la cour du roi paladin, et bientôt s'éprend d'une immense passion pour la belle Niniana. A ce feu nouveau, son humanité se révèle.

« Tu aimes 1 ineffable parole embaumée du souffle du printemps ! mot divin dont la magie va, jusqu'en leur sépulture, faire tressaillir les ossements de ma mère, qui se soulève dans son linceul et me dit : « Te voilà désormais fils de la terre! » Je le suis, et toutes ses douleurs m'appartiennent, du tendre soupir de la mélancolie aux rugissements du désespoir, rien ne me fut, rien ne m'est étranger. Vous toutes qui avez vécu, qui vivrez, générations présentes et futures, je sens en moi vos plaintes, vos transports, vos doutes. »

C'est dans le camp d'Arthur que Merlin vient d'entrevoir

Niniana. A son approche, la sirène s'est enfuie, laissant rouler de ses cheveux un rubis flamboyant. « Étoile du matin tombée du ciel sur la terre en un jour de vertige, ta nouvelle patrie de toi n'était point digne, et tu choisis, pour y reposer, la poitrine de Merlin. » Cependant, un silence profond règne au camp de la Table ronde, et sous la tente de l'Agamemnon romantique tout dort,

Et l'armée, et les vents et Neptune.

Le roi Arthur, la reine Ginévra, Lancelot, Gawein, Éreck, tous reposent étendus çà et là ; mais, au sein du sommeil, un même rêve les visite, une même idée les possède : le Gral, le Gral mystique et son calice ailé de feu, dont leur sens intérieur poursuit l'insaisissable trace.

« ARTHUR,en songe. — Je m'avance en tremblant sous tes voûtes éternelles; sur tes dalles, ô l\lont-Salvat 1 j'incline ma tête voilée; fais que ma prière s'exauce reçois-nous, ô Gral, si longtemps invoqué ! reçois-nous, moi et tous les miens; sur les, degrés de ton sanctuaire la Table ronde s'agenouille, a

Et chaque dormeur extatique de réciter en songe un verset de ce genre, jusqu'à ce que Merlin s'approche d'eux et les éveille. « 0 mes frères, mes nobles frères, éveillez-vous dans la clarté de l'accomplissement ; le songe est vérité, il n'y a point d'erreurs, point d'illusions. Ce qui existe au fond de l'âme existe non moins au dehors. »

Merlin entreprend de guider le roi Arthur et ses légions à la recherche du Mont-Salvat. L'expédition se met en route, et voilà le nouveau Jason conduisant les autres Argonautes à la conquête de la mystique toison d'or ; c'est merveille comme toutes ces saintes fables ressemblent aux profanes. Niniana remplace ici Médée. C'est elle dont les enfantines séductions feront échouer l'entreprise. Fasciné par les enchantements

de la sirène, Merlin se sépare bientôt de ses compagnons et laisse errer à l'aventure les paladins à travers les sables du désert. Tout cet épisode est traité de main de maître. De ces solitudes torrides, où la caravane égarée marque ses étapes par des cadavres, l'auteur nous conduit dans la fraîche Tempé, où Merlin, ivre d'amour et d'oubli, s'endort aux bras de l'espiègle fatale qui l'ensorcelle. 3Sous venons d'assister à l'une de ces affreuses scènes de désespoir comme l'histoire de tout naufrage illustre en présente, que le naufrage ait eu lieu en plein Océan ou dans les sables du'désert; nous venons de voir le roi Arthùr recueillant le dernier soupir des plus loyaux, des plus dévoués de ses hommes de guerre, et disputant aux vautours le corps de son- fidèle Éreck, — lorsque soudain un coup,de sifflet du machiniste nous tranporte en un séjour de délices et nous montre les deux amants enlacés sous un dôme de -fleurs. D'un côté, les angoisses de la mort, d'une mort sans gloire et précédée par cette conviction, qu'on a manqué son but sur la terre; de l'autre, des voluptés sans lin, de romantiques amours au sein d'une nature enchantée. Je cite au hasfrrd, en commençant par la tragédie; l'idylle viendra tout à l'heure.

Solitude.

ARTHUR, GINÉVRA, LA TABLE RONDE.

■ «Gimîvra. —Les corbeaux s'éloignent.

» Arthur.—Fussent-ils encore là !

» GinÉ v RA. —■ Tiens, regarde à l'horizon au loin.

» Arthur. — Que vois-tu ?

" » GIN É v ra. — Les reflets du soleil couchant sur le pinacle ne:) feroples.

t » ARTHUR. —Dis plutôt de longues chaînes de rochers, où le soleil se mire dans l'eau des pluies.

ji a G rN Év R-A:- - Non, j'entends la musique des psaumes.

» ARTHUR. — C'est le vent qui murmure dans les arbres. Pourquoi vouloir s'abuser de la sorte? à quoi .sert désormais l'illusion? Nous sommes au désert; aucune trace, aucun signe i d'habitation humaine.

» GINÉVRÀ.— Arthur, comment avons-nous fait pour nous égarer de la sorte ?

» ARTHUR. Chère, la démence est une puissante compagne. f (Il pose sa couronne sur une pierre.) Qui vept de. ma couronne? Je la mets à bon marché : ma couronne appartient à qui va nous < conduire au Kardweil. Je sens quev ma tête se perd. Oh! les t voix prophétiques de mon âme! contes que tout cela, fantômes, et mes pressentiments ne m'avaient point trompé.

» GINÉVRA. — Aide-moi à descendre de ma hacjuenée , , Lancelot.

Il LANCELOT.—Pourvoyeurs, échansons, du pain, du vin, en reste-il encore? 1

), L'ÉCHANSON. — Tout le pain est consommé, et je vous ai versé la dernière goutte de vin.

«GINÉVRA.—J'ai faim, Lancelot, j'ai soif; n'entendslu pas ?

» UN CHE VALIE R. — Des dés, et qu'on égorge celui d'entre nous que le sort désignera.

» ARTHUR. — Avant que nos lèvres se dessèchent, avant que le vertige fasse de nous sa misérable proie, avant que le son étouffé se colle au parchemin de nos gosiers, appelons sans relâche, ô mes amis! appelons notre guide. 0 toi, !e lion des lions, toi qui nous apparus la face rayonnante des célestes clartés ! Merlin, tes fidèles périssent au sein d'une angoisse infinie; sauve-nous, Merlin, sauve-nous ! »

Cependant au fond des bois de Brlogne, sur le seuil d'une grotte embaumée, le fils de Satan soupire aux pieds de Niniana. De plus en plus épris, ses désirs s'irritent aux agaçantes provocations de cette enfant lascive, couleuvre insaisissable qui fascine et se dérobe, et bientôt l'enchanteur, so réveillant en lui, vient en aide à l'amant passionné.

Il Dis un mot, et, du sein des profondeurs, j'évoque à Les yeux le roi des mines; dis un mot, et les eaux de ce lac vont se retirer de leur lit, et sur ton front, ô la reine des grâces! va s'incliner un arc d'argent, tout incrusté de coquillages et de pierreries; dis un mot, et soudain des fruits de cristal et d'or vont pendre à ces rameaux, et l'air va s'emplir de musiques, et l'herbe étincelante s'étoiler comme le firmament.

Insensiblement l'enthousiasme de Merlin communique à ce cœur de glace un peu de sa chaleur, et la folâtre, à son tour, devient pensive, mais sans vouloir se l'avouer d'abord.

« NINIANA. — Es-tu donc si puissant? Alors, réponds : que peux-tu désirer?

» NiNiANA.—Ne va point croire, au moins, que tu me plais. » MERLIN. — Douce traîtresse en ta propre cause.

» NINIANA. - Qui, moi, j'irais follement m'éprendre d'un homme? moi, le plus libre oiseau de la forêt, j'obéirais comme un chien à ta voix, soucieuse pour un nuage de ton front, ivre de joie pour un de tes sourires? Vraiment, je ne croirai à semblable miracle que lorsqu'il fera nuit en plein midi.

» MERLIN. — Que diras-tu alors s'il en arrive ainsi? CA un signe de sa main, le soleil s'éclipse.)

» NI NIA NA. — Ôh! l'enjôleur, qui me prend au mot.

» MERLIN. —Tant d'étourderie paralyse ma forcé! —Je suspends le cours des astres, et la folle n'y voit qu'un jeu. Cette indifférence éternelle.' toujours prête à éclater dans un sourire vain et moqueur, serait-ce donc là la vie?

» NINIANA. — Fou ! la lampe du ciel s'est éteinte, rallumela. CA un signe de Merlin, la clarté reparaît.) Et si tu es celui que ma tanle annonçait, dis-moi ce qu'est l'amour.

» MER L IN. Un muet, un pauvre muet qui s'exprime par signes. (Il l'embrasse.) Et maintenant, adieu, mon rêve de bonheur!

» NINIANA. —Me quitter!

» MERLIN. — Il le faut.

» NINIANA. — Il le faut? toi!

» CRI DE LA TABLE RONDE, dans Véloignement. Merlin!

» MERLIN.— Ils m'appellent.

» NINIANA.— Qui donc t'appelle, perfide, trompeur? Tu n'entends que le cri nocturne de la biche attardée.

» MERLIN. Ce sont eux, je te dis, les chevaliers, le roi, ta sœur ?

M NINIANA. — Je n'ai point de sœur; ma sœur, c'est toi; toi, mon père et mon frère.

» MERLIN. — Chère bien-aimée!

» NINIANA. — Mais non, tu cherchais un prétexte; pourquoi m'abandonner ainsi? Reste auprès de moi, reste encore cinq minutes.

» MERLIN. —Pitié! pitié!

» NINIANA. — En vain je voudrais être son esclave et m'en aller puiser de l'eau pour lui à la source voisine, il n'en a pas besoin ; en vain je voudrais m'échapper dans le bois dès l'aurore pour lui cueillir les fraises odorantes, il n'en a pas besoin. Je lui aurais fait, de mes mains, une si molle couche de feuillée, si volontiers j'aurais pris sa tête adorée dans mon sein et me serais tenue éveillée la nuit pour qu'il reposât mieux! hélas ! de tout cela, 'il n'en a que faire ; des fruits et du vin, il en a tant qu'il veut ; cependant, pensai-je, peut-être sera-t-il heureux si la fille qu'il aime s'abandonne à lui.

» MERLIN. - Adoraole' enfant!

» Ni N 1 AN A.— 0 Merlin ! apprends-moi comment t'oublier? le peux-tu seulement, et n'est-ce point un miracle au-dessus de tes forces divines? Merlin, alors prends pitié de ta pauvre esclave et l'anéantis. Non, tu ne sauras jamais ce que je souffre ; plus rien là-haut pour moi, plus rien ici-bas! mon ciel et ma terre sont en toi, dans un seul regard de tes yeux. »

Un mot pourtant, il est un mot fatal, sacramentel, qui, s'il le prononçait, enchaînerait pour jamais l'amant de Niniana aux pieds de sa maltresse. Mais dans ce mot terrible reste renfermé le secret de la nature de Merlin; qu'il le prononce et c'en est fait de sa puissance cabalistique, et le demi-dieu, le demi-ange, devient homme. Niniana redouble de caresses

et de séductions; une lutte suprême s'engage, au bout de laquelle le mot mystique est révélé. Les ciseaux. de Dalila ne produisent point des effets plus rapides. Samson, je veux dire Merlin, déshérité de ses privilèges merveilleux, se trouve humble et chétif et la risée des forts. La confusion. s'empare de ses sens, il devient fou ! Par là, Satan a pensé ressaisir l'rm18 qui lui échappe; il propose donc à son fils de l'élever encore une fois au-dessus des [nisères de ce monde et de lui rendre sou immortalité; mais le héros refuse : homme il est, homme il restera, et nous le voyons, au dénoùment de cette scène, mourir en proclamant le nom de Dieu. Comme Faust, Merlin a sauvé son âme, mais son œuvre terrestre avorte ; les chevaliers de la Table ronde se sont égarés et perdus, et son entreprise héroïque de guider l'esprit du Nord vers l'Orient et d'instituer Arthur roi et gardien du Graal, demeure finalement inachevée.

Merlin fut écrit vers 1830. Immermann raconte que, dix ans plus tard, ayant eu occasion de parcourir son poème, il ressentit une douleur profonde à s'en avouer les notables défauts. Lui-même reconnaît comme une des causes principales du peu de succès le médiocre intérêt que pouvait offrir un sujet emprunté à de gothiques légendes, et la complète impopularité des personnages.

Rien n'est curieux comme de lire dans le journal de trois ou quatre des amis intimes d'Immermann, qui furent à même de l'observer à cette époque, le récit de l'espèce d état prophétique et somnambulique où le plongea l'élucubration de ce poëme d c Merlin. Il pensait, en effet, mettre là son individualité tout entière, ses idées sur Dieu et la création, sur la

religion et la philosophie, sur Goethe et sur Hégel. En quelque lieu qu'il vous abordât, il vous entretenait du plan de sa composition, et, si le sens vous échappait de quelque allégorie bien enveloppée, il était homme à vous tenir des heures aux froides brises d'une nuit de mars, pour vous expliquer l'inexplicable, finissant toujours, par appeler à son aide le vent, la lune et les étoiles, en manière de truchements d'une pensée qui le dévorait et qu'il ne pouvait rendre. On eût dit, qu'un esprit surnaturel habitait et travaillait en lui, un démon auquel il servait simplement d'organe et dont il transmettait les oracles sans pouvoir les interpréter. La double nature de Merlin, de ce fils de Satan et de la vierge chrétienne, donnerait seule peut-être une idée du déchirement de la conscience du poète à cette époque. Les idées chrétiennes qu'il avait d'enfance, et qui, par le fait de son tempérament exalté, revêtaient je ne sais quel puritanisme ascétique toujours prêt à ne voir en Dieu qu'un ennemi déclaré des pompes de la terre; ses idées chrétiennes en fermentation cherchaient à rejeter définitivement certain levain de paganisme venu de Goethe. D'apaisement, il n'y avait guère à en attendre du côté de la philosophie : sa nature de poëte, ardente, impressionnable, et d'ailleurs tout d'une pièce, répugnait à ces termes moyens. Le christianisme triompha. De là ces vifs sarcasmes contre la philosophie du jour, ces allusions acerbes qu'on rencontre à chaque page du poëme. Immermann sort de la lutte comme son héros, en proclamant la communion indestructible de l'être avec Dieu. L'idéal, le prophétique de la spéculation moderne lui échappe : de ce désy\* infini, de ces tristesses haletantes, de ces douleurs sans nom qu'on respire à chaque page de Manfred et de René, vous chercheriez en vain l'écho dans ce poème, qui se trouve réduit par là aux simples proportions d'une de ces évocations fantasmagoriques du moyen âge dont s'est inspiré chez nous l'Ahasvérus de M. Quinet. Je l'ai dit,

le poème de Merlin n'eut aucun succès; Immermann. susceptible comme un poëte, ressentit profondément l'indifférence de son siècle, d'autant plus que ce n'était point la première fois que le siècle la lui marquait. Au théâtre, déjà ses importations shakespeariennes n'avaient que très-médiocrement réussi. Un nouvel échec dans l'épopée devenait significatif ; il lui fallait donc, sous peine de mourir dans une impopularité finale, s'affirmer aux yeux des gens par quelque œuvre capable de faire du bruit, et jeter une sorte de pont de communication entre lui et ce public qui semblait prendre à tîlche de le fuir. Les Épigones furent ce pont. Poursuivre le secret de la vie contemporaine à travers ses énigmes les moins pénétrables, voilà son but; lui-même'le confesse (1). Rien de plus honnête et de plus méritoire qu'un pareil programme: on regrette seulement qu'Immermann n'ait point su inventer pour son sujet une forme nouvelle et s'en soit tenu au type de Wilhelm Meister. Il y a une chose fâcheuse avec le poëte qui nous occupe : chacun de ses livres en rappelle un autre, et son originalité ne se manifeste en quelque sorte que sous les auspices du prochain. Nous songions à Faust en parcourant Merlin; voilà maintenant les Epigones qui nous reportent à Wilhelm Meister, et tout à l'heure Munchhausen, le meilleur, sans contredit, de ses romans satiriques, va nous remettre Don Quichotte en mémoire. Cependant, ce malencontreux qui presque toujours se rencontre sur le chemin du devancier, il s'en faut que ce soit un poëte ordinaire. Immermann est un maître, mais un maître qui passe sa vie à l'école. A. l'école, Shakspeare et Goethe l'ont instruit au début ; le malheur veut qu'en avançant en tlge, il se soit trop volontiers souvenu de ses classiques : de là ces imitations qu'il sème de perspectives originales, ces calques qu'il anime d'un t'eu créateur;

(1) Voir ses lettres à Wolff, p. 85.

génie manqué, oui, peut-être; toujours faut-il convenir que i c'est plus que du talent; il y a là le jet momentané, l'éclair. Évidemment, on reconnaît dans les Épigones l'influence de Wilhelm Meister ; c'est le même plan, la même façon de grouper les personnages, pour ne point parler de certaines habitudes contemplatives familières à Goethe et qu'on retrouve ici à tout propos. J'appellerais volontiers les Épigones un Wilhelm Meister de la société contemporaine. Hermann, le héros du livre, se montre à nous dans la plupart des situations où nous nous souvenons d'avoir vu Wilhelm. L'entourage reste à peu de chose près le même, et, si vous, appelez Mignon, Fiammetta répond aussitôt; cette Fiammetta est une espèce d'apparition fantastique sans laquelle le héros du roman ne saurait faire un pas, une sorte de lutin femelle, de feu follet qu'il s'attache à l'aide d'un pouvoir magique. Ce qu'Immermann entend représenter par cette figure romanesque, on ne le saisit guère au premier abord. Peut-être faut-il voir en elle quelque réminiscence capricieuse du monde d'Hoffmann, peut-être aussi qu'il y a là quelque symbole, quelque mythe, le contraste de la poésie et de la vie réelle; en tout cas, Mignon et sa douleur immense convenaient mieux pour un fond de tableau qu'un être purement fantastique qui ne se rattache à rien d'humain et n'a de parenté qu'avec les Esprits élémentaires du Pot d'or. L'aventure d'Hermann avec la duchesse, laquelle aventurè ne laisse pas de rappeler une scène exactement pareille dans Wilhelm Meister, donne lieu à d'excellentes vues de la part de l'auteur sur l'aristocratie du tèmps. Les années d'expérience vont leur train, et notre héros poursuit son odyssée, à travers quel élément, on le devine : c'est la religion, la politique, l'industrie. La religion tourne au piétisme, la politique à la démagogie ; et, quant à l'industrie, notre épigone,un peu poëte et patricien de sa nature,,n'a pas grand'peine à s'en dégoûter,

malgré le fanatisme d'un vieil oncle à lui, fort adonné à l'agiot, et qui, sur le chapitre des actions de chemin de fer, n'entend pas raillerie. On trouve en maint endroit des boutades d'un comique parfait ; je citerai dans la première partie la Famille des Philologues, très-spirituelle scène à la Nodier, où les vives saillies ayant trait à l'éducation ne manquent pas; le vieux sens classique et le sens populaire sont aux prises, l'assaut va même devenir menaçant, lorsque paraît sur le seuil de la porte M. Guillaume de Schlégel, en brahme indou fort engoué de sa science, et roulant à grand bruit le couvercle d'une énorme tabatière à glaces. L'entrée de l'illustre professeur dans le synode turbulent produit un effet original ; ajoutons que le portrait est finement touché. Quant aux conclusions du roman, on n'en saurait imaginer de plus bourgeoises : le héros se-marie et se retire sur ses terres. « Enfin, s'écrie Hermann, après tant de chocs, d'aventures et de contradiètions, pourvu que nous ayons su nous garder pour nous-mêmes, il nous est donc donné de vivre heureux par les biens les plus simples ; et cette fièvre de l'histoire du monde, il dépend donc de deux beaux yeux fidèles de l'apaiser, du moins dans le sein d'un de nous. » Hermann hérite aussi des biens de son oncle l'industriel, et ces biens, qui naguère, appartenaient à la famille ducale, passent dans ses mains, vicissitude assez fréquente, où cependant le poète veut voir un symbole. « L'esprit des temps anciens et l'esprit des temps nouveaux, écrit-il à la fin du dèrnier chapitre, se livrent encore à notre époque un combat dont nous souffrons tous. L'aristocratie s'était sentie ébranlée sur ses fondements, et ses vices n'en remplissaient pas moins de désastres irréparables les maisons des bourgeois. Qu'arrive-t-il? Le tiers état s'empare de son arme, l'argent, et se venge par une guerre d'extermination qu'il mène de sangfroid; mais lui aussi manque son but, et de cette lutte terri-

ble, des ces trésors poussés les uns contre les autres par le besoin de jouir des uns et la rapacité des autres; de ce conflit du connu et de l'inconnu, de cette confusion de la loi et du droit, il résulte une combinaison nouvelle à laquelle personne encore n'avait songé, et l'héritage de la féodalité et de l'industrie échoit finalement à un état qui n'est ni l'un ni l'autre et pourtant tient des deux. » Hermann, ennemi déclaré des tendances industrielles du siècle, à peine entré en possession des biens, se met à les transformer, et nous le voyons donner un gage éclatant à ses opinions aristocratiques en rasant les fabriques et les factoreries dont son vieil oncle avait encombré le noble sol.

Immermann entreprit les Épigones immédiatement après sa trilogie russe d'Alexis, laquelle vint sitôt après Merlin. De cette époque (1827...1830), la plus occupée et la plus féconde de sa vie littéraire, datent nombre d'ouvrages remarquables, entre autres son Andreas Hofer et son Frédéric II, plusieurs comédies agréables, quelques travaux de critique et de polémique, et le délicieux poëme de Tulifantchen. Il vivait alors à Düsseldorf entouré d'amis et" de disciples, les mêmes qui devaient apporter un concours si intéressant à sa tentative de restauration dramatique. Au premier rang, je nommerai M. Wilhelm de Norrmann, poète distingué, et M. Frédéric d'Uechtritz, qui depuis a compté maints succès au théâtre, esprit supérieur, du reste, et dont chacun aimait à reconnaître l'autorité. Henri Heine, lui aussi, fit partie du groupe à cette époque, et se lia d'amitié avec Immermann, au point qu'il en résulta peu après une correspondance qui sans doute sera publiée quelque jour. Immermann goûtait infiniment ces relations, et sa nature irritable et nerveuse à l'excès y trouvait un baume salutaire contre les malignes piqûres de la critique. A diverses reprises, il lui arrive de rappeler dans ses écrits cette active période de Dusseldorf,

et vous sentez que l'enthousiasme lui vient au cœur rien que d'y penser. « Quel empressement on mettait à se faire des confidences ! quelle curiosité à les recevoir ! Les poëtes ne se lassent pas de chanter le printemps et l'amour ; mais ne sont-elles point l'amour et le printemps de l'âge mûr, ces heures où deux graves esprits échangent leurs idées ? » Tout commerce de l'intelligence le charmait, et c'était une vive joie pour lui, au sortir de quelque chaleureuse causerie avec les amis présents, d'en informer aussitôt les absents, son cher Michel Beer, par exemple.'

J'ai nommé là le plus intime de ses correspondants, et j'ajouterai de ses amis, bien qu'ils ne se soient jamais beaucoup vus ; car Michel Beer, comme son frère Meyerbeer, voyageait presque toujours. Ame chaleureuse, esprit agréable et cultivé, on le rencontrait à Paris vers cette époque, au Théâtre-Français, où s'agitait,-brûlante alors et sitôt refroidie, la question romantique; aux Italiens, où grandissait déjà par le Crociato, cet aîné, gloire de la famille, devant lequel il s'effaçait si volontiers. Michel Beer mourut en 1831, d'une fièvre nerveuse. Outre d'intéressantes correspondances (celle avec Immermann est du nombre) et diverses compositions littéraires justement appréciées, l'Allemagne lui doit deux bonnes tragédies, l'une en cinq actes, Struensée, l'autre en un acte, le Paria, et qui, avec la nouveauté du cadre, empruntait, aussi au Vingt-Quatre Février de Werner le secret d'un immense succès. Je ne pense pas qu'il puisse être question ici de prédestination : Michel Beer aimait les lettres, la poésie, il en avait le dilettantisme. Loisirs studieux, passetemps choisis et délicats au sein de la fortune, tout porte à croire que Meyerbeer, en abordant la musique, n'entrevoyait pas autre chose ; mais ici l'artiste préexistait, le génie cou vait sous la mine ; une étincelle, et l'explosion eut lieu..Michel n'avait rien de ce feu qui dévore, de cette vocation qui

vous empêche de sortir une heure de vous-même pour aller respirer chez le voisin ; poëte ingénieux, charmant causeur, un peu sceptique, passionné comme vous et moi dans l'occasion, il était fait pour aimer les lettres et pour en discourir. Cette correspondance d'Immermann et de Michel Beer, qui dura près de cinq années (de 1827 à 1831), n'est point sans quelque analogie avec la célèbre correspondance de Goethe et de Schiller. Beaucoup de confidences littéraires, des questions et des réponses à propos d'une théorie dramatique, des plans et des projets ; l'avénement au théâtre d'une pièce longuement élaborée, et l'histoire de ses vicissitudes. A tout moment, les grands noms de l'auteur d'Egmont et du chantre de Don Carlos leur reviennent à la plume. On dirait deux fervents disciples écrivant chaçun sous l'invocation d'un apôtre ; l'apôtre d'Immermann est Goethe, tandis que sur le pupitre de Michel Beer il me semble voir plutôt s'incliner, comme un autre saint Jean, la mélancolique figure de Schiller. On trouverait à extraire çà et là d'excellents morceaux de critique, des passages remplis d'aperçus ingénieux et fécouds. Je citerai, au nombre des meilleurs, la lettre XIVe, dans laquelle Immermann s'attache à démontrer la nécessité, pour le poëte dramatique, de s'appuyer sur le sol de l'histoire, et de mettre à profit désormais toutes les conquêtes de la science nouvelle, sans abdiquer néanmoins sa liberté d'imagination , car, ajoute-t-il, une histoire dramatisée ne saurait constituer une tragédie, Shakespeare eût-il lui-même dialogué la chronique. Mais j'insisterai particulièrement sur la lettre xxxie, où l'écrivain, après avoir exposé diverses considérations sur les pratiques du théâtre, arrivant au cœur de son sujet, finit par attribuer le peu de goût des Allemands pour le drame historique à leur manque de nationalité.

« Quel intérêt ces illustres débats, à propos d'une couronne, iront-ils provoquer chez des gens qui ne se donnent même

pas la peine de s'informer du nom du souverain, et qui, s'ils mangent tout leur soûl et procréent de beaux enfants, n'en demandent pas davantage ? Aussi les plus beaux motifs tragiques nous échappent. Le sentimental, le bourgeois, voilà notre élément, et la tragédie de famille (Die familien Tragœdie) est la seule qui soit de nature à être véritablement comprise parmi nous. Que l'idéal ait à souffrir d'un pareil état de choses, assurément on ne peut le nier. A qui la faute, cependant? aux auteurs ? aux poètes? au public? Sans doute, les,uns et les autres, en particulier, ont bien quelques petits reproches à se faire ; mais, quand ils se réuniraient tous ensemble, dépendrait-il jamais d'eux d'élever un théâtre où le sol manque pour les fondations ? Nos plus grands esprits eux-mêmes, pour ne pas se morfondre à la porte, ont dû frapper au cœur de nos braves compatriotes. Vous et moi, et peut-être une centaine encore en Allemagne, nous admirons Wallenstein, et cette vie puissante qui s'émeut autour de lui ; mais la multitude ne voit et ne comprend que Max et Thécla. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que serait Egmont sans Claire? et ce qu'il adviendrait de Marie Stuart, si l'héroïne de la tragédie de Schiller n'était pas cette intéressante majesté, cette galante et tout aimable pécheresse que nous aimons ? En faut-il davantage pour justitier, pour excuser, du moins, ces digressions sentimentales que Goethe et Schiller se permettent dans le cours d'une action pathétique ? Sans l'épisode, combien de gens eussent compris l'œuvre ? » Il avait la passion du travail, et se jetait à corps perdu à travers les entreprises poëmes, drames, comédies, romans et tragédies; la tendance progressive n'existait en lui qu'à un degré fort peu marqué. Il allait par monts et par vaux, tantôt vainqueur, tantôt battu ; sa carrière poétique, envisagée de la sorte, ressemblerait assez à une campagne militaire. Peu de batailles sérieuses ; çà et là, une position qu'on abandonne

pour la regagner plus tard ; une retraite habile qu'on fait sans perdre des yeux le but ; puis, un beau jour, on rassemble ses forces, on livre bataille, et.., victoire! Tel était Immermann, tel il se sentait lui-même, lorsqu'au sortir d'un long travail il écrivait à Beer : « Et ! maintenant, ne croyèz pas qu'il s'agira de repos; au moins; non certes \* à l'oeuvre, et en avant! En poésie, comme à la guerre, il ne faut pas tenir compte des échecs; on bat, on est battu, et, de défaite en avantage, quand le fond est bon, on finit toujours par arriver. » Non qu'il ne s'avouât les difficultés de l'époque, tournant déplus en plus à la politique, aux affaires : « De vrai poëte, dans la force du terme; ce temps-ci n'en saurait produire. Comment oser nier ce qui est? En pareil cas, chacun s'arrange comme il peut, et, tout en subissant les circonstances, fournit sa route de son mieux. Il -

III

Cependant, la révolution de, Juillet éclata. « Catastrophe glorieuse, s'écrie-t-il, et qu'on peut appeler unique, car, loin de sortir d'un malaise physique, elle a pour mobile un besoin de l'esprit, le besoin de se maintenir dans son droit. » Au fond, il ne nous aimait pas, il s'était bravement battu contre nous dans la guerre de l'indépendance, et ne dépouilla jamais le vieil homme, le volontaire prussien de 1811, ennemi-né des idées constitutionnelles. Quand il vit nos principes s'étendre sur les bords du Rhin, l'absolutiste en lui se réveilla plus fougueux, plus irritable que jamais. Il avait trop de sens et de clairvoyance, pour se dissimuler la situation critique de la Prusse vis-à-vis. du mouvement constitutionnel des provinces du Sud; et, tout en affectant de n'y reconnaître qu'une misérable parodie du libéralisme français, il n'en travailla pas

moins à le combattre en absolutiste acharné. Singulière contradiction de cette nature honnête et passionnée ! S'agissait-il d'intérêts purement intellectuels et de choses littéraires, vous étiez certain de le voir s'inscrire en tête des plus décidés novateurs; tandis que, sur le terrain de la politique, il se montrait intraitable ; et vous n'aviez alors devant vous que le fonctionnaire prussien, l'ancien volontaire arborant à son chapeau la cocarde noire et blanche. Sans aller si loin, ne trouverait-on pas le même exemple d'inconséquence chez un autre noble et ardent esprit que la France a pu corir naître ? et l'absolutiste rétrograde vivant chez Immermann en bonne intelligence avec le poète révolutionnaire a-t-il donc tant de quoi étonner ceux qui ont vu, en sens inverse, l'homme des idées avancées en politique prendre parti en 1830, et au nom du passé, contre toute la génération littéraire issue du mouvement romantique ?

IV

J'ai parlé de la fondation du théâtre de Dusseldorf ; le dévouement qu'lmmermann déploya en cette circonstance a laissé des souvenirs enregistrés dans toutes les annales de la scène allemande. A force de persévérance, de zèle et d'industrie, il parvint à créer dans une petite ville de province, avec des ressources fort limitées, une institution dramatique excellente. Dès son arrivée à Dusseldorf, Immermann avait pu reconnaître le terrain, et bientôt ses rapports quotidiens avec l'élite des jeunes gens de l'Académie de peinture le mirent à même d'organiser un théâtre d'amateurs. On joua le Camp de Wallenstein.Ces représentations, bien qu'au dired'lmmermann, elles fussent loin d'être irréprochables, commencèrent par

. répandre le goût littéraire en dehors du cercle exclusif des artistes, et par ramener aux saines notions du vrai et du beau tout un public qui ne demandait pas mieux que de se convertir, Ce que voyant, Immermann encouragea l'émulation naissante par des lectures du genre de celles que Tieck, dans son temps, pratiquait à Dresde; comparant ces lectures à l'exécution au piano d'une musique d'opéra. Les peintres de Dusseldorf, jaloux de se.maintenir au niveau du poëte, s'étaient mis en frais de leur côté, et bientôt l'on vit les murailles grises du sanctuaire littéraire se couvrir de toute sorte de fresques et d'illustrations représentant les scènes principales tflphigénie et de Barbe-Bleue, de Wallenstein et du Roi Lear, de Roméo et du Petit Poucet, d'Hamlet et du Chat botté. Un public initié de la sorte à des jouissances esthétiques; un public devenu capable de concentrer, des heures entières, son attention sur la simple lecture d'un chef-d'œuvre dramatique, devait en être amené à ce point, de vouloir compléter ses études, et voir vivre enfin de la vie apparente et plastique de la scène toutes ces belles passions dont il recevait journellement la confidence. Lui surtout, Immermann, un vif désir le possédait de fonder un spectacle littéraire, et de faire là ce que Goethe fit jadis à Weimar..Le théâtre de Dusseldorf, abandonné de la bonne compagnie, allait être réduit à fermer ses portes; Immermann entre en arrangement avec l'administration, et se compose à l'improviste uue troupe provisoire, qu'il met, peu de temps après, en état de représenter, tant bien que mal, son Andreas Hofer, et le Clavijo de Goethe, augmenté d'un épilogue de circonstance (il s'agissait de célébrer l'anniversaire de la mort du vieux maître). Sur ces entrefaites, on bâtit une nouvelle salle. En la voyant si élégante et proprette, Immermann fut pris d'une sensation que tout poëte comprendra; comme on dit. l'eau lui vint à la boucha « Je l'aurai, murmura-t-il à part lui, et, coûte que coûte,

j'entends que les hôtes qui l'habiteront soient de meilleure souche intellectuelle que ceux de l'ancienne salle. » Et, en effet, Immermann eut son théâtre, qu'il garda pendant les hivers de 1832 et 1833. Qn trouvera les détails administratifs de cette entreprise, toute libérale et nullement industrielle, dans un volume de Grabbe, intitulé Das Theatcr in Dusseldorf, curieux travail rempli de considérations substantielles touchant l'art dramatique.

Je viens de nommer ici l'homme qui, avec Immermann, prit la part la plus active au mouvement dramatique de cette époque. Par malheur, de tant d'efforts, peu de chose devait survivre; ce répertoire des deux poëtes, dont on pouvait certes goùter l'esprit littéraire et la tendance romantique, se trouvait néanmoins trop ouvertement conçu en dehors des lois ordinaires du théâtre, pour se maintenir ailleurs que devant un public d'artistes et de jeunes gens exaltés, tel que l'était alors le public de Dusseldorf. Il s'agissait bien, en vérité, de leur venir parler de vraisemblances. et de péripéties , à ces têtes adolescentes, éprises de fantaisie et de couleur, et qui, au lendemain d'une représentation de l'OEdipe de Sophocle, se faisaient jouer la Barbe-Bleue et le Chat botté de M. Tieck ! Le sens théâtral, je ne parle point ici du sens dramatique, mais d'un certain instinct qui vous révèle à l'instant les rapports qui existent entre l'idée poétique et sa mise à la scène, le sens théâtral, Immermann ne l'avait que très-peu. Quant à Grabbe, esprit désordonné, incapable de supporter un frein, il ne s'en doudait même pas. Grabbe avait de naissance, et comme un don du ciel, quelque chose de l'inspiration shakespearienne, de cet esprit qu'Immermanrl passa sa vie à s'inoculer ; mais Grabbe, l'emporté, l.e furieux, le cynique, ne comprit jamais rien aux divins mystères de l'art, à cette harmonie calme, auguste, point culminant de toute création. Ses premières pièces sur-

tout portent des marques de cette agitation inextinguible, de cet état convulsionnaire dans lequel la force finit, en quelque sorte, par ne plus vous sembler elle-même qu'un effort désespéré vers la force. En tête de ses erreurs dramatiques, erreurs grandioses, colossales, et telles que le génie seul peut en commettre de pareilles, je citerai son Duc de Gothland, et le monologue du héros après le meurtre de son frère. La littérature du désespoir, de Rousseau à Byron, du chantre de Manfred à Lélia, n'a rien produit de plus puissant -, c'est échevelé, c'est révoltant, mais c'est beau. Et son Annibal, quelle profonde et poétique étude de l'antiquité ! Ici, du moins, Grabbe s'efforce de mettre un frein à son imagination; son style s'éclaircit et se resserre jusqu'à la concision classique ; non que les lois du théâtre soient mieux observées (Annibal n'est guère plus une tragédie selon la scène que le Duc de Gothlandy Don Juan, Favst, ou les Cent-Jours) ; mais, comme développement dramatique d'un grand caractère, il y a là évidemment plus d'une vue élevée digne d'intéresser l'historien, plus d'une note à extraire.

Lorsque Grabbe arriva à Dussledorf, les souffrances physiqtJes et morales avaient dès longtemps aigri son humeur, et son caractère, naturellement peu sociable, inclinait à la misanthropie. En proie à toutes les horreurs d'une vie abandonnée à la débauche, et que l'abus des liqueurs fortes devait consumer avant l'âge de trente-cinq ans, l'infortuné poète venait chercher à Dusseldorf des moyens d'existence qui, soyons juste, là comme ailleurs ne lui manquèrent que parce qu'il était dans sa destinée de ne pouvoir se fixer nulle part. « On prétend que je suis un génie, disait-il à ses heures de désespoir ; en effet, le génie et moi, nous avons une chose qui nous est commune : la faitn. » A qui s'en prendre, cependant, de tant de misère et de calamité ? Lui-même n'avait-il pas découragé, par son ingratitude et ses visées fan-

tasques, la bonne volonté des gens disposés à le servir ? En 1824, le prince régnant de Dolmedt, son pays natal, lui donne un emploi d'auditeur dont le seul but est de le laisser vaquer, le coeur léger, à ses conceptions littéraires. Que faitGrabbe? Il quitte presque aussitôt le service et veut être comédien. Rentré dans les fonctions vers 1830, l'état militaire le tente, et voilà qu'un beau matin, après avoir rimé un plan de bataille pour un de ses drames, la fantaisie lui prend de se faire général d'armée ; sur quoi, notre homme écrit au prince qu'il veut s'engager comme capitaine. A cette extravagante. épUre le prince ne répond que par un rappel à l'ordre ; le poëte s'emporte, envoie son poste d'auditeur à tous les diables, et, laissant là sa femme, se sauve à Francfort, où son temps va se partager entre la solitude et l'orgie.

De Francfort, Grabbe se rendit à Dusseldorf sur l'invitation d'Immermann, qui l'y reiJ1t à bras ouverts, et lui procura, tant du côté du théâtre que du côté des éditeurs, tous les moyens de se créer, par son travail, une situation indépendante. Immermann alla même jusqu'à s'occuper de la santé du pauvre malade, s'efforçant de relever, au moral comme au physique, cette existence si dévastée. Un moment on put croire aux heureux résultats de ces généreuses intentions , un moment Grabbe sembla renaltre à la vie, au travail. Encouragé par les représentations de ses anciennes pièces, il se remit à l'œuvre, écrivit différents articles de critique dramatique, et commença sa Bataille d'Hennarm. Ce fut l'éclair d'une lampe qui s'éteirit, bientôt ses forces le trahirent ; sa nature épuisée était à bout. Son humeur hypocondriaque le reprit; il s'exila, loin de toute compagnie, dans une chambre isolée, ne voulant voir personne, et demandant au vin cet oubli des tortures physiques, cette consolation suprême au sein des angoisses que Ja mort tardait à lui donner. Un seul individu garda jusqu'à la fin le privilège d'être admis dans

son intimité : le musicien Norbert BurgmÜller, qui, par un de ces effroyables caprices du destin, bién qu'à la fleur de l'âge et de santé robuste, devait néanmoins le précéder dans la tombe. Spectacle fantastique ! deux jeunes hommes marqués au front par le doigt de la mort, attablés ensemble autour d'une bouteille, pendant que le lugubre cavalier attend à la porte de l'hôtellerie pour les emporter en croupe l'un après l'autre, sitôt qu'ils auront bu le coup de l'étrier ! Que de traits sanglants, de pointes sarcastiques, durent se décocher en ces douloureuses rencontres, le diable le sait. La haine de Grabbe ne respectait rien, mais c'était sur les heureux du monde que sa bile aimait à se répandre. Le culte de Goethe touchait alors à son apogée, et, comme cet humoriste athénien que lassait la gloire d'Aristide: « Faust! toujours Faust! quand cessera-t-on de me corner ce nom aux oreilles ? » grommelait notre misanthrope dans une de ces amères boutades où perçait l'irritation du grand poëte méconnu ; donnez-moi trois mille thalers par an, et que la peste me crève si, d'ici à trois ans, je ne vous en fais un qui l'écrase ! » Les rancunes de Grabbe n'épargnèrent personne, pas même l'homme généreux qui l'avait si fraternellement accueilli à sa venue à Dusseldorf. Immermann supporta sans aigreur ces colères d'un esprit malade, et, dans les perfides publications dont on l'assaillit, ne voulut jamais voir que de simples inconséquences, excusées de reste, tant par .le caractère passionné du personnage, que par les tortures qu'il subissait. Je trouve ces lignes à la fin d'une notice qu'Immermann consacre au souvenir de son infortuné confrère (1) : « Pour amis, dans la pure acception du terme, .nous ne l'avons jamais été : nos deux natures différaient sur trop de points ; mais au-dessus de l'abîme qui nous sé-

; 1) Mémorabilien. Th. II. s. 5, 180.

parait, s'étendait en moi ce sentiment qui nous pénètre au spectacle d'une nature énergique, puissante, aux prises avec. la douleur.humaine, et qui lutte en Laocoon. Oui, l'élément trivial devait finir par déborder chez Grabbe ; mais, au cœur même de son être si cruellement enlacé, une place restait qui, jusqu'au dernier moment, fut maintenue inviolable. »

\* II. y a du volcan chez cet homme, et sa poésie produit sur nous l'effet de ces laves qui débordent à flots embrasés du cratère d'une montagne pour se figer ensuite et s'arrêter immobiles au pied. Grabbe ne. veut du cœur humain que ses plus ténébreuses énigmes, de l'histoire que ses plus terribles 1 catastrophes. Qu'il trouve un motif bien amer, bien douloureux, bien triste, au sein de ces abîmes fantastiques où il séjourne, et vous l'en voyez à l'instant remonter le front rayonnant, l'ivresse du désespoir au coeur ; c'est en grinçant des - dents qu'il. donne à sa pensée la vie du marbre ou plutôt du granit, cette vie énorme et colossale que. respirent certains blocs du moyen âge. De même qu'il n'a ressenti de l'amour que la passion, ainsi son œuvre ne connaît que les extrêmes, sa joie est d'une "bacchante, son deuil a des éclats de rire de démon, sa plaisanterie tourne au cynisme. La femme manque ici, l'Ewig weiblichc.

Le théâtre de Dusseldorf eut le sort de toutes les fondations exclusivement littéraires, c'est-à-dire qu'au bout de deux saisons assez brillantes, il dut fermer ses portes. L'attention du public, un moment éveillée par l'enthousiasme contagieux des jeunes gens de l'académie de peinture, se tenait désormais pour satisfaite; on avait soif de vaudevilles et d'opérascomiques, on revenait à ses moutons. Pour se consoler de sa mésaventure, Immermann voyagea; en 1837, il vint à Weimar. M. le chancelier de Muller a consigné en excellents termes les particularités du séjour d'Immermann dans la cité de Goethe. « Lui ! toujours lui ! » a dit Victor Hugo; il est im-

possible, à Weimar, de retenir cette exclamation ; il y a la une ombre qui domine le pays; comme ce Vésuve régnant sur la campagne de Naples, vous l'apercevez de partout à l'horizon, que vous alliez d'Ettersburg à Ilmenau, de Belvedère à Tiefurth ; Immermann ressentit à sa manière l'influence de l'Omniprésence du dieu. « C'est ici, écrivait-il dans son journal de Weimar, qu'il faut conduire les jeunes gens pour leur donner l'impression d'une existence sérieuse et bien remplie ; c'est ici qu'il faut leur faire faire trois voeux : celui d'application, de vertu, de conséquence. »

A Weimar, il écrivit encore sa Ghismonda, poëme dramatique d'abord, puis tragédie. Le duc Manfred recherche la main de Ghismonda, fille du prince Tancrède de Salerne. Obsédée par les démarches du jeune gentilhomme, son cousin, Ghismonda finit par céder, et, lassitude ou badinage, répond oui. A peine le mot fatal s'est échappé, qu'un vieux chevalier, le sire Dagobert, présente son fils Guiscardo à la cour. Guiscardo et Ghismonda doivent s'aimer : à la première rencontre, leurs cœurs s'enflamment ; — & enez-vous de Roméo et Juliette au bal des Capulets, souvenez-vous des sépultures de Vérone. Après avoir échangé de mutuels aveux pendant une fête de nuit donnée dans les jardins du château ducal, nos deux jeunes amants jurent de ne jamais se laisser arracher leur secret, même quand la mort devrait être le prix du silence. Cependant, Manfred et le prince de Salerne sont instruits. Le prince fait venir Guiscardo et l'interroge, mais sans que le jeune homme consente à répoudre ; en vain Tancrède le presse de questions, en vain il lui promet sa clémence s'il parle : Guiscardo se. rappelle son serment et se tait, insensible1 aux prières comme aux menaces du prince, qui, furieux, se jette sur le poignard que Guiscardo porte à sa ceinture, et l'en frappe au cœur. A la nouvelle de la mort de son amant, Ghismonda, loin d'éclater en sanglots, rentre en elle-même ;

désormais sa résolution est prise : elle suivra Guiscardo dans la tombe, mais non sans avoir parlé, non sans avoir élevé la voix pour se proclamer aux yeux de tous sa fiancée ; ce qu'elle fait en présence de la cour assemblée, et sur le cercueil du cher mort, où sa passion, si longtemps contenue, s'épanche en un monologue pathétique et beau, mais interminable, et qui rappelle un peu trop peut-être la scène de folie d'Elvire ou de Lucia, au dénoùment d'un opéra italien.

Ce n'est point là une action dramatique capable d'intéresser un public qui demande autre chose que des observations psychologiques. Les incidents manquent de nouveauté, les combinaisons d'imprévu ; et ce silenee, que Guiscardo paye de sa vie, est tellement naturel dans les conditions où

il se trouve, qu'étant gentilhomme, il n'avait nullement besoin, pour s'y soumettre, du serment terrible sur lequel roule tout l'intérêt de la pièce. D'ailleurs, que Guiscardo parle ou ne parle pas, peu importe, du moment que Tancrède sait i, n'en point douter qu'il est l'amant de sa fille; et je n'imagine guère que le prince de Salerne ait fort à cœur d'être édifié sur les menus détails de la séduction. Cependant, le caractère de Ghismonda, tel qulmmermann l'a tracé, rachète bien des défauts; -et, si du canevas vulgaire nous passons à l'idée poétique qui s'en dégage, nous verrons qu'il y a du sang shaksparien dans les veines de cette jeune fille froide et superbe, cachant un cœur de Juliette sous les dehors d'une lad y Macbeth, et que c'est une scène à mettre au nombre des belles inspirations de la tragédie, celle où Ghismonda, épou- • vantée du sacrifice que son amant vient de lui faire, et secouant désormais toute contrainte, épanche, avant de mourir elle-même, l'immensité de sa douleur.

VI

L'année même où parut Ghismonda, Immermann publia son Münchhausen, histoire en arabesques, œuvre de satire âcre et mordante plutôt que d'humour. Il y a des noms auxquels s'attache, bon gré mal gré, une célébrité singu- lière. Plus longtemps que la Jeune Captive d'André Ché- nier, plus longtemps que les Préludes de Lamartine, vivra chez nous la complainte .funèbre de M. de la Palisse ; et, de, l'autre côté du Rhin, chaque année voit grossir le volume > consacré à recueillir les fdits et gestes du fantasque baron Quoiqu'il en soit, le Munchhausen d'Immermann, prince de la fantasmagorie, marquis du pays des songes, roi de tous j. les étudiants vagabonds et autres zingari, grand de Bo « hême, etc., descend en droite ligne de l'illustre souche. Notre don Quichotte habite un vieux castel, en compagnie du baron de Schnuck-Puckelin, bonhomme maniaque de féodalité, de mademoiselle de Émérentia, noble jeune fille, prude et sentimentale, et du maître d'école Agésel, qui s'occupe de réformer la langue, à cause de certaines lettres qu'il ne peut prononcer. A ce trio de fous, Immermann oppose le valet de MÜnchhausen, maître Karl Huttervogel, espèce de Sanclio Pança, pour le bon sens et l'humeur joyeuse, portrait touché d'ailleurs d'une main sûre, et dans lequel je reconnais cet instinct prosaïque, cette pesanteur de bœuf qui, non moins que les inspirations transcendentales, caractérise à sa manière la nationalité allemande. À tout ce qui se dépense là d'esprit, de satires, de mensonges, d'inventions romanesques, le château de MÜnchhausen sert de théâtre; on jase, on raisonne, on dogmatise, on va et vient, et, de tant d'éléments (y compris l'action proprement dite), de tant de fils liés et déliés avec adresse, avec gaieté, ressort l'une des plus amusantes caricatures qui

se puisssent voir. Il s'en faut cependant que le roman s'en tienne uniquement.à l'allusion, à la satire. Au milieu de toutes ces critiques de l'époque et des contemporains, vous trouverez plus d'une aimable idylle, plus d'un frais paysage : celui de la Westphalie, 'par exemple, au 'second livre du premier Volume ; et les amours d'Oswald et de Lisbeth, quelle simple et naïve histoire ! Sans le vouloir, on se rappelle Scott. C'est qu'en effet le poëte de Magdebourg se sent, pour la. première fois de sa vie, le pied vraiment sur son terrain ; c'est que, cette campagne de Westphalie et ceux qui'l'habitent, il les connaît, comme l'auteur de Rob Roy connaît l'Ecosse. Qui sait? là, peut-être, Immermann venait de découvrir son point d'originalité ; là, peut-être, cette muse errante, après avoir voyagé d'Arioste à Shakespeare, de Tieck à Goethe, allait enfin prendre terre sur le sol natal, et trouver ses highlands en Westphalie ; mais la mort en décida autrement, et l'arrêta dès ses premiers pas dans Je chemin de la renommée et du succès. Celui de Münchhausen fut immense et vint à propos pour fermer plus d'une blessure au cœur du poëte. \*• Poète lyrique médiocre, il a mis au monde un théâtre dont on peut discuter le mérite au point de vue de la représentation et de l'effet dramatique, mais auquel nul ne saurait contester des qualités littéraires. Quant au génie épique, commen t ne pas le lui accorder, ne fut-ce que pour le blâmer dans sa façon impropre de l'appliquer à la scène? Poëmes satiriques, fantaisies à la manière de Tieck et d'Arnim, correspondances, romans, travaux de critique et.d'autobiographie, que n'a-t-il pas essayé9 Nous l'avons vu déjà, les premières tragédies d'Itnmermanu, Edivin et la Vallée de Bonoevaux, échouèrent. A ces audacieuses tentatives d'une muse nouvelle on reprocha leur inexpérience du théâtre, leur romantisme outré ,et, bien fâcheux défaut dont leur auteur se corrigea trop t ard, la rudesse du style. Immermann en conçut de l'ombrage.

Pour ne pas faire autrement, le poëte irrité fit autre chose, quitte à reprendre ensuite l'ordre de ses travaux, et à utiliser alors, s'il y avait lieu, les conseils de cette même critique à laquelle il lui importait, avant tout de ne point céder sur le moment. Rebuté par Melpomène, notre poëte se tourna vers Thalie, et, de cette boutade d'amoureux, trois:ou quatre de ses plus charmantes comédies résultèrent ; le Prince de Syracuse, l'œil de l'Amour, les Caprices de la comtesse, les Tra,vestissements n'eurent point une autre origine. Cependant, peu après, sa rancune ayant cessé, il devait revenir de plus belle à sa vraie passion, à la muse tragique ; et celle-ci, il faut le croire, n'eut que tendresse et pardon pour son inlidèle de la veille, car les deux compositions d'Immermann qui prirent le jour en cette circonstance furent les deux ; chefs-d'œuvre de son répertoire : l'Empereur Frédéric d'abord, r puis Andreas Hofer, cette tragédie dans le Tyrol, où\*passe je ne sais quel souffle des glaciers, poétique et vivant, qu'on respire dans le Guillaume Tell de Schiller comme dans celui deRùssini.

Heureux, Immermann ne le fut jamais : presque toujours, à ses efforts les sympathies manquèrent; il est vrai qu'il avait trouvé le secret de déplaire à tous les partis, à toutes les classes. En même temps que sa froideur hautaine, sa réserve et l'impopularité de sa parole, faisaient dire qu'il imitait Goethe jusque dans sa' manière d'être, les partisans absolus du poëte de Weimar l'accusaient de ne rien comprendre à l'art plastique, à la beauté calme ; ceux de Schiller, au contraire, l'accusaient de n'avoir ni élan, ni enthousiasme ; les modernes lui reprochaient son clair-obscur romantique; les romantiques le trouvaient trop favorable aux idées modernes. Quant aux coryphées des nouvelles doctrines, ils l'attaquaient fort sur son indifférence en matière politique, jusqu'au moment oû parut, en 1833, son Journal de voyage (Reisejournal). De ce moment-là, par exemple,

on ne parla plus d'indifférence, et, si l'irritation resta la même, du moins le prétexte changea ; c'est qu'on avait affaire à rude partie, à l'un de ces polémistes de vieille roche qui ne se laissent guère déconcerter. Ce Journal de voyage me fait l'effet d'une promenade à travers champs et montagnes; je me figure un poëte courant les Alpes par une belle matinée, avec un homme de sens pratique (il y avait de l'un et de l'autre chez Immermann); on chemine, on cause, on herborise, et, sans qu'on sache trop comment, au bord de la source où l'on s'arrête pour écouter l'oiseau chanter, les questions du jour vous reprennent. C'est merveille comme ici le romantisme se mêle à la discussion politique, comme le poëte change de thèmes et se passe de transitions ; il va de Goethe et de Tieck à la révolution de Juillet, à l'ébranlement que les provinces du Rhin en ont ressenti ; et vous le voyez, alors, flotter entre le passé de l'Allemagne et son avenir\* entre ce passé en politique non moins qu'en littérature, l'objet de ses prédilections les plus chèi'es, et un avenir qui déjà commence à bruire à ses oreilles. Cette irrésolution, ce combat, cette lutte acharnée du fonctionnaire absolutiste et du poëte révolutionnaire, du soldat prussien de 1813 et de l'écrivain de 1830, ce déchirement qui fait le fond du livre, fait aussi le fond du caractère d'immermann. Tandis que les idées royalistes et les tendances libérales se disputent l'homme, les muses de-Shakespeare, de Goethe et d'Arnim se disputent le poëte ; les Muses, je devrais dire les Parques, car ce fut l'une d'elles, sans doute, qui, lorsqu'il voulut l'abandonner, trancha si cruellement le fil de ses jours. Et, s'il faut absolument qu'une individualité littéraire représente le temps où elle a vécu, peut-être devra-t-on voir dans Immermann une expression assez marquée de cette période de 'transition qui relie en Allemagne l'esprit des guerres de l'indépendance à l'esprit des temps nouveaux.

III

LOUIS TIECK

Lorsque je visitai Dresde en 1840, la résidence des rois de Saxe était déjà veuve de son poëte lauréat. On n'y montrait plus Tieck, le vieux lion littéraire s'étant incorporé dans la splendide ménagerie que le roi de Prusse rassemblait à Berlin. Je regrettai de ne pas rencontrer Tieck, ne fùt-ce que pour m'assurer si l'individu répondait à l'idée que je m'en étais faite d'après ses œuvres. Tieck m'est toujours apparu comme une sorte d'Apollon un peu caduc, trônant, la viole au poing et la perruque en tété, sur un Parnasse dépeuple. Apollon, Hippocrène, Parnasse ! ces nobles mots ont bien perdu de leur magie, en Allemagne surtout, et je crains qu'il ne soit le dernier à les avoir invoqués au sérieux. Déjà à Dresde, quelque chose lui manquait : la fleur bleue du romantisme peut-être, tombée, elle aussi, dans le torrent.

Pour créateur, il ne l'a jamais été. Ou dirait qu'il ne voit le monde que par sa propre personne, laquelle il ne se lasse pas de reproduire-à tout propos. Ses grands poëmes dialogués, d'une versification des moins scrupuleuses sur la rime, ne compteront jamais qu'à titre d'opulentes ébauches où l'ément lyrique se trouve juste assez développé pour qu'on s'aperçoiv.e de ce qu'il faudrait ajouter afin que la poésie eût son

compte. Quant à ses nouvelles, la plupart du temps elles ne sont que la mise en scène de ses théories, ses personnages ne parlent et n'agissent qu'en vue de ses critiques, et l'intérêt qui en résulte ne saurait être qu'un intérêt de pur dilettantisme. Après cela, comment contester à Tieck la verve comique, l'esprit, cette pointe humoristique appelée JVitz, et dont on s'imagine si bénévolement en France que Heine a le monopole ?

Impossible de se moquer plus agréablement de l'espèce humaine. Peintre de genre à la manière des Hollandais, son petit monde pose devant vous en casaque de flanelle, en pantoufles, débraillé, goguenard, l'œil encore aviné des fumées de la veille et l'éclat de rire sur les lèvres. Vous connaissez ces tables d'harmonie où tournoie et s'agite toute une aimable compagnie de poupées dont les touches du clavier mettent les ressorts en jeu ; il en est ainsi des personnages de Tieck, et je défie qu'on garde son sérieux en voyant Clément, Ilornvilla, Semmelsiege e tutti quanti, se trémousser en cadence sur. le tambour de basque du poëte. Ce qui, de tout temps, a manqué à Louis Tieck-, ç'a été l'intelligence de son époque; enfermé dans le château fort de sa chevalerie, il n'a rien compris aux tendances libérales de l'art moderne. Vivre avec les illustres génies du passé, fréquenter d'habitude Calderon, Shakespeare, l'Arioste, est une fort louable occupation; mais il ne faut pas que les morts fassent oublier les vivants, et c'est ce qui est arrivé à l'auteur de Geneviève et d'Octavien. Il négligeait son époque, et son époque le lui rendait. De là, sans doute, le peu de popularité que sa muse éveillait même aux beaux jours de sa jeunesse, et le discrédit précoce où elle tomba. Combien périront de la sorte pour s'être enfermés dans la tour d'ivoire !

Cependant, il est un don par lequel le nom de Tieck se recommandera toujours en Allemagne : nous voulons parler

de cet inimitable talent de lecture qu'il exerça d'une si glorieuse façon pour le triomphe des idées romantiques, de cet art singulier d'interpréter les -màltres et d'initier, je ne dirai pas les profanes, mais les esprits les plus littéraires et les plus éclairés, à certains secrets du génie inaperçus jusque-là, filons nouveaux découverts par sa clairvoyance de poëte dans ces mines d'or inépuisables qu'on appelle Euripidei Sophocle, Aristophane et Shakespeare. Pendant près de vingt ans, on fit de tous les points de l'Allemagne le pèlerinage de Dresde pour assister à ces curieuses séances auxquelles les notabilités étrangères avaient à cœur d'être admises; et, comme en toute chose le succès a son prix, comme en matière d'applaudissements; quel que grandeur et quelque morgue qu'on affecte, on a toujours son grain de virtuose au fond de la conscience, Tieck finit par prendre un tel goût à ces exercices littéraires, qu'ils lui de- vinrent une nécessité. Trois choses distinguaient les lectures de Tieck : premièrement, l'individualité du lecteur, la richesse de ses connaissances, l'atticisme parfait de Bon goût, son urgane profond, sonore, sympathique, et ce don merveilleux d'émouvoir, au moyen-duquel il transportait son auditoire au cœur même des idées du poëje • secondement; une certain!' solennité religieuse, qui, du commencement à la fin, n'admettait pas la moindre interruption, de sorte que l'œuvre s'offrait à vous nue et complète dans son imposante harmonie ; — entin la variété du répertoire. On ne s'en tenait pas toujours au\ cimes de l'épopée et de la tragédie; çà et là, on se permettait une excursion vers des beautés plus familières, puis on revenait bien vite à ses hauteurs favorites; car les tendances de l'auditoire étaient pour le sublime.

Eu ce sens, les lectures de Tieck durent exercer la meilleure influence sur le cercle qui l'entourait, et certes il fallait que le monde dont il était l'Orne eut des affinités bien déclarées pour tout ce que les lettres antiques et modernes ut-

front d'auguste et d'élevé, car on y vivait en un continuel commerce avec Shakespeare, Sophocle, Euripide, Aristophane. Antigone et Macbeth, OEdipe roi et Roméo, Henri VIII, Ion et les Nuées, tous ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain défilaient ;'t leur tour, et chacun de leurs immortels auteurs pouvait dire, comme Al1red de Vigny, après la représentation du More de Venise : «J'ai eu ma soirée. » Parmi les contemporains, celui auquel on s'adressait de préférence était Goethe. Pourtant, au dire des personnes chez qui ces souvenirs vivent comme d'hier, nulle part l'originalité de Tieck n'éclatait plus vivement que dans ses lectures d'Aristophane. Il l'es faisait rarement chez lui, quelquefois chez le comte de Baudissin, le plus souvent chez le docteur Carus. LÜ, au milieu d'un petit cercle choisi parmi les intimes, de la crème, il donnait à son auteur cette vie.étrange qui lui est propre, et, soit qu'il lût les Oiseaux ou les Nuées, les Chevaliers ou les Grenouilles, il vous introduisait toujours, à force de verve, d'ironie et de trait, au cœur mème de cette philosophie impitoyable, de cet esprit railleur, sceptique, athénien, c'est tout- dire qui, en dehors de la raison humaine, n'épargne et ne respecte rien. Un souper, ou plutôt un banquet à la manière antique, réunissàit ensuite les amis. Sur quoi roulait alors l'entretien? Un l'imagine. Dans ces calmes et sereines dissertations, bien des aperçus de line critique, bien d'heureuses boutades que la plume eût aimé à recueillir, ont dû se perdre, mais non sans laisser au fond de toutes ces intelligences choisies un peu du parfum de cet encens qui s'élevait de la terre vers l'Olympe aux beaufx jours de la poésie et des dieux immortels,

v Comme toute chose en ce monde, les lectures de Tieck devaient avoir leur réaction, et le temps ne pouvait manquer de venir où l'influence du maître s'étendrait en dehors du cénacle. Peu à peu, le théâtre de son enseignement s'agrandit, les germes déposés en bon lieu commencèrent à se dé-

velopper, et, lorsque le poëte, changeant de résidence, quitta Dresde pour Berlin, ce fut la cour de Prusse qui voulut as-, sister à toute cette grandiose représentation de Sophocle,) d'Aristophane, d'Euripide et de Shakespeare. <•' Je ne sais si l'on doit y voir un parti pris, mais il est remarquable que Tieck a toujours marché au rebours des tendances de son époque. La légende dramatique de Geneviève parut en 1800, c'est-à-dire un an après Wallcnstein et l'année même de Marie Stuart. Tandis que Schiller, de toute la puissance de son génie militant, cherche à créer une scène allemande, et travaille à mettre en harmonie les rêveries sublimes de son imagination et les conditions du théâtre, tandis que de Weimar émanent chaque jour, grâce à Goethe, les principes de l'ère nouvelle, Tieck semble prendre à tâche de vivre étranger au mouvement qui l'entoure, et son talent se dépense en toute sorte d'ébauches dramatiqnes, de fantaisies en action, qu'il dédaigne de rendre possibles à la repré>sentation. Aussi avec lui regrette-t-on souvent de voir tant de dialectique heureuse et vraiment dramatique demeurer stérile par le seul fait d'une combinaison générale maintenue comme à plaisir en dehors des lois de la tragédie. Au lieu d'un groupe plastique et se mouvant dans sa liberté, vous avez des bas-reliefs à la Dürer, des figures de canonisés avec le chaperon lumiheux sur l'oreille. Je comparais Tieck tout à l'heure au mythologique Apollon, et, quand j'y réfléchis, je m'aperçois qu'il y a, en effet, toute une organisation musicale chez ce poëte exclusivement dominé par sa sensibilité lyrique, préférant l'idée mélodieuse dont on s'enivre au dessin précis, au contour ; sorte de symphoniste éternel qui jamais n'aborde l'opéra.

IV

BETTINA D'ARNIM

ET

CLÉMENT BR ENT ANO (1)

1

Bettina appartient à cette grande famille idéaliste dont est Novalis, sœur de Clément Brentano et femme d'Achim Arnim, toutes ses affinités naturelles aussi bien qu'électives tendaient à l'attirer au sein du romantisme, lors même que son instinct ne l'y eût point entraînée. L'instinct, en effet, voilà tout son génie, le génie d'un enfant. Qu'on s'étonne ensuite que le nom lui soit resté! Comme toujours, l'usage a eu raison. Dire à Bettina qu'elle était une femme, ni plus ni moins, le compliment ne l'aurait pas flattée; pour être un homme, bien des choses lui manquent. Heureusement que Mignon existe ; Bettina, c'est un composé de Mignon et de Philine ; c'est cette ivresse des sens, ce sybaritisme de l'intelligence qui remplace dans notre siècle l'illuminisme extatique des visionnaires du moyen âge. Ce qu'elle veut? la plus simple des choses, être heureuse à tout prix, absorber en son être

(1) Lettres de jeunesse jde Clément à Bettina.

physique et moral tous les éléments, mener sa danse avec tous les Esprits, s'enivrer de toutes les extases. Cet amour effréné de l'existence, ce besoin de vivre et de se sentir vivre, jamais on ne l'exprima peut-être avec tant de chaleur sacrée et d'enthousiasme.

« Le bonheur! mais, pour le posséder, il te suffit de respirer, il te suffit d'aller en liberlé et de voir au-dessus de ta tête l'éther infini dont tu t'abreuves, à ce point que sa vie passe en toi. Què parlez-vous encore de chercher un objet que nous puissions aimer? Être attiré, nourri, enchanté par cette vie qui tantôt vous berce dans son sein et lantôt sur ses ailes, n'est-ce point 1:1 l'amour? Ta vie tout entière n'est-elle point l'amour? Et lu cherches quelque chose que tu puisses aimer! Aime donc la vie, insensé, la vie qui t'attire vers elle avec sa puissance éternelle, l& vi'e dont émane pour toi toute félicité. Et, après cela, tel ou tel objet t'enchaînerait encore? Oh! non, car tout ce que tu aimes, tune saurais le prendre que. comme une douceur, comme une caresse de la vie dont l'amour t'anime. »

La nature et l'esprit, l'âme et le corps, avec elle tout se confond ; et, de ces éternelles transformations de la matière, l'âme immortelle se dégage indépendante et libre. Tel est le sens de cette métaphysique de la volupté, de cet épicurisme mystique, quintessencié, qui trop souvent tourne au pathos.

(1 La beauté passe, mais l'esprit de la beauté ne périt pas. L'esprit de la rose survit à son efflorescence. Dans notre esprit s'épanouisseïit des milliers de roses; les sens sont le sol d'où le beau s'élance pour fleurir dans l'esprit; les sens portent les roses. mais les roses fleurissent dans l'esprit; l'esprit est l'éther des sens. D'où vient cette émotion qui vous saisit en respirant une rose, sinon de la rose elle-même, qui déjà vous l'a fait éprouver ? Cette émotion, déjà vous l'avez éprouvée ; et il vous suffit de respirer le parfum pour sentir revivre en vous l'esprit de la rose dès longtemps flétrie. »

11 s'en faut cependant que ce sybaritismcintellectuel conserve toujours ce caractère de mollesse efféminée et de voluptueux abandon. Mainte fois, vous la surprendrez errant la nuit au clair de lune et se laissant aller à toute sorte d'hallucinations fantastiques, ou bien encore s'enivrant de paroles en plein soleil, telle qu'un enfant égaré à travers quelque labyrinthe des tropiques, et qui tombe en proie au vertige des fleurs. Rappelons-nous à ce propos les digressions dans lesquelles Bettina s'épuise à traduire en belles phrases dithyrambiques une symphonie de Beethoven, et qui ne sont, en fin de compte, qu'un merveilleux galimatias.

Bettina, c'est l'instinct personnifié du génie, et cet instinct, qui est son génie à elle, ne l'abandonne presque jamais. Vous la voyez bondir d'un extrême à l'autre, parcourir avec la rapidité de l'éclair l'échelle des idées, aller du grenier à la cave, et glisser dans l'abîme pour grimper aussitôt au faîte et s'en revenir causer avec les étoiles, qu'elle connaît du reste comme des sœurs, et tutoie ni plus ni moins que M. de Goethe et tous les personnages qu'elle, aborde. Vous vous souvenez de ces enfants des contes romantiques qui s'échappent de leurs maisons pour courir après les nixes et les elfes; la Bettina est de leur espèce. Doit-on s'étonner après cela si le public la traita en enfant perdu, et partagea à son égard les anxiétés ombrageuses des mères de ces petits drôles, lesquelles, toujours au dire des contes de fées, hésitaient à les reconnaître au retour !

11 y a quelque vingt ans, si l'on nous eût demandé comment finirait un jour la jeune pensionnaire qui débutait dans la vie par la correspondance d'une Enfant avec Goethe, la question nous eût fort embarrassé. Avec cette cervelle effervescente, ce cœur émancipé dès le premier âge, tout était à prévoir. Aujourd'hui, le phénomène surprendrait moins, nous en avons tant vu depuis ! Au xvie siècle, une femme

qui se serait annoncée de la sorte n'eût point manqué de devenir, sur ses vieux jours, nonne ou sorcière. Par malheur, au temps où nous vivons, on ne croit plus aux sorcières, et la vie des cloîtres a perdu bien de sa poésie; mais nousavons la femme libre. En Allemagne, l'emploi ne laissait pas d'offrir sa nouveauté; Bettina le prit, et nous dirons à sa louange qu'elle s'en acquitta à merveille. La voilà bien, en effet, les tempes ceintes des bandelettes consacrées, le front lumineux, l'œiî humide, la voilà qui descend le Sinaï, toute palpitante d'enthousiasme, tout animée d'extase; j'aperçois dans ses mains les tablettes de la loi nouvelle; oui, mais je cherche en vain la loi. Vous avez aboli le mensonge, mais quelle vérité avez-vous pour mettre à la place ? Aucune; c'est trop peu, et je ne vois pas ce que je gagne à quitter une illusion pour le néant.

Impossible de mieux se draper en oracle, de parler d'un ton plus résolu au roi de Prusse, d'un air plus inspiré à la jeunesse des écoles, de mieux paraphraser, en style romantique, en périodes musicales pleines de fantaisie et d'élégance, toutes les théories socialistes, toutes les idées d'avenir en germé au sein de la jeune Allemagne, et de faire plus ingénieusement amnistier par le lyrisme de la forme des choses qui, simplement dites, eussent envoyé leur auteur méditer cinq ou six mois en prison. Goethe et Mirabeau, Caroline de Gûnderode et l'abbé Sieyès, Clément Brentano, Sophie Laroche et Beethoven, les noms ne lui coûtent rien, elle s'en saisit au hasard, comme d un écheveau qui lui sert iL dévider le fil de soie de sa quenouille. Tout cela est romanesque, bizarre, désordonné ; n'importe, au milieu de tant d'extravagances, le trait de génie perce; il y a l'étoile en ce chaos. On a dit du chanteur Garat que c'était la musique même ; semblable remarque pourrait se faire au sujet de l'enfant; Bettina, c'est la poésie.Prenez son premier li vre, cette folle correspon-

lance avec Goethe, le seul, après tout, d'entre ses ouvrages où ['originalité de sa nature ait franchement passé ; vit-on jamais fredaine si sublime? Un souffle inspiré court à travers ces pages frémissantes, qu'il anime comme ferait une brise du ciel glissant sous les profondeurs d'un bois sacré. Épanchement d'une âme qui déborde, ces lettres ont en elles je ne sais quoi d'enivrant qui vous monte au cerveau; à la vérité, l'ivresse ne se prolonge pas, chez vous du moins, qui bientôt laissez' aller 'le volume et vous surprenez à sourire. Cependant, la pointe de scepticisme que tout lecteur qui sait son..:mÕnde se doit à lui-même une fois émoussée, vous y ilevénez ., et vous finissez par suivre jusqu'au bout cet enfant exalté, que son génie entraîne ,tantôt par la main le Joug des prés en fleurs, tantôt sur son aile de flamme vers les campagnes du ciel et les royaumes étoilés où Bettina va saisir la musique des sphères, pour vous en rapporter tout à l'heure, en chuchotant, les mystérieux accords, effrayée elle-même des étranges secrets qui lui échappent, et dont elle mesure a peine la profondeur'. Du reste, le mysticisme de l'entant n'a rien qui doive trop nous étonner; la sœur de Clément Brentano était à bonne source, et, pour peu qu'on veuille remonter aux écrits de Wackenroerlet" à toute cette littérature d'illuminés que suscita le mouvement romantique de Tieck et des Scblegel, et dont se dégage, idéale et pure, la ligure platonicienne de Novalis, on verra par quelles influences d'atmosphère Bettina ne pouvait manquer d'ètre amenée à cet état d'exaltation que respire sa correspondance.

h

11

J'ai parlé de Wackenroeder, jeune écrivain de la pléiade berlinoise que la mort prit au lendemain de ses débuts, extatique auteur d'un petit livre intitulé Epanchemcnts de

cœur d'un religieux dilettante ("Hcrzenergiessungen eines Kunstlebenden Klosierbruders). Ce titre indique assez les

" tendances de l'ouvrage. On n'imagine rien de plus chaleureux, de plus fervent, de plus empreint d'enthousiasme el 1 d'ascétisme ; ce sont à tout propos des hymnes adressés à Cimabuë, à Fra Angelo da Fiesole, à Raphaël ; et encore les saints artistes ne figurent-ils là que comme simples échelons ' d'où s'élance, pour aller se perdre au sein d'abstractions né- ^ buleuses, le délire apocalyptique du jeune néophyte. « En l'absence de belles créatures, je me sers de certains types que j'ai dans l'âme ('), » s'écriait le peintre immortel'de la Madonna di ISan-Sisto. Ainsi de Wackenroeder ; en l'absence d'une idée dominante où vînt s'abimer son mysticisme, il évoquait l'art et ses interprètes. — Maintenant, au lieu du pâle et maladif jeune homme, supposez une nature active, nerveuse, bondissante, .une espiègle de bonne humeur comme l' enfant devait l'être à seize ans; au lieu d'une âme languissante qui s'épuise à chercher au dehors un aliment à son exal- tatiou, supposez une âme amoureuse, ardente, affolée de tout ; et qui déborde, et, les mêmes influences étant données, vous i aurez le mysticisme de Bettina, c'est-à-dire le plus singulier, le plus incroyable, le plus baroque qui se puisse rencontrer, un mysticisme sentimental et religieux, littéraire et philoso- : phique, plein de bruits du printemps et de musique de; Beethoven, et qui, somme toute, finit par vous aller au cœur et raviver en lui maintes émotions de jeunesse dont nous ne distinguons plus la profondeur, comme si dès longtemps l'herbe avait poussé dessus.

Bettina a passé sa vie à improviser toute sorte de ballets plus fantastiques les uns que les autres. D'abord ce fut Goethe

(lj Essendo carestÍa di belle donne io mi servo di certa, îdea che me vÍene allemente. «(Raphaël, Lettre au comte de CabtifJlione.: '

qu'elle mit sur le piédestal du sanctuaire, uniquement pour décrire autour de lui, avec ou sans écharpe, des pas de bayadère ou de bacchante. Puis vint le tour de Caroline de Günderode, la douce fille cloîtrée qu'elle alla chercher jusqu'au fond de sa cellule de nonne pour la travestir en idole. Enfin, dans son livre politique, c'était encore un pas de trois qu'elle exécutait devant les yeux du roi de Prusse, entre M. le bourgmestre et M. le pasteur, une façon de grave menuet sur une de ces ritournelles sérieusement bouffonnes qui eussent édifié nos pères, et que les sceptiques du jour accueillent le sourire aux lèvres. Je ne sais, mais je me trompe, ou cette prétendue correspondance de Clément Brentano, rédigée après coup, n'est qu'une quatrième répétition du manége favori, et le bon Clément m'a bien l'air de venir poser là dans le seul but de fournir à la bayadère allemande l'occasion de révéler au public certains entrechats de fraîche date, et de l'initier à plusieurs ronds de jambe dont Fànny Elssler ellemême, en dépit des leçons de M. de Gentz, ne s'était jamais doutée.

Voyons d'abord ces correspondances telles que Bettina nous les présente, quitte à discuter ensuite la question d'authenticité.

Couronne printanière de Clément Brentano, tressée à sa mémoire avec ses lettres de jeunesse, et selon ses propres souhaits exprimés par écrit.

Ce titre, si étrange qu'il puisse paraître, indique assez sous quels auspices l'ouvrage prétend se produire, et, d'ailleurs, voici qui, à défaut du titre, semblerait devoir lever toute équivoque ;

« Chère enfant, écrit Clément à Bettina, conserve mes lettres, prends bien garde qu'elles ne s'égarent; c'est ce que j'ai écrit de plus fervent, de plus rempli d'amour dans ma vie. Je veux un.

jour les relire, et me retirer en elles comme en un paradis. Les tiennes me sont sacrées. »

Et, plus loin, dans un style nonunioins enveloppé de mysticisme, et renchérissant encore sur la première recommandation :

« Ne perds aucune de mes lettres, garde-les saintement; je les destine à me rappeler la meilleure partie de moi-même. Lorsque les spectres me poursuivront et que je serai mort, tresse-m'en une couronne. »

Le mot y est. — Je n'ai pas besoin d'insister sur ce qu'il y a de bizarre et de maladif dans ce style. Quiconque sait le moins du monde quel était ce Clément Brentano, s'attend à tout. Nature poétique, du reste, il a écrit nombre de merveilleuses fantaisies dans le goût romantique du moyen âge, et nul mieux que lui n'a su enjoliver d'arabesques variées et de majuscules d'or le burin sec et nu d'une vignette pupulaire; mais cette imagination, vers quel abîme de terreurs et de pratiques superstitieuses ne devait-elle pas l'entraîner? Nouvelliste visionnaire, peintre exalté de je ne sais quel martyrologe à la manière d'Hollen-Breughel, il lia commerce avec les somnambules et l'entretint. C'était l'humeur la plus extravagante, le véritable frère de Bettina avec plus de portée dans l'esprit, à ses bonnes heures s'entend ; car, dans cette famille des Brentano, les moments lu-

cides se comptent.

Il était d'origine méridionale, et vous eussiez dit qu'une lave lui consumait le sang. Il y avait du moine africain, de l'ascète, chez cet homme toujours en chasse de fantômes, et dont l'intelligence portait un cilice. Comme s'il eût craint J que les sujets d'épouvante vinssent a lui manquer, un lc. vit, sur la fin, se faire le confident de la sœur Emmerique,

cette "augustine du cloître d'Agnetenberg, à DÜlmen, à la mémoire de laquelle il écrivit tout un volume. Ce fut le comte Léopold Stolbergqui le mit en rapport avec la sainte cataleptique. Brentano passa des années auprès d'elle, notant chaque vision, saisissant chaque mot au passage. Nous verrons tantôt Kerner renouveler le manége à propos fie cette somnambule de Prévorst dont il a recueilli l'histoire, nous allions dire la légende. Histoire ou légende, le volume de Clément Brentano est des plus curieux. Sainte Elisabeth de Hongrie n'offre pas à l'inspiration de la muse néo-catholique une somme de miracles plus intéressants, une série de dessins plus propres à recevoir les mignonnes enluminures qu'affectionne tant un certain dilettantisme religieux ayant cours.

Sœur Emmerique vivait dans la contemplation mystique de la passion de Notre-Seigneur, si bien qu'elle en était restée marquée des stigmates du crucifiement. Chaque année, aux approches de la sainte semaine, les cinq plaies reparaissaient; sur ses mains, sur ses pieds, une rougeur surnaturelle indiquait l'empreinte des clous sacrés ; un sillon écarlate figurait sur son cœur le coup de lance, et, le vendredi, au moment où .le voile du temple se déchire, son front cataleptique, devenu moite, laissait perler une rosée de sang. Lorsque Brentano vint à elle, sœur Emmerique le connaissait déjà pour l'avoir vu dans ses rêves. La visionnaire s'exprimait le plus souvent en paroles d'une naïveté enfantine.

« Un jour, écrit Clément, je venais de glorifier devant elle la piété de quelques protestants, saintes âmes à qui je devais mille bienfaits : Emmerique avait abondé dans mon. sens ; tout à coup elle s'endort. A peine ses yeux sont-ils fermés, qu'elle m'attire par le bras. « Sors de cette allée glissante et déserte, » murmura-t-elle, « où les fleurs tombent incessamment sans rien Il produire, et dirige-toi vers ce pommier chargé d0 fruits où des » anges sont assis. »

Elle tenait les juifs en grande compassion, les regardant tous comme fermés à la. grâce; pour les luthériens, au contraire, elle admettait des exceptions. Lorsque Stolberg mourut, elle vit Luther, non point dans les flammes, mais se démenant et grimaçant comme un possédé. Autour de lui s'agitait une multitude furieuse qui le maudissait et lui montrait les poings.

« Je n'ai jamais vu de spectre, disait un jour Clément à Kerner, mais que j'en aie entendu, cela, je puis l'affirmer. — Quand la mère d'Emmerique mourut, sa petite sœur, enfant débile et rnalade, en reçut un contre-coup terrible, et, chaque soir, lorsque nous étions retirés tous les trois dans la chambre, une voix semblable à la voix de la défunte s'élevait appelant la petite et prononçant distinctement le nom de Marie. C'était à faire dresser les cheveux sur la tête. »

Puis il ajoutait :

« La fin de sœur Emmerique fut pénible ; toutes ces saintes natures ont de la difficulté à mourir. Un instant avant de rendre l'âme, elle s'accusa d'être la plus grande pécheresse, se recommanda à la miséricorde de Jésus, et alors seulement elle put mourir. Elle était si bonne ! son visage parfois rayonnait comme d'une auréole, et je lui dois d'avoir appris que la sainteté seule est belle. »

Tout en causant ainsi, les larmes lui venaient aux yeux, et il finissait en s'écriant :

« J'ai le désespoir dans le cœur en songeant combien je sujs indigne de parler de choses semblables. »

En racontant les extases de la bonne sœur, nous allions oublier de dire qu'elle avait coutume de rapporter de ses pèlerinages quotidiens aux campagnes du paradis des al -

bums entiers de figures et de paysages, que le Murillo de l'école moderne de Dusseldorf, le mystique Steinle, n'a pas dédaigné de reproduire trait pour trait dans les dessins qui servent d'illustrations à l'histoire de la nonne de DÜlmen. L'âme d'Emmerique allait aussi en rêve visiter Marie-Antoinette dans son cachot, mais sans savoir qui elle était. Plus tard seulement, la nonne, apercevant un portrait de la reine, reconnut la pieuse dame avec laquelle elle s'était mise tant de fois en communauté de prière. Par occasion, il prenait fantaisie à la nonne de pousser jusqu'à l'Himalaya ses promenades somnambulantes, et de ces pérégrinatious, bien qu'elles ne s'effectuassent qu'en songe, elle revenait la plupart du temps avec des ampoules aux pieds ; son guide surnaturel planait devant elle, l'encourageant i lorsque les forces lui manquaient.

Avant sœur Emmerique, une autre passion de Brentauo avait été la Gûnderode, celle dont la fastasqne Bettina devait plus tard si ingénieusement broder l'histoire ; Caroline de Giinderode, la poétesse Tian, la douce et mélancolique chanoinesse qu'une passion malheureuse conduisit au suicide, sans qu'on ait jamais bien su à quoi s'en tenir sur les circonstances qui amenèrent cette mort volontaire. On se souvient du récit dramatique et plein d'imagination qu'en donne Bettina dans ses lettres à Goethe. Creuzer, le philosophe de, la Symbolique, s'y trouve désigné comme l'objet innocent de' cet amour non partagé. Il n'en est pas moins vrai que le suicide de Tian-Giinderode demeure un mystère, même après tous les efforts qu'on s'est donnés pour trouver dans les écrits ou les paroles de cette noble personne les symptômes de sa fin tragique. Bettina est trop passionnée, trop vivement préoccupée d'elle-même, pour voir clair au fond du cœur de ses amis. Les professions de dévouement abondent; son cœur, comme à l'ordinaire, est toujours prêt à éclater. Mais

ce qu'elle aime dans cette nature de la Gunderode, c'est encore son propre génie qui lui apparait sous d'autres traits. De là l'obscurité de la chose. Avec une pareille rédactrice, si habile à embrouiller les événements, comment séparer le fait du mysticisme qui l'enveloppe ? — Chose étrange ! le poignard qui servit à l'infortunée Caroline pour consommer son suicide, ce fut Brentano qui le lui donna ; ce fut lui encore qui la mit en relation avec l'homme auquel il était réservé d'exercer une si fatale influence sur sa destinée. « Sans moi, dit Brentano, elle serait morte protestante; c'était une douce » nature, ajoute-t-il, faite pour le recueillement et la prière. »

Il lisait à merveille, d'une voix profonde et sonore ; Kerner le comparaît à Lenau, le lyrique autrichien, mais pour l'originalité seulement, car chacun avait sa manière qui lui était propre. Tieck, dont nous parlions tout à l'heure complétait ce trio ; mais, avec Tieck, on sent peut-être un peu le virtuose ; chez Lenau, c'est la voix qui vous enchante, une sorte de musique éolienne qui rappelle le son des harpes. Quand Brentano lisait, l'atmosphère devenait aussitôt fantastique..Vous eussiez dit qu'il rêvait. Ces lectures de Clément Brentano ont laissé à Weinsberg, dans la poétique retraite du bon Kerner, de merveilleux souvenirs, qui ne s'effaceront jamais. Une femme d'esprit en a même recueilli, pour les livrer au public, les plus saisissantes impressions. « On aurait souhaité alors d'être tout oreille, écrit madame Emma de Niendorf, dans son agréable petit volume de réminiscences. Voire âme altérée s'abreuvait de' cette musique d'idées; on se serait cru dans un de ces bois enchantés où circulent des voix d'une douceur ineffable, mais si tristes, si divinement tristes, qu'on voudrait mourir en les écoutant. Rien de profane ; du commencement à la fin, le mystère ne se démentait pas ; c'était comme si vous eussiez regardé à travers une fente sombre dans je ne sais lquelle mine remplie d'éblouissantes

émeràudès, dans je ne sais quel féerique jardin caché.au fond des sacrés abîmes de la terre ; vous eussiez dit plutôt'ces îles de fleurs au sein de la neige immaculée, s'épanouissant, calice 'contre calice dans la solitude des glaciers; ces virginales'fleurs des Alpes, dont la mélodie, parfum et couleur, n'appartient qu'au '.ciel, . et qui, seulement comprises de lui, s'exhalent, comme dans la solitude d'un cloître, du sein de ces éternelles cathédrales faites de glace et de granit. »

Un soir qu'ils étaient réunis autour de la lampe de famille, là conversation vint à rouler sur la Günderode. Le sujet plaisait aù'petit cercle, et, de temps en temps, on aimait à le reprendre. Brentano, qui avait rimé ce'jour-là, tira de sa poche un court poème à la mémoire de son amie, une sorte de pièce allégorique dont je regrette de ne pouvoir donner ici que l'esquisse. Je doute, d'ailleurs, que le texte original en ait jamais été publié. C'est/un dialogue romantique entre le pélerin (Clément) et l'enfant (Caroline de Günderode). — Vous assistez d'abord au paisible développement de l'enfance, à ces charmants ébats du dimanche lorsqu'on vient visiter les grands parents. Quelle joie alors de courir sur les meubles, de chiffonner les rideaux, d'éparpiller dans tous les coins les mille pierres du cabinet de minéralogie ! En ces folles équipées auxquelles la petite sœur s'associe, la peur des araignées est à peu près la seule préoccupation qui trouble notre espiègle. Bientôt viennent d'autres jeux. Sous la coupole azurée du ciel d'Orient, l'Alhambra nous révèle ses prodiges. Là, parmi les créneaux dentelés, à travers des forêts de sveltes colonnes de marbre, au bord des bassins de cristal, dont l'oranger et le laurier 'embaument la transparence, erre la jeune fille. Au fond d'un magique bosquet, non loin du réservoir d'où jaillit le flot sonore et limpide, brille une couronne de fle.urs. Là se tient -Gatzull, le plus beau des chevaliers maures, gardant les fleUrs mystérieuses. Infortuné chevalier, qu est devenue ta

douce bien-aimée? que sont devenus les jours de mai, d'un passé rayonnant? Depuis des siècles, Gatzull attend que sa princesse vienne. 0 prodige ! la voilà qui s'avance vers lui ; c'est elle. Le prince maure tombe aux pieds de la jeune fille. Désormais le charme est rompu. — Ainsi rêvait Caroline par une belle nuit d'été, pendant que la lune argentée montait au ciel d'azur et que le rossignol vocalisait dans la feuillée. —Tout à coup la scène change, et la vision aérienne disparaît. Voici venir par les chemins et trottant sur son âne la divine mère du Seigneur, sainte Marie de Judée. Elle s'approche de la jeune fille, et, d'une voix pleine d'amour :

« Viens, lui dit-elle, viens avec moi; saisis le pan de ma robe, comme jadis, enfant, tu t'attachais à la jupe de ta mère ; viens et me suis. »

Pour peu qu'on veuille se rappeler les diverses périodes de la romanesque existence à laquelle il est fait allusion, on aura le sens secret de la légende.

On a dit de Brentano qu'il n'avait qu'à ouvrir ses poches pour que des légions d'anges et de gnomes s'en échappassent. En revanche, les pures préoccupations d'artigte n'occupèrent jamais qu'une place bien mince dans son cerveau. Il avait horreur de se voir imprimé. - f

« C'est pour moi une douleur insupportable, répétait-il souvent ; figurez-vous une jeune fille forcée d'exécuter, pour divertir les gens, une danse qu'elle aurait apprise aux dépens de son innocence et de son repos. J'ai écrit au moins autant de livres que ma sœur, mais je garde snr elle l'avantage de les avoir tous jetés au feu. »

Parfois, il lui arrivait de s'enfermer chez lui, d'allumer des cierges, et de se mettre ensuite à prier des nuits entières

pour ceux qui souffrent. Singulière chose que cette fusion de l'esprit méridional et du génie du Nord, dont cet homme offre le phénomène! J'ai dit qu'il y avait de l'ascète chez Brentano, du religieux extatique des bords du Ni], du thaumaturge ; il y avait aussi du don Quichotte.

IV

Revenons à ces prétendues correspondances de' Clément Brentano, à cette couronne printaniêre que la Bettina se pose avec tant de complaisance sur le front, tout en ayant l'air de la tresser à la mémoire de son frère. Puisque madame la baronne d'Arnim était si préoccupée d'élever un monument aux mânes de Clément Brentano, que ne nous donnait-elle une édition revue et définitive des poésies du mystique rêveur? Là , du moins, le zèle pieux qu'elle aime tant à montrer se fût exercé plus utilement. Il fallait choisir soigneusement parmi les meilleures pièces, annoter au besoin, et composer de la sorte un petit volume où les esprits curieux de toute chose en littérature, même d'extravagances, lussent allés chercher le véritable sens de cette imagination bizarre, de cette riche intelligence enfouie sous un fatras cabalistique et démonologique, à travers lequel l'étincelle perce pourtant par intervalles. C'eût été là un méritoire service rendu au souvenir de Clément, un service d'autant plus réel. que ses poésies, je parle des meilleures, de celles qu'une heure sereine et lucide vit éclore, portent en général le cachet de son originalité. En deçà comme au delà des morceaux dont je parle, qu'il s'agisse de causerie intime ou de confidences épistolaires, vous ne trouverez guère que prélude ou bien écho affaibli. La préoccupation unique de madame d'Arnim en cette affaire était de donner un certain montant

à quelques divagations échappées à la jeunesse de son frère. De là des remaniements continuels du texte, dont le lecteur i ne saurait être dupe, toute sorte d'arrangements, d'impromp- ( tus à tête reposée, dont le moindre défaut n'est pas toujours de mettre au bout de la plume de Clément le style indivi- < duel, caractéristique de Bettina. Quand on a mis en prose des vers de Goethe pour laisser croire aux gens que la redite, : l' illtistration, était du côté du poëte, tandis qu'elle, l'enfant, donnait le motif génial, on peut tout se passer en fait de ca- prices de ce genre. Je le répète, Je procédé n'a point changé, c'est toujours le même exercice, la même pirouette ; seulement, cette fois, notre zingara décrit ses évolutions autour de l'ombre de son frère trépassé, ce qui donne au ballet une physionomie éminemment fantastique, et VOU80 force à songer au célèbre pas de la nonne au troisième acte de Robert le Diable. Un peu de musique de Meyerbeer ici conviendrait à merveille.

Je doute que ces lettres aient jamais été écrites, en tant que correspondance du moins. Qu'elles existassent à l'état de fragments épars, de notes dispersées sur les feuillets d'un livre de jeunesse, remanié après coup, on l'admettrait plutôt. Le fait est que ces lettres sont sans date ; pour la plupart. elles ont trait à des événements de la révolution française. Le duc de Choiseul habite à Francfort la même rue que Bettina; tous les après-midi, le noble émigré se rend à la maison Brentano, où le prince d'Arenberg arrive aussi, chargé d'un dossier de lettres de Sieyès, de Mercier, de Pétion, et de tant d'autres, documents (1 intéressant au plus haut point les destinées du monde. «Tout ce que Bettina.entend là « met sa jeune âme en désaccord avec ce que le monde lui présente, et lève à ses yeux le voile de la corruption. » Le soir, lorsque chacun s'est retiré, l'aïeule et l'enfant causent ensemble ; d'ordinaire, l'entretien roule sur Mirabeau, qu'on appelle une

comète enflammant tout à son approche. La vieille pousse même l'admiration pour l'illustre orateur de la Constituante jusqu'à faire des extraits de ses lettres ; et, donnant une épingle à Bettina, elle lui enjoint de piquer au hasard le papier. Or, l'épingle fatidique attrape cet aphorisme : que « la puissance de l'habitude est une chaîne que les plus grands génies ont eux-mêmes beaucoup de peine à rompre. » Làdessus toute sorte d'apostrophes déclamatoires en l'honneur de Mirabeau. « Son esprit, s'écrie l'enfant en un mouvement d'exaltation digne d'une prêtresse d'Apollon Pythien, son esprit a passé dans mon sang ; je lui devrai de me tenir jusqu'à la fin en garde contre cet esclavage de l'habitude. » Puis, reprenant le dithyrambe :

« Ah! Clément! s'écrie-t-elle à son frère, ce Mirabeau, que je voudrais donc être en sa présence! Dès que je pense à lui, je sens mon visage qui brûle. De toute la puissance de mes bras, de mes yeux, Hie tout ce qui chez moi peut étreindre, je voudrais embrasser ses genoux, les genoux du héros qui porte sur sa lèvre les destinées du peuple, qui aime ce peuple, qui l'embrase au j souffle de sa bouche. »

l C'est textuel. Ne dirait-on pas que le grand homme est là, ] qu'il se dresse au milieu de l'action, de la lutte, dont ces paroles pleines d'enthousiasme semblent un écho vibrant et rapproché ? Patience, nous verrons tout à l'heure. Elle reçoit de son héros une silhouette au crayon; c'était la manie du temps; nous en surprendrons bientôt un nouvel exemple dans le commerce épistolaire de Goethe et de la comtesse Auguste Stolberg. Une note de Lavater accompagne le croquis; le mystique cicerone du visage humain ne trouve aucune expression aux traits de Mirabeau. Cette face de l'orateur populaire lui parait une caricature ; il y découvre le ymbole du racornissement de l'âme. Le nez de Mirabeau, au

dire du grammairien de la physionomie, indique bien mieux un rustre qu'un héros; ses lèvres, tuméfiées et pendantes par les coins, n'annoncent aucun sentiment honnête ; son œil brille, mais d'une sombre arrogance, et son -front porte la marque d'une énergie sans pudeur plutôt que les nobles indices du courage. En un mot, c'est la caricature du génie, une exaltation voisine de la démence. A. ce commentaire, peu flatté, du masque de son idole, l' enfant devient pourpre de colère et bondit comme un jaguar blessé.

« Creusé de petite vérole, dites-vous? Eh! que m'importe à moi? c'est dans le creux de son intelligence que je veux m'étendre, là que je veux m'ensevelir! »

Ce petit accès de rage, si ridicule qu'il soit, se comprendrait encore comme un résultat des passions du moment ; mais que penser d'un pareil fanatisme combiné froidement, après coup, et devenant un effet?

Son frère, Clément Brentano, la jugeait bien:

« C'est un bouquet dénoué, s'écriait-il. souvent ; les fleurs y sont, il y en a même de fort rares dans le nombre ; mais, pour rassembler tout cela, aucun lien. »

Folle et bizarre nature, vouée pour la vie à toutes les excentriques puérilités de ces malheureux petits êtres qu'un hasard terrible baptise à leur naissance du nom d'enfant de génie ! À neuf ans, elle aspirait à vivre de la vie d'une fleur, et, tandis qu'elle se roulait sur l'herbe, au soleil, sa compagne allait remplir un arrosoir à la fontaine pour le lui répandre ensuite sur la tête, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une tulipe ou d'un cactus.

Clément raffolait de sa soeur ; s'il en parlait, c'était avec complaisance et de façon tout humoristique. A la fois railleur et tendre, d'une verve sarcastique entrecoupée de trait

pleins de bonhomie et de sensibilité, il aimait à vous initier aux mille contrastes de cette nature insaisissable, et, comme ce peintre qui d'un coup de pinceau fait d'une tète d'enfant qui pleure un frais et gracieux visage souriant d'aise, il vous donnait d'un même crayon l'ange et le lutin. « La vie de Bettina est impardonnable, disait-il, mais non blâmable. » Plusieurs fois, il lui prit fantaisie de consulter la visionnaire à l'endroit de sa sœur. « Pour celle-ci je ne puis pas prier, répondait toujours Emmerique ; elle vit avec la nature. » D'une dévotion ascétique dans ses pratiques, et dans son extérieur d'une dignité hautaine quelque peu farouche, il avait en lui du prêtre catholique espagnol, de l'inquisiteur. Son visage rappelait celui de Goethe, et, lorsqu'il paraissait la tête haute et grisonnante, l'œil en feu, la joue hâlée par le soleil et sillonnée par l'habitude des larmes, vous eussiez dit, en dépit de sa lévite violette à la coupe du jour, d'une peinture italienne du temps des Médicis. Il entrait chez vous comme un spectre, et, pour peu que le vent fût au sombre, prenait place sans articuler un mot ; en revanche, aux temps d'épanchement, sa causerie avait de singuliers éclairs. Les bras accoudés sur la table, la lampe derrière lui, placée de manière à ne point offusquer sa vue, il fallait l'entendre pérorer de la science et de la religion, du ciel et de l'enfer, de omni re scibili. « Pauvre homme que je suis, disait-il à Kerner, parce que la poésÏl: m'emportait dans l'air comme un ballon, n'ai-je pas été me croire un intéressant personnage ! En fait de religion, je m'étais égaré complétement. Combien de nuits j'ai passées dans les larmes à prier Dieu de m'enseigner quoi que ce fût où me rattacher ! Je ne sais quel jeu du destin me lit connaître Emmerique... J'ai le malheur de ne point savoir me borner dans mes affections - c'est au point que je m'épouvante dès que je sens qu'un individu va m'intéresser. Chacun m'emporte UT) lambeau de moi-même. Je ne COID-

prends rien à la modération, à la mesure; je n'ai jamais su verser de l'eau dans un verre sans le faire déborder. » C'était un tempérament fait 'pour l'illuminisme, « le calice où le vin céleste n'avait qu'à se répandre. » Le premier livre qu'il médita fut un manuscrit du xive siècle, les « Lettres d'une recluse à son confesseur. » Brentano avait même extrait du volume plusieurs passages, entre autres celui-ci, tout empreint des grâces mystiques du légendaire, et qu'il se plaisait à citer. — La nonne y raconte, que dans une de ses extases, elle s'est mariée avec son divin Seigneur, et décrit l'appareil symbolique des vêtements qu'elle portait aux fiançailles : d'abord un voile en triangle (allusion à la Trinité), puis une tunique de pourpre (l'amour), puis une ceinture blanche (la pudeur), de blanches sandales (la pureté), etc., etc. De cet hymen, sept enfants sont issus : en premier lieu, l'Obéissance, l'Humilité, l'Abstinence et la Pauvreté; ces deux derniers toujours à la maison et ne quittant point leur mère d'un instant. Plus tard sont nées la Patience et la Douleur, et enfin la Paix en Dieu, la quiétude. La nonne décrit ensuite la chambrette nuptiale qu'elle habite avec son époux divin, et les doux entretiens qu'elle et lui ont ensemble. — En assistant aux lectures de cet homme, à ses incroyables spéculations, je me demande si c'était bien là un contemporain. Avec son tempérament fanatique, sa nature ardente, fiévreuse, portée à l'hallucination, son esprit dévoré d'un incessant besoin de merveilleux, Brentano aurait dû naître en plein moyen âge. Véritable héros de légende, comme il eût figuré dans une fresque du Campo-Santo, le chaperon d'or sur les tempes, la palme ou le glaive à la main ! comme il eût poétiquement tenu sa place dans un des cycles supérieurs de la vision dantesque ! De nos jours, l'illuminé Clément n'était, même en Allemagne, qu'un anachronisme.

Il apparaît ainsi -de loin en loin de ces âmes dépaysées

faites pour- vivre étrangères au monde qui les entoure, et se consumer en un long cri d'angoisse et de détresse. Ne diraiton pas, à les voir, ces pauvres oiseaux attardés appelant sur une grève aride leurs frères des airs, dès longtemps envolés au 'pays des tropiques? Et cependant, pour ces âmes dépareillées, presque jamais l'appel né reste sans écho. Les infirmes se cherchent par le monde et se trouvent. Il y a dans certaines souffrances du cœur un magnétisme inexplicable qui, d'un pôle à l'autre, pousserait deux âmes à se rapprocher. Voyez Brentano et sa petite église : Emmerique, Giinderode, 'Bettina ; une cataleptique, une nonne humanitaire, un enfant -de la nature. « Mais c'était la maison des fous! » s'écrier a-t-on. Qui vous dit que cela aussi ne l'a point fait vivre ? Qu'importent le troupeau et le berger, si l'étoile éclaire.

Vis-à-vis d'Arnim, l'époux de Bettina, l'attitude de Clément trahit quelque embarras. Le grand poëte avait trop de scepticisme au fond du cœur, trop de fine raillerie au bout des lèvres,' pour plaire longtemps à notre mystique. Brentano commença.par l'aimer d'exaltation : dans cette nature réservée et critique, il n'avait vu d'abord que le romantisme, ot ce tut- par ce point qu'ils se rencontrèrent ; mais, chez Arnim, il y avait plus qu'un romantique, il y avait l'homme de son ,-siècle : aussi, du côté de Brentano, l'enthousiasme ne devait point tarder à se refroidir, et, de désillusion en désillusion, il finit par en venir à regretter la part qu'il avait prise au mariage. « C'est moi, disait-il, qui l'amenai à Bettina, que je livrais par là à la littérature, aux philosophes, à la jeune L.Allemagne; c'est moi qui suis cause qu'elle n'a plus de religion. Si j'eusse été moins impie à cette époque, j'y aurais - regardé à deux fois avant de conduire vers elle un protestant. » La boutade se comprend de reste : on avait entrevu dn sectaire, un nouveau frère pour sa thébaïde, et l'on trouvait un esprit fort, une imagination tumultueuse, ardente,

folle, si vous voulez, mais au fond point dupe d'elle-même, et qui pouvait impunément, et sans être éblouie le moins du monde, tirer en l'air au clair de lune tous ses merveilleux feux d'artifice; car, s'il y avait du romantique allemand chez Arnim, il y avait aussi du Boccace. Noble et chevaleresque nature! Un Berlinois de ses amis nous racontait dernièrement certaine circonstance originale de la première entrevue avec, Bettina, et qui prouverait que, lorsque Brentano les présenta l'un à l'autre, nos deux époux s'étaient une fois du moins déjà rencontrés. Un jour, Arnim se promenait sous les tilleuls (unter den LwdeM) ; Bettina vint à passer. Achim d'Arnim était beau comme les anges, il avait la noblesse de l'âme empreinte sur tous les traits du visage, et son large front à la Schiller ne respirait qu'enthousiasme et génie ; l'enfant, qui ne marchait point les yeux baissés, sentit la tête lui tourner. Tout entière à sa première impression, Bettina s'approche du poëte, et, résolument : « Vous, dit-elle en le dévisageant d'un regard de feu, si vous voulez, je vous épouse. M Arnim sourit, et peu après le mariage se célébra.— il ne nous appartient point ici de rechercher s'il trouva le bonheur dans cette union fantasque. Contentons-nous de rappeler à ce sujet le mot de Clément; il est significatif : « Arnim, écrit quelque part le frère de Bettina, Arnim vécut tourmenté jusqu'à la fin de l'histoire avec Goethe. » A la bonne heure! on constate volontiers de pareils instincts chez les gens qu'on aime. Voilà nos scrupules levés sur l'homme ; quant au poëte, Achim d'Arnim est un des plus grands que l'Allemagne ait eus.

v

NOV ALTS

1

On sait maiutenant de quel ordre d'idées naquit, vers les premières années du siècle, le mouvement romantique en Allemagne; l'étude des anciens, jointe à l'esprit critique du protestantisme, avait, sinon complètement détruit, du moins fortement compromis ce que j'appellerai l'élément naïf dans la poésie. Les esprits éminents de l'époque, Tieck et Novalis à leur tête, sentirent qu'il fallait réagir, et soudain à l'antiquité on opposa le moyen âge, à l'art réel et qui a conscience de sa force et de sa beauté, l'art qui s'ignore, l'art populaire, l'art naïf. Ce fut alors l'époque des fabliaux et des légendes tirés du merveilleux. Les caractères humains, agissant dans un but humain £t conséquent, disparurent; la nature devint un théâtre d'illusions et de fantasmagories, de scènes occultes représentées par des ombres insaisissables défilant au demi-jour d'un mystérieux crépuscule, et flottant sans pesanteur au gré de leurs aspirations infinies; en un mot, le monde poétique ne fut pour un moment qu'une immense nuit de Walptirgis où la Fantaisie mena sa ronde au clair de lune avec les fées, se roula dans le cristal des 7 ê

sources avec l'ondine et les naïades, et dans la flamme vive avec la salamandre. Que de muses charmantes ce réveil d'une mythologie si féconde attira! et, parmi celles qui s'at- tardèrent autour du merveilleux miroir, combien se laissèrent aller à prendre le reflet pour l'image, le moyen âge de convention et de théorie pour le véritable, pour le moyen âge de'fait! Je ne parle pas de Tieck, qui devait, après les temps de délire, aborder par ses lectures un monde plus positif.

Je parle encore moins d'Uhland, esprit méthodique et froid dont l'inspiration, en cette sphère du moyen âge qu'elle liante volontiers, a toujours choisi la zone la plus éclairée, le fond lumineux d'où le profil humain se détache. Mais n'est-il pas permis de penser que des natures délicates comme l'étaient Novalis, par exemple, et ce Wackenroeder qui se rêvait le contemporain de Raphaël, que de pareilles natures durent, par l'effet de leur illuminisme, se croire pour un moment au sein même de cette existence dont le seul mirage les enivrait? A ce point de vue, tous deux sonts morts à temps. Au moment où l'auteur des Méditations d'un Solitaire cloîtré et le chantre aimé de Henri d' Ofterdingen quittèrent ce monde, l'illusion de leur vie était en pleine efflorescence. Ce qu'il serait advenu s'ils eussent survécu à l'heure enthousiaste, on l'ignore. Peut-être auraient-ils persisté, au risque de passer pour retardataires aux yeux de la génération nouvelle; peut-être aussi se fussent-ils jetés à corps perdu dans les tendances humanitaires et le socialisme, ainsi qu'il arriva à Bettina. Trop souvent, de nos jours, le socialisme n'est qu'un romantisme qui grisonne. Toujours est-il qu'il y avait, chez certains des coryphées du mouvement rétrospectif en Allemagne, un élément.naïf qui, même encore aujourd'hui, se perpétue. De là toute une filiation de muses gracieuses et discrètes, la plupart ignorées du monde et cultivant le germe transmis dans un coin de la Souabe ou de la Thuringe, de

la Silésie ou, de la. Marche. Ne vous est-il jamais arrivé, en parcourant les galeries d'un château, de remarquer, parmi les'portrait? de famille, la figure élégante et douce d'un jeune homme dont l'expression mélancolique vous indique d'avance la fin prématurée? Vous descendez au jardin, et, voyant des enfants s'ébattre sur les pelouses, il vous semble reconnaître en eux quelque chose de l'air et des traits de l'aïeul adolescent. Ainsi, 'dans ces physionomies romantiques qui, se détachent, non sans charme, sur le fond du tableau contemporain, je crois surprendre un peu du son de voi$ et du profil de Novalis.

I Novalis s'est emparé de l'homme .de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poëme à l'aide de la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses, langues mystérieuses, lui seul saisit le sens divin sous l'enveloiDpe extérieure, et, si des Esprits inconnus résident au;sein des profondeurs souterraines, l3i l'or et les diamant ont leurs gnomes, ce n'est ni à l'esclave courbé sous le fouet du proconsul romain, ni au misérable Indien attaché là par -la cupidité farouche d'un aventurier espagnol, que ces forces élémentaires se révèlent, mais à l'ouvrier robuste, au compagnon hardi qui, poussé par ses libres instincts, aborde les ténèbres de son propre gré, et poursuit, à travers les dangers eUa misère, sa vie de labeurs et de sacrifices.

a Les lieds de mineurs, toute cette longue série de fables et de légendes qui se rattachent en Allemagne à chaque montagne, ne doivent qu'à cette liberté leur existence merveilleuse. La magie,- ici, se mêle à la religion; l'homme :tle la montagne accomplit une œuvre mystérieuse, et va,

parcourant les profondeurs de la terre, à la recherche des pierres fines et des métaux ; la Providence le guide, il l'invoque et croit en elle comme le laboureur, et, comme celuici, ne manque pas, dans ses chants, de faire de sa besogne le symbole de l'histoire universelle du cœur humain. L'âme pleine de confiance en Dieu, il abandonne la tiède surface de la terre, tourne le do3 à la lumière du soleil, et descend loin du sol que le jour éclaire, loin du théâtre social, se bâtir un monde à lui, un monde singulier, tout peuplé d'incanta- tions et de prodiges. Là rôdent incessamment des chiens noirs monstrueux, gardiens de trésors enfouis ; là, des ha.guettes enchantées, roseaux merveilleux où se déroulent des couleuvres à l'œil de diamant, ondulent au vent des solitudes ; là trônent les rois des métaux au milieu de nains difformes et de kobolds haineux et malfaisants : inventions fabuleuses où les dogmes de l'Église, interviennent toujours de la plus étrange manière. C'est le monde de Novalis, Là se déploie et règne cette imagination d'un mysticisme si intense; là plonge ce regard inquiet, effaré que toutes les profondeurs attirent.

Le mineur, est d'ordinaire, un enfant de la Bohême qu'une irrésistible vocation entraîne vers les secrets de la nature une curiosité sans bornes, la fièvre dévorante de connaître, le prend au sortir du berceau et ne lui laisse plus de trêve. Il veut savoir quelles richesses contiennent les montages de granit dans leurs entrailles, où filtrent les gouttes de cristal dont les sources vives s'alimentent, où dorment les masses d 'or et d 'argent, où flamboient les pierres précieuses dont Ii: regard fascine les hommes. Le dimanche, après l'office, il s attarde à plaisir devant l'autel et demande aux vases sacrés des nouvelles de leur origine. Souvent, on lui a dit que ces trésors venaient de lointains climats, et toujours il s'étonne que nos contrées n'en produisent point de semblables. Les questions qu'il s'adresse lui-même là-dessus ne tarissent p is.

Lus montagnes seraient-elles donc si vastes et si profondes, la nature en eût-elle si puissamment défendu l'entrée au dehors, si des richesses innombrables ne s'amoncelaient au dedans ? et lui-même, dans ses excursions solitaires à travers les rochers, n'a-t-il pas trouvé maintes rois des pierres transparentes et jaspées, échantillons vulgaires d'autres joyaux plus précieux ? Les montagnes n'ont pas une fente qu'il ne visite ; il grimpe dans les crevasses, pénètre dans les grottes et ne se sent pas d'aise aussi souvent qu'il lui arrive de se trouver seul, égaré, perdu dans quelque immensité souterraine au milieu des cascades qui murmurent et des girandoles de stalactites. Un beau jour, cependant, il rencontre un étranger qui l'invite à prendre l'état de mineur, et lui donne par là le secret d'apaiser la curiosité qui le dévore. Les montagnes ne manquent pas en Bohême ; il descend le cours du fleuve, et se trouve bientôt en présence d'une mine qu'on exploite, d'une de ces vastes fourmilières où des hommes armés de lampes sourdes pullulent comme des insectes lumineux. Le camarade annonce au maitre mineur le projet qu'il a de s'enrôler dans la confrérie ; on l'accueille avec joie, on l'équipe, le voilà vêtu de la casaque grise, muni d'une lanterne, qui se laisse glisser dans le gouffre, non sans avoir d'avance prié Dieu de le préserver des assauts et des maléfices des Esprits souterrains. 11 traverse des sentiers nombreux, d'inextricables labyrinthes, interrogeant toujours son guide, qui ne se lasse pas de répondre à ses questions. Plus il s'éloigne du sol des vivants, plus son contentement augmente ; il entend sourdre l'eau, dont le murmure se mêle au bruit monotone et lointain de ses frères qui travaillent.

A force d'épreuves et de travaux, l'ouvrier mineur se distingue, et peu à peu gagne la bienveillance du maître, qui lui ouvre la porte de sa maison. Là respire une douce enfant de quinze ans, pleine de grâce et d'innocence, une de ces

blondes filles d'Allemagne, au front pur, à l'œil bleu comme le ciel, au regard transparent. Les deux jeunes gens s'accoutument l'un à l'autre : on se voit tous les jours, on cause, on rit ensemble ; enfin, un soir, au puits, leurs mains se rencontrent, et les paroles de tendresse coulent d'ellesmêmes ; on convient alors de tout dire au vieillard, qui reçoit l'aveu d'un air de mansuétude, et promet d'unir sa fille à l'ouvrier mineur, dès que celui-ci aura conquis ses titres et ses grades dans la carrière. Le jour ne se fait pas attendre. Bientôt le jeune apprenti découvre une riche veille dans la mine, et reçoit du grand-duc de Bohême, en récompense, une chaîne d'or, accompagnée du diplôme qui lui assure la survivance du vieillard dans les fonctions rie mai tri des mines de l'État. Le père, de son côté, tient sa parole; un célèbre la fête en plein air, et les bénédictions de toute III confrérie conduisent les deux époux jusqu'au seuil de la chambrette nuptiale.

Le constant voisinage du danger inspire au mineur comme au pilote le respect des choses saintes, le culte de la Providence. Rien n'élève le cœur humain comme l'abîme. Aé pauvre, le mineur s'en retourne comme il est venu ; il lui surfit de savoir où gisent les puissances métalliques, et d'aider I:t les extraire de leurs sombres cavernes. Insensible à réel ni qui fascine le monde, il se réjouit plus de leurs formes lJÍ. zarres, du merveilleux dont s'entoure leur origine, que de leur possession si convoitée. Une fois transformés par la flamme ou le marteau, l'or et l'argent cessent de l'attirer, et ces trésors, qu'il arrache aux entrailles de la terre au prix de sa sueur et de sa vie, ne, sont plus à ses yeux que des marchandises dont il dédaigne de suivre le cours.

Ni les passions de la vie ni le tumulte du monde n'affectent son âme, que le désir de connaître occupe seul. Par moments, le souvenir de sa famille et de ses amis lui revient:

comme pour lui rappeler son origine et que d'impérissables liens le rattachent à cette humanité qui s'agite au soleil; là s'arrêtent ses distractions, car l'élan intérieur qui l'entraîne ne permet pas qu'il s'oublie en d'inutiles pensées. Il a affaire à une terrible puissance, à des forces âpres et mystérieuses, dont, son travail incesssant, une vigilance de toutes les heures, peuvent seuls venir, à bout. Mais aussi quelle fleur précieuse s'épanouit pour lui au fond de ses thébaïdes souterraines! l'amour religieux, l'amour divin, une foi sincère et cordiale en cette Providence dont la sollicitude s'étend sur ses jours, et qu'il, adore dans ce crucifix de bois où ses yeux baignés de larmes se reposent si souvent aux lueurs de la lampe! Et puis ne voit-il pas dans son art le symbole de l'existence ? Ici, la veine est ouverte et facile, mais pauvre ; plus loin, le roc la presse en quelque gorge étroite, en quelque fente de chétive apparence, et là justement abondent les trésors. Chemin faisant, elle rencontre d'autres veines moins nobles, s'égare au milieu d'elles, et va s'appauvrissant jusqu'à ce qu'un filon fraternel s'associe à son cours et rehausse à l'instant sa valeur. Souvent, elle se brise en mille branches; mais le mineur patient poursuit son but sans se laisser distraire, et découvre, en récompense de son zèle, toute une étendue de bon rapport. Une branche trompeuse le détourne-t-elle du vrai sentier, il reconnaît sa faute, et coupe hardiment en travers jusqu'à ce qu'il retrouve la veine. L'homme des mines étudie ainsi la destinée, se familia. rise avec tous ses caprices, et demeure à la fois convaincu que le travail et la persévérance sont les seuls moyens infaillibles pour se la soumettre et conquérir les trésors qu'elle défend avec obstination. Comme on pense, les mineurs ne manquent pas de refrains joyeux, de vives et charmantes N poésies, dé romans colorés et pittoresques. Leur vocation elle-même les porte à chanter, et la musique est la compagne

bienvenue de leurs travaux. Tel lied qu'on entonne gaiement vaut un coup de bon vin pour la joie et la santé qui vous en reviennent au cœur. La musique est la prière des gens qui travaillent au sein de l'abîme. Elle leur rappelle leurs souvenirs d'en haut, leurs espérances les plus douces, tout, jusqu'à leurs amours, jusqu'à leurs illusions, car elle éclaire leur solitude souterraine avec le rayon le plus pur du soleil de la patrie.

Celui-là règne sur la terre,

Qui mesure sa profondeur,

Qui dans son gouffre solitaire Oublie amour, joie et douleur ;

Qui connaît l'âpre architecture De ses membres faits de granit,

Qui, sans relâche, s'aventure Dans son atelier infini.

Il lui consacre sa pensée,

Il lui donne la foi du cœur ;

Comme au sein de sa fiancée,

Il puise en elle son ardeur.

D'une amour profonde et nouvelle Chaque matin il la poursuit,

Ne s'épargne ni soin ni zèle,

Et ne prend sommeil ni répit.

Elle est là, vivante et profonde,

Prête à lui révéler le sens Des révolutions du monde Et de ses mystères puissants.

Il baigne ses tempes sereines Dans l'air dn temps évanoui ;

Au sein des grottes souterraines Une étoile brille pour lui

L'eau fécondante et salutaire Suit sa trace au plus haut des monts, Et les châteaux forts de la terre Lui livrent leurs trésors profonds.

Au palais de son roi, qui l'aime,

Il mène l'or comme un torrent ;

Il couronne le diadème De l'étoile du diamant.

Et, lorsqu'il tend sa main pesante Des trésors de la vanité,

De peu de bien il se contente;

Car il chérit sa pauvreté.

Qu'on cherche l'or et qu'on le gagne Au prix de cent crimes divers,

Il reste, lui, sur sa montagne, Maître joyeux de l'univers.

Et, pour ceux qui aiment l'allégorie, nous citerons encore cette pièce, de même origine que la précédente :

Je connais une citadelle ;

Un roi muet y tient sa cour Dans une pompe solennelle,

Et jamais ne monte à la tour.

Une garde invisible épie Autour de ses riches salons,

Et la cascade tombe en pluie,

Du haut des étranges plafonds.

Ce qu'au sein de chaque planète L'œil bleu de la cascade a vu,

Son murmure le lui répète Sans être jamais suspendu.

Dans l'onde vive et salutaire Il baigne ses membres sacrés,

Et dans le sang clair de sa mère Ses rayons brillent épurés.

Jadis une vague marine A déposé là ce castel;

Il tient ferme sur sa racine, Empêchant l'essor vers le ciel.

Dans la cité profonde et noire Un pacte unit tous les sujets;

.Comme un étendard de victoire,

Le nuage tlotte aux sommets.

Une immense foule se pousse Vers le seuil du donjon fermé;

Chacun d'une voix tendre et douce Appelle le roi bien-aimé.

Tous par lui se sentent revivre,

Il les captive et les confond,

Et, dans l'ardeur qui les enivre,

Ils ne savent plus ce qu'ils font.

Quelques-uns, pourtant, dans le nombre, Craignent ses dons comme un fléau,

Et travaillent au sein de l'ombre A miner l'antique château.,

Le travail lève le mystère Et rompt seul son banc redouté ;

La roche se creuse et s'éclaire Du soleil de la liberté.

Il n'est abîme ni muraille Que l'homme ne puisse forcer ;

Qui du bras et du cœur travaille Poursuit le roi sans y penser,

Il l'arrache enfin à son trône,

Il ameute Esprits contre Esprits,

Il apprend au tlot qui bouillonne A jaillir vers les cieux conquis.

Le personnage du mineur; type austère, religieux, profond, convenait à Novalis. Cette âme où l'idée de Dieu fermente et bout, ivre de naturalisme, devait s'éprendre de prédilection pour la poésie des mines. Comment ce monde merveilleux et bizarre, avec ses cavernes d'or et de pierreries,, ses labyrinthes inexplorés, ses gaz mystérieux, ses stalactites et ses superstitions, n'aurait-il point tenté une imagination si passionnée de mysticisme, et qui se plait incessamment à combiner ensemble la poésie et la philosophie de la nature?

« Il y a dans les métaux et les pierres précieuses, comme dans les plantes, une multitude de forces diverses et d'éléments qui ne nous deviennent sensibles que lorsque nous sortons de l'espèce 1 d'isolement où la vie ordinaire nous tient : ce qui arrive nonseulement dans l'état magnétique, mais encore dans l'état ordinaire chez certaines organisations nerveuses. »

Tout Novalis est dans cette phrase.

Autre part il écrit :

« Des dispositions, des sensations indéfinies, voilà ce qui nous rend heureux, le sentiment, le défini, n'est rien. >

De cette pensée exprimée et développée dans un de ses plus merveilleux fragments (1) découle la poétique de Novalis. On comprend ce que sera son romantisme; ce qu'il cherche et ce qu'il produit : une sorte d'action indirecte,

(1) Novalis, 2e partie, page 132, de l'édition publiée par Tierk et Frédéric Sehlegel.

presque absolument musicale. A une âme éprise d'un idéal impossible, toute plasticité répugne. La subjectivité du poëte, seule compte ; une forme essaye-t-elle de s'en détacher, vite on la ramène à soi, on la retire, brebis égarée, de la circulation, pour la faire rentrer au bercail. Car il n'y a de mystère que dans l'indéfini, l'indéfini seul laisse à la fantaisie son libre espace. La fantaisie, principe et fin de toute poésie est fille de l'indéfini. Qui s'évertue à compléter, par là même se restreint, perd en infini ce qu'il gagne en précision caractéristique. La forme primitive sort de l'arabesque, ut pictura poesis ! C'est maintenant à la poésie de s'enrouler à son tour à la manière de cette ligne qui jaillit, s'entortille, s'enguirlande, s'épanouit, se recourbe et se perd en variations, en inflexions, en modulations musicales. De là cet élan des romantiques vers la musique, l'instrumentale surtout le plus romantique des arts : voyez Hoffmann.

« L'amour ne pense qu'en mélodies, la poésie est trop loin pour lui, l'harmonie des sons peut seule exprimer ce qu'il désire, embellir ce qu'il veut. »

Ainsi pluf: de contour, de forme proprement dite, la pénombre, le crépuscule si favorables aux^rêveries, aux sensations, la mesure étant hors la loi, il ne faut compter sur rien d'achevé, de parfait, de composé. A une poétique d'infini, de mystérieux, d'insondable, ce qui répond, c'est le nuageux, le flottant ; l'étude sévère du motif, la déduction formelle nuiraient nécessairement, au caprice génial, comprimeraient l'essor. 'On veut en même temps et dans la même œuvre obtenir tous les effets de la poésie; être épique, être mystique et lyrique à la fois, mêler le roman au conte bleu, comme dans ce Henri d'Ofterdingn, le plus curieux ouvrage de Novalis, un livre à part sans aucun doute, un pot-pourri de génie, sinon une œuvre.

VI

HENRI HEINE

1

Que de nuances dans le romantisme ! Novalis est romantique et H. Heine aussi. H. Heine, si je ne me trompe, débuta au déclin de la période et vit éclore sa poésie aux derniers rayons du soleil d'Arnim et des Schlegel. Quoi qu'il fasse pour renier cette origine, l'auteur des Reisebilder en subira l'influence jusqu'au dernier jour. Romantique défroqué, oui, sans doute ; mais, heureusement pour lui, l'instinct originaire a persisté. Même en ses derniers écrits, il n'est point rare de trouver çà et là maint passage qui ne respire que fantaisie et grâces naïves ; peu s'en faut que vous ne le preniez alors pour un modèle de simplicité, pour un coeur d'enfant, tant il a l'air de croire à l'existence de ces elfes et de ces kobolds, d(,, ces nixes et de ces fées dont il conte les histoires avec un si délicieux abandon. D'ordinaire, l'illusion ne se prolonge guère au delà d'un paragraphe ; au détour du feuillet, vous rencontrez le faune qui ricane ; là même, selon nous, est la principale originalité de M. Heine. Dans la phalange romantique proprement dite, H. Heine n'eût jamais figuré au premier rang. Pour l'imagination et les idées,

Arnim, Novalis, Bettina elle-même, garderont toujours sur lui une incomparable supériorité. La grande habileté de l'auteur des Reisebilder est d'avoir su se faire un romantisme critique dont mieux que tout autre il possède le secret en Allemagne. Marier l'élément naïf de la poésie du moyen âge à l'élément négatif des sociétés modernes, manipuler du soir au matin les principes les plus contraires, mêler Arnim à Byron, Novalis à madame Sand, prendre même quand on peut un aiguillon il Voltaire, tel est, j'imagine, le procédé. On a comparé la prose de H. Heine à un paradis terrestre, pour la richesse et le luxe de la végétation. J'admets volontiers le paradis terrestre, à condition qu'on n'oubliera pas le serpent.

Il y a quelques années, M. Gutzkow, ayant à rendre compte du Salon, petit livre de l'auteur des Reisebilder, prétendait J voir dans Henri Heine une espèce de prédicateùr essayant ! sur un auditoire de poupées l'effet de son sermon. Naturellement, nous Français, nous étions les poupées, tandis que le vrai public, au contraire, le public lettré, intelligent, le seul ) public capable de goûter l'esprit du poëte, siégeait de l'autre ; côté du Rhin.

On sait maintenent que penser sur les démangeaisons voltairiennes de l'ingénieux humoriste; nous demanderions tout simplement à retourner la phrase, et nous dirions que, dans ce qu'il écrivait pour l'Allemagne vers cette période de son existence, H. Heine songeait beaucoup trop à nous, à nos journaux, et que tant de belles chansons, éparpillées au vent de la patrie, sont en définitive pour ces gens auxquels il a l'air de tourner le dos. Que de choses, dans cette poésie d'enfant gâté, mises là uniquement pour qu'elles nons reviennent ! On cite certains passages des tragédies de Racine où le temps d'arrêt, nettement accusé, indique le coup d'éventail à la Montespan, dont Hermione et Bérénice trou-

vaierit on ne peut plus naturel d'entremêler la période. Je noterais ainsi, au besoin, dans les dernières poésies de H. Heine, tel endroit où l'auteur cherche furtivement si nous dressons comme il faut les oreilles, et si l'écho produit l'effet voulu. De M. Gutzkow, qui prétend que l'auteur du Salon n'a que l'Allemagne en vue, alors qu'il s'adresse à un public français, ou bien de nous, qui soutenons le contraire, qui donc a tort? Franchement, nous craignons que ce ne soit H. Heine. En effet, on ne renonce point sans de graves dommages aux conditions essentielles de la langue dans laquelle on écrit. Il est de ces qualités faciles et légères, de ces grâces enjouées, de ces malices, passez-moi le mot, de ces espiègleries de style, auxquelles le génie de la langue allemande, avec son habitude de l'infini, ne saura jamais se prêter. Goethe le sentait bien, mais qu'y faire? En pareille occasion, le mieux est de se résigner, et, quand on ne peut faire Candide, d'écrire Faust, je devrais ajouter pour la circonstance, le Livre lyrique (das Buch der Lieder). Il n'y avait qu'amour et printemps dans ce mince volume, et cependant H. Heine rencontra-t-il jamais si agréable inspiration ? C'était élégant et vif, sentimental avec la pointe d'ironie, vaporeux, tendre, printanier, un peu souabe. Ces pauvre Souabes ont pourtant du bon, quoiqu'ils descendent en droite ligne de Jean-Paul et de Schiller, morts augustes dont les vivants ne veulent plus.

Que n'a t'on pas dit de Heine dans la littérature moderne?

« Ses admirateurs:écrit Tieck, prouvent une chose, qu'ils ne savent pas le premier mot de notre vraie littérature. »

Ce qu'il a de mieux, en effet, lui vient des romantiques, qu'en somme il passa sa vie à turlupiner, et pour cause ; ses lieds sont un écho de Goethe.

« Et quelle suffisance, c'est encore Tieck qui parle, quelle abcence de goût! quelle grossièreté dans l'ironie! quelle monotonie ! Que dire après cela de la pauvreté des gens qui l'imitent! »

bEUX lÈME PARTIE

ÉTUDES DIVERSES

i

GOETHE. — NAPOLÉON A ERFURTII.-

JEAN-PAUL RICHTER.

1

GOETHE. — LES POÉSIES (1).

GOETHE POÈTE LYRIQUE. — LE LIED POPULAIRE. — AU MOYENAGI. — LE LIED LITÉRAIRE. - GOETHE ET SCHILLER. — WEIMAR ET L'ÉCOLE DE GOETTINGUE. — KLOPSTOCK. — BURGER.

Quand on étudie l'histoire du développement intellectuel en Allemagne depuis le commencement de la réformation jusqu'à la renaissance des lettres, vers le milieu du XVIIIe siè-

1 Il va sans dire que je m'en tiens à ce titre volontairement restreint. On peut voir, pour l'ensemble de l'homme et du poëte, l'étude mise en tète de ma traduction de Faust (édition Charpentier). Je ne veux ici que donner une idée des Ballades, des Élégies romaines; et surtout montrer comment, à certains moments, l'art remonte aux sources, comment les Goethe, les Mozart (dans la Flâte enchantee) savent s'y prendre pour régénérer à leur profit, le motif populaire.

cie, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'instinct rétrospec. tif qui parle au cœur de cette dernière période, et l'entraine, par-dessus deux siècles d'avortements qu'elle saute à pieds joints, vers un passé dont elle entreprend comme la reproduction immédiate. Les principes proclamés à cette époque au nom de la littérature nationale touchent de plus près au XVlle qu'au xvie siècle, et, dédaignant toute espèce de filiation avec les doctrines ayant cours naguère, se rattachent d'un commun élan aux écoles de Nuremberg el de Wittemberg (1). Loin de continuer Opitz ou Lauernsteiu, Goethe renoue à Luther sa filiation. Aujourd'hui, la question paraît toute simple. Il s'agissait, non de restaurer le xvie siècle en son ensemble, mais de retremper dans son esprit la forme qu'on avait sous la main. Le lied populaire allemand devait trouver en Goethe sa plus aimable, sa plus! haute, sa plus complète expression. Le grand poëte, dont Tin-i telligence rayonne sur tous les points de l'art, ne pouvait! négliger celui-là. Goethe ne se borne point à s'inspirer du' modèle ; il le reproduit, il le façonne; la plupart de ses chefs-' d'oeuvre en ce genre, ses lieds en manière de romance pari exemple, sont comme autant d'échos perdus, de mélodieuse réminiscences des poésies populaires. Il va même plus loin ; ^ il ne se fait pas faute, chaque fois que l'occasion s'en prê-i sente, d'emprunter à l'original, ici un vers, là une strophe, On dirait de capricieuses variations où le maître ne se ta-sc! pas de ramener le thème par les plus charmantes fantaisies, les plus ingénieux faux-fuyants. Ainsi, grâce à lui, grâce au t chantre naturel et divin, au lyrique allemand par excellent -c, le vieux lied se renouvelle, et, transformé au moyen de l'art,

(1) Voir dans notre traduction des poésies de Goethe, la pièce intitulée : Explication d'une vieille gravure sur bois représentant lit mis- sion poétique de H ans Sachs.

régénéré, illustré, trouve des ressources originales, inconnues, dans une exécution prestigieuse. L'idée populaire, le diamant brut, rencontre en Goethe son grand artiste, son lapidaire florentin, son Benvenuto, qui le polit, l'enchâsse et le fait miroiter au soleil. Novalis a dit vrai : la poésie est une couleuvre merveilleuse, une belle dame serpentine, pleine de caprices imprévus et d'inexplicables fantaisies. Aujourd'bui, vous l'entendez secouer ses clochettes d'argent et carillonner dans l'herbe les plus jolis airs, et, demain, elle va se taire et s'endormir d'un sommeil léthargique, jusqu'à ce que le ma-gicien la réveille. Cette fois encore, Goethe fut le magicien.

De tous côtés les tentatives se multiplièrent ; les chants populaires de Herder, le Knabe-Wunderhorn aidèrent puissamment à cette renaissance du lyrisme, à laquelle contribua aussi pour sa part le musicien de Goethe, Reicbart.

Les mouvements littéraires se ressemblent tous, quant aux manœuvres qu'on met en jeu pour assurer leur action immédiate. Ce qui s'est passé en France vers les dernières années de la Restauration arriva alors en Allemagne. L'importation étrangère eut son temps; les esprits directeurs, sur qui pesait la responsabilité de l'entreprise, s'aidèrent de tout ce que le génie exotique pouvait leur fournir- de propre à la circonstance. On fouilla le vieux Nord, on demanda au jeune Orient ses merveilles, et l'ardeur des néophytes forçant l'autorité des maîtres, l'imitation renchérissant de beaucoup sur l'exemple, il en résulta, comme chez nous, de monstrueux essais qui durent aussitôt disparaître. Cependant, on peut dire que la forme allemande n'abdiqua point un seul instant sa souveraineté, et que, de tant d'éléments divers évoqués pendant la crise, il ne resta que peu de chose sur le sol national. Le sonnet lui-même, le mode le plus usité des partisans de l'infusion étrangère, ne put s'établir qu'àgrand'peine, et le succès dont il jouit à cette occasion ne saurait se com-

parer à l'espèce de. popularité où, Flemming et. Gryphius l'avaient mis au XVIIe siècle. Les événements qui agitaient l'Europe, plus encore peut-être que l'impulsion naturelle, entraînèrent Goethe vers l'Orient. Le vieillard altéré de lyrisme se réfugia par la pensée aux sources fraîches des kalifes, aux jardins enchantés du soleil, et les lieds du Divan s'écoulèrent de ses lèvres tout imprégnés du fatalisme de Mahomet, roses de Bagdad eSeuilIéeS) essences énervantes du harem distillées pour la première fois à l'alambic du génie !

Le lied vient du peuple, et il y retourne avec les chansons de Marguerite et de Claire, les hourras de Koerner, les élégiaques mélodies d'Uhland, en un inot,-sous toutes les formes qu'il adopte au moyen âge. Le lied retourne au peuple comme la rosée au fleuve, après avoir passé par le soleil. Au xvie siècle, son caractère national se perd, il dégénère ; c'est l'époque où le goût italien et français fait invasion. Les associations musicales se forment, les maîtrises s'instituent; voici les querelles de mots qui commencent avec Hans Sachs et ses confrères de Nuremberg ; voici les solennels débats qui s'ouvrent.

II

Que !a veine populaire se' répande; les temps viendront où le génie nouveau saura mettre à prolit tant de fragments, tant d'inspirations dispersées à tous vents, où la muse allemande fera sa gerbe; et le grand pontife de cette régénération, Goethe, en réhabilitant le lied populaire, ne se contentera pas d'en caresser la forme et d'en polir avec un art de lapidaire le contour lumineux. Le poëte ira plus avant dans l'esprit des siècles. Le lied étant l'unique mani-

festation da sentiment populaire au moyen âge, Goethe fera dan? la masse un triage immense : il choisira çà et là quelques épis de luxe pour les cultiver aux heures de loisir dans un petit enclos tout spécial; puis, s'emparant du reste à larges brassées, il l'enfermera dans quelque grenier gigantesque et profond. Vous retrouvez dans Faust, par exemple, toute la mythologie du Nord. La nationalité poétique allemande se concentre là tout entière, comme dans les Niebeluugen la nationalité héroïque et barbare; et je ne parle pas ici des caractères principaux, mais de certains dé-tails cachés, de certaines créations secondaires, et qu'il faut renoncer à comprendre, à moins d'en aller chercher le sens dans le cœur même de la tradition où Goethe les a trouvés. Témoin, par exemple, ce fameux preneur de rats de Hameln, der Rattenfanger zu Hameln, qu'on rencontre dans les appendices du poëme, ce personnage mystérieux si étrangement marqué du caractère à la fois mélancolique et narquois de la sorcellerie. « Quel est cet homme bizarre? il porte le mal sur son enseigne, il siffle, mais d'un ton si farouche et si avisé ! » Le voyez-vous traverser la ville en sifflant, et tous les enfants qui jouent sur la place de l'église, tandis que les vieillards sont à l'office, se laissent ravir à ses sortiléges et le suivent hors des portes, sans se douter que l'étranger maudit les enlève pour jamais à leurs familles?

Après Marie, la puissance que la poésie populaire, au moyen âge, invoque avec le plus de ferveur et de persévérante dévotion, c'est la Mort. Vous la retrouvez partout, dans les pompes du sanctuaire et sur les tréteaux des carrefours, sous les rideaux de l'alcôve où dort la châtelaine, et sous l'ombre immense de ces grands bois où le comte Éberhard de Würtemberg chasse au milieu de sa meute endiablée. La Mort est une des inventions les plus originales du catholicisme. Ce' squelette vivant s'associant à nos passions,

à nos travaux, à nos plaisirs, intervenant dans nos douleurs, dans nos misères, jusque dans nos querelles domestiques ; ce voisin toujours prêt à se rendre au premier appel, ce compagnon moitié goguenard, terrible en même temps et familier, parfois grotesque, devait frapper au plus haut point l'imagination populaire. Elle berce avec la nourrice l'enfant qui vient de naître, assiste au rouet la pauvre filandière, vient s'asseoir à la veillée autour de la table où la famille se rassemble, et, tout en devisant galamment, serre la main au vieillard, cligne de l'œil du côté de la jeune fille qui tousse, ou présente les dés au jeune homme impatient. Habile à se déguiser, ù prendre en un instant l'air et le costume du rôle qu'il lui plaît de jouer, vous la retrouvez sans cesse et partout sur les traces de la vie ; elle en est comme l'ombre. C'était là pour l'humanité un personnage nouveau. Le squelette devait réussir au moyen âge, il devait réussir (qui le croirait?) par la forme. Ce moyen âge a des goûts bizarres. On recherche, à coup sûr, moins le symbole religieux qu'on ne se passionne pour ce personnage nouveau, pour cette bizarre poupée qu'on affuble à loisir de tous les oripeaux entassés pêle-mêle dans le grand vestiaire de l'univers, et qu'on lance à toute occasion (véritable deus ex machina, . moyen de contraste et de péripétie s'il en fut) dans la pièce de marionnettes de l'existence humaine. On dirait un concert unanime, un hosannah sans fin que tous les arts entonnent à sa gloire. L'orgue lui chante ses hymnes les plus beaux, le peuple invente des poëmes à son intention, et la peinture n'a pas une fantaisie qui ne soit pour cette royale patronne.-Il faut dire qu'elle est alors dans toute sa jeunesse, dans toute sa vitalité plastique. Les temps nouveaux ne l'ont jamais vue telle, et, si l'action n'a rien perdu de son infatigable puissance, la figure poétique, le personnage s'est de nos jours bien effacé.

Une jeune fille est à cueillir des pâquerettes dans son jardin, lorsque tout à coup la Mort, écartant les ramures d'une haie d'aubépine en fleur, se présente à ses yeux et lui dit : « Je viens te prendre. » La jeune fille pâlit et s'épouvante ; son bouquet lui tombe des mains. Elle veut fuir, mais un ascendant irrésistible la retient là, palpitante comme l'oiseau sous le regard qui la fascine. Elle pleure, elle sanglote, elle supplie, se roule aux genoux de la Mort, lui parle de sa mère, de ses quinze ans, de son jardin et de ses fleurs. Peine inutile ; la Mort ne veut rien entendre. Cependant, une lutte s'engage, lutte cruelle et désespérée, où la jeune fille succombe, et la Mort, sans laisser voir plus de contentement de son triomphe qu'elle n'a montré d'embarras tout à l'heure, la Mort, toujours impassible et sûre d'elle-même, étend alors sa douce victime sur le gazon, et lui va cueillir près du ruisseau quelques fleurs, qu'elle tresse à la hâte en psalmodiant ce refrain, dernière strophe du poëme : >

La couronne Que je donne

S'appelle la mortalité t.

Prends-la, vierge de pureté..

Tu ne seras pas la dernière Qui la portera sur son front.

Autant il en nattra sur cette froide terre,

Autant avec moi danseront,

Pour qu'un jour aussi je leur donne

La couronne!

On trouve dans un poëme de Regenbogen une des plus anciennes représentations de cette idée, reproduite sous mille formes différentes et dans des volumes sans nombre presque toujours ornés de gravures sur bois. Dans une de ces plan-

(1) En allemand Sterblichkeit.

ches, on voit un prêtre qui gesticule en chaire ; et tandis que le vieillard prêche aux hommes le néant de l'existence, la Mort, joignant l'exemple à-la morale, s'évertue de son mieux, et mène d'un pied hardi, sur les dalles du sanctuaire, sa danse accoutumée, sa danse universelle, qu'un prêtre ferme justement. — Dans un autre livre, où figure une longue suite de vignettes, la Mort apparaît constamment avec un instrument de musique. Tantôt c'est la viole d'amour, tantôt la flûte ou la guitare. Elle donne des sérénades au clair de lune, cachée sous les tilleuls en fleur, et fascine la jeune dame qui saute à bas du lit à sa voix, et, tiède encore des moiteurs du sommeil, livre au froid de la nuit son épaule blanche qui frissonne; ou, vaillant ménétrier, debout sur un tonneau, elle racle avec frénésie, animant au plaisir fillettes et garçons, qui se laissent choir tout essou- flés dans la tombe. Mais la plus complète de ces imaginations fantastiques, de ces œuvres macabres, est un poëme en bas allemand, imprimé à Lubeck en 1496 , et qui contient soixante-huit gravures. Tous ceux qui doivent prendre part à la danse s'efforcent de s'excuser; la Mort, impassible, réfute leurs arguments en quelques mots auxquels pas un ne réplique. Le pape seul (prérogative suprême attachée au chef spirituel de l'humanité), le pape seul a le droit d'interpeller deux fois le squelette. Assemblée curieuse où la vie n'a pas manqué de se faire représenter par de nombreuses députations prises dans tous les rangs ; conclave universel où se retrouve, du sommet à la base, l'édifice politique du moyen âge, cette indissoluble hiérarchie qui se maintient même en présence de la Mort. Voici l'ordre dans lequel sont rangés les personnages de la scène : le Pape, l'Empereur, l'Impératrice, le Cardinal, le Roi, l'Archevêque, le Duc, l'Abbé, le Templier, le Moine, le Chevalier, le Chanoine, le Bourgmestre, le Marchand, la Nonne cloîtrée, l'Homme de justice, le Maître ouvrier, le

Paysan, la Béguine, le Courtisan, la Vierge, l'Archer, et, comme toujours, la Nourrice avec son nourrisson. Cependant, les convives assemblés comprennent la solennité du moment : en face de la Mort, leurs dernières illusions se dissipent; on avoue ses fautes et ses crimes, on implore une prolongation d'existence, et, toute chance de salut évanouie, on se recommande à la miséricorde divine. La Mort, de son côté, poursuit sa tache et leur adresse une réprimande profonde, disant que, s'ils se sentaient la conscience pure, ils n'auraient point à trembler devant elle, puis, à la fin, les console à sa ma"mère, en leur rappelant que son blâme n'atteint pas l'individu, mais l'espèce humaine. — La danse des morts, représentée par Johann Klumber sur le mur du cimetière des Prédicateurs, à Bâle, remonte à 1431. Celle de l'église de Sainte-Marie, à Lubeck, du même auteur, date de 1403. 'Sous cette peinture, on lisait autrefois plus d'une poésie, plus d'un lied expliquant les attitudes pittoresques et les sentiments des personnages, entre autres ces deux vers si naïfs, écrits sous le berceau d'un enfant que la Mort venait prendre pour l'entraîner dans le terrible divertissement : « 0 Mort, comment dois-je entendre ceci? Tu veux que je danse, et je ne . puis marcher encore ! »

Nous professons un respect inaltérable pour la majesté toute sacrée dont Klopstock revêt son inspiration, mais qu'il nous soit permis, en saluant le maître, de passer l'école sous silence. L'école de Klopstock ! Dieu sait quels bardes sublimes elle a produits ! Klopstock est le classique, l'homme de la renaissance littéraire, s'efforçant d'appliquer à la poésie les catégories d'Aristote, et réduisant le lyrisme moderne aux trois uniques formes que l'antiquité consacre : l'ode, l'hymne, le dithyrambe. La réaction systématique de l'auteur de la Messiade pouvait néanmoins offrir son utilité, en tant que rappelant la forme à une certaine concentration ; mais il

fallait ne point s'en tenir là, et surtout se bien garder de prétendre ériger en réforme une simple question de maîtrise.— Klopstock eut donc son école et ses imitateurs; le lied se fit classique. De cette époque date en Allemagne le règne d'Ana- créon. Le lyrisme déserte les sources nationales dont nous avons parlé, ces larges sources vives où la poésie nouvelle de- vait puiser à pleine coupe, et se perd en toute sorte de platitudes mesquines dignes de nos petits poëtes du XVIIe siècle. Que sont, en effet, ces élucubrations anacréontiques, si vous les comparez au moindre lied de Hagedorn ou de Günther?... Klopstock lui-même ne comprend rien aux conditions du lyrisme allemand. Il lui manque l'oreille, il lui manque le sens de la mélodie, et je n'en veux pour preuve que l'antipathie insurmontable qu'il nourrissait d'enfance contre la rime ; disons en passant que la rime eut son tour, et se vengea de lui furieusement lorsqu'il voulut, plus tard, écrire ses chants sacrés.

Mais patience ! Le vrai lied allemand ne tarda pas à sonner sa fanfare de résurrection, splendide fanfare dont la note éclatante eut bientôt étouffé le rhythme languissant et les tristes mélopées des bardes et des anacréontiques. Nous voulons parler de la pléaide de Goettingue, et surtout de Bürger, qui s'en fit l'étoile principale. Bürger rend au lied abattu dans la fange et rampant terre à terre ses deux ailes de papillon, ses ailes d'elfe, qui le portaient autrefois vers le soleil : la rime et la musique. Bürger donne l'élan au retour de l'Allemagne vers les rives de la poésie nationale. Il prêche- d'exemple cette croisade dont un autre que lui sera le héros. Le poëte inspiré de Lénore joue le rôle de précurseur dans ce grand mouvement littéraire que le chantre heureux de Faust et de Marguerite viendra consommer. Goettingue prépare Weimar.

Tandi3 que Bürger éveille dans sa poitrine l'écho profond.,

sympathique, puissant, des anciens lieds populaires, et se place comme un centre de résonnance au milieu des traditions de tous les pays du Nord, survient Schiller avec son dithyrambe fastueux, ses sentiments bourgeois entonnés sur le mode pindarique, sa prosodie opufente et déclamatoire, et la tentative des poëtes de Goettingue en reste là pour le moment. Schiller n'est point un lyrique dans la pure acception du mot. A défaut de ses lieds, qui sont des odes, de ses odes, qui sont des dithyrambes, de ses dilhyrambes, qui sont des épopées ou des symphonies avec chœurs, la critique qu'il a publiée des poésies de Bürger démontrerait clairement que l'auteur de Wallenstein et de Guillaume Tell ne se fait pas une idée du genre. N'importe ; les poésies de Schiller eurent leur temps, on se laissa prendre à ce pathos magnifique , à cette loyauté chevaleresque ; le fond, un peu contre l'habitude, emporta la forme cette fois. Personne n'imagina que l'auteur de la Cloche et de Fridolin, en dépit de ses allusions à la France, de ses velléités politiques et de son germanisme effervescent, fût un lyrique moins national que Bürger, Hagedorn, Günther, et tous ceux qui se rattachaient par Luther à la vieille Allemagne. Il y eut aussi dans cette adoption générale plus d'une circonstance particulière. L'intérêt qui devait entourer un grand poëte tel que Schiller, son air mélancolique et souffrant, son enthousiasme si honnête, si généreux, si vrai, en un mot l'appareil extérieur ne manqua point de jouer son rôle. Pour dissiper le charme, il fallut que l'imitation s'en mêlât. Les imitateurs ont cela de bon qu'avec eux on n'a point à craindre les prestiges : dès qu'une forme défectueuse leur échoit, ils ont bientôt fait de vous en montrer tous les vices ; ce que le génie maintenait tombe alors de soi-même. C'est juslement ce qui advint de la forme lyrique de Schiller.

III

La ballade de Goethe porte en elle un caractère mystérieux qui n'a rien de mystique, deux conditions dans l'art qu'il ne faut pas confondre, celle-ci résidant tout entière dans l'étoffe même du poëme, celle-là dans la manière de le traiter. Le mystérieux des ballades de Goethe ressort presque toujours de l'arrangement des choses, de la mise en scène. Le poëte a son sujet, ses figures, dont il sent les actes et les passions se mouvoir en lui ; il avise alors un moyen nouveau qui consiste à mêler ensemble tous les éléments; lyrisme, épopée, drame, il dispose à son gré, et selon le caprice de son imagination, des trois formes fondamentales de la poésie ; souvent même, le refrain, ramené avec art au bout de chaque strophe, tout en introduisant dans le vers ce nombre caractéristique, ce rhythme musical que Beethoven admire {1), vient donner à l'expression de la pensée un tour original de plus.

Deux enfants au fond d'un antique manoir féodal environné de bois et de forêts profitent d'un moment où leur père est à la chasse au loup, et leur mère en son oratoire à prier Dieu, pour introduire un vieux barde dans une des salles solitaires du château.

Le vieux barde se met alors à leur chanter sa complainte

(1) « Les poésies de Goethe, disait Beethoven, exercent sur moi une grande influence, et cela, non pas seulement par leur contenu, mais aussi par leur rhythme. Je me sens inspiré et porté à composer par. cette langue, dont on dirait que des Esprits ont ordonné la sublime architecture, et qui porte en soi déjà le secret des harmonies. » Ces paroles de Beethoven à Bettina seraient une excellente introduction à la lecture des poésies de Goethe.

historique : un comte, au moment où les ennemis investissent sa forteresse, enterre ses trésors et s'enfuit, emportant dans les plis de son manteau une fille encore en bas âge.

L'illustre vieillard court le monde sous l'apparence d'un pauvre barde réduit à mendier son pain. Cependant, l'enfant croît, précieux fardeau.

A mesure que les ans s'écoulent, le manteau se décolore et s'use; la jeune fille, toutefois, est devenue grande et belle, et n'a plus que faire d'un pareil abri.

Passe un chevalier de race princière ; au lieu de jeter son -aumône dans cette main royale, le noble jeune homme l'étreint avec amour et la demande au père, qui consent à la lui donner.

La jeune fille alors se sépare à regret de son père ; lui cependant s'éloigne, et, solitaire, poursuit sa route, errant à travers, le monde. — De ce moment, le barde change de rôle; le vieux comte, c'est lui, lui-même ; il parle désormais à la première personne, en son propre nom. Il bénit les enfants, et dès lors on devine non-seulement qu'il est ce comte dont parle la complainte, mais que les enfants sont ses neveux, que la princesse est sa fille, et le chasseur princiér son gendre. Le dénoûment se présente d'abord sous les couleurs les plus riantes. Bientôt la scène se rembrunit. Rentre le père, orgueilleux, superbe, emporté ; furieux de voir qu'un mendiant s'est introduit dans sa maison, il ordonne qu'on le jette aux oubliettes ; les enfants sont effrayés, la mère accourt et supplie.

Cependant, les gardes n'osent approcher du vieillard, tant l'auguste dignité de cet homme leur impose. La mère et les enfants redoublent de prières, le prince dévore un moment sa fureur. (Ne remarquez-vous pas combien la scène est dramatique, musicale surtout, et qu'il y aurait là un admirable finale d'opéra?) Toutefois, sa colère, longtemps contenue,

éclate enfin; le souvenir, de sa race antique et chevaleresque > est revenu au cœur de l'illustre jeune homme, et il a rougi de son alliance avec la fille d'un mendiant.

. Le jeune seigneur éclate en reproches contre sa femme et ses enfants.

Le vieillard, qui jusque-là s'est tenu immobile, ouvre la bouche alors et se déclare père de la princesse, aïeul des enfants,.et antique souverain de la burg dont l'a chassé la race du possesseur actuel. Le cours des choses s'explique naturellement : une révolte à main armée ayant chassé jadis le roi légitime auquel le comte appartenait, la dynastie antique, ainsi que ses fidèles partisans, vient d'être restaurée. Le vieillard confirme l'authenticité de ses paroles en désignant la place où ses trésors sont enfouis ; une amnistie est promulguée aussi bien dans le royaume que dans la burg, et tout se termine par un heureux dénoûment.

Goethe lui-même eut un moment l'intention de disposer pour la musique ce sujet, emprunté à une légende de la vieille Angleterre : « Ce motif me plaisait réellement, écrit-il quelque part; je traçai le plan, j'ébauchai même quelques scènes', mais le travail en resta là. Je souhaite qu'un plus jeune s'empare du sujet, et mette en relief les points lyriques et dramatiques, rejetant la partie épique dans le fond du tableau. Une semblable pièce de théâtre, conçue et traitée avec intelligence par le poëte et par le musicien, aurait, il me semble, quelques droits à prétendre au succès. »

Les ballades de Goethe ont une signification historique et se rattachent à la levée de boucliers de 1797. Les ballades de Schiller naquirent vers le même temps et de la même inspiration, de ce besoin commun de lutte et de rénovation qui possédait les deux vainqueurs. Après s'être rencontrés dans r Almanach des Muses, Almanach des Furies (Furien Almanach), comme l'appelait Nicolaï, après avoir bafoué ,de con-

cert, dans les Xemes, les ridicules et les tendances de toute une école de pédants et de rimeurs insipides, Goethe et Schiller, poursuivant d'un point de vue plus sérieux et plus digne la lutte engagée par la polémique, commencèrent dans leurs ballades cette association du génie pour l'exploitation de la pensée, grâce à laquelle ils devaient obtenir plus tard au théâtre de si fiers résultats.

« Il faut, disait Goethe, après ces frivoles escarmouches des Xenies, il faut maintenant aborder des sujets plus élevés et, sous la forme du noble et du beau, montrer à nos antagonistes confondus notre nature de Protée. » Personne plus que Schiller n'était fait pour comprendre ces paroles. Donc, leur activité se concentra sur deux genres principaux, l'épopée et le drame, objets uniques désormais de leurs méditations en commun, qui donnèrent lieu çà et là à plus d'une forme dérivée et comme flottant indécise entre les deux espèces. C'est vers cette époque justement que tombent les ballades. Et peut-être serait-ce une étude assez curieuse de voir ces nobles intelligences diversement préoccupées d'une même idée, et subissant, chacune selon sa nature, l'influence des temps et de l'histoire. Depuis ses premiers essais en poésie lyrique, Schiller nourrissait le projet d'écrire une petite épopée romantique, s'imaginant ne posséder aucune des dispositions nécessaires à l'art dramatique. « L'épopée, écrivait-il, voilà ma véritable vocation ; » et il ajoutait d'un ton modeste : « Bien entendu que je ne parle pas ici de la grande épopée. » Cette idée le tenait si fort à cœur, qu'après avoir terminé ses études sur la guerre de Trente ans, il demeura incertain s'il n'écrirait point un poëme de Gustave-Adolphe plutôt qu'une tragédie de Wallenstein ; on dit même que, lorsqu'il traduisait Virgile en 1792, ses études du poëte latin n'avaient d'autre but que de l'amener à une connaissance approfondie, technique du genre, à une sorte

de poétique dont il comptait faire usage dans un poëme de Frédéric le Grand, lequel poëme, s'il faut en croire les récits du temps, n'eût été pas moins qu'une épopée dans les formes. En 1795, Schiller était encore tellement indécis sur la tendance à prendre, que sans M. de Humboldt il courait grand risque de tourner pour toujours le dos au drame, et d'aller se fourvoyer dans l'antique dédale de l'épopée homérique. Les conseils de M. de Humboldt agirent vivement sur Schiller, qui revint peu à peu à son drame dès longtemps projeté de Wallenstein.

Il en était là, et Goethe, de son côté, allait se remettre à son Faust, lorsque la fièvre des ballades les prit l'un et l'autre. La ballade procède des deux formes : elle raconte comme le drame ; et il est curieux de retrouver dans les préludes du génie le même ordre, de succession qu'on remarque dans l'histoire des littératures, où le récit populaire, la ballade, sert toujours d'acheminement vers la forme dramatique. La plupart des ballades de Goethe et de Schiller parurent en 1797. Il y eut alors un moment de verve et d'inspiration où la poésie coula comme de source. On cherchait ensemble les sujets, chacun choisissait ensuite le motif qui lui convenait le mieux pour le traiter à sa manière; quelquefois même il arrivait qu'en se jouant on se distribuait la tâche, comme dans les Grues d'Ibicus, dont Goethe écrivit la moitié. Les titres môme indiqueraient au besoin la tendance du génie de chacun : ainsi Fridolin, le Gantelet, le Combat du Dragon, sont plutôt des récits (Ezahlungen), comme les appelle Schiller, tandis que la Fiancée de Corinthe, le Dieu et la Bayadère, la ballade que nous citions plus haut, se rapprochent davantage de l'épopée. Ici, comme dans leurs plus grands chefs-d'œuvre, la physionomie des deux maîtres se dessine distinctement. Schiller a plus d'action, Goethe plus de mesure et de calme. La ballade de Schiller vogue davantage dans les eaux

du drame ; celle de Goethe tient de plus près à l'épopée.

Cependant, Goethe conserve cette supériorité, que lui seul sait varier à l'infini ses modes et ses tons. Ainsi, le Dieu et la Bayadère, la Fiancée de Corinthe, le Chant du Comte prisonnier, Mignon, la Violette, tout en appartenant à l'espèce, sont autant de morceaux marqués d'un signe distinctif. A côté de la ballade épique, littéraire, où le sentiment se revêt de toutes lespompes'de l'art, la ballade populaire, sans ajustement poétique, sans effets de style, toute naïve, concise !

Les ballades de Goethe dans le goût populaire resteront - comme dés modèles de poésie et de science de la forme.

Jamais on ne vit sous un laisser aller apparent, sous une contexture des plus simples, se dérober tant d'art. En quelques vers, le drame se lie et se dénoue; drame attachant dans sa concision laconique, réel, humain dans ses velléités fantastiques, et toujours écrit de ce style des choses faites pour être retenues par cœur.

LE ROI DES AULNES.

Qui donc chevauche ainsi par la pluie et le vent?

C'est le père avec son enfant.

« Mon fils, pourquoi te cacher le visage?

— Père, le Roi des Aulnes! Vois

Son manteau, sa couronne... — Enfant c'est un nuage!

Tu t'abuses reprends courage!

— 0 père! père, entends sa voix!

» — Viens à moi, bel enfant qui rêves !

Je veux te donner un trésor!

Tant de saphirs jonchent mes grèves,

Ma mère a tant de voiles d'or !

» — Père, n'entends-tu point ce que le Roi des Aulnes, M'offre tout bas?

» — Sois en paix! c'est le vent qui dans les feuilles jaunes, Roule son glas !

\*

Il — Viens ! mes filles, pâtes déesses,

A leurs doux chants te berceront ;

Viens ! sous leurs divines caresses Tressaillera ton jeune front.

» — Ses filles ! Père, vois frissonner leurs épaules.

Là, tout près dans ce coin !

» — Sois donc plus calme, enfant, tais-toi, ce sont les saules, Qui pâlissent au loin.

» — Viens donc, enfant, quand je t'appelle Viéns voir mes campagnes fleurir,

Viens ! à ma voix nul n'est rebelle,

Quand j'ordonne, il faut obéir.

» — Ah! père, il me saisit, père, mon heure sonne,

Je lutte, vain effort! »

Le père regarde et frissonne,

Dans ses bras, l'enfant était mort.

Sur ce terrain-là, Goethe reste sans rival. Schiller, qui, dans le style soutenu, admiratif, compte plus d'une pièce, n'a pas même abordé cette variété du genre. A la Fiancée de Corinthe, au Dieu et la Bayadère, au Chant du Comte prisonnier, vous opposerez Fridolin, l'Anneau de Polycrate, le Gafttelet. Mais où trouver dans les poésies lyriques du chantrertïe Thécla rien (

à mettre en présence du Roi des Aulnes, de la 'Cloche errante, de l'Apprenti sorcier ? que sais-je? de la Danse des Morts, grotesque boutade dans le style populaire du moyen âge,

où le linceul du squelette remplace le voile éthéré de la blanche nymphe de Musœus ?

LA DANSE DES MORTS.

« Le veilleur se penche au milieu de la nuit sur les tombes qui blanchissent en bas; la lune baigne tout de sa clarté; on dirait qu'il fait jour dans le cimetière. Voilà qu'un tombeau se remue, puis un autre : une femme en sort ici, là un homme, en linceuls pâles et traînants.

» Tout cela s'agite à cette heure et prétend encore réjouir ses ossements par quelque ronde, quelque sarabande, — tant jeune que vieux, tant pauvre que riche. Cependant, les linceuls embarrassent la danse, et, comme ici la pudeur n'a plus que faire, ils se mettent à les dépouiller, et les linceuls flottent épars sur les tombeaux.

» La cuisse se lève, la jambe brandille; quelles gambades singulières! cela s'entre-choque et clapote comme si des morceaux de bois battaient la mesure. Le veilleur trouve ce spectacle drolatique. Bientôt, le malin, le tentateur lui souffle à l'oreille : « Va! saisis-toi d'une de ces guenilles ! »

» Aussitôt pensé, aussitôt fait! Et vite il s'échappe derrière les portes sacrées. La lune blafarde continue d'éclairer cette danse, qu'ils mènent d'un train effrayant. A la fin pourtant, celui-ci disparaît, puis celui-là; l'un après l'autre a repris son linceul et s'esquive. Et pst ! les voilà sous le gazon.

» Un seul trotte et trépigne, et tape et tâtonne le long des tombeaux. Ce n'est pas un camarade qui l'a si maltraité; il flaire le linceul dans les airs ; il ébranle la porte de la tour, elle le repousse. Heureusement pour le veilleur, elle est bénite et saintement ornée; des croix de métal y scintillent.

» Il lui faut sa chemise ; il n'a pas de répit. Ce n'est pas non plus le temps de réfléchir. Le drôle empoigne les reliefs gothiques et grimpe de gouttière en gouttière. — C'en est fait du pauvre veilleur! il s'avance de volute en volute comme un faucheux.

» Le veilleur pâlit, le veilleur tremble : il rendrait 'volontiers sa guenille. Alors, une griffe de fer — le malheureux n'a que trop vécu ! — s'accroche au pinacle de la tour. La clarté pâlissante de la lune s'est obscurcie, l'horloge sonne un coup, un seul coup, et le squelette tombant se disloque avec fracas.

Le peuple au xvie siècle arrange la tradition selon ses fantaisies. L'imagination populaire emprunte au texte sacré le germe qu'elle se réserve ensuite de féconder, compo. sant, inventant, mêlant son merveilleux à la vérité traditionnelle.

Les Évangiles finiront par lui fournir non-seulement des berceuses pour les petits enfants, mais encore des airs de chasse, des complaintes, et même des refrains de table d'un mysticisme équivoque. La conception de Jésus dans le sein de l'Immaculée deviendra le sujet d'un lied de chasse. Le Saint-Esprit bat les champs du paradis avec l'ange Gabriel, qui lui sert de piqueur

« Le hardi chasseur était en campagne, il voulait chasser sur les hauteurs du ciel. Que rencootre-t-il dans le bois? Marie, la belle jeune vierge... »

Le même sens populaire trouvera le motif d'une berceuse dans l'adoration des rois mages :

« Joseph dépouille son manteau pour en faire à Jésus des langes. Joseph, mon doux Joseph, aide-moi à bercer mon enfant, etc., etc. »

Le lied religieux s'attache de préférence aux mystères qui entourent la venue du Rédempteur. La visitation de l'ange Gabriel en dalmatique de brocart d'or dans cette petite chambre d'Albert Dürer où s'épanouit un beau lis à côté du prieDieu, l'adoration des rois, la conception immaculée, tels sont

les sujets qu'il affectionne. Autre part, il énumère les douleurs de la croix, et, après avoir raconté le coup de lance, termine par ces strophes:

« Ployez-vous, arbres, et vous aussi, rameaux; pleurez, feuillage; et vous, brins d'herbe et gazons verts, partagez la détresse commune.

» Les hautes cimes s'inclinèrent, les rocs gigantesques se fendirent, le soleil voilà sa clarté, les petits oiseaux laissèrent là leurs chansons et leurs cris.

» Les nuages crièrent : « Malheur et désespoir 1 » les montagnes " craquèrent, les portes s'ouvrirent aux morts, et ils sortirent de leurs sépulcres. »

Goethe opposera la parabole des Cerises de mint Pierre à cette inspiration toute naïve du xvie siècle.

« Lorsque, méconnu encore et chétif, Notre-Seigneur allait sur la terre, entraînant après lui de nombreux disciples, qui rarement comprenaient sa parole, il aimait à tenir sa cour en pleine rue, parce que, sous la coupole du ciel, on parle toujours mieux et plus librement. Il laissait là de sa bouche sacrée se répandre sur eux les plus hautes leçons, et, par les paroles et les exemples, faisait un temple de chaque marché.

» Un jour que, dans le calme de l'esprit, il cheminait vers une petite ville avec eux, il vit luire sur le chemin quelque chose qui était un fes à cheval brisé. Aussitôt il dit à saint Pierre : « Lève-moi ce fer. » Saint Pierre ne se dépêchait guère ; il venait d'agiter, chemin faisant, de ces rêves sur le gouvernement du monde, rêves où chacun se complaît. Sur un pareil sujet, le cerveau ne connait point d'entraves. C'étaient donc là ses plus douces pensées. Or, maintenant, la trouvaille lui semblait bien mesquine ; encore si c'eût été une couronne, un sceptre! Mais valait-il done la peine de se pencher pour un fer à cheval? Il se tire alors de côté, et fait comme s'il n'avait pas entendu.

» Le Seigneur, dans sa longanimité, lève lui-même le fer à

cheval, et s'en tient là sans faire semblant de rien. Puis bientôt, lorsqu'ils ont atteint la ville, se dirigeant vers la porté d'un forgeron, il échange sa trouvaille contre trois pièces de monnaie; et, comme il traverse le marché, voyant là de belles cerises, en achète plus ou moins, autant qu'on veut lui en donner pour ses ; trois pièces, et les garde ensuite paisiblement dans sa manche.

» On s'achemina vers l'autre porte à travers plaines et champs ;■ sans maisons, pas un arbre sur la route; le soleil dardait, la chaleur était grande, et-telle, qu'en pareil lieu on eût donné beaucoup pour une gorgée d'eau. Le Seigneur, toujours marchant en avant des autres, laisse à la dérobée tomber une cerise. Saint Pierre aussitôt se précipite, comme si c'était une pomme d'or. Le fruit délecte son palais. Le Seigneur, peu de temps après, envoie une autre cerisette, et saint Pierre de s'incliner bien vite pour la prendre. Ainsi le Seignenr lui fait baisser le dos et se pencher maintes fois vers les cerises. Un laps de temps s'écoule de la sorte; puis, souriant, le Seigneur dit : « Il fallait donc sa» voir te remuer à temps, ta paresse y trouvait son compte. Tel » méprise de petites choses qui va s'évertuer pour de plus pe» tites. »

IV

Le chantre de tant de lieds et de ballades qui ne respirent que printemps et chevalerie attaquer les Souabes ! Goethe se déclarer contre Uhland, contre Schwab, contre toute cette phalange enthousiaste des poëtes de Stuttgart et de Tubinge qui l'adorait à l'égal d'un demi-dieu, 0 l'ingratitude ! Mais Goethe avait de ces retours d'humeur. Le vieux Merlin savait conserver son sang-froid, son ironie, au milieu des mouvements exaltés où les tours de son génie prestigieux entraînaient la peuplade littéraire. L'assentiment des gens, loin de le désarmer, aiguisait sa verve satirique, et toute l'admiration de Hégel et des siens n'a jamais fait qu'il se soit gêné

le moins du monde sur leur compte. Voici ce qu'il écrivait à la date du 4 octobre 1821. Ajoutons que ces lignes bien amères ne devaient point empêcher ces honnêtes Souabes de s'écrier, en le pleurant quelques mois plus tard, que l'auguste vieillard de quatre-vingt-trois ans était mort trop tôt pour la littérature. « J'ai reçu ces jours derniers les poésies de Gustave Pfizer et j'ai parcouru çà et là le volume à moitié coupé. Ce poëte me paraît posséder un talent réel, et en même temps être un bon homme (und auch ein guter Mensch zu Seyn). Néanmoins, cette lecture n'a produit sur moi qu'un assez -pauvre effet, et je me suis hâté de rejeter le volume, car, par ces temps d'invasion du choléra, il faut se tenir sévèrement en garde contre toute influence dépressive. L'opuscule est dédié à Uhland, et j'avoue que, de la région où celui-ci plane, rien de tonique, de fécond, de capable en un mot de subjuguer la destinée, ne me semble devoir sortir. Je ne dirai point de mal de cette production, mais aussi n'y retournerai-je pas. C'est merveille comme tous ces petits messieurs ont su se faire une guenille poético-morale et religieuse dont ils s'enveloppent du reste fort artistement, quittes, si le coude perce un peu, à vous donner la cbose pour une intention poétique. Je vous adresserai l'opuscule en question dans mon premier envoi (la lettre est écrite à Zelter), ne serait-ce que pour le savoir hors de chez moi. » La boutade ne ménage personne, et j'en veux d'autant plus à Goethe de se l'être permise, que sa parole, ayant force d'oracle, devait nécessairement réagir sur les critiques du jour. D'ailleurs, tout ce que Goethe écrit à ce sujet est-il donc bien juste? L'auteur de Mignon et du Comte prisonnier condamnant chez Uhlalld, comme frappé d'impuissance et de pauvreté, un genre sur lequel sa propre imagination s'est exercée avec tant de succès, Goethe ne risque-t-il pas de s'atteindre lui-même?

V

v Les Élégies romaines et les Épigrammes vénitiennes furent, avec tant d'autres œuvres lyriques ou dramatiques, les fruits du voyage en Italie. On sait quelle révolution soudaine et radicale s'opéra chez Goethe dès qu'il eut mis le pied sur le sol antique. Avec la vie nouvelle, une poésie nouvelle. Pour la première fois, il sentit alors combien l'art naïf des anciens diffère du nôtre : « Ils représentaient l'existence, disait-il; nous, nous représentons l'effet ; ils donnaient le terrible, nous donnons la terreur; de là toute cette affectation, ce maniéré ; de là les fausses grâces et l'enflure. »

Le sentiment de la poésie grecque et de ses lois harmoniques s'empara de lui en même temps. Il revint à son Ovide, renoua commerce avec Martial, avec Properce, avec Anacréon, dont l'influence perce dans plus d'une pièce de cette époque; je citerai entre autres VAmow peintre de paysage. Ce fut dans ce sentiment qu'il conçut l'idée de ramener l'élégie et l'épigramme à un point de vue naïf et simple, et d'essayer dans la poésie lyrique ce qu'il exécuta sur la scène pour le drame, qu'il fit remonter, comme on sait, du point de vue historique à la forme pure des Grecs. « En Italie, je me sentis peu à peu soulagé de toute idée mesquine, délivré de toute fausse aspiration, et, à la place du désir qui m'entraînait vers le pays des arts, je sentis le désir de l'art même. J'en avais acquis pleine et entière conscience, et désormais je souhaitai d'y pénétrer à fond. L'étude de l'art, comme l'étude des anciens écrivains, nous donne une certaine consistance, un apaisement de nous-mêmes ; tout en remplissant notre être de sujets puissants, de grandes idées, en se-rendant maîtresse de tous les désirs qui tendaient au dehors, elle couve en se-

cret dans notre sein chaque aspiration digne. Le besoin de communication devient de jour en jour moins absolu ; et ce qui 'arrive aux peintres, aux statuaires, aux architectes, arrive au dilettante studieux : il travaille dans la solitude pour des jouissances qu'il serait à peine en état de partager avec les autres. « Cependant, à cette même époque, un autre dérivatif devait me rendre encore plus étranger au monde : je veux parler d'une vocation décidée pour la nature, vers qui mon propre élan m'entraînait de la façon la plus individuelle. Ici, j,e ne trouvais ni maître ni compagnon, et force m'était -bien de payer en tout de ma personne. Dans la solitude des bois et des jardins, dans l'obscurité de ces appartements sombres, je fusse demeuré complètement isolé, si d'heureuses relations domestiques n'étaient venues me raviver amoureusement à cette singulière époque. Les Élégies romaines et les Épigrammes vénitiennes tombent en ce temps-là. »

L'admirable élégie intitulée Euphrosine indiquerait mieux encore peut-être que les Élégies romaines cette tendance rapportée par Goethe de son voyage en Italie. Là, en effet, cette combinaison naïve d'abord, mais désormais systématique, des deux principes, vous frappe davantage, surtout si de l'idéal poétique vous rapprochez l'événement qui l'inspira.

Cette Euphrosine que le poëte, en gravissant un pic du Saint-Gothard, aperçoit dans les vapeurs d'une nuée incandescente, et qu'il prend au premier aspect pour quelque déesse, n'est autre que Christiane Neumann, jeune actrice dont il avait dirigé les débuts sur le théâtre de Weimar, et qui mourut pendant une course de quelques semaines que Goethe faisait en Suisse.

« Au moment où je venais de me charger de la direction du théâtre de la cour (1791), la troupe eut à regretter un comédien estimable; il se nommait Neumann, et mourut en nous léguant sa fille, aimable enfant de quatorze ans, douée

des plus ravissantes qualités naturelles, et qu'il me supplia d'assister en son éducation dramatique: Le Boi Lear, de Shakespeare, fut le grand succès de la saison: Christiane Neumann, dressée par moi, fit des prodiges dans Arthur, et tous mes soins ne tendirent plus qu'à mettre les autres en harmonie avec elle, d'où je contractai plus tard cette méthode d'observer toujours parmi mes comédiens celui qui se rapprochait le plus de la perfection, et de grouper le mieux possible les autres autour de lui. » Quelques années plus tard, comme il parcourait la Suisse, Goethe apprit que Christiane venait de mourir à Weimar. A cette triste nouvelle, qui l'atteignit au milieu des glaciers, le poëte ressentit une douleur profonde. 11 pleura cette intelligence si vive, ces beaux yeux si doux, ce cœur si simple, et peut-être y eut-il plus que les sentiments d'un père dans les regrets que Goethe donna à cette aimable élève dont il avait serré tant de fois la main aux heures dangereuses des leçons. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de cette fin si mélancolique, reçue au sein d'une nature âpre et sauvage, l'absorba profondément, et vint

pour quelques jours le distraire de l'idée d'un poëme épique de Guillaume Tell qu'il méditait sur les lieux mêmes. « Je lui dédiai l'élégie intitulée Euphrosine ; un souvenir tendre, glorieux, est tout ce que nous pouvons donner aux morts. » Et quel don plus beau pour la jeune élève que le souvenir d'un tel maître ? Goethe a réparé pour Christiane l'injustice des temps, et l'ombre plaintive a dû être apaisée en entendant ces nobles vers qui l'immortalisent, car celui que le"poëte chante, celui-là marche à part dans une forme

qui lui est propre et se joint au chœur des héros.

Si dans les Élégies romaines le poëte donne ses sensations comme elles lui viennent, en n'ayant jamais l'air de se préoccuper de la forme, on en peut dire autant des Épigrammes vénitiennes, espèce de confessions rimées, écrites à la hâte

au crayon sur un coin de son livre. Seulement, ici, la confidence est encore plus familière. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il observe, tout ce qui lui passe par l'esprit, il le note aussitôt, dût la bienséance elle-même en être. quelquefois blessée ; il vous initie à ses ennuis d'auberge, à ses aventures de place publique, à son amour pour une belle enfant qui jongle, et dans laquelle je crois déjà pressentir Mignon. Prenons au hasard cette boutade jetée un matin en se promenant au Lido?

« J'étais étendu dans la gondole, et nous glissions à travers les bâtiments frétés qui attendent dans le grand canal. Là se trouvent marchandises de mainte espèce ; il y en a pour nombre de besoins : du blé, du vin et des légumes, du bois de chantier et des broussailles. Nous passions avec la rapidité d'une flèche. Tout à coup un laurier vint me cingler vertement la joue. « Daphné ! » m'écriai-je, « toi, me blesser ! j'eusse attendu » plutôt une récompense ! » Et la nymphe en souriant : « Péchés » de poëte ne sont pas gros. Léger est le châtiment. Allons » donc ! »

Et celle-ci, qui se rapporte à la jolie danseuse de carrefour, à l'idée en germe de la Mignon de Wilhelm Meister ?

« J'étais las de ne jamais voir que des tableaux, magnifiques trésors de l'art, tels que Venise les conserve; car cette jouissance, elle aussi, a besoin de récréation et de répit. Mon regard épuisé aspirait après des charmes vivants ; ô jongleuse ! alors, je reconnus en toi le type de ces petits drôles que Jean Bellin a peints si attrayants avec des ailes, et que Paul Véronèse envoie avec des coupes au fiancé dont les hôtes abusés boivent de l'eau pour du vin.

» Aimable figurine qu'on dirait taillée par la main de l'art ; flexible et sans os, elle flotte comme le mollusque ! tout est membre, articulation, et tout est ravissant, tout est construit avec harmonie et se meut avec liberté. J'ai vu des êtres, aussi bien

hommes qu'animaux, qui tenaient de l'oiseau et du poisson, créations étranges, prodiges de la grande Nature; et pourtant je m'étonne de te voir, Bettine, aimable prodige, qui es ensemble tout cela, et, par-dessus encore, un ange !

» Ne tourne pas ainsi, gentille enfant, tes petites jambes vers le ciel : Jupiter te regarde, le drôle! et Ganymède est inquiet.

» Ton petit cou s'incline de côté ; est-ce un prodige ? Il te porte souvent tout entière, légère que tu es; tu ne pèses qu'à ton joli cou. Je ne la hais pas, l'inclinaison de ta petite tête; sous plus charmant fardeau jamais nuque ne s'est ployée.

» Comme Breughel, au génie infernal et nébuleux, trouble de ses visions nos regards éblouis ; comme Dürer met le désordre dans nos cerveaux avec ses images apocalyptiques, hommes et fantaisies en même temps ; comme un poëte qui nous chante avec puissance les sphinx, les sirènes et les centaures, éveille la curiosité, dans notre oreille; comme un songe émeut l'homme inquiet qui croit marcher en avant pour saisir quelque chose lorsque tout flotte dans la confusion ; — ainsi Bettine, tortillant ses jolis membres, nous embrouille l'esprit ; mais bientôt le plaisir succède au trouble, quand elle se remet à fouler le sol.

» Je vois avec tant de plaisir tout ce que tu fais ! mais ce que j'aime surtout, c'est lorsque ton père te lance d'une main agile au-dessus de toi-même. Tu te renverses dans ton élan; et, après ce saut mortel, tu te redresses comme si de rien n'était.

» Bientôt chaque visage se déride ; les sillons du travail, du souci et de la pauvreté s'effacent : on croirait voir des gens heureux. Le marin s'amollit et te frappe sur la joue ; la bourse s'ouvre pour toi, chichement à la vérité, mais enfin elle s'ouvre; et l'habitant de Venise déploie son manteau et te donne, comme si tu demandais au nom des miracles de saint Antoine, des cinq plaies du Seigneur, du cœur de la bienheureuse sainte Vierge, au nom du supplice de feu qui purge les âmes. Chaque petit, — le mousse, le bossu, le mendiant, — se presse à tes côtés, et se réjouit de ce qu'il est enfant comme toi. »

Le poëme de Prométhée nous montre le fils de Japet avant

son châtiment, l'audacieux rival de Jupiter, dans sa gran- deur titanique, amer, dédaigneux, superbe, blasphémant l'Olympe, dans la conscience de sa propre force :

H\*"»

( Fais dans ton ciel ce qui te plaît, ô Zeus ! enveloppe-toi de nuages, lance tes éclairs et ta foudre sur les bois et sur les montagnes, si pareil jeu d'enfant te divertit ; va, tu ne détruiras point la terre, la terre que désormais j'appelle ma patrie, parce que j'ai déserté l'Olympe et suis venu m'associer à l'homme pour lui porter secours ; tu ne détruiras point la hutte que je me suis bâtie et que je me bâtirais de nouveau si la foudre osait y toucher. 'Je le sais, tu m'envies ce foyer par lequel j'ai appris aux mortels l'art de forger les métaux ; toi et les autres Olympiens, vous m'en voulez d'avoir conquis leur amour, et vous avez raison de m'en vouloir, vous tous qui êtes réduits à attendre des hommes ces misérables dons qu'ils vous apportent, et que vous cesserez de recevoir du jour où la superstition cessera de régner ! Moi aussi, tout enfant, je fus pris à ce piége ; je vous invoquai comme si vous entendiez ceux qui élèvent vers vous les bras en suppliant. — Mais vous êtes sans pitié, sans conscience ! —Dans la guerre de famille, des titans, où l'injustice triompha, lorsque j'étais au moment de périr, de tomber en esclavage, qui me sauva ? Dans l'ingénuité du jeune âge, dans cette première confiance du cœur, je croyais vous devoir mon salut, et je vous payais naïvement ma dette de reconnaissance, tandis que vous ne vous êtes pas même occupés de moi, et que, en cette occasion comme toujours, mon propre courage, ma force et la puissance de ma nature avaient été mes seuls, mes uniques dieux. Non jamais dans mes angoisses, jamais dans mes souffrances, vous n'avez rien fait pour moi qui méritât mon adoration, mon encens! L'âge a mûri en moi l'esprit et la force ; je dois ce que je suis aux circonstances, au hasard des événements, à la destinée à qui je suis soumis, comme toi qui lui dois ton trône! J'en conviens, mes forces n'ont pas suffi toujours à exécuter ce que je rêvais, j'ai ressenti plus d'une fois la douleur de voir échouer mon oeuvre ; mais, pour cela, je n'ai point désespéré de la vie ; je ne me suis lÏt

point consumé dans le découragement et l'amertume. — Tiens, vois! je m'occupe aujourd'hui d'une tâche faite pour te tourmenter bien autrement que ma hutte et mon foyer : je crée une race nouvelle que je veux rendre active et, comme moi, accessible à toutes les sensations de la douleur et de la joie, une race qui île devra qu'à elle-même son bien-être, et qui jamais à tes autels ne portera ce misérable tribut de sacrifices et de prières..^

On trouve, au troisième livre de ses Mémoires, des éclaircissements sur la formation de ce poëme. Goethe professait l'idée que l'homme, même dans la situation la plus heureuse, doit toujours se sentir appelé à rentrer en lui-même ; et, quant à lui, chaque fois qu'il s'étudiait de ce point de vue et mesurait son indépendance, il trouvait que son talent productif en était la base la plus sûre. On conçoit que cette idée voulant devenir image et prendre forme, l'antique figure mythologique de Prométhée, du titan rebelle qui crée malgré les dieux, et peuple tout un monde du fond de son laboratoire, devait lui convenir à merveille. « Je commençai à sentir, poursuitil, qu'on ne parvient à produire de bonnes choses qu'à la condition de s'isoler. Celles de mes œuvres qui avaient eu le plus de succès étaient filles de la solitude, et, dès que je vivais en plein commerce avec le monde, si la force du senti- • ment dominait, l'exécution clochait. Je n'avais, à vrai dire, de style ni en vers ni en prose, et c'étaient à chaque instant des retouches et de nouveaux essais. Voyant qu'il me fallait éviter les hommes et m'exclure de leurs relations, je n'hésitai pas; nouveau Prométhée, je rompis avec lea dieux, d'autant plus naturellement que, dans mon caractère et la manière dont je pense, une idée enveloppe à l'instant toutes les autres et les absorbe. La fable de Prométhée était vivante en moi ; je taillai selon ma mesure la vieille étoffe titanique, et, sans y avoir pensé davantage, j'entrepris de mettre en scène la discorde survenue entre Jupiter, les nouveaux dieux et

Jki

Prométhée, lorsque celui-ci s'avisa de créer des hommes de sa propre main, de les animer par la grâce de Minerve, et de fonder une troisième dynastie. Et j'avoue que les dieux régnants n'eurent point tort de se défendre vigoureusement ; car il ne s'agissait pas moins que de les faire passer pour des êtres usurpateurs qui s'étaient glissés illégitimement entre les titans et les hommes. » À cette bizarre composition, restée inachevée, appartient ce monologue devenu célèbre dans la littérature allemande, pour avoir provoqué la fameuse querelle de Lessing et de Jacobi. Je trouve le passage suivant, qui ne laisse aucun doute sur l'intention de la pièce . « Le sentiment titanique-gigantesque, le blasphémateur bouleversant le ciel, n'entre pour rien dans l'étoffe de mon poëme. Il m'a convenu plutôt de représenter cette OPPOSITION SEREINE, PLASTIQUE, ESSENTIELLEMENT PATIENTE ET CALME, QUI RECONNAÎT LA SOUVERAINETÉ A LA CONDITION DE MARCHER SON ÉGALE. »

A côté du dithyrambe de Prométhée je placerai cet autre monologue lyrique intitulé Ganymède. Le héros de cet intermède musical, par le rhythme du vers, le nombre de la strophe et l'indicible sentiment de langueur qu'on y respire, est encore le Troyen Ganymède, que Jupiter, épris de sa beauté, fit enlever par son aigle. Seulement, Goethe, en poëte de notre âge que le beau moral préoccupe, même lorsqu'il semble caresser la forme avec le plus de complaisance, Goethe a retourné la fable. La passion, au lieu d'être brutale et de venir du dieu, est idéale et pure, et monte comme un encens sacré du cœur de cet enfant, qu'un printemps universel enivre. Je ne dirai pas qu'il y a comme un rayon de christianisme dans ces aspirations extatiques de l'enfant vers l'être céleste, inconnu, vers le Père tout aimant (Alliebenden Vater), — l'expression est-elle bien mythologique? Mais Jamais le panthéisme idéaliste n'inspira hymne plus expansif.

Vous voyez cet enfant se débattpe sous la fièvre de la divinité, que les irritantes influences d'un printemps universel

soufflent dans sa poitrine :

\*7'^ « Comme, dans l'éclat du matin, tu m'inondes de tes ardeurs, , printemps, ô bien-aimé ! mille voluptés ineffables s'éveillent dans mon cœur, où pénètre le sentiment sacré de ton éternelle cha- leur, beau infini!

» Oh ! si je pouvais te saisir dans ces bras ! » ,

Il cherche à étreindre le vide, il invoque les herbes et les s fleurs, — comme si les herbes et les fleurs étaient des êtres ? vivants, — l'être infini, ce foyer de lumière et d'amour dont il 1 respire les effluves divins dans les haleines de l'aurore, dans i

la fraîcheur des eaux et des forêts.

« Oh ! sur ton sein je m'étends, je languis! et tes fleurs, ton gazon, se pressent sur mon cœur. Tu apaises la soif ardente de ma poitrine, douce brise du matin ! tu m'apportes la voix du rossignol en amour qui m'appelle du sein nébuleux du vallon !

» J'y vais ! j'y vais ! Où donc vais-je? où vais-je? Là-haut! \*là-haut j'aspire ! Les nuages flottent, ils descendent ; les nuages s'inclinent vers l'amour haletant. A moi ( à moi ! dans votre sein, parlons! enlaçant, enlacé! là-haut! vers ton. sein, père de l'amour universel ! ?

Si c'est là le Ganymède de la Fable, il porte à son front un idéal céleste que les Grecs n'avaient pas su lui donner. Mais revenons par VAchilléide au paganisme pur, au calque inanimé de la beauté classique, au marbre de Paros.

VI

Goethe venait de terminer Hermann et Dorothée, lorsqu'il jeta le plan d'une épopée dont le sujet devait être Guillaume Tell. Schiller, selon son habitude, accueillit cette idée avec transport, disant qu'après Hermann et Meister, le poëme de genre et le roman, nulle tâche ne pouvait lui échoir plus à propos. Goethe, avant de se mettre à l'œuvre, en examine -les difficultés : il se gardera de se méprendre sur les conditions du sujet et de la forme, il oubliera son siècle pour ne travailler que d'après ses seules convictions ; en un mot, il fait si bien, qu'à force de se poser des principes, il recule devant l'exécution. L'idée de Guillaume Tell abandonnée, ce fut le tour d'une épopée antique ; mais, cette fois encore, le projet en reste là.

Laissons Goethe nous expliquer lui-même les motifs qui l'en détournèrent : « Pour ma part, je vivais dans une activité continuelle (1797). Hermann et Dorothée paraissait à peine sous la forme d'un petit volume de poche (Taschenbuch), et j'avais déjà jeté sur le papier l'esquisse d'un nouveau poëme épique. Le plan une fois combiné dans toutes ses parties, je le communiquai à mes amis; j'eus grand tort, car il me dissuadèrent, et je me repens encore aujourd'hui d'avoir écouté leurs avis. En effet, au poëte seul il appartient de savoir ce qu'il y a de charme et d'intérêt au fond d'un sujet, et quel parti il en peut tirer par sa manière de le traiter. J'écrivis alors le Nouveau Pausias dans la forme élégiaque. Schiller, piqué d'émulation, me répondit par son Plongeur (der Taucher). A la lettre, nous ne, nous reposions ni jour ni nuit. Schiller ne se couchait qu'au matin. Des passions de toute espèce étaient en jeu. Les Xenies avaient mis en ru-

meur toute l'Allemagne ; chacun s'irritait et riait en même temps ; les mécontents cherchaient tous les moyens de se venger de nous, et nos représailles, à lui et à moi, consistaient en une activité incessante. »

Ce fut à cette époque qu'il entreprit de commenter Homère. Cependant, au milieu de ces réflexions critiques, il en vint à se demander si, entre la mort d'Hector et le départ des Grecs, il n'y aurait point place pour un poëme. Il lui sembla voir une lacune dans Homère, et son ambition prétendit la combler. De là ce poëme de l'Achilléide, imitation littérale du style homérique, étude consciencieuse et profonde, mais froide, inanimée, et de laquelle on pourrait dire à juste titre ce mot un peu sévère d'une femme d'esprit au sujet de l'Iphigénie en Tauride : « C'est beau, mais glacé comme le marbre. » — Goethe bannit de son poëme tout l'élément subjectif de la poésie moderne, et, s'attachant à suivre l'antique, ne se montre préoccupé que d'une seule chose : écrire un épisode qui puisse en quelque sorte s'intercaler dans l'Iliade. Mais, au moment où cette audacieuse pensée le tient le plus, d'ajouter un appendice au livre d'Homère, il sent mieux que personne la distance infinie qui le sépare de son modèle, et consulte Schiller pour savoir de lui s'il doit continuer.

Schiller lui conseilla de se prémunir contre une imitation servile d'Homère. Ce qui souriait au poëte d'Iéna dans ce sujet de l'Achilléide, c'était de pouvoir se prêter, sous plus d'un rapport, aux conditions de la poésie moderne; il l'avertit donc de ne chercher qu'en lui-même ses points de comparaison ; « car pour refaire Y Iliade, disait-il, on n'y saurait penser, lors même qu'Homère et la Grèce existeraient encore. « Si ces sages avis ne comprimèrent point chez Goethe l'élan d'une émulation impossible, l'événement donna raison à Schiller, et il se trouva que son poëme contemplatif, qui ne devait pas

contenir une ligne qu'Homère n'eût pu écrire, n'en contenait en réalité pas une qu'il eût écrite. Goethe, du reste, ne tarda pas à revenir de son erreur, et déclara, en fin de compte, qu'il s'était entièrement mépris sur ce sujet, qui aurait dû ou ne pas être traité du tout, ou ne point l'être par lui, ou l'être d'une autre façon.

VII

On sait de quel ordre d'idées ou plutôt de faits le Divan oriental-occidental fut le résultat. Goethe, interrompu dans sa contemplation éternelle par les événements de 1811, ne trouva pas de plus sûr moyen d'y échapper que de se réfugier par la pensée en Orient. Il leva donc sa tente, et, désertant le sol natal, s'en alla, vieillard studieux que la foudre bouleverse, cueillir avec quiétude au pays des kalifes le fruit opulent du despotisme.

« Le Nord, l'Ouest et le Sud éclatent; les trônes s'entr'ouvrent, les empires croulent; fuis, va respirer en Orient l'air pur des patriarches, et, dans l'amour, l'ivresse et le chant, te retremper aux sources de Chisa.

» Là-bas dans un élément sain, je veux remonter aux origines des races humaines, lorsqu'elles recevaient encore de Dieu les dogmes célestes dans les langues de la terre et ne se rompaient pas la cervelle ; -

» Lorsqu'elles révéraient les aïeux, défendaient tout culte élranger; je veux prendre plaisir à ces mœurs restreintes des peuples jeunes : vaste croyance, pensée étroite, parole d'autant plus puissante qu'elle était parlée.

» Je veux me mêler aux pasteurs, me rafraîchir à l'oasis, lorsque, errant avec les caravanes, je ferai le trafic des châles, du café et de l'ambre ; je veux fouler chaque sentier du désert aux cités.

» Que je monte ou descende les mauvais chemins rocailleux, Hafiz, tes chants me consoleront, tes chants que, du haut de son mulet, le guide chante avec ravissement pour éveiller les étoiles et pour effrayer les brigands.

» Je veux, dans les bains, dans les hôtelleries, penser à toi, divin Hafiz, à toi, quand l'amante expose à l'air son voile et secoue les parfums de ses cheveux ambrés... oui, et que l'amoureux chuchotement du poëte irrite les désirs jusque dans le sein de la houri.

» Si de cela vous lui en voulez le moins du monde, apprenez que les paroles du poëte voltigent incessamment autour des portes du paradis et frappent, implorant l'immortalité. »

Chose assez étrange chez un homme tel que Goethe s'attaquant à l'Orient, ce petit ,liîre n'a rien de sensuel ; ce sont là des émanations lyriques plutôt que des poésies, et Goethe a manqué pour la première fois à son principe, lui qui prétendait que c'est justement dans la vieillesse, lorsque la sensualité èommence à s'affaiblir en nous, qu'il convient de choisir des sujets dans lesquels la sensualité réside. Du reste, plus d'une élégie, plus d'une pièce écrite avant le Divan oriental, indique déjà cette tendance du maître vers l'épigramme et l'énigme, et marque très-distinctement la transition de la période accessible et claire de son génie à la manière abst ruse et mystérieuse qu'il affectionnait dans sa vieillesse.

Goethe a si bien compris ces défauts, qu'on reproche au Divan, qu'il a composé ppur chaque pièce un commentaire détaillé; les notes occupent dans ce petit livre-au moins une fois autant d'espace que les vers. Il faut lire deux ou trois pages d'éclaircissement avant de chercher à pénétrer dans le moindre distique de cette poésie essentielle, sublimée; heureux encore quand le distique, au moment où vous croyez le tenir, ne vous échappe pas, emporté comme un ballon dans l'air par le gaz dont il est enflé.

Du reste les poésies de Goethe offrent en petit le spectacle de cette nature de Protée qu'il se reconnaissait lui-même. Il était impossible, en effet, que cette intelligence, habile entre toutes à se transformer, qui va de la minéralogie à la botanique, du roman à l'exégèse, ne portât point dans la poésie lyrique les qualités de rayonnement inhérentes à sa nature.

Aussi, nous venons de le voir, la lyre de Goethe a toutes les cordes.

II

GOETHE ET NAPOLÉON

L 'ENTREVUE ~ ERFURTH

Le 14 octobre 1806, les habitants de Wcimar se réveillaient au bruit de la canonnade d'Iéna. Il était alors sept heures du matin. Goethe marchait à grands pas dans son jardin. En proie à quelles émotions, on le devine. A moins de trois lieues de sa demeure allaient se décider les destinées de l'Allemagne, et, parmi les combattants de cette journée, peut-être au nom- bre de ceux qui n'en devaient pas voir la fin, figurait son ami le plus cher, le souverain de ce petit pays, dont les arts de la paix avaient porté la gloire aux quatre coins de l'Europe, et que le volcan de la guerre menaçait maintenant d'engloutir.

Le canon gronde, la fusillade se rapproche; pour Weimar comme pour Charles-Auguste, tout est à redouter. Les rancunes de Napoléon sont implacables, et Weimar, à plus d'un titre, les a encourues. Pépinière d'esprits indépendants ! centre de mauvais vouloir et de résistance ! dernière-

ment encore madame de Staël, exilée de Paris pour son opposition de salon, qui déplaisait tant, n'avait-elle pas, ainsi que Benjamin Constant, son compagnon d'infortune, trouvé là l'hospitalité la plus sympathique ? Quant au duc CharlesAuguste, il était aisé de pressentir le sort qui l'attendait, au ~as où la victoire se déciderait une fois. de plus pour le héros superbe qui, peu de jours auparavant, l'avait si impérieuseiment sommé de se détacher des drapeaux de la Prusse dans les vingt-quatre heures (1) ! Cependant, à mesure que la journée s'avançait, les détonations semblaient diminuer ; il y eut même, vers trois heures, un intervalle de calme si prononcé, qu'on se mit à table comme d'ordinaire ; mais à peine touchait-on aux premiers morceaux, que la canonnade se fait entendre dans le voisinage. Goethe se lève et sort : les balles sifflent à ses oreilles, l'armée prussienne bat en retraite à travers la ville. Pour se rendre au château, où la duchesse Louise peut avoir besoin de ses services, l'ami de CharlesAuguste ne s'avance qu'en franchissant une forêt de baïonnettes qui marche. Goethe avait le courage des grandes natures, ce courage à la fois instinctif et raisonné qui jamais

(1) Napoléon, en effet, fut impitoyable; on a vu, dans nos Salons de Vienne et de Berlin, en quels termes, pénétrant comme la foudre dans le palais ducal, il aborda la noble femme de CharlesAuguste : et Je briserai votre mari ! » et la vérité est qu'il tint parole. Les troupes du duché accompagnèrent le vainqueur d'Iéna sur tous les champs de bataille de l'Europe, — de Madrid à Moscou, — tandis que l'infortuné souverain rentrait chez lui dépossédé, et n'ayant pour se consoler de tant de misères que le spectacle des comédiens ordinaires de .l'empereur jouant les chefs-d'ceu \Te de la scène française sur le théàtre où s'étaient naguère produits les chefs-d'œuvre de l'art national. Notons encore que, l'empereur de Russie ayant désiré se rendre compte du champ de bataille d'Iéna, ce fut le duc de Weimar que Napoléon lui choisit pour guide.

ne fait défaut à l'occasion. A l'armée de Brunswick, où, bien des années plus tôt, il avait suivi son duc sur les champs de bataille, il s'était montré, comme ce jour-là, froidement et simplement imperturbable (1); incapable de l'ébranler au physique, le danger le moralisait, il en sortait plus recueilli, plus homme de devoir. On eut du fait un noble témoignage en cette circonstance : Goethe, depuis des années, vivait en illégitimes relations avec une personne qu'il avait rendue mère. Un matin qu'il se promenait dans le parc (1788), la sœur d'un pauvre diable d'homme de lettres que ses nombreuses élucubrations n'avaient\*pu sauver de la misère, Christiane Vulpius, s'approcha pour lui demander quelque grâce. C'était une sorte de Bettina bourgeoise, jolie à ravir : des lèvres roses, la joue en fleur, de longues et abondantes tresses blondes, beaucoup d'élégance dans la taille, et avec cela un air de jeunesse, de naïveté, de franchise, un charme éblouissant ! Goethe resta émerveillé, et, chaque fois qu'il la revit, fut captivé davantage par l'amabilité toute naturelle de cette enfant, non moins que par son aptitude à compren^

(1) Charles-Auguste ayant reçu un commandement dans l'armée prussienne, Goethe se fit attacher à lui, ce voûtant, comme il di i, voir aussi le monde par ce côté! » Le 27 septembre 1792, il écrit de SainteMenehould à son ami Knebel au sujet de cette campagne : « Ce que j'ai appris là en quelques semaines m'a beaucoup donné à réfléchir, et pour longtemps encore ! Je suis bien aise d'avoir vu de mes propres yeux et de pouvoir me. dire un jour, quand on parlera de celle importante époque : Et quorum pars minima fui. » Ce fut ainsi qu'il assista, l'année suivante, au siége de Mayence, mêlant les études d'optique et les productions littéraires à l'agitation de la vie des camps, et jouissant, ad bruit de la canonnade, des splendides nuits étoilées, du paysage romantique des contrées du Rhin pendant les beaux mots d'été, et surtout de ces admirables levers du soleil, comme il n'en vaitj amais tant vu depuis qu'il était au monde. (Voir sa correspondance avec Jacobi.) »

les questions de science. Bientôt elle l'aida dans ses études de botanique., Lui-même, en quelques vers d'une exquise saveur, a raconté cette rencontre forestière et ce qui s'ensuivit. « Il allait à travers bois, ne cherchant rien, et voilà qu'il découvre à l'ombre- une fleurette, tendre comme un œil bleu, rayonnante comme une étoile. — Il s'apprêtait à la cueillir; mais elle, doucement : « Est-ce pour me voir me flétrir que tu me cueilles? » Et lui alors de détacher soigneusement du sol jusqu'aux moindres racines, et de porter la jolie fleur dans son jardin, et de l'y transplanter en lieu paisible, pour qu'elle y fleurisse à jamais. » — Trois jours après la bataille d'Iéna, Goethe conduisait à l'autel Christiane et régularisait ainsi devant Dieu et devant les hommes une situation peu en harmonie avec la dignité dont il s'efforça toujours d'entourer son existence (1). Plusieurs veulent que cet acte se soit accompli en prévision de l'entrevue d'Erfurth. Il se peut, en effet, que Goethe, ayant toute raison de supposer que Napoléon l'interrogerait sur les conditions de sa vie de famille, se soit mis en mesure de n'avoir point à rougir devant l'empereur. Néanmoins, quelle que soit l'influence que l'idée de cette entrevue ait exercée sur l'esprit du poëte, je persiste à croire que le projet de ce mariage était dès longtemps

(1) Les belles dames du cercle esthétique de Weimar affectèrent longtemps de ne voir dans la pauvre Christiane qu'une sorte de Thérèse Levasseur, ou tout au plus de bonne ménagère. Prenons une bonne ménagère, et déclarons-nous satisfait. Ce qu'il y a de certain, c'est que Goethe eut pour cette personne un attachement des plus profonds, et que, lorsqu'elle mourut, son désespoir ne se posséda point; chose fort caractéristique chez un homme d'ordinaire si parfaitement maître de lui-même. Ce triomphe, qui d'ailleurs est loin d'être le seul, suffirait à la gloire de la pauvre Vulpius, et telle noble comtesse n'en obtint jamais tant, dont les lettres aujourd'hui sont lues de tous, et qui passa le meilleur de sa vie à tâcher de rendre son nom inséparable de cslui du grand poëte.

arrêté et qu'au moment de la bataille d'Iéna les calamités publiques, comme aussi les dangers qui pouvaient menacer sa propre existence, lui firent un devoir d'accomplir ce projet du jour au lendemain.

Cependant, l'année 1808 amena le congrès d'Erfurth. Au cœur même de l'Allemagne abattue, deux puissants monar- . ques étrangers, l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre, . venaient se rencontrer, et derrière ces dispensateurs su- prêmes, accourus d'occident et d'orient pour décider des destinées du monde, les princes allemands, les souverains natio- naux allaient former le chœur. Je ne crois pas qu'un pays puisse subir un plus cruel abaissement, et les historiens de cette navrante période ne me paraissent point assez insister sur l'humiliation de cette défaite, bien autrement douloureuse pour le patriotisme allemand que la terrible journée d'iéna, dont elle fut, d'ailleurs, le résultat nécesssaire et prévu. La compagne héroïque de Frédéric-Guillaume III, la reine Louise, ne s'y était pas trompée; sa ferme raison politique, jointe à son instinct de femme supérieure, ne lui avait jamais laissé ignorer quel sort finirait tôt ou tard par atteindre la Prusse, séparée de l'Autriche et livrée à la merci de la Russie, toujours prête à passer du côté du plus fort. " La Prusse contre l'Autriche ! qu'adviendra-t-il alors à l'Allemagne (1)? » Mais revenons à notre mise en scène. Weimar reprenait vie. Au silence de mort qui suit les grandes catastrophes avait insensiblement succédé le retour des anciennes habitudes, et maintenant (septembre 1808), c'était plus que le mouvement ordinaire : des allées et venues de têtes couronnées et d'altesses traversant la résidence ducale pour se rendre au congrès. Le 24, arrivait le grand-duc Constantin, précédant d'une journée seulement l'empereur Alexandre ;

(1) Luise Koenigin von Preussen, p. 388.

1

puis toute cette foule bruyante et chamarrée prenait, le 27, la route d'Erfurth, où l'attendait l'empereur Napoléon.

Goethe, jusqu'au 29, resta seul à Weimar. L'auteur de Faust, on le sait, n'appartint jamais à cette classe de gens qui se pressent. Il fallait qu'on vînt à lui, et ce fut Napoléon qui fit les avances. Appelé par son duc à Erfurth sur les vives instances de l'empereur, à peine débarquait-il, que Maret s'emparait de sa personne et l'entraînait au grand lever impérial,

1

C'était donc en septembre 1808. Napoléon et Alexandre, environnés d'un cortége de rois, trônaient dans Erfurth, à quelques lieues de Weimar. Pour distraire l'auguste assistance des travaux du Congrès, l'empereur avait fait venir de Paris ses comédiens ordinaires, et, trois fois par semaine, Talma jouait les chefs-d'œuvre du répertoire devant un parterre de têtes couronnées. Au premier rang de ce parterre étaient assis sur des fauteuils les deux empereurs causant familièrement ; derrière eux, à quelque distance, étaient les rois, puis venaient les altesses souveraines et les princes héréditaires. Partout des uniformes, des plaques et des grands cordons. Les officiers d'état-major et les commis principaux de la chancellerie remplissaient les loges du rez-de-chaussée, tandis qu'aux premières figuraient les princesses et leur suite, ainsi que les dames étrangères. Un poste nombreux de la garde impériale faisait le service à l'entrée, saluant l'arrivée des empereurs de trois roulements de tambour, et de deux seulement l'arrivée des rois. Un jour, la sentinelle, voyant arriver l'équipage de gala du roi de Wurtemberg, se méprit sur la qualité du personnage et venait d'ordonner le triple salut

d'honneur, lorsque l'officier qui commandait, s'apercevant de la bévue, cria d'une voix tonnante : « Silence donc!| taisez-vous, ce n'est qu'un roi ! »

Ce fut à cette occasion que Napoléon et Goethe se rencon-j trèrent.

Goethe arriva à Erfurth le 29 septembre, et, le soir même, il assistait à la représentation d'Andromaque. Le lendemain, il y eut grand dîner chez le duc de Weimar, puis on se rendit au théâtre, où fut joué Britannicus (l). Le Moniteur du temps,

(1) Sur le personnel de la Comédie-Française à cette époque, on ne lira pas sans intérêt le passage suivant, que j'extrais des Mémoires du conseiller W. Dorow, personnage diplomatique et littéraire de l'époque : « J'ai vu hier le Britannicus, de Racine, et cette représentation m'a vivement impressionné. Le caractère de Néron, admirablement saisi par le poëte, est rendu par Talma avec une perfection dont aucun procès-verbal ne saurait donner une idée. Si jamais Néron fut tel que l'histoire et Tacite nous l'ont peint, il faut que son attitude, l'air de son visage, et tout, jusqu'à ses moindres gestes' aient été ce que Talma nous représente. C'est, à vrai dire, le triomphe de l'art. Vous voyez, dans ses nuances les plus délicates, le caractère faible et mobile du tyran. Quelle scène que celle de Néron avec sa mère ! Il n'entend rien, ni les exhortations d'Agrippine ni ses reproches ; il joue avec la frange de son manteau, va d'un côté à l'autre du fauteuil, et son impatience, l'air effaré de son visage, vous disent que le meurtre est désormais résolu ! Ce qu'est Talma dans cette magnifique scène, il l'est dans tout le reste de l'ouvrage. Le grand acteur brille là comme un soleil au milieu de son entourage, qui, je dois le reconnaître, est excellent. Madame Raucourt joue Agrippine avec ampleur et majesté, et mademoiselle Bourgoing est charmante dans Junie. Quiconque n'a jamais vu l'empereur Napoléon ne saurait mieux s'adresser qu'à Talma dans ce rôle de Néron ; comme ressemblance, c'est frappant ! A propos de mademoiselle Bourgoing, personne fort à la mode et d'ailleurs jamais à court de reparties spirituelles, on raconte en ce moment une assez piquante anecdote. Il parait que l'aimable comédienne habitait naguère un hôtel tout voisin de celui du maréchal Soult; les deux jardins n'étaient séparés que par une grille. La, maréchale aime les serins, mademoiselle Bourgoing aime

iprès avoir nommé l'illustre spectateur, ajoute : « Il parait apprécier parfaitement nos acteurs et admirer surtout les chefs-d'œuvre qu'ils représentent. » Le 2 octobre, Goethe rendit visite à l'empereur, et le trouva déjeunant. Talleyrand et Daru se tenaient debout à ses côtés, Berthier et Savary par ■' derrière. Napoléon, dont les yeux ne l'avaient pas quitté, se leva, et, lui frappant légèrement sur l'épaule : « Vous êtes un homme! » s'écria-t-il, parole à coup sûr la plus flatteuse ' qu'un tel poëte'pût entendre et qui produisit sur son être une impression profonde. « Quel âge avez-vous? demanda l'empereur. —Soixante ans, sire. — Vous êtes très-bien conservé. » Puis, après une courte' pause : « Vous avez écrit des tragédies? »

Ici, M. Daru, se mêlant à la conversation, parla avec chaleur des œuvres de Goethe, et ajouta qu'il avait traduit le Mahomet de Voltaire. (c Ce n'est pas une bonne pièce, » reprit Napoléon ; et il commença la critique de Mahomet, qu'il condamna surtout comme n'offrant qu'une infidèle peinture de ce conquérant. En suite de quoi, il amena la conversation

les chats. Or, voilà qu'un beau matin un de ces chats impertinents s'avise de mettre la patte sur un gentil serin, et vous le croque en présence de sa maîtresse, qui entre en fureur. Mademoiselle Bourgoing était dans son jardin ; la maréchale la prend pour une femme de chambre et l'accable des plus vertes injures, auxquelles la comédienne réplique naturellement en vraie servante de Molière. La querelle terminée, mademoiselle Bourgoing remonte chez elle et s'habille, quand tout à coup on lui remet un billet de la duchesse exigeant bonne et prompte justice : le message était signé : « Élisabeth de Dalmatie! » Aussitôt mademoiselle Bourgoing prend la plume réclame modestement un peu d'indulgence pour l'infortunée camériste, et signe à son tour « Iphigénie en Aulide. » Huit jours d'arrêt furent le châtiment dont l'empereur paya cette épigramme. »

(Wilhelm Dorow, Erlebtes aus den Jahren 1791-1827. — Dritter Theil. S. 96.)

sur Werther, qu'il n'avait pas lu moins de sept fois et qui l'avait accompagné en Égypte. « Après diverses remarques, d'ailleurs fort justes, rapporte Goethe, il prit à partie un passage du livre; et me demanda comment javais pu écrire une chose si contraire à la nature. Cette opinion fut développée avec une grande clarté. J'écoutai d'un air calme et répliquai en souriant que j'ignorais si l'objection m'en avait jamais été faite auparavant, mais qu'elle me semblait parfaitement juste ; le passage était faux, sans doute, mais peut-être devait-on excuser le poëte d'avoir mis en œuvre cet artifice pour atteindre plus aisément et plus simplement son but. L'empereur parut satisfait et revint au drame de Werther, dont il poursuivit la critique en homme qui a étudié le théâtre tragique avec le véritable esprit d'inve>tiy;ition d'un juge au grand criminel et qui mettait le doigt sur le faible qu'ont les Français de s'écarter de la nature. Il désapprouvait toutes les pièces où le destin joue un rôle. « fies pièces, disait-il, appartiennent à une époque obscure. An reste, que veulent-ils dire avec leur destin? La politique it est le destin ! a

L'entrevue dura environ une heure. Napoléon mit beaucoup d'intérêt à s'informer de ses enfants et de sa famille, et se montra on ne peut plus gracieux, demandant à chaque bout de phrase : Qu'en dit M. Coeï ?

Lorsque Goethe se fut retiré, Berthier et Daru entendirent Napoléon répeter : VOILA UN HOMME !

Quelques jours après, l'empereur vint à Weimar, où lie splendides fêtes eurent lieu en son honneur. Grande chasse sur le champ de bataille d'Iéna, bals à la cour et spectacle de gala, où fut' représentée la Mort de César, Talma jouant Brutus.

Pendant le bal, Napoléon eut une longue conversation avec Goethe et Wieland. Il parla de la littérature ancienne et mo-

derne, toucha à Shakspeare, auquel il ne comprenait rien, et dit à Goethe :

Il Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous n'aime pas les genres tranchés. 1)

Goethe aurait pu répondre que les grands esprits sont, au contraire, généralement tout autre chose que tranchés ; mais il avait trop de goût pour s'aventurer dans aucune espèce de controverse avec un empereur. Après avoir, non sans éloquence, discouru quelque temps sur la tragédie, Napoléon l'engagea à composer une Mort de César, mais dans un plus grand style que l'ouvrage de Voltaire.

« Ce travail, ajouta-t-il, pourrait devenir la principale tâche de votre vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses -vastes plans. »

Étrange coïncidence quand on songe que Goethe avait, en effet, jadis médité de faire de Jules César le héros d'une de ses tragédies. Il n'y a naturellement point de conjectures à former sur ce qu'eût été un pareil ouvrage ; mais ce que nous pouvons donner comme certain, c'est que, bon ou mauvais, il n'y aurait pas le moins du monde été question de ce genre tranché que Napoléon admirait tant.

Cette scène entre Goethe et Napoléon, prise au moment où l'empereur dit au poëte ce mot si grand : « Vous êtes un homme, « serait, à mon sens, un excellent motif de tableau. M. Ingres, par exemple, en eût fait un chef-d'œuvre du genre de son Louis XIV et Molière que possède la Comédie-Française. Je me souviens d'avoir vu à Mitun, il y a quelques années, à une exposition de la galerie Brera, un certain cadre d'un M. Gerosa, ainsi désigné dans le catalogue : Napoléon s'entretient avec Goethe et Wieland. Comme peinture, c'était détestable, et cependant la critique, autant que j'en

pus juger, se montra pleine d'indulgence pour l'artiste, auquel un appréciateur assez en renom, M. Rivani, s'empressait de reconnaître au moins le mérite « d'avoir su représenter le grand empereur autrement que parmi les horreurs d'un champ de bataille. » Rien de plus juste au fond que cette observation, et j'aimerais assez que l'on nous fit voir en peinture l'homme dans Napoléon, le Napoleone in pacc, pour me servir de l'expression du critique milanais ; — mais encore faudrait-il que le héros fût un peu mieux réussi et n'eût pas-cette tête de mouton dont il avait plu à M. Gerosa de gratifier le maître du monde causant de choses et d'autres dans l'intimité. D'ailleurs, la situation ainsi traitée ne conservait aucun sens historique. Napoléon n'eut avec Goethe, comme avec Wieland, que des tête-à tête ; jamais il ne lui arrivede les rassembler pour tenir avec eux une sorte de cercle de famille ; et cependant, malgré la pauvreté de l'exécution et l'invraisemblance du sujet, cette peinture parlait à l'esprit et captivait fortement l'intérêt. D'où je conclus que cette scène « Goethe et Napoléon », historiquement traitée par un maitre comme M. Ingres, nous vaudrait un tableau de genre qui serait un chef-d'œuvre !

Une proposition plus acceptable que celle d'écrire ur.e !l'a.: gédie fut la proposition que l'empereur fit à Goethe de l'accompagner à Paris.

« Venez à Paris, je l'exige de vous; là, vous trouverez un cercle plus vaste pour votre esprit d'observation -, là, vous trouverez des matières immenses pour vos créations poétiques. »

L'invitation présentée en ces termes avait de quoi séduire un homme qui ne connaissait pas encore la capitale de la France. M. de Millier nous racontait qu'au premier moment ce voyage fut discuté, qu'on en supputa soigneusement les dépenses, et que Goethe alla même jusqu'à s'informer des

f usages de la société parisienne ; mais bientôt les inconvénients l'emportèrent, et son âge avancé déjà lui servit d'excuse. Le 14 octobre Goethe et Wieland reçurent la croix d'officier de la Légion d'honneur, et les deux empereurs j quittèrent Erfurth.

Longtemps l'auteur de Werther affecta de se taire sur ce qui s'était passé entre lui et Napoléon, et des années s'écoulèrent avant qu'il consignât le souvenir de cette entrevue dans les quelques lignes d'un style froid et laconique qui se trouvent dans ses Annales. En attendant, la curiosité, on le 'soupçonne, ne laissa pas d'être fort éveillée à l'endroit de ce passage de Werther que Napoléon avait indiqué comme peu naturel. Chaque fois qu'on l'interrogeait à ce sujet, Goethe éludait spirituellement la réponse, et mettait une certaine malice à renvoyer les questionneurs au livre, afin d'éprouver, disait-il, leur sagacité à deviner les énigmes. Le brave Eckermann, lui-même dut en prendre son parti et subir comme un simple, mortel cette innocente mystification dont l'illustre vieillard s'amusait à payer la banale enquête des gens. Goethe persista si bien dans ce jeu de cache-cache, que- les curieux allèrent, de guerre lasse, s'adresser au chancelier de Millier, qui livra le secret là-dessus comme sur tous les autres points de cette histoire.

Ce que Napoléon reprochait au roman, c'était le manque d'unité dans les motifs qui poussent Werther au suicide. Ainsi il aurait voulu qu'au lieu de se compliquer d'un tourment d'ambition déçue, la mélancolie du héros de Goethe procédât seulement de son infortune amoureuse. L'objection était spécieuse, Goethe lui-même un instant s'y laissa prendre; toutefois, en réfléchissant, il ne tarda pas à reconnaître que Napoléon avait mal jugé. Rarement les actes d'une si haute gravité résultent d'une seule et unique cause. En même temps que le motif principal, qui ressort tragiquement aux

yeux du public, d'autres motifs moins en évidence ont près-S que toujours concouru. Plus souvent qu'on ne le croit, les j souffrances de l'âme sont complexes. L'ambition et l'amour forment les deux mobiles de Werther, et, si l'on y regarder de près, on surprendra même dans cet amour beaucoup de vanité. Que l'ambition de Werther soit le moins du monde couronnée, et vous la verrez faire contre-poids à son amour ;

qu il avance dans sa carrière, que ses succès amènent la société à compter davantage avec lui, et sa flamme pour Charlotte, ayant trouvé là un dérivatif, en sera sinon entièrement refroidie, du moins assez calmée pour n'apparaître plus qu'au second plan. Mais, hélas ! comme de ce côté les dédommagements n'arrivent point, sa passion n'a bientôt plus d'autre objet que son amour, et il s'y abîme. Une foule de vexations antérieures, de déboires et d'affronts, plus amèrement ressentis peut-être qu'il ne convient, par sa nature douloureusement susceptible, ont aigri son humeur, exaspéré son esprit, et, pour emprunter un terme à la p.athologie, surexcité son système nerveux jusqu'en ses dernières fibres. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que souffrances,

iniquités, misères ; aucune issue pour sortir de cette horrible impasse, aucune, si ce n'est la mort. Il mourra donc ; mais, en vrai personnage de roman, qui ne dédaigne pas le coup de théâtre, c'est à la plus idéale de ses passions, à son fiévreux amour pour Charlotte, qu'il rapportera l'immolation d'une existence devenue impossible. Werther, on le voit, n'est rien moins qu'un de ces héros tout d'une pièce, comme les voulait Napoléon, et il n'y a rien, que je sache, de tranché dans son genre. Aussi Goethe avait-il raison de dire que Napoléon lui faisait l'effet d'avoir étudié Werther plutôt en juge d'instruction examinant un dossier qu'en homme qui connaît le cœur humain.

II

Genre tranché 1 chefs-d'œuvre issus de la volonté impériale, et qu'on décrète par ordonnance mise au floniteur, comme :on décrète la victoire ! Dire : « Je veux que mon siècle soit une grande époque pour les lettres et pour les arts, » autant vaudrait dire : « Je veux qu'il fasse beau demain. » Vous prophétisez le soleil, et, le lendemain, il pleut à verse.

Les conditions sociales agissent bien autrement que les conditions politiques sur le développement des lettres et des arts, et c'est se charger d'une singulière thèse que de prétendre faire remonter à la Révolution et à l'Empire l'origine du glorieux mouvement de notre époque, lequel fut le résultat des jours de calme de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Napoléon avait rétabli l'autorité de l'État ; mais que d'années devaient s'écouler avant que ces forces bouleversées par la Révolution en vinssent à s'organiser de nouveau ! Une ère littéraire, une période illustre dans les arts, donne à supposer avant tout dans la vie sociale le calme, la liberté, ce bien-être général résultant de la vérité d'une situation.'Les grandes périodes viennent un peu comme le beau temps, sans jamais pouvoir être précisées.

Tout le monde connaît le mot de ce grenadier des Pyramides : « Mettons au milieu de ce carré les ânes et les savants, » la plus naïve et la plus amère épigramme que l'on ait peutêtre jamais faite contre la littérature et les arts de cette époque. Des soldats par devant, des soldats par derrière, puis au milieu les savants, les lettrés, en compagnie des ânes.

C'est certes une bien magnifique chose que celle que nous appelons la gloire nationale, et cependant, si vous voulez un moyen infaillible d'abaisser et de pervertir les arts d'un pays,

vous n'avez qu'à leur imposer le but de servir uniquement à la gloire nationale. L'art véritable, l'art sacré, ne procède que de l'amour et de la recherche du beau, de cette aspira- tion mystérieuse qui nous porte à reproduire dans l'infiniment petit de l'œuvre humaine cette splendeur et cette harmonie qui éclatent dans la création. En ce sens, rien ne saurait être plus dérisoire que ces prix décennaux et toutes les récompenses de même espèce à l'aide desquelles un gouvernement s'efforce d'encourager les lettres et de susciter leff hommes de génie. Comme si quelques milliers de francs qu'on donne à distribuer à une académie y pouvaient quelque chose ! L'art véritable n'a pas de ces préoccupations de lauréat. Il crée, comme on disait autrefois, pour l'amour de Dieu ! Sébastien Bach, un des plus grands cerveaux que la nature ait produits, avait pour cachet et signature trois lettres mystiques qui se retrouvent au frontispice de ses partitions, et qu'en se mettant au travail il traçait tout d'abord sur la feuille de papier réglé. Ces trois lettres mystiques étaient S. D.. G. Soli Deo gloria.

On n'a point assez tenu compte de l'immense élément théâtral que la Révolution fit pénétrer dans la vie sociale. Le peuple français se mit alors à jouer au Romain comme autrefois jouaient au berger les courtisans de Trianon. Le démagogue en guenilles, affublé d'un masque de Brutus et portant sa tête sur l'autel de la patrie, meurt en ayant non pas une prière pour le souverain Juge, mais un calembour pour la galerie! Ce héros-là n'est pas moins théâtral que le marquis et le prince qui montent en pirouettant l'escalier du même échafaud. Et cet élément dont je parle n'eut pas seulement pour conséquence de nuire au vrai théâtre à cette époque, mais il devait encore, en quelque sorte, rendre impossible dans l'avenir la mise en scène des héros de la Révolution. Quels essais voyons-nous qui aient réussi dans

ce genre? Et pourtant, si jusqu'à présent cette grande époque, n'a rien fourni, ce n'est certes pas faute que nos dramaturges l'aient exploitée. Car, Dieu merci, nous en avons eu assez, et à la Porte-Saint-Martin, et à l'Odéon, et à la Comédie-Française, des Camille Desmoulins, des Robespierre et des Charlotte Corday ! Malheureusement, les auteurs ne s'étaient pas avisés que, pour réussir au théâtre, tout ce monde-là était, de son naturel même, trop théâtral.

Lorsque Napoléon recueillit l'héritage de la Révolution française (cum beneficio inventarii), il n'eut garde d'omettre cet élément, qui fonctionna bientôt avec succès dans son empire. Le théâtral ne tarda pas à tout envahir; si bien que de la vie publique, où il avait pris droit de bourgeoisie, on le vit réagir peu à peu sur les arts. Mauvaise affaire, en vérité ; car, là où la mise en scène court le rues, les comédiens de profession n'ont guère qu'à se croiser les bras. Il n'y a pas une tragédie,' pas un opéra, pas un dithyrambe de cette époque, qui, pour l'intérêt, la splendeur, la nouveauté poétique, vaille le moindre de ces spectacles prodigués au peuple incessamment : fêtes nationales à propos d'une victoire, d'un baptême, d'un traité de paix ; pompes nuptiales et pompes funèbres, dont l'éclat dépassait à coup sûr tout ce qu'on peut voir 4a théâtre, et auxquelles le génie de l'histoire servait de machiniste. Pour venir de Strasbourg à Paris, en se conformant au code imprescriptible d'une pompe théâtrale qui ne désarmait pas même devant la tombe, le convoi du maréchal Lannes mit quarante jours! Si la tragédie, sous l'Empire, ne fila qu'un assez piteux coton, il faut avouer, en revanche, que la comédie ne fila rien du tout. Lors de la grande distribution des prix décennaux, les membres du jury appelés à se prononcer sur les divers ouvrages composés dans ce genre de 1800 à 1816 déclarèrent qu'ils n'en estimaient aucun digne d'obtenir les honneurs du triomphe;

tÕut au plus en trouvèrent-ils un dans le nombre capable d'être distingué. C'était le Tyran domestique, d'Alexandre Duval, auquel cependant il manquait, pour obtenir une mention honorable, « de la verve comique, une intrigue bien nouée, un style naturel et des vers qui fussent harmonieux. » Excusez du peu! et tâchez, si vous pouvez, de me dire ce qu'avec des restrictions pareilles un ouvrage, jugé le meilleur du concours, pouvait encore avoir de bon.

La tragédie était tombée si bas et la comédie de même, que la comédie, à bout de voies, imagina de s'égayer aux dépens de la tragédie, et la parodie fut inventée. Brunehilde, la Mort d'Adam, le Triomphe de Trajan, Tamerlan, Abel, toutes ces pièces pompeuses et solennellement ridicules, où l'étiquette voulait qu'on s'en allât bâiller chaque soir officiellement, furent travesties à tour de rôle, et formèrent bientôt le principal répertoire comique du temps.

N'oublions pas l'opéra-comique, qui fut encore peut-être ce que le théâtre en France eut de meilleur dans cette période. L'immense succès de la Cend1fillon d'Étienne et de Nicolo, au lendemain de la paix de Vienne, cet élan de la nation française, alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, pour un fabliau mis en chansonnette et représenté par la petite Saint-Aubin, restera comme la plus réjouissante satire du grand style et de la grande littérature de celte grande époque. Quel bonheur, en effet, d'échapper pour un moment à l'emphase obligée, au genre tranché, et d'avoir là sous la main un agréable enfantillage pour se distraire de toute cette boursouflure épique, lyrique et dramatique !

Tel fut le secret de la prodigieuse vogue de Cendrillon et de l'opéra-comique en général pendant la période napoléonienne; cela reposait l'âme et l'esprit. Comparé au style du moment, ce petit genre, encore que maniéré, nous paraissait simple et naturel. Qui se souvient des hexamètres de

Luce de Lancival? Qui songe à fouiller aujourd'hui dans ces catacombes ridicules de la littérature d'État? Quelques tableaux de David, la Vestale de Spontini, chefsd'œuvre marqués à trop d'endroits du mauvais goûtrégnant, voilà tout l'art de cette époque, art que sa fausse grandeur, voisine de l'enflure, rendait caduc dans son principe même; — de sorte qu'on pourrait presque dire que, dans le domaine de l'imagination, le plus vivace et le plus clair produit de cette grande époque serait encore quelques romances et chansons de Dalayrac, de Méhul, de Del. lamaria, de Boïeldieu et de Nicolo, restées populaires au théâtre, et qui sont dans toutes les mémoires ; — art tout de réaction, et qui emprunte au contraste une bonne partie de son succès. Ce qui se jouait alors au boulevard répondait aux règles, préceptes et conditions de la poétique en honneur. Là, le style théâtral de l'époque se mêlant à l'emphase naturelle du genre, on en arriva à cette inimaginable combinaison qui fut la vraie sublimité du vieux mélodrame, si magnifiquement bouffon dans sa solennité prétentieuse, et dont Frédérick Lemaître, en un jour de génie, fit jaillir un éclat de rire qui dure encore.

A l'Ambigu-Comique, à la Gaîté, ce n'étaient que brigands et pères nobles de tragédie. Ce bon M. Germeuil n'avait qu'un tort, celui de débiter en prose des tartines auxquelles il ne manquait absolument que la rime pour mener leur auteur à l'Académie. La forêt Noire jouissait au mélodrame des mêmes privilèges que le fameux portique grec dans les tragédies de Racine et de Campistron. Pas un assassinat, pas un vol, pas un rapt, pas un attentat à la pudeur, qui ne se commît dans la forêt Noire, théâtre ordinaire et inévitable de tout acte de brigandage digne de quelque intérêt. A ce point qu'une belle dame du temps, rencontrant à Baden le prince de Furstenberg, n'en revenait pas quand on lui dit qu'elle avait devant

les yeux le seigneur de la forêt Noire, et s'écriait dans son naïf étonnement : « Mais c'est qu'il n'a pas du tout l'air d'un sauvage! »

\* Par la sérénité de son langage, comme par la fatalité qui semblait poursuivre sa race, ce bon M. Germeuil vivait à cette époque dans les régions abstraites où se meuvent les descendants d'Astrée et de Dardanus. Aussi la censure avaitelle pour habitude de s'occuper très-peu de ce qu'il pouvait dire, et de le laisser, lui et ses infâmes assassins, rabâcher tout à leur aise. Autre chose était des théâtres de vaudeville, où souvent un coq-à-l'âne maladroit coûtait fort cher. Un soir, Brunet, demandant de la lumière, s'avisa de dire, en faisant allusion aux nombreuses têtes couronnées qui étaient en visite chez nous en ce moment : « Comment, on m'apporte de la chandelle quand il y a à Paris tant de sires ! » Et, pour cette calembredaine d'une assez inoffensive niaiserie, Jocrisse fut mis à l'ombre pour huit jours. L'empereur, quand il assistait au spectacle, entendait laisser au public sa pleine liberté d'action et ne voulait point que sa présence gênât personne. Si la pièce était mauvaise, si le comédien déplaisait, on sifflait ni plus ni moins que si Sa Majesté n'eût pas été là.

Il arriva même que maintes fois la salle empêcha la pièce d'aller jusqu'au bout. Napoléon, assis dans sa loge, souriait et laissait faire. Ces mouvements tumultueux du parterre rentraient, d'ailleurs, dans la catégorie de certaines traditions républicaines qu'il lui convenait de respecter. Il ne lui répugnait pas de lâcher parfois la bride au bon public, se réservant de maintenir dans l'ordre et l'obéissance son fameux parterre de rois.

111

On conserve précieusement à Weimar, à côté du manuscrit de Goetz de Berlichingen, le manuscrit original des Élégies romaines, où se rencontrent divers passages qui furent plus tard omis ou modifiés dans la publication. Quiconque aura parcouru, avec l'intérêt qu'ils méritent, ces curieux feuillets, se souviendra peut-être de quelques vers inédits -qu'il faut traduire ici, car ils ont trait à ces tribulations que Goethe eut à supporter, à propos de Werther et Charlotte, à cette triste et douloureuse impression que, sa vie durant, ce grand succès lui laissa dans l'âme : « Hélas ! s'écrie le poëte dans un amer retour vers le passé, que de fois je les ai maudites, ces pages insensées, produit des souffrances de ma jeunesse! Non! quand Werther serait mon propre frère et que j'aurais sa mort sur la conscience, non ! son ombre vengeresse ne mettrait pas à me poursuivre un plus cruel acharnement! » Goethe revient, en maint endroit, sur les malentendus qu'il y eut à cette époque entre le public et lui, et sur cette mortelle angoisse qu'un homme éprouve en voyant ses propres créations lui réapparaître à l'état de spectres nocturnes, et, d'une voix sourde et menaçante, lui demander des comptes qu'il n'est pas toujours certain de pouvoir rendre. Riemer raconte que Talma, visitant Goethe en 1815, l'aborda par cette question banale qui l'horripilait tant, et lui demanda, comme aurait pu faire le premier philistin venu, si Werther était bien, en effet, une histoire réelle, en un mot, si c'était arrivé ! Goethe fronça le sourcil, et répondit qu'entre les personnes intéressées dans cette histoire, il fallait apparemment qu'une eût survécu, sans quoi on n'en aurait rien pu savoir ! Ce n'était point tout, et d'autres plus graves

sujets d'enui devaient l'atteindre., J'entends parler du reproche, au fond trop mérité, qu'on ne lui ménagea pas, d'avoir, par ce fameux exemple, avivé l'exaltation fiévreuse de tout un monde attaqué des mêmes souffrances, et poussé jusqu'à leur dernier terme, jusqu'au suicide, tant d'âmes découragées que le mal d'Hamlet usait sourdement. « On m'adresse une foule de compliments, qui se terminent d'ordinaire par cette question : « Nous préparez-vous quelque chose dans » le même genre? » A quoi je réponds : « Que le ciel me » préserve de me retrouver jamais dans la situation de pou» voir écrire un pareil livre ! » On sait, par les Mémoires de Bourrienne, que le roman de Goethe figurait parmi les quelques volumes de choix composant la bibliothèque de campagne de Napoléon ; mais ce que bien des gens ignorent peut-être, c'est qu'au nombre des intimes histoires écloses choz nous sous l'influence de Werther, il s'en trouve une, publiée en 1814, sous le titre de J/arie ou les Peines d'amour, et dont l'auteur n'était autre que le roi Louis de Hollande, père de l'empereur Napoléon III.

Pline raconte qu'un certain Gaditanus s'était épris d'un si furieux enthousiasme pour la gloire de Tite-Live. qu'il vint du bout du monde à Rome exprès pour contempler en face son héros, et sitôt après l'avoir vu s'en retourna (1). Il était écrit que, sous ce rapport, les temps modernes n'auraient rien à envier à l'antiquité, et ce fut un Anglais qui fit révivre ce bel exemple. Un jour, Goethe voit entrer chez lui un gentleman de bonne mine qui l'aborde hardiment par ces mots : « Vous êtes l'auteur de Werther, et je viens ici parce qu'il m'eût été impossible de refouler davantage le désir que j'avais de faire votre connaissance. Je ne vous répéterai point

(1) « Nunquamne legisti Gaditanum quemdam, Tili Livii nomine gloriàque commotum, ad visendum eum ab ultimo terrarum orbe venisse, statimque ut viderat abiisse. » (Lib. II, ep. ni).

ce que vous avez nécessairement dû entendre des millions de fois, bien qu'à vrai dire il y en ait encore de par le monde de plus fanatiques de votre ouvrage que moi. Mais, quand je songe à toutes les conditions qu'il vous a fallu remplir pour écrire un tel livre, je demeure véritablement confondu. » Et, là-dessus, notre excentrique d'offrir à Goethe un shakehands vigoureux et de déloger sans plus de cérémonie (1). Ouvrez les Notes de voyage, et vous verrez le poëte se débattre en Italie contre toute sorte d'importunités de ce genre. « J'irais aux Grandes-Indes, écrit-il, que ce fléau m'y poursuivrait encore! » ' A Rome, il se plaint de ne pouvoir se soustraire aux mânes irrités de l'infortuné jeune homme 1 et, à Palerme, un chevalier de Malte qu'il rencontre chez le vice-roi lui tient d'emblée ce langage :«Vous me paraissez Allemand, monsieur; oserai-je vous demander des nouvelles d'un certain ?... Attendez, j'ai oublié son nom ; mais vous comprendrez de qui je veux parler... il s'appelle... l'auteur de Werther. »

N'importe, comme avec un pareil esprit, toute chose est à considérer, Goethe fut un moment à se demander si c'était bien Napoléon qui avait tort. Néanmoins, cette irrésolution dura peu, et, après un sévère et définitif examen, dans lequel il fit comparaître Werther au tribunal de sa propre

(1) Même histoire arriva à Schiller, qui la raconte en ces termes dans une lettre a Koerner : « Un monsieur à figure ratatinée pénètre jusque dans ma chambre, demandant si je suis bien le conseiller Schiller ; je lui réponds que oui. « Je viens d'apprendre, » poursuit-il, « que vous étiez ici, et je n'ai pu réprimer l'envie que j'avais de voir » l'auteur de Don Carlos. — Vous me comblez, monsieur, et je suis » votre serviteur; mais ne puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? » — Vous ne me connaissez pas ; mon nom est Vulpius ! — En ce cas. j,, mille pardons, monsieur; mais une affaire...— Pour Dieu, ne prenez » point la peine de vous excuser, je vous ai vu et j'ai tout ce que je » voulais. »

(Schiller, Briefwechtel. S. 105.)

conscience de poëte, il jugea que l'ouvrage était bon et devait rester tel qu'il était. Constatons ici que Goethe fut extrêmement flatté de l'attention dont il se vit l'objet dans cette entrevue d'Erfurth. Vraies ou fausses, les critiques d'un pareil personnage ont de quoi préoccuper un poëte, fût-il le plus grand de tous, et l'idée que ce petit livre, trouvé dans la poche de tant de malheureux suicidés avait accompagné par le monde le héros d'Aboukir et d'Arcole était de nature à réconcilier Goethe avec Werther. La malveillance a beaucoup déclamé à ce propos sur le prétendu servilisme du poëte de Weimar, lequel ne se targua jamais, que je sache, d'être ré- publicain. Or, Napoléon, avec des attentions de cette espèce, était venu à bout de consciences plus farouches, et Goethe, — en sa qualité de patricien de la ville impériale de Francfort, professant dès l'enfance la plus haute déférence vis-à-vis des têtes couronnées, — devait assez naturellement s'y laisser prendre. On ne cesse de revenir sur une anecdote la plupart du temps faussement interprétée et que je répéterai à mon tour, ne fût-ce que pour en rétablir la vraie signification. Voici l'histoire telle que la raconte Beethoven dans une lettre écrite de Toeplitz à Bettina au moment où il venait de faire la connaissance de Goethe (1812). « Permis aux rois et aux princes de créer des professeurs et des conseillers privés, de conférer des titres et des cordons ; mais ce qui n'est pas en leur puissance, c'est de faire des grands hommes, des esprits qui s'élèvent au-dessus du vulgaire. A cette prétentionlà il leur faut, bon gré, mal gré, renoncer, et c'est pourquoi les grands hommes doivent être tenus en honneur. Lorsque deux hommes, tels que Goethe et moi, passent ensemble, c'est aux grands et aux puissants de comprendre ce qu'il y a d'élevé en nous. Hier, à la promenade, nous rencontrâmes la famille impériale. Du plus loin que nous l'aperçûmes, Goethe me quitta pour se ranger de côté. Quant à moi, j'é-

tais résolu à ne faire aucune espèce d'avances. J'enfonçai mon chapeau sur ma tête, boutonnai ma redingote jusqu'en haut et continuai à marcher les bras croisés à travers l'épaisseur de la foule. Les princes et les pages formaient la haie ; l'archiduc Rodolphe ôta son chapeau, et l'impératrice salua la première. Tous ces gens-là me connaissent. Je vis, à mon grand amusement, la procession défiler devant Goethe ; il tenait son chapeau à la main, et saluait de son air le plus gracieux. Je me suis rudement moqué de lui et l'ai traité sans quartier. »

Reste à se demander si cette indépendance de l'auteur des Symphonies ne portait pas le caractère d'une effroyable ostentation, et si Goethe, obéissant aux lois de la plus simple politesse, n'agissait pas, au contraire, comme tout galant homme eût fait à sa place. Il se peut que, depuis quelques années, les choses aient bien changé ; mais, à cette époque, il était aussi naturel d'ôter son chapeau devant un membre de la famille souveraine qu'il peut l'être de saluer une personne de connaissance. Beethoven pas plus qu'un autre n'ignorait ces règles élémentaires du savoir-vivre, mais il répugnait à l'excentricité de son tempérament de se mouvoir dans l'orbite des conventions sociales, et nous serions, pour notre part, tout disposé à lui pardonner ses caprices (1). Quant à Goethe, homme du monde, ministre et, si l'on veut aussi, courtisan, il lui était permis de prendre d'autres allures plus conformes à son éducation, à la position qu'il occupait, à ce sens parfait du « comme il faut » qu'il tenait de la supériorité même de sa nature.

(1) Tout homme qui fait de la pensée l'objet de ses occupations, artiste, poëte ou savant, obéit à deux lois : celle de sa nature individuelle et celle que l'esprit de son temps lui impose. Beethoven, une des individualités les plus extraordinaires qui se soient produites,

Napoléon et Goethe se rencontrèrent encore à des fêtes données par le duc Charles-Auguste dans son palais de Weimar (6 octobre 1808). Après le dîner, auquel assistèrent les deux empereurs, les quatre rois, la reine de Westphalie, le grand-duc Constantin, le prince Guillaume de Prusse, le duc d'Oldenburg, le prince héréditaire de Meklenbourg-Schwerin, le duc et la duchesse de Weimar, les princes de Bénévent, de Hatzfeld, etc., etc., il y eut grand spectacle, et les comé-

n'aurait jamais atteint au développement intégral de ses facultés, si Dieu ne l'eût créé musicien. La musique fut pour sa personnalité, intellectuelle et morale ce que la destinée est pour les autres. Sa surdité, le seul événement, la seule catastrophe de sa vie, uniforme d'ailleurs, sa surdité remplit tout, explique tout, excuse tout. Triste, solitaire, maugréant contre un monde loin duquel le jette son infirmité, hypocondriaque et misanthrope, vieux garçon qui jamais des jouissances de l'amour ne connut la plénitude ; stoïcien au cœur sensible et magnanime, personnage bizarre, grondeur, bourru, colérique, et gauche à tel point qu'il ne pouvait toucher au moindre objet sans le briser, et en même temps doué d'un génie surhumain, animé du souffle créateur, tel fut Beethoven. Qui ne connaît cette histoire de la Symphonie héroïque (1803) ? Le manuscrit du chef-d'œuvre, soigneusement revu et corrigé, allait être envoyé en France, à l'adresse du premier consul, lorsqu'on apprend que Napoléon s'est fait empereur. Beethoven, qui était, ou plutôt qui se croyait républicain, - car j'ai toute raison de croire qu'en fait d'idées politiques le grand artiste n'ait jamais obéi à une conviction bien nettement définie ; — Beethoven, dans un accès de colère, impitoyable et sans s'épargner les jurons et les invectives, mit en pièces la symphonie, dont les fragments lacérés jonchèrent longtemps le parquet de son cabinet de travail, et qui ne se releva d'une si chaude alerte que pour prendre un nouveau titre. Austère et irréprochable dans ses mœurs, il exige des autres les mêmes vertus, et, portant plus loin l'intolérance, il blâme Mozart d'avoir traité dans Don Juan un sujet si scandaleux. Jean-Jacques ! toujours Jean-Jacques ! Il prend le monde en aversion, tourne le dos à ses amis, erre par la campagne, méditant à l'écart ses symphonies, qui sont les rêveries •ublimes d'un promeneur solitaire.

diens français, venus à la suite de Napoléon, représentèrent la Mort de César, de Voltaire. L'effet fut prodigieux. Talma, qui jouait Brutus, se surpassa. A ces vers de la fin du premier acte, où César, répondant à Antoine qui l'engage à se défier davantage des sénateurs, s'écrie :

Je les aurais punis si je les pouvais craindre,

Ne me conseillez point de me faire haïr ;

Je sais combattre et vaincre, et ne sais point punir. Allons, n'écoutons point ni soupçons ni vengeance. Sur l'univers soumis régnons sans violence...

à ce passage, on eût dit qu'une étincelle électrique parcourait la salle. Tout le monda se sentit ému. Après le. spectacle, il y eut bal dans les grands appartements du château ; bal inouï, flamboyant, bien digne des étranges splendeurs de cette époque mythologique. Jamais on n'avait vu tant de rois et tant de reines, de ducs souverains et de duchesses. Quel luxe dans cet Olympe ! des flots de perles, des ruisseaux d'émeraudes et de diamants, et, — dominant tout, — la figure pâle et mélancolique de l'empereur Alexandre, l'arbitre du moment. Napoléon portait l'uniforme des chasseurs de la garde, et se montrait fort empressé auprès des dames, mais sans réussir toujours dans sa façon de les complimenter. Le grand homme, on le sait, avait parfois une galanterie à brùlepourpoint qui ne ménageait rien :

« Je n'aurais jamais cru, dit-il en abordant une aimable et charmante personne du cercle de la duchesse; — en vérité, je n'aurais jamais cru qu'il y eût àErfurth de si belles femmes. Mais peut-être n'êtes-vous pas née à Erfurth ?

— Non, sire, répondit madame de Recke, je suis de Stettin. - Ah ! Prussienne alors?

- Oui, sire, Prussienne de cœur et d'âme.

— Très-bien ! il faut avant tout être de son pays. » Et, là-dessus, il lui tourna le dos.

Après s'être un moment entretenu avec Goethe, il vint droit à M. de Müller (1), et lui demanda où donc était Wieland, et comment il se faisait qu'il ne l'eût point encore aperçu.

M. de Müller répondit que Wieland, à cause de son grand âge, vivait éloigné du monde, mais que, puisque Sa Majesté désirait le rencontrer, on s'empresserait de l'aller querir. Qui fut bien étonné? ce fut le pauvre vieux Wieland en voyant s'arrêter à sa porte le carrosse ducal. Il vint pourtant et se laissa bénévolement conduire à l'empereur, qui, après quelques gratulations plus ou moins banales, lui demanda quel était celui de ses écrits qu'il tenait pour son chefd'œuvre.

« Sire, répondit l'honnête Wieland, je n'y mets point tant d'importance, et pense n'avoir jamais fait de chef-d'œuvre, ayant écrit tout simplement les choses qui me venaient au cœur.

— J'entends, poursuivit l'empereur; mais dites-moi, je vous prie, lesquels sont ceux de vos ouvrages que vous avez composés avec le plus de prédilection. »

Wieland alors nomma Agathon et Oberon ; puis soudain l'empereur, abordant des sujets plus relevés, se lança à travers les discussions historiques, et, renouvelant ce que deux

(1) Le chancelier de Müller, à qui nous devons ces détails, l'un des serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués de la maison grandducale de Saxe, et qui fut l'ami personnel de Goethe et des diverses illustrations de cette période. Nous aimons aussi à nous aider, — en ces retours trop fréquents peut-être vers une étude qui nous charme, — d'autres souvenirs précieusement amassés par nous dans la pratique déjà longue de l'agréable et bienveillante société où survit la tradition familière d'un âge qui fut héroïque, et dont l'un des plus nobles et des plus spirituels représentants s'éteignait naguère dans la personne de M. le baron de Gersdorf.

ans plus tôt il avait à Berlin adressé à Jean Müller, il demanda à Wieland quel siècle lui semblait avoir été le plus heureux pour l'humanité. Jean Müller avait dit, on le sait, le siècle des Antoniris; quant à Wieland, il répondit que la question était fort difficile à résoudre.

« Les Grecs, ajouta-t-il, eurent à diverses périodes de trèsheureux jours, à ne considérer que l'état de leur civilisation et de leurs libertés. Rome, à côté d'empereurs exécrables, en eut aussi d'excellents, qui méritent d'être nommés des génies de l'humanité. D'autres peuples et d'autres États comptent -également des sages parmi leurs souverains. Mais, en somme, l'histoire me parait se mouvoir en cercle. Le bien et le mal, la vertu et le vice, vont alternant incessamment, et c'est l'œuvre de la philosophie de chercher partout le bien pour le mettre en évidence, et nous rendre ainsi le mal supportable.

— A merveille, reprit l'empereur ; mais il n'est pas juste non plus de peindre tout en noir, comme a fait Tacite. C'est là un peintre habile, je vous l'accorde, un coloriste vigoureux et séduisant, mais qui ne songe qu'à l'effet qu'il va produire. L'histoire ne veut point d'illusions ; elle doit éclairer, enseigner, et non pas se contenter de nous donner des impressions personnelles, des tableaux. Tacite n'a point assez approfondi les causes ; il n'a point suffisamment développé les secrets motifs des événements; il n'a point assez scruté le mystère des actions et de l'esprit des temps, étudié leur mutuel enchaînement, pour livrer à la postérité un jugement impartial et sain. Pour qu'un jugement soit tel, il faut consentir à ne voir les hommes et les peuples que dans les conditions de l'époque et des circonstances où ils ont vécu, et qui, nécessairement.'ont dû déterminer leurs actes. Les empereurs romains n'étaient point, tant s'en faut, ces horribles monstres que Tacite nous a décrits, et, à ce point de

vue, je lui préfère de beaucoup Montesquieu, qui est à la fois plus équitable et plus vrai. »

Ensuite l'empereur se tourna vers la religion chrétienne, son histoire et les motifs de sa rapide propagation.

« J'y vois, observa-t-il, une éclatante réaction de l'esprit grec contre l'esprit romain. Vaincue par la force brutale, la Grèce reconquit le sceptre intellectuel, s'appropriant et cultivant la semence salutaire que la Providence avait, pour le bonheur de l'humanité, répandue de l'autre côté des mers. Après tout, — et ici il se rapprocha de Wieland de manière à n'être entendu de personne (1), — après tout, c'est encore une grande question de savoir si Jésus-Christ a jamais existé 1 »

A ces mots, Wieland, qui jusqu'alors s'était contenté de ] prêter une oreille attentive, se ravisa soudain, et, d'un ton : chaleureux :

« Je n'ignore pas, sire, qu'il y a des gens qui en doutent; mais on ne s'arrête point à de telles folies ; autant vaudrait douter de l'existence de César ou de celle de Votre Majesté. » L'empereur regarda Wieland dans le blanc des yeux, et,, lui frappant sur l'épaule :

« Bien, très -bien, s'écria-t-il ; les philosophes auront beau s'ingénier à bâtir des systèmes, ils n'en trouveront pas de meilleur que le christianisme, qui réconcilie l'homme avec lui-même, et garantit aux États l'ordre et la paix publique, en même temps qu'il donne à l'individu espérance et bonheur. »

Napoléon, qui se sentàit en verve et d'humeur à parler de toutes choses et de quibusdam aliis, eût très-volontiers prolongé l'entretien; mais Wieland donna à entendre, que son

-

(1) Excepté de M. le chancelier de Miiller, qui, sans y prendre part, assistait à l'entretien, n'en perdant pas une parole.

grand âge ne lui permettait pas de se tenir debout plus longtemps, ce qui lui valut d'être peu après gracieusement congédié.

Quant à la singulière observation avancée par l'empereur au sujet de l'existence de Jésus-Christ, il est impossible de la prendre un seul instant au sérieux. Napoléon, ayant souvent ouï parler du prétendu athéisme de Wieland, surnommé fort improprement par quelques-uns le Voltaire allemand, aura voulu savoir à quoi s'en tenir sur les croyances religieuses de l'auteur d'Agathon : de là cette .question qui, si elle ne pouvait s'expliquer ainsi, serait parfaitement saugrenue.

Pendant le bal, Napoléon s'entretint encore une fois avec Goethe et lui fit part de nouveau du vif intérèt qu'il portait au progrès de la tragédie, laquelle, selon ses idées, ne devait pas seulement passer pour la plus noble école des rois et des hommes d'État, mais pour quelque chose de plus haut que l'histoire.

Le lendemain, après une brillante chasse sur le champ de bataille d'Iéna, les Majestés retournèrent à Erfurth, où, le 13 octobre, la troupe française termina ses représentations en donnant Bajazet.

IV

Wieland, dont la physionomie ressort ici du tableau, trèsdigne à la fois et quelque peu malicieuse, le bon Wieland n'avait pas moins de soixante-quinze ans il cette époqur, et, certes, c'était la peine d'avoir vécu soixante-quinze ans pour assister à pareil spectacle. « Vous me demandez, écrit-il à ce propos à son ami Bottiger, vous me demandez si Napoléon, qui, deux heures durant, s'est entretenu avec Goethe à

Erfurth, a daigné s'enquérir de mon humble personne, et quel effet il a produit sur moi. En réponse à la première des deux questions je vous dirai : Oui, l'empereur a désiré me voir, et c'est notre duchesse qui fut chargée par lui de me forcer à comparaître, car je m'étais jusque-là défendu comme un beau diable d'aller figurer -à ce bal du 6 octobre donné en l'honneur des deux empereurs. J'y vins donc un peu après dix heures, dans un carrosse de la cour. A peine étais-je là, que l'empereur s'approcha, et, notre duchesse m'ayant présenté, il s'entretint avec moi, et fort longtemps. Il faisait, du reste, presque à lui seul, tous les frais de la conversation. Deux fois seulement il s'éloigna pour quelques instants, laissant la place d'abord à l'empereur de Russie, puis au roi de Bavière, mais revenant toujours, si bien que la conversation se prolongea ainsi jusqu'à minuit, heure à laquelle, ne pouvant plus supporter la fatigue de rester debout sur mes vieilles jambes, je dus, contre toutes les lois ordinaires de l'étiquette, demander d'être congédié. » On voit, par le ton simple et naturel de cette léttre, que l'honnête Wieland, très-flatté peut-être au fond de l'âme d'un tel accueil, n'en avait pas le moins du monde la tête tournée. C'était, du reste, un personnage assez curieux que ce bonhomme : courtisan émérite et fort expert dans l'art de frayer avec les rois, aimable, insinuant, sachant dire de l'air qu'il faut les choses agréables, sans jamais se laisser glisser jusqu'à la flatterie. La duchesse Anne-Amélie, nièce du grand Frédéric et mère de CharlesAuguste de Saxe-Weimar, dont il fut le précepteur, l'avait formé à la vie des cours. De toutes les bonnes fées que le poëte d'Oberon devait évoquer par la suite, il n'y en a pas de plus digne d'hommages, de plus doucement bienfaisante. Sur un signe d'Anne-Amélie, qui l'avait deviné en lisant un écrit de philosophie pédagogique, le pauvre Wieland, jusquelà cahoté par tous les sentiers perdus de la littérature aile-

mande, vint à Weimar avec son bagage de romans et de vers dont aucun libraire ne voulait, et l'on vit un de ces exemples, trop rares en ce monde, du pouvoir mettant juste la main sur l'aptitude la plus vraie et la plus digne. Se figure-t-on l'enfant des Muses (comme on disait alors) transporté tout à coup du désert de son existence vagabonde dans cette oasis du palais de Weimar ; du fond de cette tabagie méphitique d'étudiants bravaches et dépenaillés, dans la solitude élyséenne d'une de ces vastes salles de marbre qu'éclaire à travers d'épais rideaux de soie un jour mystérieux, et dont le -silence n'est interrompu que par le bruit de ses vers qu'une jeune princesse écoute- avec ravissement, disons mieux, qu'elle savoure comme, par un soir d'excessive chaleur, on savoure un sorbet? Est-il, je le demande, un sort plus doux pour un poëte ? Wieland ne se sentait pas d'aise, et, de son côté, la jeune princesse s'applaudissait chaque jour davantage d'avoir trouvé le philosophe selon son cœur, l'homme de ses prédilections littéraires. De tous ceux qui vinrent plus tard, aucun, même entre les plus grands, n'eut à ce point sa confiance.

On le voit, le poëte ici se doublait d'une façon de chambellan, et, tout homme et homme de lettres qu'il était, l'auteur d'Oberon supportait sans trop d'éblouissement l'approche des soleils. Son grand âge, d'ailleurs, lui donnait certains droits dont il savait user avec un tact plein de malice. Que dire aussi de cette bonhomie sous laquelle se cachait un si narquois sourire, et qui lui venait en aide comme leur surdité vient en aide à certains sourds qui ne veulent pas entendre? « Le roi Frédéric est un grand monarque, écrit-il à Merk (16 juin 1786) ; mais le ciel me préserve de vivre jamais sous son sceptre, j'allais dire sous son bâton. » M'est avis que le bonhomme en pensait autant du grand empereur, même après les deux entretiens d'Erfurth et de Weimar, ce qui ne l'em-

pêchait pas de comparer Napoléon à Scipion, à Paul-Émile, à Sylla, à Marius, à Sertorius, à César, en un mot, à tous les illustres mortels que les sept siècles de Rome ont produits, et dont il réunissait en sa personne les principaux traits ; il est vrai qu'en manière de restriction à la louange, le naïf et candide vieillard ajoutait : « Quel dommage qu'un si puissant génie ait si peu fait pour le bien de l'humanité, et que, somme toute, on ne doive l'envisager que comme un de ces fléaux dont Dieu se sert pour châtier nos crimes, flagellum \ et non deliciœ generis humani ! »

Il se publiait alors en Allemagne un almanach, le Calen- .• drier de la guerre, où cette fameuse rencontre fut consignée avec vignette enluminée au frontispice, représentant les deux illustres interlocuteurs. Une lettre de Wieland donne même à ce sujet certains détails assez caractéristiques. « Que de remercîments j'ai à vous adresser, mon cher Bottiger ! écritil (20 décembre 1809) ; votre article est un chef-d'œuvre de composition et de savoir-dire. A vous parler franchement, peut-être n'en fallait-il pas moins pour me réconcilier avec vous, car je ne cache pas que le premier aspect dir titre : Napoléon et Wieland; et surtout l'abominable indication qui l'accompagne, provoqua chez moi une colère des plus vives, et que, si j'eusse été pour le moment le Jupiter Ceraunius, et tenu le moindre carreau dans ma vieille patte, vous, votre éditeur et votre damné dessinateur eussiez risqué de passer un fort mauvais quart d'heure. NAPOLÉON et Wieland, I'OGRE et le scarabée ! A quoi pensiez-vous, mon cher Bottiger, d'aller faire un pareil rapprochement, impertinent déjà pour nous autres, bons et naïfs Allemands, et qui ne saurait manquer de me couvrir de ridicule aux yeux des Français, nos chers amis ? Et votre vignette ! votre horrible vignette, où je me vois figurer en habit marron, gilet blanc et guêtres montantes, dans l'attitude emphatique d'un avocat plein de

mots et de gestes, et se préparant à répliquer par les plus belles choses au discours que lui tient lu partie adverse, tandis que Napoléon, avec sa figure commune et débonnaire, ressemble à un invalide de sa propre garde allumant un pékin de savant au récit des grandeurs et magnificences de l'empire français ! Le pire est que tout cela vous a un faux air de ressemblance qui, sans exprimer ce qu'il voudrait exprimer, trahit en même temps l'intention de l'artiste et son impuissance. — Mais en voilà assez sur ce sujet, et ne parlons plus de ce scandalo magnatum, qu'on oublie du reste .bientôt en lisant votre excellent article, auquel, je le répète, Allemands et Français ne sauraient reprocher que son titre. 1)

V

Dans cette rencontre mémorable, l'effet que ces deux hommes produisirent l'un sur l'autre fut également profond des deux côtés, et, si l'empereur conserva du poëte un grand souvenir, l'idée que Goethe emporta de Napoléon ne fut certes pas moindre. J'ajouterai que lorsque, cinq années plus tard, éclatèrent les événements de 1813, Goethe, toujours sous l'impression de cette entrevue d'Erfurth et de l'immense personnalité qui s'y était révélée à lui, se montra d'abord très-sceptique à l'endroit du triomphe de la cause nationale. Une lettre qu'il écrivait de Dresde à Koerner, dont le vaillant fils marchait déjà sous le drapeau des volontaires, prouve à quel point l'influence agissait souverainement encore : « Oui, s'écrie-t-il, levez-vous, secouez vos chaînes! quant à moi, je tremble! pour vous, l'homme est trop grand! Vous ne les briserez pas, vos chaînes, et ne ferez que vous les enfoncer plus avant dans les chairs I » Qu'on ne s'y trompe pas ce-

pendant, et qu'on n'aille point attribuer au manque de patriotisme cette juste défiance d'un vaste esprit, dès longtemps prémuni contre les chimères de l'enthousiasme, et que ses' études naturelles et ses méditations historiques avaient liabi-» tué à voir au delà des frontières respectives des nationsi D'ailleurs, quoi d'étonnant que l'âge et les rudes épreuves d'une période si fertile en catastrophes eussent quelque peli; refroidi la source de l'enthousiasme? et je sens plus le dé-\* couragement des temps que l'indifférence à l'endroit des

idées de patriotisme et de liberté dans les paroles qui lui échappent après la bataille de Leipzig. « A moi aussi l'Alle- magne me tient à cœur, et je ne cède à personne la cruelle part d'amertume dont m'ont abreuvé les misères de mon pays. Quand je pense à l'Allemagne, à ce qu'elle est, à ce qu'elle devrait être, les sentiments qu'éveillent en moi cer-v

taines comparaisons sont tels, que je demande à passer outre ; 1 et c'est à la science, à l'art, que j'ai dû bien des fois de pou- voir planer au-dessus des étroites limites des nationalités,, pour contempler d'en haut le monde et l'humanité. Mais, hélas! cette consolation, si grande qu'elle soit, ne saurait pourtant, chez un homme de cœur, remplacer la conscience d'appartenir à une nation puissante et .forte, à un peuple qu'on estime et qu'on redoute, et j'ai besoin, pour me satisfaire, de me mettre devant les yeux l'avenir de l'Allemague, et de me dire qu'il faut avoir foi dans cet avenir. »

Je n'ai point l'intention de me porter ici l'apologiste des qualités morales de l'illustre poëte de Weimar. Les mortels de cette classe obéissent à des règles de conduite particulières, et, pas plus que les papes et les rois, ne sont justiciables de simples tribunaux ordinaires; mais ce que je voudrais établir, c'est que ces dix dernières années ont mis en lumière d'irrécusables témoignages devant lesquels l'opinion publique a dû naturellement se modifier. A ce point de vue,

l'ouvrage de M. C. H. Lewes (1) est excellent comme résumé de toutes les informations nouvelles, et je le recommande sincèrement à certains critiques français, qui naguère, toujours à propos de Werther, enfourchaient héroïquement le dada traditionnel pour s'en aller en guerre rompre une lance contre l'égoïsme de Goethe. Que ces honnêtes gens, dont la montre aujourd'hui retarde, se fassent expliquer les lettres aux amis de Leipzig, où respire tant de conviction généreuse ' et de cordiale sympathie, la correspondance avec madame de Stein, empreinte d'un platonisme si ému, et surtout qu'ils .prennent leçon, s'ils peuvent, de ses rapports avec Schiller; car c'est là que Goethe fut vraiment grand, là que son âme se montra l'égale de son intelligence (2). Lorsque deux poëtes éminents, deux penseurs de premier ordre, ont vécu et travaillé longtemps à côté l'un de l'autre, il s'établit nécessairement entre eux une émulation dans les idées et dans les principes qui devient tôt ou tard de la rivalité. De cette rivalité, dans la sphère ordinaire, naissent l'envie et les mauvaises passions. Mais supposez deux hommes au-dessus du vulgaire, s'aimant, s'estimant, et vous aurez le plus noble spectacle auquel on puisse assister. Tels furent Goethe et Schiller, le plus beau duo, pour me servir de l'expression d'un écrivain allemand (3), que deux esprits aient jamais vécu. Quand Schiller vint à Weimar pour la première fois, c'était le marquis de Posa, avec ses rêves, ses chimères et ses mystérieux tressaillements ! Goethe comprit aussitôt ce

(1) The Life and Works of Goethe, by G. H. Lewes. 2 vol. Londres.

(2) Rappelons à ce propos la sentence si juste de Quintilien, qu'on fera bien de méditer, surtout au sujet de Goethe : « Modeste et circumspecto judicio de tantis viris pronunciandum, ne, quod plerisque accidit. damnent quod non intelligunt. »

(3) M. Gustave Kiihne, Portraits et Silhouettes, p. 111.

qui manquait à l'équilibre de cette généreuse et puissante nature. Il apaisa ses fiévreuses angoisses, modéra ses impatiences, et, pour commencer, lui donna un de ces emplois quij subviennent aux nécessités de chaque jour et procurent à la pensée du poëte une véritable indépendance. Goethe fut pour Schiller plus qu'un ami, presque un père. Et, quand ce noble génie, que les lois mêmes de son organisation condamnaient à dévorer l'espace, eut disparu dans son tourbillon de gloire et de lumière, avec quelle touchante et simple dignité il en mène le deuil ! comme est grande et sincère sa douleur ! comme il s'y complaît cette fois, lui d'ordinaire si prompt. surmonter ces sortes d'émotions!

On dirait que l'âme du divin poëte est devenue dans le ciel de Goethe une étoile radieuse et mystique; il tient ses yeux attachés sur elle, il l'interroge, la consulte; Schillcr est tou, jours là, vivant, au sein de l'atmosphère qu'il respire, et, s'il parle de lui, c'est au présent, comme d'un être dont l'activité n'a point cessé de rayonner. « Schiller m'apparaît à cetle heure, comme il était jadis, comme il sera toujours, dans l'absolue possession de sa nature supérieure. Il est grand à la table de thé comme il eût été grand au conseil d'État; rien ne le trouble,, rien ne l'embarrasse, rien n'engourdit ou ne rabaisse l'essor de ses idées; ce qu'il a de généreux dans l'âme se dégage librement, sans hésitation ni arriere-pensce! — C'est que c'était un homme, celui-là, un homme tel qu'il faudrait être! Nous autres, au contraire, nous dépendons toujours de quelque chose; les personnes, les objets qui nous entourent, exercent sur nous une influence dont nous sommes esclaves. Cette cuiller à thé nous incommode, parce qu'elle est d'or quand il faudrait qu'elle fùt d'argent, et c'est ainsi que, paralysés par toute espèce de considérations, nous n'arrivons jamais à manifester avec quelque liberté ce qu'il pourrait y avoir de grand au fond de notre nature, Nous ne

sommes que les esclaves des objets environnants, et paraissons petits ou considérables, selon que ces objets font que nos ressorts se contractent ou se dilatent. »

Il est une autre opinion très en vogue chez les esprits superficiels, et qu'une connaissance plus approfondie du caractère de Goethe devait tôt ou tard modifier profondément : j'entends parler de l'idée qu'on se fait en général de sa manière d'envisager la question religieuse. « Pour orthodoxe, il ne l'est pas; mais ce n'est chez lui ni orgueil, ni caprice, ni affectation; il évite de se prononcer sur les points essentiels , et laisse à chacun la liberté de ses convictions. Sans aller il l'église ni pratiquer, il professe envers la religion chrétienne une haute vénération, et ne contesterait au besoin que la forme dans laquelle les théologiens nous la présentent. » On remarquera que c'est Kestner qui parle, et qu'il ne s'agit encore ici que du Goethe de Wetzlar et de Francfort, lequel n'est qu'un damoiseau quand on le compare à celui de Weimar, dont le dernier mot en si grande matière reste pour nous toujours cette admirable lettre, écrite sur le tard à la comtesse Bernstorff, et où se trouvent, entre autres passages de la plus religieuse émotion, celui-ci, qu'une Swetchine ne désavouerait pas : « Ayons sans cesse présente devant les yeux l'idée de l'éternité, c'est l'unique moyen de nous aguerrir contre les souffrances temporelles (1). » J'en dirai autant des reproches mille fois adressés à l'auteur d'Egmont et d'Iphigénie par les écrivains libéraux de son pays, d'avoir manqué de patriotisme. Il est vrai que Goethe ne témoigna qu'une assez médiocre symrathie pour le mouvement qui, de 1807 à 1815, entraina l'Allemagne. Mais Goethe appartenait-il bien à cette

(1) Voir, pour le texte même de cette admirable pièce, notre étude sur la comtesse Auguste Stolberg, placée en tête de la traduction d' He,'mann et Dorothée (édition Michel Lévy).

époque? Son Allemagne à lui était une Allemagne plus ancienne, l'Allemagne d'autrefois. On est de son siècle avant d'être de son pays, et le sol que nous foulons sous nos pieds n'est que notre patrie physique; la patrie intellectuelle, la vraie patrie, c'est l'âge qui nous a vus naîti«, qui nous a portés dans son sein et faits ce que nous sommes. A ce compte, les études sur la jeunesse des grands hommes ont un charme inexprimable; vous les voyez dans leur milieu naturel : ai- ¡ mant, luttant, vivant de la vie de chacun, avec cette seule, différence que chez eux la prédestination se manifeste déjà par ce je ne sais quoi d'original et de fort dont sont marqués leurs moindres actes.

Jérusalem (1) et Goethe, rêveurs tous deux, tous deux épris de l'idéal, semblent nés sous la même étoile. A vingt-trois ans, les voilà l'un et l'autre embarqués à travers les orages d'une de ces passions qui sont, au début de l'existence, l'épreuve fatale et décisive. Jérusalem, secrétaire de la légation de Hanovre, aime éperdument la femme du ministre qu'il a pour chef; Goethe, jurisconsulte et poëte, aime la fiancée de son ami Kestner. Au premier écueil qui s'offre, Jérusalem se perd ; Goethe surnage, et, comme Camoëns, aborde à la rive, son roman de Werther dans la main : à lui la vie et l'a'

venir; quant à son compagnon, les flots l'ont englouti, et, si le nom de cet infortuné est parvenu jusqu'à nous, c'est grâce à l'équipage qu'il montait et sur lequel Wolfgang naviguait aussi. Période de trouble et de tendance qui prépare la maturité, crise héroïque d'où l'homme se dégage! Les deux portraits de Goethe que M. Lewes a mis au double frontispice de son remarquable ouvrage répondent admirablement, selon Î\*

(1) Ainsi se nommait, on le sait, le compagnon de jeunesse dont le suicide consommé sous les yeux même de Goethe, durant cette orageuse période de Wetzlar, devait inspirer, sinon le roman de Wor- ther, du moins la catastrophe.

moi, à cette idée de transformation. En tète du premier volume figure l'auteur de JVerther, l'étudiant de Leipzig et de Strasbourg, profil charmant que décore une suprême distinction, œil doux et pénétrant, front superbe où respire la santé d'une âme que les premiers combats de la jeunesse ont laissée en pleine possession d'elle-même! Au second volume, c'est le même homme à soixante ans de distance, tel que l'ont fait les évolutions normales d'une carrière vouée à l'exercice des plus hautes facultés humaines : l'œil, s'il a moins d'éclat, a plus de profondeur; le front, plus vaste, a remplacé le calme d'autrefois par cet air de majesté olympienne qui sera désormais son caractère dans l'histoire. Après avoir consulté le physique, observez le moral, et vous trouverez au dedans les mêmes gradations qu'au dehors, la même conséquence, la même unité. Et, si le corps a pu sans péril ni souillure traverser les divers tourbillons de l'ètre, l'intelligence, elle aussi, a parcouru toutes les sphères de ses domaines, passant de l'art à la critique, de la critique aux plus ardues spéculations de la science, donnant son heure à chaque chose et complétant, avec ordre et méthode, l'ensemble de cette physionomie qui faisait dire à JI. Cousin, revenant sur ses souvenirs de Weimar : « J'ai vu Goethe, et je me suis donné le spectacle d'un grand homme ! »

II

JEAN-PAUL RICHTER

SA VIE LITTÉRAIRE — SES OEUVRES

1

La biographie de Jean-Paul n'est qu'une idylle. Ne perdons u pas de vue le centre bien étroit où il était né. L'absence delJ toute éducation régulière, l'isolement de cette vie champêtre,? ne pouvaient que livrer son enfance à toute sorte de rêveries ! mêlées de terreurs bizarres et de superstitions, qu'il couvaiti avec amour déjà, lorsqu'à douze ans, on le fit entrer au colléger de Schwarzenbach.

Là, ses progrès furent rapides;'nous le voyons passer du) latin au grec, du grec à l'hébreu, se farcir la mémoire de, mots choisis et de citations, et donner dès cet âge dans le travers si familier aux gens d'Université. Aux heures de récréation, les rêveries continuaient d'aller leur train. Il lut des romans, apprit la musique, et se livra sur le clavier à l'improvisation, qu'il appelait une délivrance de soi-même (Selbstfreylassung). Remarquons, en passant, la répugnance qu'il

témoigna dès cette époque pour les véritables études classiques, qui, de leur côté, se vengèrent bien de ses dédains.

En 1779, il se trouvait à Leipzig, lorsque la nouvelle de la x mort de son père vint l'y surprendre. Toute ressource allait manquer : il s'agissait d'embrasser une profession au plus vite ; laquelle ? Il hésita un moment, et vit la misère qui lui tendait une plume; il la prit. L'épreuve fut longue et cruelle. Jean-Paul avait alors dix-huit ans environ. Cette jeunesse en butte à tous les déboires, à toutes les humiliantes nécessités de la vie littéraire, passa plus tard à ses yeux pour .le plus heureux temps.qu'il eût vécu. C'est là un thème auquel il revient sans cesse. On le destinait à la théologie ; il y échappa sous prétexte qu'il se sentait quelque peu hétérodoxe, et les lignes suivantes, écrites par lui à son précepteur Vogel, prouvent du moins que, dès l'âge de dix-huit ans, la recherche de certaines vérités ne lui coûtait plus rien.

« Envoyez-moi donc les Fragments de Lessing ; j'espère ne point encourir vos disgrâces en continuant à vous demauder ce livre, que vous persistez à me refuser par des motifs dont je ne mets pas en doute la sincérité. Toutefois, je me pose ce dilemme irrésistible, à mon avis, dans tous les temps : Ou ce livre contient des vérités, ou il contient des erreurs. Dans le premier cas, rien ne doit m'empêcher de le lire; dans le second, il ne saurait me convaincre qu'à la condition de produire des arguments vraiment forts, et, je vous le demande, qu'est-ce que je risque alors de remplacer une vérité qui ne s'appuie à mes yeux sur aucune base solide, qui n'existe chez moi qu'à l'état de préjugé, par une erreur qui me parait plus vraisemblable et plus claire ? J)

Il lut beaucoup Lessing et de bonne heure, et ses premiers aphorismes, en reproduisant presque trait pour trait le ton et les manières de l'auteur de Nathan, témoignent de ce

commerce de prédilection. Il s'enthousiasmait pour ces lectures, dont il sortait ivre de joie et le cœur plein de tendresse pour l'humanité, ce qui ne l'empêchait pas, un moment après, de maugréer contre le monde, qu'il appelait, en dépit des belles illusions de l'heure précédente, une folle et ridicule mascarade.

« Vous voulez savoir le plan de ma vie? J'abandonne au hasard le soin de l'ébaucher. Mes vues ont jusqu'ici rencontré peu de sympathies, et je vogue sur l'océan de la destinée sans gouvernail, bien que non pas sans voiles. J'ai rompu tout à fait avec la théologie; je ne professe pas une science;mais je les exerce toutes en tant qu'elles m'attirent ou se rapportent à mon métier d'homme de lettres. La philosophie elle-même m'est devenue indifférente depuis que je doute de tout. Mais je me sens le cœur si plein! si plein ! que je me tais. Dans mes prochaines lettres, je vous parlerai de la nature de mon scepticisme et du dégoût que m'inspire cette folle mascarade et arlequinade qu'on appelle la vie. »

Ces velléités d'humeur noire lui venaient de la mort de deux amis. L'un, Jean-Bernard Hermann, rongé de misère et d'ennui, ne sortant de lui-même que pour darder son venin au dehors, unissait au cynisme d'un Diogène de tabagie les capricieuses fantaisies d'humeur d'une jeune fille. Jean-Paul écrivait de lui qu'il était comme l'alouette, qui chante dans le bleu du ciel et bâtit en même temps son nid dans les immondices. Le second des deux amis, mais celui-ci d'une hypocondrie plus douce, bien que d'une indifférence religieuse non moins profonde, était Laurent de Œrthel, fils aîné d'un commerçant enrichi qui habitait une terre noble dans le voisinage du collége de Hof. Laurent occupait dans la propriété de son père un pavillon construit exprès pour lui et donnant sur la Saale, bordée à cette époque d'un rideau de saules verts et de peupliers. C'était là, dans cette jolie chambre d'où

la vue s'étendait sur les jardins et les prairies des environs; c'était là qu'on se réunissait le soir pour lire les romans nouveaux, là qu'on se passionnait au clair de lune pour Werther ou ~iegwart. Douleurs factices qui préludaient aux vraies douleurs ! Bientôt ce noble jeune homme sur qui reposaient tant d'espérances s'inclina tristement, épuisé, lui aussi, par l'étude. A peine de retour de l'université, un mal sans espoir l'entreprit, et Jean-Paul vit s'en aller jour par jour, heure par heure, cette jeunesse délicate qui s'attachait à lui comme le lierre au chêne, et dont il finit par recueillir le dernier -soupir dans cette même chambre où tous les deux ils avaient tant pleuré sur de romanesques infortunes.

Le souvenir de Laurent de Œrthel se trouve évoqué avec une grâce pleine de mélancolie dans l'avant-propos de la seconde édition des Procès groënlendais,

« Moi et Adam GErthel de Hof, écrit Jean-Paul, nous étions à cette époque deux amis de collége, d'université et de jeunesse. Gymnasium, — Universitaets, — und Jugendfreunde, et tout cela, nous le sommes encore après bien des années, je l'espère du moins, quoique l'un de nous soit mort déjà depuis longtemps. Le riche et maladif jeune homme consumait alors ses soirées, encombrées de travaux académiques, à copier pour l'impression les manuscrits de son robuste mais pauvre ami; car celui-ci, en dépit de la main la plus nette, désespérait, en vrai littérateur novice, de pouvoir jamais écrire assez lisiblemeut pour le prote. Aujourd'hui, quand j'y pense, je comprends à peine comment je consentis à un si long sacrifice de sa part. — Mais c'était alors le temps de la première amitié, temps où l'on reçoit tout sans compter, parce qu'on se sent prêt à tout donner de même. Temps heureux ! non, vous n'avez pas fui pour jamais dans l'éternité, votre élément divin ; il nous reste de vous encore à tous de belles heures, et, moi, je veux les employer, ces heures, à aimer l'ami qui me viendra plus tard comme s'il était pour moi un ami de

jeunesse, et à me souvenir de ce noble CErthel qui m'a quitté si tôt. »

Ce fut vers cette époque, et sous l'influence de ces dispositions sentimentales, qu'il entreprit ses Exercices en matière dépensée (Uebungen im Denken), titre bizarre d'un plus bizarre ouvrage, et dont il publia les deux premières livraisons à Hof, en novembre et décembre 1780, et la troisième à Leipzig, en 1781. « Ces essais, dit-il dans un avis placé en tête, sont. tout simplement composés pour moi. Je ne les ai point faits dans le but d'apprendre aux gens quoi que ce soit de neuf, mais seulement afin de m'exercer et de me mettre à même d'y arriver quelque jour. On trouvera que je me contredis et déclare faux maintes fois ce que j'avais d'abord donné pour vrai; mais, que voulez-vous! on est homme, et par conséquent point toujours le même. » Jamais parole ne fut plus vraie; la contradiction avec lui-même, avec le monde, avec tout ce qui, de près ou de loin, le touche, voilà le fond du caractère de Jean-Paul. Vous verrez ses yeux fondre en larmes au souvenir de l'excellent camarade qu'il a perdu; mais aussi que de sanglots non moins sincères lui coûteront les aventures ' de cette pauvre miss Harlowe ! Sa misanthropie et son scepticisme n'ont jamais qu'une durée transitoire; l'état normal, chez lui, c'est la sérénité; le fond de son âme est d'azur comme le firmament. Çà et là, quelques nuages viennent bien l'obscurcir, mais le grain passe et l'arc-en-ciel se lève, un arc-enciel vu à travers les larmes, et voilà pourquoi le monde, qu'il appelait tantôt une pitoyable mascarade, lui apparaît maintenant sous les riantes couleurs d'une vallée de joie. et de bénédictions.

Cette sérénité d'esprit l'aidera à traverser les plus pénibles circonstances. La misère où la mort de son père l'a laissé s'accroîtra de jour en jour, il verra un de ses frères se noyer

pour ne plus être à charge à sa pauvre mère, l'autre tomber dans le vice et l'ignominie; il verra la mort éclaircir le cercle étroit de ses amis, et ses plus belles espérances d'écrivain s'en aller en fumée. N'importe, il prend une trop vive part à l'existence humaine et chérit trop ses illusions pour ne point tenir bon au milieu des calamités qui l'assiègent. Comment ne point secouer ce scepticisme de tète, quand on a tant de foi dans ses propres sensations ? comment lui, si indulgent pour les petitesses du monde, consentirait-il longtemps " à se donner des airs d'esprit fort ?

« Plus d'un pense avoir fait preuve de dévotion lorsqu'il a bien déclamé contre ce monde qu'il est convenu d'appeler une vallée de misères. Quant à moi, j'avise qu'il serait mieux de dire vallée de délices. Dieu, à ce qu'il me semble, doit être plus porté à se montrer content de celui qui trouve tout pour le mieux dans ce monde que de celui à qui 'rien ne sourit. Au milieu de tant de délices dont regorge le monde, n'est-il point d'une noire ingratitude de l'appeler un séjour de peine et de misères? »

il

Jean-Paul avait dix-huit ans lorsqu'il vint à Leipzig pour y mener la vie d'université; bientôt, cependant, les faibles ressources dont il disposait lui manquèrent par la mort de son père. Dès lors plus de loisirs pour les rêveries, plus de belles promenades au clair de lune, plus d'entretiens philosophiques mêlés de libations nocturnes dans la taverne des Trois Roses. A la médiocrité de l'existence succédait tout à coup le dénûment, et le rêveur fantasque, ainsi saisi à l'improviste, avisa d'abord aux moyens de porter secours à sa vieille mère. « Savez-vous, écrivait -il à cette époque (septembre 1781) au recteur Werner de Schwarzenbach, savez-

vous quelle pensée m'occupe et me pousse au travail? Ma mère. Je lui dois d'adoucir la seconde moitié d'une vie si cruellement éprouvée, et de la consoler autant qu'il est en moi de la perte que nous venons de faire, comme aussi je dois à mes frères de contribuer à leur bonheur. N'étaient ces considérations, mes études auraient, je vous le jure, une tout autre direction; je ne travaillerais alors qu'à ce qui me plaît, qu'aux choses pour lesquelles je me sentirais de véritables forces, et jamais je ne consentirais à prendre un emploi. » J'ignore de quel emploi il veut parler; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se mit à l'œuvre, et, laissant là désormais toute étude non suivie d'un résultat immédiat, ne chercha plus dans ses lectures que les matériaux d'un ouvrage à produire. Il lut (je cite ici ses propres expressions) Voltaire pour l'esprit, Rousseau pour l'éloquence, Helvétius pour la magnificence du style, etc. Ce fut dans cet habit d'arlequin que le premier livre de Jean-Paul se produisit aux yeux du monde. Les Procès groënlendais sont tout simplement une collection d'articles satiriques sur la vie littéraire en Allemagne.

Dans la préface publiée en tête de la seconde édition des Procès groënlandais (Berlin 1821), Jean-Paul raconte d'une manière touchante les circonstances qui accompagnèrent la naissance de son premier livre.

« Sur ces entrefaites, dit-il, vint l'hiver avec sa misère et la mienne. Le pauvre petit livre dut quitter sa ville natale et partir seul pour Berlin, où le vieux libraire Frédéric Voss l'attendait. Pendant ce temps, son père eut à supporter plus d'une de ces petites contrariétés qu'on appelle vulgairement dans la vie poêle sans feu et ventre vide. Enfin le petit voyageur revint un jour frapper à ma froide chambre, rapportant que le digne libraire, l'éditeur et l'ami de Lessiog et de Hippel, prenait ma modeste couvée sous sa protection, et se proposait de ne rien négliger pour qu'à la première foire de Leipzig mes petits drôles fussent

mêlés et confondus parmi les au tres bandes de savants et d'enfants perdus. En général, les critiques, de leur côté, ne se montrèrent pas trop impitoyables. Un seul, c'était à Leipzig, je m'en souviens encore, voyant la pauvre couvée passer sous l'arbre où il se tenait perché en sentinelle littéraire, lui décocha, comme font les singes, toute sorte de ses méchants projectiles. »

Aux ennuis de cette époque, il faut ajouter les désagréments que lui attira sa manière de se vêtir.

. Un esprit aussi original que le sien ne pouvait manquer de donner à son enveloppe matérielle quelque chose de sa physionomie excentrique. Il rompit net avec la mode, porta ses cheveux ras dans un temps où la queue était en honneur, et, sous prétexte de respirer avec plus de liberté, alla sans cravate et la chemise au vent; si bien qu'un voisin devant la fenêtre duquel il passait dans ses promenades du soir, ennuyé de ce manége et prétendant jouir seul du jardin, imagina de se plaindre au nom de la morale publique, et le fit déloger. On trouve, dans sa correspondance, des pages consacrées à défendre sa mise. A Leipzig, on s'était ému; à Hof, ce fut bien autre chose. De retour dans sa ville natale, un ébahissement unanime l'accueillit.

Une lettre qu'il écrit à CErthel, pour le prier de lui envoyer un livre, se termine ainsi :

« Pardonne-moi ce style misérable, mais, que veux-tu ! je t'écris au milieu de gens en train de s'extasier sur mes cheveux. »

Le lendemain, il adresse au mème un apologue sur cette espèce de révolution causée dans le pays par son costume.

« Il y avait une fois un fou qui habitait une ville uniquement peuplée de fous. D'ordinaire, quelques exceptions se rencon-

trent, mais ici on n'en comptait aucune. Les honorables de l'endroit portaient sur leur bonnet une certaine quantité de grelots sur lesquels on voyait gravé un bel âne. Pendant longtemps, notre fou dut s'en tenir à porter à sa cape de simples jetons sans figure; enfin, un peu d'argent qu'il eut lui donna le moyen de se procurer à son tour des grelots sur lesquels il fit graver un bel âne d'après nature. « Quels yeux vont ouvrir ces gens » lorsqu'ils m'apercevront! » se dit-il en mettant son bonnet devant la glace. Il courut la ville tout le jour, visita ses amis, visita même quelques-uns de ses ennemis, mais personne ne prit garde à lui. L'imbécile, qui oublia que les fous ne tiennent jamais compte d'une folie lorsque cette folie est la leur! Pour qu'une extravagance soit admirée, il la faut neuve; il la faut originale pour qu'on la blâme. Notre fou s'en alla visiter une autre ville. Dans celle-ci, la mod.1 avait adopté l'image d'un mulet. Or, la cité en question était située non loin du pays d'Utopie, où se trouve une ville qui préfère à son tour le cheval à l'âne. La vanité de notre fou portant son àne pour la première fois peut à peine donner une idée de la vanité triomphante qui gonfla toute sa personne, lorsqu'il lui advint de dépouiller\* ce même âne pour mettre un mulet à sa place. « Un superbe animal ! » s'écria-t-il ; « c'est dommage qu'il ne se propage point comme la mode qui l'ennoblit. » Le compère allait recommencer à porter haut la tète; par bonheur, un petit incident l'empêcha d'être désenchanté de nouveau. Sa mère lui écrivit : « Viens pour les » fêtes, et surtout veille à tes habits neufs et ne manque pas de nous » rapporter ton bel âne. » Lui répondit : « J'arrive; mais, au lieu » d'âne, je rapporte un mulet, qui me sied infiniment mieux. » Il revint donc avec un mulet dans sa ville natale. Du plus loin qu'il l'aperçut, le surintendant s'écria : « Notre jeune homme prétend » donc insulter les gens d'Église, qu'il dédaigne les ânes? Le ciel » éclaire son esprit! — C'est un oison,» dirent les femmes, « il n'a » point d'âne. —Qui n'a point d'âne est un âne, » poursuivirent les bourgeois en chœur. « Mais regardez-le donc. Dieu me pardonne! » il porte un mulet! Mulet lui-même! » L'orgueil de notre fou s'accrut encore du blâme, et il se sentit si fier d'une folie que

les fous critiquaient, qu'il écrivit toute l'histoire à son camarade GErthel. »

Vainement ses amis intervinrent, Jean-Paul n'en démordit pas. Il les réfuta les uns après les autres avec le sérieux et la patience d'un Byzantin, invoquant des raisons de fortune et de santé en faveur de ses goûts excentriques. Cette manie de porter les cheveux courts lui épargnait son temps et son . argent, et le débarrassait de la tyrannie du coiffeur. Quant à la Cravate, il en faisait le procès en deux mots. Quoi de plus dangereux, en effet, que cette habitude de se serrer les veines du cou (il était de nature apoplectique), et comment tolérer de gaieté de cœur une si effroyable gène? Et lorsque par hasard quelque sage du bon vieux temps lui disait en souriant qu'il fallait autant que possible faire comme tout le monde, et que la vraie philosophie n'était point de prétendre que les autres se réglassent sur nous, mais bien au contraire de nous conformer, nous, à la règle commune, il se fâchait tout rouge, et commençait à déclamer contre les proverbes :

« Qui, poursuivait-il, ne prouvent rien, ou plutôt prouvent trop; car, si je ne résiste au torrent, le torrent finira par emporter ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Le royaume du vice est tout aussi grand, tout aussi vaste que celui de la mode, et, si je dois hurler avec les loups, pourquoi ne déroberais-je point avec eux? Quant à moi, je tiens cetle coutume de consulter dans nos moindres actions le jugement d'autrui pour la ruine de tout repos, de toute sagesse, de toute vertu. »

Son premier livre avait échoué devant le public ; partant, point d'éditeur pour le second. Chaque jour cependant, sa pénurie augmentait; ses lettres contiennent à ce sujet les plus tristes révélations :

« Je dois 24 thalers à ma table d'hôte, 10 thalers à l'homme qui me loge, etc., etc. ; mais, à tout prendre, ce n'est point encore là ce qui m'inquiète, car je puis les faire attendre jusqu'à la Saint-Michel, époque à laquelle je ne puis manquer d'ètre en mesure de payer. »

,

Jean-Paul était revenu à Leipzig. Comme on le suppose, la Saint-Michel n'amena point de libraire. Us Papiers du Diable, composés à cette époque, ne furent publiés que sept ans après. Rebuté par l'un, il se tourna vers l'autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût fait le tour de tous les libraires de Leipzig. Le plus souvent ses lettres demeuraient sans réponse ; alors, il s'adressait aux amis des libraires.

En même temps, il écrivait à Berlin, à Goettingen, et sa correspondance étrangère ne réussissait pas mieux que l'autre. Décidément, la fortune lui en voulait; une succession si opiniâtre de désappointements et de contrariétés aurait pu ébranler son courage, et, dans ces tristes circonstances, il chercha si son fonds littéraire ne lui fournirait point quelque préservatif moral contre les mauvaises dispositions d'esprit. Ce topique fut un petit livre de piété (Andachlsbuch) qu'il rédigea avec le soin le plus minutieux, espèce de bréviaire à son usage particulier, et dont il suffit de nommer divers chapitres intitulés : Douleur, Vertu, Rêves de gloire, Colère, pour qu'on en devine à l'instant la destination philosophique. On y voit le pauvre écrivain, ballotté entre ses inquiétudes et ses espérances, user presque de supercherie envers lui-même pour relever ses forces abattues, et, à défaut de consolations bien efficaces, se proposer des sentences de résignation du genre de celles-ci :

« Figure-toi toujours un état pire que celui où tu es. — Au lieu d'accuser la destinée, ne t'en prends qu'à toi seul des douleurs qui t'arrivent. — L'affliction ne sert de rien, elle est au

contraire le vrai mal. — Ne dis jamais : « Plût à Dieu que ce fusIl sent d'autres souffrances que celles que j'endure, je les supporJI tcrais mieux !... >

Mais, hélas 1 que peut un aphorisme contre l'affreuse misère? La situation n'était plus tenable. Après tant de beaux rèves déçus, il fallait se résigner à retourner l'oreille basse au point d'où l'on était parti. Déjà il avait interrogé sa mère à ce sujet. « En supposant que je vous revienne un de ces jours, où m'établirai-je sous le toit que vous habitez maintenant? » La maison qu'elle possédait à Hof était vendue. « Ecrivez-moi si vous pouvez me donner un coin où je me glisse en arrivant. >»

La grande affaire était de quitter Leipzig, car ses ennemis avaient l'œil sur lui, et, d'ailleurs, l'étrangeté de son costume le désignait d'une manière infaillible à la surveillance des gens intéressés. N'importe, l'époque du déménagement est fixée. La nuit venue, son ami QErthel l'attendait avec son bagage (fardeau bien mince, on l'imagine), sur la grande route où la diligence devait le prendre. 11 ne s'agissait plus que de sortir des murs : notre humoriste invente à cette fin un expédient de Mascarille. De la dernière pièce de monnaie qui lui reste, il achète une queue, la fourre sous son chapeau, et trompe ainsi la vigilance de ses argus. Comment reconnaître Jean-Paul l'excentrique sous un déguisement qui le fait ressembler à tout le monde ?

De retour à Hof, Jean-Paul reprit sa correspondance avec le pasteur Vogel, qui habitait à deux lieues de là. Le bonhomme, quelque peu voltairien, s'arrangea à merveille du tour d'esprit hétérodoxe de notre humoriste, et des relations de plus en plus intimes s'établirent entre eux, relations qui valurent au jeune écrivain l'avantage de ne point manquer de livres dans son exil. C'était encore la

pauvre vieille mère qui pourvoyait, à force de travail et de courage, aux nécessités de la communauté. Son rouet et son économie suffisaient à tout ; aussi fallait-il s'épargner la dépense. Le cabinet d'étude de Jean-Paul servait en même temps de pièce commune ; là, il vivait avec trois de ses frères et sa mère, et, tandis que celle-ci nettoyait ou balayait, faisait la cuisine ou la lessive, passant des soins du ménage au travail du rouet et de la quenouille, — Jean-Paul, assis dans un coin devant une table de bois chargée de manuscrits et de livres de toute espèce, extrayait, annotait, compilait, plongé jusqu'au cou dans son œuvre, dont les occupations dômes- ■ tiques paraissaient le distraire aussi peu que le battement d'ailes des pigeons familiers qui roucoulaient autour de lui..

111

L'adversité, les soucis, quelques années, avaient ramené à des mœurs plus faciles, à des goûts plus modérés, l'esprit jadis insociable et vagabond. Aussi l'étonnement fut-il grand lorsqu'on le vit inaugurer une ère nouvelle par la réforme complète du costume excentrique qu'il avait adopté. C'en était fait, l'étudiant débraillé de Lèipzig sacrifiait aux convenances de l'époque son célèbre costume à la Hamlet. JeanPaul reprenant la queue ! grave et mémorable- événement 'qu'il a soin d'annoncer à ses amis par circulaire.

« Je me suis décidé à faire peau neuve, écrit-il à Vogel, et à relier définitivement en un volume à la française mon corps autrefois broché. Me voici donc le cilice au col et les cheveux dûment noués et tordus dans une espèce de suffixum, 011, si vous l'aimez mieux, d'accentus acutus vulgairement appelé queue. En somme, je n'ai qu'à me louer de m'être enfin rendu à

vos conseils, si maladroitement repoussés par moi dans le temps ; car, depuis que j'ai dépouillé le vieil homme et traduit mon corps de l'anglais en allemand de ce pays, je sens que je vais ei viens avec plus d'aisance et de liberté. »

Ainsi on se laissait tout doucement aller à la pente commune, on abandonnait le paradoxe pour les idées bourgeoises; on reprenait la queue. Qui n'a senti de ces velléités de lutte, de ces tendances provocatrices qui, sous quelques -manifestations puériles qu'elles se trahissent, n'en existent pas moins dans cette effervescence des premiers jours ? A la longue cependant, on s'aperçoit qu'on est tout seul de son parti; peu à peu l'irrésolution s'en mêle, on se demande qui a raison, et, dans le doute, on fait comme Jean-Paul, on se range, on reprend la queue.

De là aux idées de mariage, il semble qu'il n'y avait qu'un pas. Mais, du côté du cœur, Jean-Paul conservait toutes ses illusions, toutes ses vaporeuses rêveries. Il s'était composé dans son entourage une petite académie à laquelle il prenait plaisir à communiquer ses inspirations. Ce fut pour cet auditoire d'élite qu'il écrivit la plupart de ses fantaisies détachées. Il les leur lisait le soir, ou les leur envoyait par lettres. Une de ces lettres donnera quelque idée du ton affectueux, presque paternel, de cette correspondance, où les caprices de l'imagination se mêlaient aux plus douces paroles du cœur.

« Pour deux ou trois minutes dont on se souvient, on oublie des journées, des semaines entières. Et plût à Dieu, encore, qu'il nous restàt de chaque jour ces trois minutes mémorables! la vie alors et la jouissance de la vie auraient un sens. Mais, -hélas ! le monde est ainsi fait, que c'est à peine si nos heures valent la peine, je ne dis pas qu'on se les rappelle, mais tout simplement qu'on les vive. Et voilà pourquoi j'imaginai hier le

rève suivant, qui n'a d'autre mérite que de prolonger en moi l'écho si doux de l'une de ces heures. — Avant que le Créateur eût revêtu d'un corps, pour l'envoyer sur terre, l'âme de notre jeune amie, les deux Génies qui s'attachent invisibles à tous nos pas s'avancèrent devant, lui. Le Génie du mal, à la lèvre blême et contractée, à l'œil implacable, aux mains avides, s'élança sur la chère âme nue encore, et dit : « Je veux la perdre. » A ces mots, l'âme innocente tressaillit devant lui, devant son Créateur, devant son bon Génie. Cependant l'Esprit du mal poursuivit en grimaçant devant un miroir : « C'est ainsi que je prétends la » perdre, par ces minauderies qu'elle dédaignera ju:-qu'à ce qu'elle » s'y laisse prendre et les imite. J'étalerai sous ses yeux des dia» niants, des fleurs et des tissus, toutes les pompes de la mode, et » je l'enjôlerai en lui donnant de quoi se procurer tant de mer» veilles. Si ma voix, qui parle en elle, n'est point écoutée, j'em» prunterai la voix des jeunes gens pour la flatter, la tromper, la » séduire; j'éveillerai son amour sans le lui rendre, et, s'il lui » arrive de faire le bien, ce ne sera point pour le bien lui-même, » mais parce qu'elle croira plaire davantage par là. » Mais le bon Génie baisa l'âme frémissante, et, s'agenouillant devant le 'Créateur : « Couronne, dit-il, et pare d'un beau corps la belle » âme, et cette enveloppe ne se détachera d'elle qu'immaculée. » Donne-lui de beaux yeux, dont jamais le mensonge n'altérera » l'azur céleste; mets un cœur sensible dans sa poitrine, un cœur » qui ne doit s'arrêter qu'après avoir battu pour la nature et la » vertu. Je te le rapporterai de la terre, épanoui comme une fleur » qui brise enfin son enveloppe, car je veux me mêler aux rayons » de la lune, aux enchantements des nuits de mai, pour évoquer \* dans son sein des soupirs d'une douce langueur. Ma voix, en » l'appelant, aura de musicales inflexions, et je causerai du haut » de ton ciel avec elle. J'emprunterai l'accent de sa mère ou d'une » amie, afin de l'attacher à moi Souvent je veux, drins l'ombre et » la solitude, voltiger autour d'elle, et, par une larme dont son œil » s'embellisse, lui révéler le secret de ma présence et de mon » amour, et je la conduirai de la sorte à travers la chaude journée » de la vie jusque dans la vieillesse, jusqu'à celte heure où son.

M doux éclat doit pâlir devant l'éternité, comme fait la lune à » l'aurore. » Le bon Génie triompha, et tous deux descendirent sur la terre, haïs de l'Esprit du mal qui les accompagna (1). — 0 toi'pour qui j'ai écrit ces lignes, pen:-e à moi, et, si ma voix éloignée sur la terre, ou pour jamais éteinte par-dessous, n'atteint plus jusqu'à toi, que ces pages te la rappellent. »

D'aimables causeries littéraires entremêlées de lectures confidentielles faisaient le charme de cette réunion toute choisie.-Au sortir de si sensibles épreuves, l'âme du poëte se rassérénait dans cette atmosphère et cet esprit, d'ordinaire si indépendant, aimait à se mettre au niveau de ces imaginations de jeunes filles, dont il éclairait les curiosités instinc-

(1) Cette fantaisie nous rappelle un fragment du même genre, mais plus touchant peut-être ; nous voulons parler de quelques lignes écrites à la mémoire d'une de ces gracieuses princesses d'Allemagne qui l'admirent plus tard dans l'intimité de leur petit Ferrare.

« Avant qu'elle vîut au monde, écrit Richter de l'aimable muse, son Génie aborda le Destin et lui dit : ex: J'ai toute sorte de couronnes pour » celte enfant, couronne de beauté, myrte du mariage, couronne de roi, » couronne de laurier et de chêne, symbole de l'amour de la patrie D allemande, et COUfOnn" d'épines, - Donne-lui toutes tes couronnes,» répondit le Destin. « Cependant, il en est encore une devant laquelle » s'effacent les autres. »

ce Et lorsque la couronne funéraire ceignit cette tête auguste, le Génie revint, et, comme ses larmes parlaient seules: « R garde, » s'écria tout à coup une voix. « Et le Dieu des chrétiens ai -piirut. »

Il y a là, qui le nierait ? la percée de lumière dans l'intini, cette note de la rêverie que nous aurons l'occasion de surprendre dans plus d'un lied d'Uhland et de Koerner. On remarquera aussi le vague des personnages : le Génie, 1t1 Destin; à quelle religion appartient cela? Au déisme de Rousseau sans nul doute, à ce culte de la sentimentalité humaine, qui préfère au rite l'union libre à la face du ciel, avec une urne pour autel, cette urne dédiée par un cœur aimant au cœur aimant qu'il adora.

tives aux lueurs d'une philosophie douce et modérée ; car on Mie s'en tenait pas aux simples questions poétiques, et, de temps à autre, les points les plus délicats étaient touchés. Ainsi, un jour, une des jolies disciples demande au maître de lui exposer, dans une lettre, ses idées sur l'immortalité de Famé.

« L'immortalité de l'âme, s'écrie alors Jean-Paul ; mais il y aurait là de quoi écrire des volumes, et vous parlez d'une Ictlre; mais c'est là un sujet qui sillonne la création entière, qui serpente à travers les mondes et les siècles, dont le nom seul rouvre à l'instant dans la tombe tous les yeux que la mort a fermés. L'immortalité de l'àme ! mais il serait plus aisé d'en parler tout un jour que d'en parler une heure 1 »

Néanmoins, Jean-Paul se met en devoir de répondre ; peu de temps après, il adresse à sa blonde métaphysicienne une dissertation en règle sur la durée de l'âme et sa conscience après la mort : programme éblouissant où je trouve en germe les idées principales qui fleuriront dans la Vallée de Campan. Il va sans dire que la teinte poétique domine, et qu'en cette philosophie de sentiment la démonstration n'affecte pas un tour bien rigoureux ; cependant, à n'envisager que le but qu'on se propose, en tant que prélude à de grands travaux qui plus tard atteindront leur harmonie, c'est parfait. Vous diriez un papillon émissaire lâché dans l'azur attiédi d'une de ces belles journées par lesquelles s'annonce le printemps. Je ne résiste pas au plaisir d'extraire une pensée de ce discours.

« Ce n'est qu'à la condition d'avoir les yeux tournés vers une autre vie, reprend Jean-Paul en terminant, que celle-ci nous deviendra supportable ou heureuse.; de même que l'arc-en-ciel, en s'arrondissant au-dessus de nos têtes, embellit encore pour

nous le spectacle de la terre en fleur, ainsi ce que nous cherchons dans l'autre vie prête du charme à tout ce que celle-ci renferme. »

A mesure qu'on s'oublie à contempler le docte groupe, on voit s'en détacher trois aimables figures : IlÓlène, Renée, Caroline. Je cite leurs noms de jeunes filles, les seuls qui se rencontrent dans la correspondance de Jean-Paul. Quant aux autres, ils importent peu, et ce qui m'intéresserait bien da vantage serait de savoir au juste ce qui se passa dans son cœur, et jusqu'à quel point ces familiarités intellectuelles avec de si gracieuses créatures réagirent sur ses sensations. Les aima-t-il toutes trois? Sans doute, mais de quel amour? Là est le secret, et, si je m'en fie à ses tablettes, je m'aperçois que lui-même ne savait trop que penser là-dessus, lorsqu'il se posait, pour éclaircir son trouble, des questions du genre de celle-ci : « Jusqu'où doit aller l'amitié à l'égard du sexe féminin, et qu'elle est la différence qui existe entre elle et l'amour? » Au printemps , on se dispersa, et, de tous ces beaux rêves de jeunesse, il ne resta que d'agréables souvenirs, que Jean-Paul enferma soigneusement et pour la vie dans le coin le plus secret de cette mémoire du cœur dont il avait reçu le dOll.

IV

Je ne sais, mais il semble qu'avant de s'éloigner, ces jolies fées des premières amours conjurèrent un peu la mauvaise fortune. On dirait qu'à dater de cette période, un rayon plus doux visite la cellule du pauvre écrivain. Mécontent de ses premiers essais dans la satire, travaillé du besoin d'établir sa réputation littéraire sur des bases moins problématiques, il entreprit d'écrire un ouvrage de plus longue haleine.

C'était alors en Allemagne comme en France, le roman réussissait fort. Jean-Paul déserta donc l'école de Raberier pour se ranger sous la bannière de Klinger et de Hippel, les lauréats du jour. Sans doute qu'un certain esprit de calcul dut entrer dans sa détermination. En choisissant un genre en faveur chez le plus grand nombre, il assurait du moins un éditeur à son ouvrage. Le manuscrit de la Loge invisible terminé, Jean-Paul l'adressa, sans autre recommandation qu'une épître de sa main, à un libraire de Berlin, lequel, chose incroyable, éprouva à la lecture de ces pages une émo:ion si vive et si profonde, qu'il se prit à l'instant d'enthousiasme pour l'auteur inconnu.

« Laissez-moi vous dire tout ce que j'ai dans i'àme, écrit-il à Jean-Paul, en lui accusant réception de la Loge invisible, dont il compte bien ne pas se dessaisir ; — laissez-moi vous exprimer à quel point votre œuvre m'a ravi ; et j'ignore encore qui vous êtes, où vous vivez, ce que vous faites ! De grâce, un moi de vous. »

Jean-Paul, qui n'avait signé son manuscrit que de simples initiales, se déclare alors ouvertement, et d'un ton de bonhomie trahissant une émotion que de moins naïfs chercheraient à déguiser :

« Cher ami, répond-il, combien je suis heureux de votre excellent suffrage, et surtout de cette affinité qu'il me semble découvrir entre nos âmes! Pour comprendre toute ma joie, il faudrait connaître le sol béotien où la destinée m'a planté, connaître le froid glacial que les gens qui m'entourent affectent envers tout ce qui peut élever l'être humain au-dessus de l'état bourgeois, car ici le cœur n'est rien qu'un viscère plus ou moins volumineux; et, de quelques amis capables de ressentir autre chose que des impressions physiques, il ne me reste, hélas! que

les tombeaux. — Vous me demandez ce que je suis. Hélas ! rien, ou plutôt un faiseur de riens. Jusqu'à ce jour, mes occupations se résument en ceci : j'ai travaillé pour le diable et beaucoup lir dans la solitude. Quant à ce qui regarde les besoins de la vie, je ne saurais pas que je suis pauvre, si je n'avais une vieille mère qui devrait, elle, ne le point savoir. »

Le jour ou. parut la Loge invisible fut pour Jean-Paul une véritable fête. Il comptait alors vingt-six ans, et le premier exemplaire qu'il eut de son livre lui arriva le matin même . " de l'anniversaire de sa naissance. On juge si l'honnête JeanPaul négligea de célébrer la double circonstance. Voici de quel trait cette date mémorable est consignée dans son journal : 5 mars 1793 : « Le génie éternel m'ouvrit à Hof un ciel d'azur. — Mon livre était là, ma joie fut presque de l'extase ; je passai deux bienheureuses journées tout entières occupé à la lecture de mon œuvre. » Ceci me rappelle un raffinement du même goût que pratiquait naguère encore en Allemagne un des plus furieux enthousiastes de l auteur d'Hesperus et de Titan. Le brave homme, quelque peu maniaque, avait coutume de se désigner à lui-même dans le cours de l'année une soirée qu'il consacrait d'avance in petto au culte exclusif de sa divinité. Ce soir-là, il rentrait de bonne heure, s'enfermait avec soin dans sa chambre, allumait plusieurs bougies, et, les pieds sur les chenets, sa pipe bien bourrée, il se mettait à déguster à loisir, en gourmet, la prose poétique de Siebenkaes ou de Quintus Fixlein, s'interrompant çà et là pour méditer sur sa lecture et se verser un large verre de punch aux oranges. La séance littéraire se prolongeait ainsi jusque vers minuit, heure à laquelle le volume tombait des mains du dilettante, qui d'ordinaire essuyait une larme avant de s'endormir dans les fantastiques illusions de cette double ivresse. - Notre homme appelait cela célébrer la fête de Jean-Paul.

La Loge invisible est moins un livre qu'un fragment; les ^ deux derniers volumes n'ont jamais paru. « En dépit de mes vues et de mes promesses, dit Jean-Paul dans une préface générale publiée, vers 1825, en tête de ses œuvres complètes, la Loge invisible demeure une ruine-née. Il y a trente ans, j'eusse terminé l'ouvrage avec toute l'ardeur que j'avais mise à l'entreprendre mais la vieillesse ne bâtit pas ; tout ce qu'elle peut faire, c'est de rapiécer les ébauches des premiers jours. En supposant que chez elle la force créatrice fut restée la même, elle n'a plus de goût pour les combinaisons, pour j les sentiments d'autrefois qui ne lui paraissent pas dignes qu'on les reprenne. Si on s'enquiert de la raison pour laquelle cette œuvre n'a point été terminée, tant mieux ! J'aimerais moins qu'on me demandât pourquoi elle a été commencée. ; Mais quelle vie ici-bas ne voyons-nous pas s'interrompre?' Prenons donc notre mal en patience, et songeons, en regret- tant de ne pas savoir ce qu'il advient des secondes amours s de Kunz et du désespoir d'Élise (1), — songeons que cette vie ! n'offre partout que des énigmes, énigmes dont la tombe a le 9 secret, et que l'histoire entière de l'humanité n'est elle- • même qu'un grand roman qui ne se complète jamais. » Laj donnée du livre repose tout entière sur le contraste de | l'idée avec la vie réelle, motif de prédilection que Jean-Paul excelle à, traiter, et qu'on retrouvera partout. r Vous le voyez commencer un livre, un chapitra, un paragraphe, avec la ferme volonté d'aller droit son chemin ; puis,, au premier sentier, l'humeur le gagne : adieu les caractères, , le bon sens, la logique; les idées se croisent et s'entortillent 1 en toute sorte de combinaisons bizarres mais prodigieuses, et que lui seul sait trouver. De là un imprévu dont rien ; n'approche, un choc étrange, monstrueux, fantastique, où le

(1) Personnages du roman.

mot devient une idée qui miroite et s'épanouit en une gerbe lumineuse d'où mille autres étincelles jaillissent, où le son jeté au hasard groupe autour de lui d'autres sons, et forme une sorte de musique accidentelle, de fugue dans le contre-point général, quelque chose dont on n'a d'exemple dans aucune langue, dans aucun art, dans aucun style. Inégal, capricieux, fantasque, extravagant comme on ne l'est pas, chez lui les qualités et les défauts se mêlent en un tissu inextricable, et sa main sème les diamants, un peu 'comme le Créateur sème les rosées, sans s'inquiéter si le sol qui les reçoit est de fange ou de fleurs. Aussi, lorsqu'il me dit que Titan est son chef-d'œuvre, je n'en crois rien. Richter n'a point fait de chef-d'œuvre, mais une œuvre unique, une œuvre bizarre, singulière, où tout se tient, le faux et le vrai, le sublime et le grotesque ; où l'épopée coudoie le conte bleu ; où les rayons les plus purs, les plus doux d'une philosophie éthérée, plongent sans s'y confondre, comme il arrive dans ces intérieurs de Rembrandt, à travers la nuit et les ténèbres; quelque chose enfin de confus et d'impénétrable comme le chaos, mais d'aussi vaste et d'aussi fécond ; et c'est cette œuvre qu'il s'agit de remuer, ce chaos qu'il faut débrouiller, si l'on veut connaître enfin le véritable JeanPaul ; c'est là qu'il faut aller surprendre le colosse.

En général, chez lui, le vague des idées vous irrite encore moins que la fantaisie du discours. Quant à la grammaire, il n'en saurait jamais être question ; non que Richter ignore la syntaxe, mais ne faut-il pas que son humeur ait le dessus? Le voilà donc trafiquant avec une libéralité fastueuse des parenthèses, des phrases incidentes, inventant les néologismes par milliers , soufflant sur la poussière des archaïsmes et les remettant à la lumière; enjoué, satirique, rêveur, sentencieux jusqu'au pédantisme ; disposant, accouplant, emboîtant les idées et les mots dans les combinaisons les plus charmantes,

dans les plus adultères agglomérations. Il y a dans je ne sais quel roman une académie fantastique dont les membres sont jour et nuit occupés à piler dans un mortier des substantifs et des adverbes. Jeun-Paul rappelle en tout point ces pharmaciens littéraires; il élabore ses parties du discours comme ferait de ses drogues un chimiste; il les combine, les manipule, les traite par les semblables et les contraires; et des éléments les plus simples ainsi passés à l'alambic, il finit par extraire presque toujours des sels nouveaux qui vous ravivent. Que dire ensuite de ces éternelles métaphores, de ces allusions sans cesse renaissantes, de ces interjections prodigieuses, de ces calembours, de ces jurons, de ces veines épigrammatiques ? Que dire de cette école buissonnière à travers les ronces et les fleurs du style et de la poésie, à travers les émeraudes et les cailloux, les ténèbres et le soleil ? C'est un imbroglio dont rien n'approche ; de toutes parts obscurité, dissonance : confusion worse confounded 1

Impossible chez lui de trouver un morceau, — fiction romanesque ou traité de morale.— qui ne s'enveloppe dans toute espèce de langes fantastiques, dans quelque narration extravagante, au moyen de laquelle il se rattache à l'auteur; car il faut toujours que Jean-Paul intervienne et joue son personnage dans la pièce. C'est alors qu'il vous expose du plus grand sang-froid une géographie imaginaire dont il ne perd jamais l'occasion de faire étalage. Écoutez-le, il vous parlera fort sérieusement de Flachsenfingen, Haarhaar, Scheerau, respectables cités dont il connaît la statistique, les mœurs, la politique, la littérature, et düment pourvues d'une collection irréprochable d'altesses sérénissimes, de conseillers auliques, de chambellans, qui s entretiennent avec lui des affaires de l'Etat dans le plus aristocratique dialecte, et l'encouragent le plus souvent à continuer ses travaux. Pas une histoire qui ne procède par digressions, pas un chapitre qui ne traîne

avec lui des chiffons volumineux. Au moment où l'intrigue commence, où l'intérêt semble enfin vouloir poiTld re, arrive, on ne sait d'où, une iritercalation, un extra-blatt, avec ses pointes satiriques, ses allusions, se's moralités, une divagation sur des sujets que nulle intelligence ne peut prévoir; et le lecteur, abasourdi, s'épuise en conjectures, se fend la tête pour éomprendre le mot de cette énigme ; ou bien, las de tant de tribulations, fatigué de voir qu'on le bafoue, ferme le livre et n'y revient jamais.

V

Tout ceci est exact, et cependant comment nier que des ; rayons de la vérité la plus pure éclairent ce chaos, que des piliers de lumière éblouissante s'y dressent? Et, d'ailleurs, est-ce bien un chaos, ou les yeux plutôt ne nous manquentils pas? Sommes-nous sûrs d'avoir dans le regard une assez vive, une assez profonde clairvoyance, pour que pas un détail, pas une intention ne nous échappe ? Tout se passe-t-il (]onc au grand soleil dans la nature? En dehors de cette création visible et sonore qui s'agite bruyamment sous le ciel, n'en est-il point une autre, mystérieuse, imperceptible, qui ne livre qu'à l'œil de la science, qu'aux plus minutieuses investigations du microscope, le secret de sa vie.

Dans Hesperus, écrit deux ans plus tard que la Loge invisible, en 1794, le même ordre d'idées se reproduit. Évidemment, les ingrédients qui eussent au besoin servi à compléter le premier roman, resté inachevé, ont dû passer dans le second. On retrouve ici tout l'appareil romanesque, toutes les invraisemblances de la Loge invisible, et les âmes visionnaires, les esprits éthérés que l'ennui de cette vie écrase, jouent un

grand rôle dans la comédie. Déjà la Loge invisible contenait plus d'un passage ayant trait à ces natures supérieures qui, à défaut d'autres mérites, apportent sur la terre un sentiment d'ironique mépris pour tout ce qui s'y fait, une aspiration inénarrable vers la mort et l'horizon infini qui s'ouvre devant elle. Emmanuel, dans Hcsperus, est le représentant de cette classe. Il n'y a que les mystiques d'Alexandrie, que cette extravagante légion des Jamblique, des Plotin et des Porphyre, qui puisse donner une idée de ce brahme au corps macéré, de ce pythagoricien qu'une plaisanterie afflige et. que Shakspeare rend triste jusqu'à la mort, de cei être sans réalité ni pesanteur, qui torture sa chair pour alléger son esprit, avivant par le jeûne et l'abstinence les hallucinations de son cerveau. A l'exemple des esprits inquiets que\* je viens s de nommer, Dieu et l'immortalité de l'âme incessamment l'occupent, et l'on ne saurait dire à quelle myriade d'apho- ? rismes saugrenus donnent lieu dans sa philosophie ces deux 3 vérités rayonnantes, cariatides inébranlables de l'ordre uni- versel. Je prends au hasard dans le nombre : - 4

« Il n'est donné à l'homme ici-bas, observe quelque part cet incroyable personnage, que deux minutes et demie : une minute pour sourire, une autre pour soupirer, une demie pour aimer ; car, au milieu de cette dernière minute, il meurt. 1)

Peut-être ne saurait-on mieux apprécier de semblables folies qu'en leur appliquant les propres paroles de Jean-Paul :

t

« Ce sont là des choses qu'on écrit lorsqu'on a trop complaisamment savouré l'acide du citron, la fleur de thé, la canne à sucre et l'arack. » \

Jean-Paul distingue plusieurs espèces d'hommes : l'hommedieu, l'homme-béte, l'homme-plante ; et c'est dans la pre-

mière de ces trois catégories qu'il range son insensé Emmanuel. Ici, naturellement, la question sociale se présente. Qu'on se rassure, je ne la discuterai pas.

Au sortir de cet idéalisme de la Loge invisible et d'II e sperus, de cette poésie toujours dans les nuages, on a peine à s'accoutumer au réalisme de Quintus 'Fixlein et de Siebenkaes. Évidemment, dans la pensée de l'auteur, les deux romans sont destinés à faire la contre-partie de sa première manière, qu'il retrouvera plus tard dans Titan et dans la Vallée de Campan.

Le vrai Jean-Paul, celui que l'Allemagne appelle à bon droit rinimitable, n'existe qu'à la condition d'avoir créé ce genre, où tout lui appartient en propre, l'idée et la forme, le détail et l'ensemble.

« Je n'ai jamais pu découvrir, — écrit-il, dans la préface de Quintus Fixlein, — que trois sentiers à suivre pour arriver à une existence plus heureuse : le premier perce dans la hauteur et vous mène tellement au-dessus des orages de la vie, que le monde inférieur, avec ses sauts de loup, ses infirmeries et ses paratonnerres, finit par prendre sous vos pieds les misérables dimensions d'un étroit jardinet d'enfant ; le second en bas, dans le jardinet en question, ou, pour mieux dire, dans l'ornière, d'où, s'il vous arrive par hasard de mettre le nez hors •le votre nid d'alouettes, vous n'apercevez plus ni infirmeries, ni paratonnerres, ni sauts de loup, mais seulement des moissons dont chaque épi vous semble désormais un arbre; le troisième enfin, qui me paraît à la fois le plus difficile et le plus sage, est celui qui va de l'un à i'autre de ces deux sentiers. »

Là cependant est Jean-Paul tout entier. Suivez la première de ces trois voies, vous aboutirez à l'Emmanuel d'Hesperus, au Spencer de Titan, à ces créations qu'à défaut d'un terme plus propre à rendre ma pensée, j'appellerai transcendan taies ;

prenez la troisième, elle vous mène droit à Siebenkaes, à Lenette, à Wutz, a Fixlein, à tout ce petit monde qui se débat sous le microscope de l'humoriste. On ne manquera pas d'observer qu'en ceci le point intermédiaire se trouve bien légèrement méconnu, car, après tout, entre cet individu flottant dans les nuages et cet individu tapi dans son ornière, entre cet aigle et ce ciron, il y a l'homme, l'homme sérieux, moral, sain de corps et d'esprit. Mais songeons que nous sommes en Allemagne et non dans la France du XVIIe siècle, et qu'il s'agit ici de Jean-Paul Richter et non de Molière.

VI

De même que certains éléments ont passé de la Loge invi- sible dans Resperus, de même la fraîche et mélancolique i1ylle de Maria Wuz renferme en abrégé le roman de Quintus Fixlein, étude biographique consacrée à l'analyse de la modeste et béate félicité d'un brave pasteur qui exerce aussi dans sa campagne les fonctions de maître d'école. Nulle part pourtant Jean-Paul n'a mieux réuni que dans Siebenkaes à rendre ces misères et ces joies d'une existence médiocre. Gomme peinture de certaines douleurs inqualifiables qu'une âme poétique mise en contact avec les réalités suffocantes d'une vie étroite et besoigneuse peut seule ressentir, Siebenkaes, l'avocat des pauvres, est un chef-d'œuvre. D'une touche si délicate et si fine, d'un coloris si vrai, d'un art si merveilleux de faire intervenir l'idéal au sein de l'intérieur le plus bourgeois, il n'y a d'exemple que dans les tableaux de Mieris et de Gérard Dow.

L'intérieur de Siebenkaes, sa misère, les tribulations à la fois si tristes et si bouffonnes de sa vie d'homme de lettres,

sont autant de tableaux d'une vérité frappante, et que le rédacteur besoigneux des Papiers du Diable se trouvait, hélas! mieux que personne en état de peindre d'après nature. L'ouvrage fit sensation en Allemagne. Cette fois, les personnages du roman étaient connus de tous, le tableau de genre avait l'intérêt d'un portrait de famille. Gomment s'y tromper, en effet? comment ne pas retrouver Jean-Paul dans Siebenkaes, l'excentrique et insouciant libelliste des Procès groënlandais dans ce bonhomme toujours en humeur de productions fantasques, toujours dans les étoiles, lorsque les soins de la vie réclameraient sa présence sur la terre ? Et cette Lenette prosaïque, cette femme d'ordre, de bon sens, qui ne comprend rien aux choses de l'imagination, dont les naïvetés irritent l'esprit supérieur de son époux, mais qui, en revanche, tient le ménage et souffre sans se plaindre, n'est-elle pas, sauf quelques modifications dans l'âge et la physionomie, faite à la ressemblance de la digne mère que nous avons vue poser à son rouet dans la maison de Hof ? On connaît cette Pauline de la préface de Qltint/ls Fixlein (1) cette douce et pudique jeune fille que le poëte rencontre la veille de son mariage avec un ancien militaire, et dont la destinée lui inspire au soleil couchant de si mélancoliques réflexions. Telle est Lenette, telles sont presque toutes les héroïnes de Jean-Paul, natures souffrantes et résignées, âmes vouées au sacrifice, à l'obscurité, à l'immolation.

VII

En 1796, Jean-Paul se trouvait à la tète d'un bagage littéraire assez considérable, et, de plus, commençait à voir clair

(1) Voir le morceau intitulé de Wonsiedel n Bayrenth (Rl'vlll! des Deux-Mondes.)

dans le chaos de son intelligence. Après avoir passé les neuf années qui suivirent la publication de son premier ouvrage à travailler, ainsi qu'il le dit lui-même, dans la boutique à vinaigte de la satire, la biographie aigre-douce de Wuz lui servant de transition à la Loge 'invisible, il s'était conquis un genre où ses trésors de mélancolie et de tendresse, toutes ces émotions, toutes ces larmes ineffables du printemps de la vie qu'il avait fallu jusque-là refouler dans le fond de son cœur, pouvaient enfin se donner libre cours. La destinée, jusque-là si rigoureuse, en se détendant un peu, lui permettait de se livrer désormais exclusivement et de toute l'ardeur de sa jeunesse aux pratiques de la vie littéraire. Jean-Paul J usa du droit pour.reprendre son indépendance. « Je n'élèverai plus d'autres enfants que les miens, écrit-il à M. de Speu- genberg,qui lui propose de se charger de l'éducation des enfants du comte de Reuss-Ébersdorf, — bien décidé que je suis à vivre et à mourir selon la vocation que la destinée m'a faite, et dans la médiocrité de la fortune. En me chargeant des attrayantes fonctions que vous m'offrez, il me faudrait absolument négliger ou mes élèves ou les muses. Or, ni les uns ni les autres n'admettent de partage, et je sens que j'ai tant à écrire, qu'en supposant que je ne me lève ou plutôt que je ne tombe de ma table de travail qu'à l'âge de quatrevingts ans, je trouverai encore prématuré le veniarn exeundi du cabinet d'étude de la vie que la mort me donnera. » Ces paroles en disent assez sur les instincts du poëte. JeanPaul est homme de lettres dans toute la force du terme ; il en a les goûts casaniers, l'humeur ombrageuse, tout, jusqu'aux petitesses ; il aime à s'enfouir seul dans sa taupinière de vieux livres pour y fureter en érudit. Cette monomanie le prend dès le berceau, l'homme de lettres commence chez lui avec l'écolier. Il vous racontera quelque part qu'il se mit presque en même temps à former des lettres

et à écrire des livres. Plus tard, l'étude de l'hébreu lui fournit l'occasion de rassembler autant d'alphabets, de grammaires et de commentaires qu'il peut s'en procurer ; à seize et dix-sept ans, il rédige déjà des traités sur l'exercice de la pensée, toute sorte de morceaux où se révèle un esprit prématurément enclin à la réflexion, à l'analyse, à l'examen ; il tient de ses propres travaux un journal rempli d'aphorismes philosophiques, il compose un livre de piété dûment pourvu de considérations théologiques et morales. Singulier début -pour un poëte ! Il commence par les scolies ; plus tard, vers trente ans, la veine du lyrisme s'ouvrira ; n'est-ce pas le monde renversé ? Non content d'avoir ses pensées, il saisit au vol celles des autres. Pendant qu'il lit, sa plume trotte. Avant d'entrer à l'université, il disposait déjà de douze volumes in-quarto de notes et d'extraits, et cette rage de corriger et de produire, à mesure qu'il avance dans la vie, ne fait que croître. Ne rien perdre, pas une minute de temps, pas un brin d'idée, pas une miette d'expérience, tel était son système de polygraphie ; ne l'empruntait-il pas à Lavater? Au moment de sortir, il notait soigneusement sur ses tablettes ce qu'il dirait dans ses visites, et rédigeait à son usage une anthologie de jolies choses, de bons mots. Au retour, il transcrivait ce qui l'avait frappé dans les conversations auxquelles il venait de prendre part, et, si c'était la nuit, ne se couchait qu'après avoir rentré son grain. Il fut un heureux temps où Jean-Paul possédait vingt volumes in-quarto de simples ironies, autant et plus de satires, et tous ces trésors de sublime compilation étaient rangés, distribués, classés. Lire, causer, ne compte pour rien, il faut qu'il écrive, rédige, qu'il rédige toujours jusqu'à la mort, et, si quelque chose m'étonne, c'est qu'il ait pu s'arrêter là. Comment, en effet, cette passion de l'écritoire n'at-elle pas ranimé ses ossements dans le cercueil? Com-

ment, à l'exemple de ce saint Bonaventure de la légende, n'est-il pas revenu du tombeau pour compléter sa Selena restée inachevée ? Il ne connaît qu'une manière de perdre son temps : ne pas écrire. Les œuvres imprimées seules comptent, le reste n'est rien, et chaque volume qui vient augmenter le poids de son bagage semble l'alléger d'autant pour V éterriité. S'il faut absolument qu'il se repose, le remords le gagne, il se reproche de gaspiller les minutes. Aussi quelles ne deviennent pas ses perplexités au printemps. Le ciel est bleu, l'oiseau chante, il faut qu'il sorte ; du moins, il emportera ses tablettes, et, si d'aventure quelque essaim d'idées volantes se met à l'assaillir au coin d'un bois-, le voilà tout ébouriffé qui crayonne et s'escrime, maugréant contre l'exiguïté du papier, car rien ne le chagrine comme d'avoir à s'arrêter pour tourner la page. Il me semble voir d'ici l'étonnement de l'honnête Merkel, un critique de la vieille roche, assistant, à Weimar, aux excentricités de notre humoriste. Merkel et Jean-Paul allaient ensemble de Weimar à Gotha.

« Pendant la route, dit Merkel, Jean-Paul, au lieu de se tenir en place dans la voiture, ne faisait que descendre et remonter. La curiosité me prit alors de savoir ce qu'il avait, et je le vis par la portière courir sur le chemin en crayonnant d'un air effaré. Lorsqu'il reprit sa place à mon côté, je lui demandai ce qu'il venait l'écrire, et lui, me prévenant, s'informa s'il avait bien entendu un point de notre précédente conversation ; sur ma réponse, il tira de nouveau son carnet et rectifia. —Quelques jours après, je lui rendis visite; je le trouvai, un catéchisme à la main, assis devant son bureau, dont les différents tiroirs étaient remplis de petits morceaux de papier couverts de matières et d'extraiis. Il me dit qu'il avait pour habitude de lire tout ce qui lui tombait sous la main, et qu'il ne lui était jamais arrivé de rencontrer livre si méchant dont il n'eût tiré profit d'une manière ou de l'autre (1) »

(1) Skizzen aut meinem Erinncrungsbuche, von G. Merkel.

Sans égard pour sa santé, il s'était fait un régime de vie entièrement subordonné aux exigences de sa profession. Comme goût, il n'aimait rien tant que l'eau; mais, dès qu'il s'agissait d'écrire, c'était différent : il buvait alors du vin de Roussillon, et à plein verre, pour dégager, disait-il, l'esprit de la matière.

A ce compte, l'existence de son Maria Wuz devait être pour Jean-Paul l'idéal du bonheur ici-bas. Quel heureux mortel, en effet, aux yeux d'un si imperturbable Sténographe, que -ce bonhomme de maître d'école qui passe sa vie à rédiger des volumes sur les mille et un titres, dont il lit la nomenclature dans le catalogue de la librairie! Mais, en vérité, on se demande si la plaisanterie est permise en face d'une monomanie aussi déclarée, d'une originalité qui porte avec elle tous les symptômes de la maladie, tous les caractères de je ne sais quelle hystérie chez l'homme.

« S'il m'arrive par hasard, écrit Jean-Paul, de vouloir donner à mon esprit ou à mon corps un repos de trois jours, je sens dès le second une indomptable ardeur d'incubation qui me ramené irrésistiblement à mon nid rempli (]'œ:lfs ou de craie; et le pauvre diable de Paul en sera logé là jusqu'à ce que la fièvre dévorante qui consume son sein agité se calme à la fraîcheur de la terre du tombeau. »

VIII

J'ai parlé du voyage à Weimar. Lorsqu'en 1796 Jean-Paul vint visiter l'Athènes germanique, l'attitude des héros du temps commença par le déconcerter. Il s'attendait à autre chose, à quelque vaporeuse et fantastique apparition évoquée de leurs oeuvres ; car, soit dit en passant, notre enthousiaste

ne laissait pas d'être un peu badaud dans ses relations avec les autres hommes, et lui-même appartenait singulièrement à cette classe de gens naïfs et simples dont nous lisons dans ses écrits qu'ils ne sauraient se représenter un poëte autrement que sous une forme éthérée, et n'imaginent pas que le favori de la Muse puisse dévorer une tranche de jambon et vider bravement son verre. Ses relations avec la plupart des grands écrivains de la pléiade weimarienne l'attristèrent. Ne trouvant rien chez eux de cette fougue juvénile, de cette ardeur qui devait, à son point de vue, nécessairement caractériser le sens poétique, il regretta son idéal déçu. Goethe surtout se 'chargea du désenchantement. ^

« Il n'admire plus rien au monde, sa parole est de glace, même pour les étrangers, qui ne l'abordent que très-difficilement; il a quelque chose d'impassible et de superbement cérémonieux. L'amour des œuvres d'art est désormais le seul qui fasse battre les nerfs de son cœur ; c'est pourquoi j'avais envie de prier la personne qui me conduisait de me plonger au préalable dans quelque source minérale, afin que je pusse m'y pétrifier et paraître ensuite à ses yeux sous l'aspect incomparablement plus avantageux d'une statue. »

Laissons Jean-Paul continuer et parfaire la silhouette.

« D'après ce qu'on m'avait dit, j'allai chez lui sans enthousiasme et mû seulement par la curiosité. Sa maison me frappa; elle est la seule à Weimar construite dans le goût italien. Figurez-vous dès le vestibule un panthéon rempli de tableaux et de statues; le frisson de l'angoisse vous y suffoque. Le dieu parut, froid, monosyllabique, sans accent. — Sa physionomie a de !a puissance et de l'animation, son œil est un éclair. Après quelques moments d'entretien, il consentit à nous lire un fragment magnifique d'un poëme inédit. Quand je dis qu'il le lut, je me trompe, •. il le déclama, le joua. Je n'ai jamais rien vu de pareil; voua

eussiez cru entendre le roulement du tonnerre entremêlé de ce chuchotement de la pluie dans les arbres, et, pendant ce temps, on sentait la flamme jaillir à travers la couche de glace dont son cœur s'enveloppe. »

Schiller n'eut pas meilleure chance auprès de lui. JeanPaul le trouva rocailleux, anguleux, doué de facultés actives, pénétrantes, mais sans amour. Du reste, il ne faudrait point croire que l'auteur d'Hesperus eût en ceci le monopole des -étonnements; d'un côté comme de l'autre, on ouvrait de grands yeux, et l'impression reçue valait bien, pour l'originalité, celle qu'on pouvait causer.

« J'ai vu Jean-Paul, écrivait d'Iéna Schiller à Goethe, et je l'ai trouvé iroquois comme un homme qui tomberait de la lune, bon diable au fond et le plus excellent cœur du monde, mais porté sur toute chose à ne rien voir par l'organe dont chacun se sert pour voir (1). »

Jean-Paul se préoccupait, en somme, beaucoup moins de l'effet qu'il produisait sur les gens que de l'effet produit par les gens sur lui-même, surtout lorsque ces gens s'appelaient Goethe ou Schiller, Herder ou Wieland. ,Le voyage à Weimar, en portant atteinte à mainte illusion née de cette sensibilité même, en effaçant de plus d'un front canonisé d'avance le nimbe lumineux, l'auréole mystique de rigueur, devait nécessairement le laisser, pour quelques jours au moins, triste, mécontent, découragé.

« Nous avons beau faire les esprits forts et ne pas vouloir nous l'avouer : chez les hommes qui nous apparaissent dans les

(1) Briefioechsel zivischen Schiller und Goethe iii den Jahren, 1794-1807. — Stuttgart, 1825, Th. II, S. 73.

régions célestes de la poésie, comme chez la femme que nous aimons, comme chez notre ami, nous cherchons des êtres parfaits, accomplis. Nous cherchons partout le dieu chez l'homme, parce que tout amour est infini et, partant, a besoin d'un dieu. A Weimar, c'est l'illusion qui m'a manqué. Il ne faut pas longtemps pour savoir par cœur l'humanité intellectuelle (je ne parle point ici de l'humanité morale), et j'avoue qu'on peut continuer à aimer les cœurs tout en détestant les cerveaux. En vérité, si l'on était éternel, il y aurait dans celte reproduction inexorable des mêmes inconvénients de quoi vous faire mourir dix-huit cent-

fois. »

Et dans une autre lettre :

« Je ne veux plus désormais m'incliner devant aucun grand homme ; à l'avenir, je garderai mes hommages pour le plus ner- j veux (1). » i

Ces déceptions, de jour en jour plus fréquentes, le rem- < plissaient d'amertume; il touchait du doigt le pied d'ar-- gile; alors, un bouleversement s'opérait dans son esprit, il ! pensait aux joies si pures de la famille, à ses beaux rêvesj

(1) Pour si naïf et si crédule qu'on se le représente, le bonhomme, en amitié, ne se souciait pas d'être pris pour dupe. Du premier coup il devina les aspérités, les angles, comme il dit lui-même, et sa sen- » sibilité expansive dut s'en tenir à rechercher de préférence les phares 6 moins glorieux peut-être, mais à coup sûr moins hérissés de brisants s 'et d'écueils. De là ses relations d'intimité avec Herder, avec Wieland ; ; ÍIërder surtout, grand esprit, mais entaché de puritanisme bourgeois, , retréci sur plus d'un point par des nécessités de profession, et dès i lors peu porté à vouloir jouer à l'idole,— cèdre poussé dans une i chaire de ministre protestant. — Pour Goethe, notre humoriste le s jugeait sans appel. « Goethe ressemble à Dieu, qui, selon Pope, voit i du même œil choii» un monde et un passereau, ce qui lui est d'au- tant plus facile (à Goethe), qu'il n'a créé ni l'un ni l'autre.. Mais, eu i revanche, il se complaît à ne voir dans son apathie pour les peines | d'autrui qu'une sorte de détachement de ses propres peine». » |1

de quinze ans sous le toit paternel, et peu à peu, par unje transition doucement mélancolique, les idées du passé le conduisant aux idées d'avenir, de ménage, il établissait complaisamment son bonheur domestique sur les ruines de ses illusions.

« Ah ! de quel paradis je portais les germes dans mon âme 1 et dire que les oiseaux de proie ne m'ont rien laissé ! Encore si j'avais une femme ! je m'entends, une jeune et honnête femme, - bien féminine surtout et point géniale, je consentirais de grand cœur à ne demander que- peu de chose à la fortune, moins au monde ; mais, en revanche, j'exigerais davantage de la vie, que mes rêves poétiques percent à jour de plus en plus. Je le répète, point de femme de génie, point de brouillon, .mais un cœur ingénu, paisible, qui me rende mon enfance, les premiers jours passés auprès de mes parents, tout enfin ce que les souvenirs de l'âme font revivre éternellement à mes yeux ! »

Cette compagne, évidemment faite à l'image de la douce Lenette, un ange de résignation et de passivité, Jean-Paul crut un moment l'avoir trouvée dans une gracieuse personne dont il s'éprit avec passion.'L'héroïne de ce nouveau roman s'appelait encore Caroline — il y a des noms auxquels on est voué — et se trouvait, en dépit des répugnances de notre philosophe, être juste une muse. Toutefois, la tache monstrueuse, la tache d'encre disparaissait dans l'enchantement du sourire. Si l'aimable pédante use son temps à feuilleter de lourds volumes, c'est tout simplement qu'elle veut s'instruire, et ne ressemble point aux jeunes filles ordinaires qu ne cherchent dans la lecture qu'une sorte de manne sentimentale. Avec combien de joie il vous raconte qu'elle s'occupe aussi de botanique et de poésie, qu'elle passe de l'étude de l'histoire au classement de son herbier.

« Jamais chez aucune femme, je n'ai rencontré cette moralité

austère, profonde, essentiellement religieuse, qui se montre dans tous les points, perce dans les moindres bourgeons. Je sens que mon union avec elle va me purifier jusqu'au fond de l'être. »

Après l'é numération des qualités morales vient le tableau des qualités physiques, le portrait, qui, tout flatté qu'on le soupçonne, excuse à la rigueur cette conversion un peu bien brusque du philosophe au culte de la femme géniale. Elle a le teint blanc et rose, les yeux noirs, un front à la fois poéti- • que et féminin, et ainsi du reste, avec cette concession finale dont s'arrange assez volontiers la modestie des amoureux, à ; savoir, qu'à défaut de beauté, le piquant y est.

Cependant, la philosophie a ses retours. Peu de temps ? après, la liaison se rompit, et Jean-Paul, abjurant la tolérance d'occasion, n'en revint qu'avec plus de fougue à son vieux thème.

« Cette rupture, que des incompatibilités morales rendaient impérieuse, ne m'empêcha point de regarder le mariage comme la seule arche du salut. En dehors d'une union légitime, notre imagination ne fait que nous entraîner en toute sorte de liaisons qui finissent toujours par briser un des deux cœurs qui sont en cause, quelquefois par les briser tous les deux. Mon cœur veut la paix domestique dont on jouissait chez mes parents, cette paix que le mariage seul peut donner. Je ne demande pas une héroïne, n'étant rien moins qu'un héros ; ce qu'il me faut, c'est une jeune fille aimante, affectionnée, car désormais j'estime à leur juste valeur ces chardons flamboyants qu'on appelle femmes de génie. Il

Cet espoir, si souvent déçu, d'un établissement selon ses goûts, se réalisa pour Jean-Paul peu de temps après, grAce à une bonne et honnête jeune fille élevée dans les mœurs

sédentaires de la bourgeoisie de Berlin, autour de la table de chêne où l'on causait le soir en écoutant quelque lecture de Rousseau. Caroline Mayer plut à Jean-Paul.

« Elle a, disait-il, tous les avantages des autres Carolines, moins leurs défauts. »

Un front de madone, des yeux pleins de douceur, une indicible expression de tendresse et de dévouement, telles sont . les séductions que son amant lui prête, séductions d'épouse et de mère. J'oubliais une fraîcheur épanouie, cette fleur de santé qui convient à la ménagère allemande, à cette héroïque femme qui veille à tous les soins de la maison, et serre, comme dit Schiller, dans le coffre odorant le linge qu'ellemême a filé. A dater de là, on prévoit tout : Jean-Paul, marié, s'installera dans quelque paisible résidence ; peu à peu, cependant, la famille s'augmentera, et, les marmots alternant avec les livres, on vivra de la sorte jusqu'à la fin, modeste, charitable, le cœur et l'esprit occupés dans cet heureux sans-souci de Bayreuth, dont une pension du roi fera les frais; tardif, mais bien délicieux canonicat de l'homme de lettres qui mettra notre- philosophe à même de ne plus réduire son corps en cendres par la nécessité de fondre chaque jour son esprit en argent.

Pour en revenir au voyage de Richter à Weimar, le désenchantement des premiers jours eut ses compensations à la longue. De ce qu'un rayon manquait par-ci par-là au nimbe glorieux dont on avait poétiquement coiffé les têtes dominantes, la société n'en devait pas périr. Jean-Paul fut bien contraint d'en prendre son parti. Insensiblement les femmes intervinrent. — On sait ce qu'étaient les femmes de cette cour d'Anne-Amélie. — Le bourru fantasque s'humanisa , l'apôtre de vertu se laissa tout doucement réconcilier

avec la supériorité intellectuelle par l'entremise de ces aimables1 philosophes si habiles à donner le tour sentimental à l'argument le plus ardu, et qui n'ont en somme qu'un système : leur cœur. En écoutant les femmes, il comprit mieux les hommes ; il laissa aux sympathies effarouchées d'abord par l'épouvantail d'excentricité le temps de se-grouper autour de lui ; aux amitiés, le temps de se former. L'affection qui s'établit à cette époque entre Herder et Jean-Paul, après avoir tenu dans l'existence des deux grands écrivains une si noble et si large pl'ace, devait, même après la mort, revivre dans leurs œuvres. La vivacité de Jean-Paul, son humeur, sa jeunesse d'esprit et de cœur, enchantaient Herder, qui le préconisait partout. Presque chaque soir, les deux amis soupaient ensemble; après quoi, on allait se promener vers Ettersberg. 'On causait, on philosophait à son aise, et, la petite pointe de vin vieux aidant, on ne se ménageait pas ses vérités. « Si j'étais dans une île déserte, disait Herder à JeanPaul, et que je n'eusse entre les mains d'autres livres que les vôtres, j'en voudrais faire des œuvres deux fois belles, d'abord en retranchant mainte boutade irréfléchie, puis en travaillant à mettre d'accord les passages qui se contredisent. » Ce qui n'empêchait pas l'auteur des Idées de s'écrier avec enthousiasme, lorsqu'il s'agissait de s'expliquer sur le compte du chantre d'Hesperus:

« Le ciel .m'a donné dans Richter un trésor que je n'eusse jamais ni mérité ni seulement rêvé ! Chaque fois que je le retrouve, il me semble que je vois s'ouvrir devant moi la cassette des rois mages, mais plus riche encore, plus remplie de merveilles éblouissantes. Oui, les mages sont en lui, et l'étoile incessamment chemine au-dessus de sa tête. »

Le bon Wieland eut aussi du goût pour Jean-Paul, mais un goût moins passionné, le goût qui convenait à l'organisation

normale et symétrique du poëte (l'Agathon. Ici, du reste, les originaux sont à deux de jeu, et la première entrevue eût fourni à Molière une scène de comédie. Écoutons les aparté de nos personnages.

« J'ai vu Wieland dimanche dernier à Osmanstadt (c'est JeanPaul qui parle); figurez-vous un vieillard élancé, encore vert, une espèce de Nestor à la tête enturbanée d'écharpes rouges, au ton modérateur, parlant beaucoup de lui, mais sans orgueil, . et quelque peu épicurien ; en somme, excellent père de famille, mais tellement ahuri par les muses, que sa femme a pu lui cacher pendant dix jours la perte d'un enfant.,»

Maintenant, au tour de Wieland :

« Ce diable d'homme (c'est de Richter qu'il parle) ressemble en tout point à ses écrits ; on se sent affecté en sa présence des mouvements les plus contraires, et rien n'est plus difficile que de l'entretenir. Il est trop LUI ; n'importe, je le déclare un intéressant original. »

Imagine-t-on,- après cela, nos deux antipodes du monde intellectuel se rencontrant sur un point de controverse littéraire, discutant chacun selon ses vues l'antiquité, par exemple, les Grecs? Naturellement, la comédie continue; seulement, cette fois la scène est écrite, il suffit de traduire.

« JEAN-PAUL. — Je tiens les Grecs pour ce qu'ils sont : des esprits essentiellement bornés. Avec les idées puériles qu'ils avaient des dieux, quelle opinion élevée et sérieuse pouvaientils se former de l'humanité ?

» WIELAND.- Vous les tenez pour ce qu'ils sont, à merveille; mais que sont-ils, sinon une apparition unique sur la terre, sinon le type le plus pur, le plus complet de l'humanité dans sa jeunesse, dans sa fleur, tellement qu'on dirait que tous les dons

célestes qui furent jamais départis à l'homme, tous ces dons étaient descendus sur eux, sur les Grecs, pour vivre et s'épanouir en eux, avec eux 1 Où voyons-nous l'idée de jeunesse dans l'humanité se reproduire sous une forme plus sereine, plus aimable, plus pure, plus splendide? N'eu-ce point cette idée que glorifie l'éternelle jeunesse du divin Phébus ?

» JEAN-PAUL. — Mais cet heureux temps de jeunesse est passé, et nous sommes devenus des hommes. Les Titans chrétiens ont escaladé l'Olympe et précipité les dieux dans le'Tartare. Audessus de nos têtes, l'infini de Dieu s'est étendu ; sous nos pieds, ' les abîmes de l'humanité se sont ouverts. Croyez-vous qu'à de pareilles idées la forme étriquée de vos Grecs et leur manie de jouer au beau puissent convenir ?

» WIELAND, seul dans son cabinet, feuilletant Homère. —■ Jean-Paul traite les Grecs d'entants! Je commençais à perdre ) patience ! Allons, pourquoi lui en voudrais-je ? n'a-t-il point le droit d'être ce qu'il est, et ces absences de goût que je regrette, ces lacunes dont parfois j'enrage, ne sont-elles pas plus que ] comblées chez lui par d'éminentes qualités d'un autre genre? S Prétendre inoculer le sentiment de l'antique à un génie de cette s trempe, mais ce serait vouloir débarbouiller un nègre ! Jean- ■ Paul a, pour être ce qu'il est, une excuse divine qu'il tient de la i nature. »

Wieland ne se trompait pas ; autant eût valu débarbouiller un nègre. Sur une individualité à ce point confuse et miroitante, la beauté classique perdait tous ses droits; et, si l'on a pu dire que Goethe, avec sa passion de la règle, son culte Souverain pour toute chose précise et déterminée, importait Jans le monde littéraire les conditions de l'art plastique, JeanPaul, insoucieux des phénomènes extérieurs, écoutant les yeux fermés gronder les mondes qui tourbillonnaient en lui, faisait dériver la poésie vers la musique (1). Or, la musique,

(1) « Ce que je ne fais que voir m'affecte peu, s'agirait-il d'un mort ; mais, si la forme passe .des yeux dans l'imagination, elle tient aus-

c'est le romantisme, la négation par excellence de tout sentiment plastique. J'insiste sur ce point, qui, selon moi, contient tout le secret de l'éloignement de Jean-Paul pour l'antiquité. Et, s'il vous prend fantaisie d'analyser certaines sensations qu'il vous donne, vous y trouverez par moments je ne sais quoi de musical. Ne sont-ce point des mélodies que ces visions de l'éternité ? Schubert chanterait-il autrement les lamentations du Christ sur les ruines de l'univers, et dans un style moins prophétique, ces mille rêves au clair de lune, ces divagations éloquentes où la vie des anges et des fleurs est devinée? Envoyez maintenant cet homme en Italie, et dites si le rayon splendide dont Goethe s'est enivré ne l'offusquera point? Entre la beauté classique et cette âme in quiète et rêveuse, préoccupée au fond de toutes les angoisses, de toutes les terreurs des temps nouveaux, aucun hymen n'était possible. S'il fallait à l'inspiration sensuelle de l'auteur d'Iphigénie de belles formes bien palpables, la chair dans le marbre, et, par occasion aussi, le marbre dans la chair, le romantisme épuré de Jean-Paul s'exaltait de moins : un chant d'oiseau, un parfum surpris dans l'air le mettaient en humeur poétique.

IX

Nous touchons à la dernière période de l'activité littéraire de Jean-Paul, période de récapitulation plutôt que de trans-

sitôt la clef de mon cœur, et mon émotion devient extrême. » C'est ainsi qu'il traversait des villes sans rien voir, et n'avait de goût que pour les paysages. Il percevait par le son beaucoup plus que par la vue ; s'il lui arrivait de boire un peu trop, il ne voyait plus, il entendait double, et la grande affaire était alors de débrouiller cette hallucination intérieure. De là ces soirées qu'il passait à improviser au piano.

formation, et qui, sans apporter à la masse aucun élément bien nouveau, n'en devait pas moins produire Titan et les Années d'école buissÓntlière (Flegeljahre), œuvres où se résume d'une manière définitive la double tendance que nous avons remarquée dans Hesperuset Quintus Fixlein. Il va sans dire que Titan représentera ici le côté sublime, dynamique, du. génie de Richter, tandis que les Années d'école buissonnière nous donneront une trentième édition, mais singulièrement revue et parfaite, de ce§ études atomistiques de la vie réelle. Les Palingénésies, publiées en 1799, n'offrent qu'une répétition des premières satires, et l'ouvrage 'imprimé vers la même époque sous le titre d'Événements prochains (Bevorstehender Lebenslauf) n'est autre qu'un pendant à la Biographie conjecturale, dont il se borne à varier l'idylle.

Dé 1797 à 1802 parut Titan. Pour peu qu'on pénètre au cœur de cette composition éminente, on sera tenté de soupçonner avec nous que Jean-Paul a voulu porter par là une sorte de défi à Wilhelm Meister. Le héros du livre, Albano, comte de Césara, est encore une de ces natures en proie à l'idéal, Un de ces esprits dé flamme qui mesurent à des compas de géant toute chose en ce monde, et qu'une volonté sans frein, une prodigalité de ces trésors de la tête et du cœur, dont ils furent comblés, entraînent de faute en faute vers l'abîme. On a reproché à Jean-Paul de prendre trop ouvertement la cause de ces erreurs et de ces faiblesses; mais, en bonne conscience, pouvait-il faire autrement, lui si amoureux dé toute force neuve, lui dont la mélancolie rétrospective évoquait le printemps d'autrefois à travers les brumes de l'A.ge? Du reste, le thème ici prêtait à l'enthousiasme de l'écrivain, au lyrisme du poète. Quoi de plus saint en effet, de plus pur, que ce rayon de céleste lumière qui perce le chaos d'une âme adolescente, et que nous appelons le premier amour, la première amitié, le premier élan vers a

la vérité? Il faut voir avec quelle irrésistible puissance d'émotion, avec quelle magnificence d'images tout cela est décrit dans ces pages brûlantes où le sentiment de la nature emprunte les. plus riches nuances au prisme enchanté de l'idéal.— Cependant, plus d'une épreuve attend notre héros. Le besoin extravagant d'aimer, cette rage d'épancher sur tout ce qu'il rencontre les laves sympathiques d'un cœur qui déborde, ne tardent pas à tourner contre son bonheur. Il met sa foi dans un indigne ami; la jeune fille qu'il adore meurt, " ombre charmante à peine entrevue au clair de lune. Alors, une vie nouvelle s'offre à lui : l'action. Échappé à cette nébuleuse atmosphère du rêve, il se dispose à prendre part à la guerre de l'indépendance allemande : effort suprême que déjoue la titanide Linda, dont il s'affole, pour voir, comme dans ses amours avec Liane, ses espérances les plus belles presque réduites à néant. La conclusion rappelle Wilhelm Meister. Enfin, après tant de rêves et de combats, Albano hérite de la souveraineté paternelle, et se résigne à descendre des hauteurs de la voie lactée dans « la sphère intermédiaire du gouvernement, » ce qui, soit dit en passant, nous paraît un assez bizarre moyen de consolation à donner à tant d'autres malheureux, qui, sans être nés princes, peuvent appar- \* tenir, eux aussi, à la race titanique.

Parmi les personnages du roman, celui de Roquairol, l'ami corrompu d'Albano, est une des plus vigoureuses études qu'on ait du génie humain dans la dépravation et le désordre. Il y a là un type cousin de Lovelace. Dans la pensée du poëte, ce Roquairol, incarnation de l'orgueil plutôt que du vice, en lutte ouverte avec la société, dont le train bourgeois et misérable soulève de pitié son génie superbe ; Roquairol représente l'enfant du siècle, la victime de certaines idées de rébellion et de scepticisme que plus d'un Prométhée d'aujourd'hui s'imagine encore avoir inventées, tandis qu'à l'époque où

Werther parut, elles n'étaient déjà plus neuves : ce qui ferait soupçonner que l'enfant du siècle est né avant lel siècle.

Gâté de bonne heure par des abus de toute espèce, rassasié de voluptés et de science, d'une imagination extravagante, la vie, dès vingt ans, n'offre plus à Roquairol que dégoût, ironie et contradiction. Il a anticipé sur toutes les vérités, sur tous les sentiments ; toutes les conditions du cœur humain, il les a parcourues, et la poésie lui donnant un avant-goût céleste, toute réalité l'offusque dans la vie. Une passion malheureuse survient, il n'aime pas et croit aimer. Enthousiaste et libertin, il va de l'éther à la fange, et finit par se plonger à fond dans le bourbier pour s'interdire d'avance tout retour honorable : chute douloureuse, d'autant plus regrettable qu'il y avait là les instincts du génie, le courage de l'homme d'action. « Ce qui manquait pour que la moralité la plus pure, la plus vive, résonnât en lui, ce n'était point la touche, mais la clef de l'accordeur qui fait aller ensemble toutes les voix. » Et Roquairol en personne ne s'écrie-t-il point quelque part : CI. Vos hommes de génie, poëtes tragiques et romanciers, occupés incessamment à singer Dieu et l'humanité, sont-ils donc autres que moi? Il Oui, certes, car ceux-là ont laissé des œuvres, car l'étincelle dont ils furent doués, au lieu d'incendier toute chose autour d'eux, a rayonné selon les lois éternelles de l'honnête et du beau, tandis que vous, malheureux Titan, vous n'avez escaladé le ciel que pour retomber de plus haut dans l'abîme, et, servir d'exemple des aberrations où doit infailliblement se perdre l'âme qui ne reconnaît d'autre inspiration, d'autre guide que la poésie (1).

(1) 11 y a quelques années, une tentative fut faite dans le but d'initier le public français au style de Titan. L'entreprise n'eut qu'un

Titan fut le dernier effort du lyrisme de Richter, et se dresse dans son œuvre comme une sorte de mont Hécla. 11 avait mis là, c'est lui-même qui parle, tous ses Niagaras, toutes ses trombes, tous ses nuages gonflés de tropes. La machine épique achevée, il sentit comme une délivrance et revint discrètement à son idylle d'autrefois, à ses moutons de Panurge. Descendant de la montagne dans la plaine, où vivotaient déjà Quintus Fixlein, Maria Wuz et Siebenkaes, et dont, à dater de cette époque, il augmenta de plus d'un bon original -la population excentrique.

X

A cet ordre d'idées, de divagations éthérées, appartient naturellement la philosophie de Jean-Paul. Nous avons vu combien Richter sentit à fond l'inestimable prix de la jeunesse, dans quel lustre éclatant, radieux, lui apparut cette divine aurore de la vie. On n'a point oublié non plus quelle impression solennelle produisit sur lui l'idée de la mort ; il avait dix-huit ans lorsque cette idée se présenta subitement à lui, un jour, comme il se promenait en pleine campagne. Ce fut un conp de foudre, d'autant plus terrible que, ne s'élevant

médiocre succès. De pareils travaux réussissent pourtant quelquefois en France, on l'a prouvé, mais seulement à de certaines conditions.

A tout prendre, je préfère encore le système adopté par madame de Staël, qui consiste à extraire d'une œuvre çà et là quelque morceau qu'on dispose et qu'on éclaire soigneusement, de façon à le dépayser le moins possible; mais je voudrais ce système plus large, plus harmonieux, plus nourri de méthode et de critique, s étudiant davantage à donner le contour. Une espèce d'anthologie habilement dirigée dans tous les sens serait le mieux.

point à l'abstraction de Herder ou de Goethe, il se laissai désormais envahir par mille épouvantes superstitieuses. De là ces fantômes dont son imagination semble par moments harcelée, ces dithyrambes apocalyptiques, rêves d'un cerveau malade, cette vision de l'éternité dans laquelle le Christ, au milieu du désespoir et des blasphèmes d'un monde qui se tord dans les convulsions de l'agonie, proclame le néant de la Divinité. Prouver l'immortalité de l'âme, et cela par des arguments simples, plutôt humains que philosophiques, et tels que chacun croit en posséder une somme pareille dans son propre cœur, tel est le but que Richter se propose dans la Vallée de Campan. Avec lui, c'est toujours le sentiment qui parle, et vous le verrez appliquer au vague de nos espérances ce besoin de démonstration qu'il professe dans l'interprétation d'un rêve, d'un morceau de musique, d'un paysage vu au soleil couchant, toutes choses auxquelles il faut absolument qu'il attribue une portée mystique, ou, si vous l'aimez mieux, un texte surnaturel dont lui seul s'ima-^ gine avoir la clef.

Ainsi son argument pour l'immortalité de l'âme se fondera sur ce que l'âme humaine ayant en elle la notion du beau, de l'honnête et du vrai, le royaume du beau, de l'honnête et du vrai, n'étant pas de ce monde, devait nécessairement exister ailleurs. Il se demande quel sens pourraient avoir, dans le cas contraire, ces aspirations ineffables qui résident en nous, ces religieux élancements de la pensée, à l'étroit sur la terre, vers le domaine de l'intini ; et, supposant qu'on lui réponde en donnant pour raison d'être à ces forces spirituelles l'entretien, l'embellissement de la vie présente, il se précipite au-devant de l'objection, et s'écrie avec un enthousiasme hyperbolique:

« Ainsi, un ange du ciel se verrait emprisonné dans notre

corps pour y remplir, à l'égard de l'estomac, des fonctions d'esclave muet, de concierge ou de frère queux! Mais, puisqu'il ne s'agissait que de conduire le corps humain au pâturage, les instincts animaux suffisaient. Est-ce une flamme éthérée, une flamme divine qui chauffera l'appareil de la circulation dans ce corps qu'elle va calciner et dissoudre? car, on le sait, l'arbre de la science est pour le corps humain le véritable mancenilier. »

Richter, dans sa métaphysique, en use un peu à la manière -de notre ami le docteur Faust ; il se dit bravement : « Tout ou rien; Il les moyens termes lui répugnent. De même qu'en ses œuvres littéraires les extrêmes seuls l'attirent, de même, en philosophie, il n'admettra point de compromis entre l'ange et la bête, et nous l'entendrons s'écrier, avec cette fièvre de Titan dont l'inquiétude lui semble une preuve irréfragable de nos destinées ultérieures :

« Non, Dieu n'a point pu nous créer uniquement pour la souffrance ; non, il ne l'a point dû ! L'incompatibilité qui existe entre nos espérances et notre cercle de relations, entre notre cœur et le monde terrestre, demeure une énigme, si nous devons revivre, mais serait un blasphème dans le cas où nous péririons. Hélas ! comment l'âme serait-elle heureuse? L'habitant des montagnes ressent à séjourner dans les bas lieux d'incurables atteintes ; nous aussi, nous appartenons à la hauteur ; nous aussi, les montagnes nous réclament, et c'est pourquoi une éternelle langueur nous ronge, et toute musique produit sur nous l'effet de cette cornemuse du paysan suisse expatrié. Au matin de la vie, ces joies divines qui doivent apaiser la soif ardente de notre sein, nous les voyons briller dans les nuages de l'avenir; et cet avenir, dès que nous y touchons, convaincus d'avoir été ses dupes, nous lui tournons le dos, les yeux fixés vers ce beau jardin de la jeunesse où s'épanouit le bonheur, et nous cherchons derrière nous, à défaut de l'espérance, du moins le souvenir de l'espérance. Ainsi nos joies ressemblent à l'arc-en-ciel, qui à l'aurore nous apparait au

couchant, et vers le soir se montre à l'orient. Notre œil plonge bien aussi loin que la lumière, mais notre bras est court et n'atteint que les fruits du sol.

» Et, de tout cela, il faut conclure :

» Non point que nous sommes malheureux, mais que nous sommes immortels, et que cet autre monde qui habite en nous annonce en dehors de nous un autre monde.

» Oui, quand tous les bois de cette terre seraient de myrtes et de roses, quand toutes les vallées seraient des vallées de Campah, toutes les îles des îles Fortunées, tous les jardins des Élysées, et quand la joie sereine y brillerait dans tous les yeux, oui, même alors la pureté de cette extase témoignerait à notre esprit de sa durée. Mais, hélas ! lorsque tant de maisons sont des maisons de deuil, tant de champs des champs de bataille, lorsque la pâleur couvre tant de visages, et que nous passons chaque jour devant tant de pauvres yeux flétris, rouges, déchirés, éteints, oh ! mon Dieu ! se pourrait-il que la tombe, ce port de salut, fût le gouffre où tout doit s'abîmer ! Et, lorsque, après des milliers et des milliers d'années, notre terre aurait péri par le voisinage incendiaire du soleil, lorsque Lout bruit vivant se serait enseveli dans ses entrailles, voyez-vous l'Esprit immortel, abaissant ses regards sur ce globe muet, se dire, en contemplant ce grand char mortuaire: « Voilà » le cimetière de la pauvre humanité qui plonge dans le cratère » du soleil ! Sur cette sphère en cendres, d'innombrables ombres » ont gémi, ont pleuré ; maintenant, tout s'est évanoui pour jamais. » Plonge donc, désert muet, désert stérile dans l'abîme qui va t'en» glou tir à ton tour, avec les larmes et le sang dont tu fus imbibé! »

» Non! Le ver torturé se redresse et dit au Créateur : « Tu » n'as pas pu me créer pour souffrir, tu ne le devais pas! »

» Et qui donne au ver de terre le droit de parler ainsi?

» Le Tout-Puissant lui-même, qui met en nous la miséricorde, l'esprit de toute bonté, dont la voix parle en notre àme et l'apaise, et qui seul éveille dans nos cœurs ces aspirations, ces élans d'espérance vers lui. »

Du milieu des abîmes de la vie, il contemple au ciel une

étoile aimantée qui l'attire; cherchant dans l'éternel et l'invisible la solution du visible et du temporel, il a douté, il a nié, et pourtant il croit.

« A votre dernière heure, dit-il quelque part dans Levana, quand toute faculté s'éteindra dans votre âme brisée, que de tant d'imagination, de pensées, d'efforts, de jouissances, il ne vous restera plus rien, alors, à la fin, la fleur nocturne de la croyance s'épanouira seule, et rafraîchira de ses rayons l'obscurité suprême. »

Quant aux contradictions qui éclatent à chaque instant dans ce" système de foi humaine et religieuse, essaye de les expliquer qui pourra; il nous suffira d'en reconnaître au moins la franchise et la loyauté. A la métaphysique de Richter, toute d'imagination et de sentiment, on serait mal venu de vouloir demander des conditions d'unité ; autant vaudrait appliquer à ses utopies politiques les conclusions d'un homme d'État, jugçr du point de vue de l'histoire ses hypothèses sociales, ses théories de paradis terrestre, ou mettre la physiologie en demeure d'interpréter sa science du rêve. Et cependant physiologie, jurisprudence, politique, morale, théologie, météorologie même, il y a de tout cela dans ses écrits. Poëte, Jean-Paul philosophait en poëte, et, quand il vous a donné sa | conviction du moment, quand il vous l'a donnée ouvertement, courageusement, telle que sa conscience la lui dicte, ne lui en demandez pas davantage, car ces petits écarts du philosophe ont peut-être coûté cher à l'homme, et méritent par là votre indulgence.

Il est plus difficile de dire comment Jean-Paul aurait dû former son esprit que de dire qu'il l'a mal formé. Que la manière de l'auteur d'Hesperus et de la Vallée de Campan soit étrange, singulière, que son style tienne de l'arabesque et de la mosaïque, c'est certain ; mais jusqu'à quel point cette ma-

nière d'écrire représente-t-elle la véritable façon de penser de l'écrivain, sa loi d'être? Là est toute la question. La grande affaire est d'atteindre autant que possible à l'entier développement de son intelligence, à la plénitude de sa constitution, de se montrer dans sa propre taille et dans sa propre forme, que cette taille et cette forme soient d'ailleurs ce qu'elles voudront. Tel style n'est préférable à tel autre qu'en tant qu'il se prête davantage à l'expression des sentiments de l'écrivain qui l'emploie : d'où il suit que le style par excellence n'existe pas. Il s'agit, avant tout, d'être vrai, d'être soi, et, dans l'ordre intellectuel comme dans la nature physique, les rayonnements du beau ne se peuvent calculer. « Tout homme, disait Lessing, a son propre style, comme il a son propre nez. » On reconnaît là le mot de Buffon, mais plus énergique, plus significatif dans sa crudité. Sans doute, tous les nez ne ressemblent pas à celui de l'Apollon antique : nous conviendrons même volontiers qu'il y en a dans le nombre de dimension extraordinaire; mais faut-il pour cela qu'on les ampute? Non certes, à moins qu'ils ne soient de carton. Pour parler un langage sérieux, Lessing veut dire qu'on doit juger du style extérieur par les qualités intérieures, subjectives, de l'esprit qu'il sert à représenter; que, sans préjudice aux droits de la critique, le style extérieur peut varier en autant de formes qu'il plaît à la pensée d'en revêtir, et qu'en somme un écrivain, n'ayant point d'autre tâche que de se révéler au monde dans toute la puissance de son être agissant et pensant, dans toute l'originalité de sa physionomie psychologique, toute forme qui l'aidera le mieux à atteindre ce but sera nécessairement la meilleure. A ces conditions, la manière excentrique de Richter semblera peut-être plus admissible, plus humaine, surtout si l'on prend la peine de réfléchir que, le génie de l'homme étant donné, le style convenait, je (lirai plus, devenait le seul convenable.

Avec des tendances aussi diverses, avec d'aussi incroyables préoccupations que celles dont nous l'avons vu tiraillé, le but définitif n'était point facile à atteindre, et, dans une nature où il y avait tant à développer, quelques imperfections peuvent se pardonner. Sans aucun doute, les sentiers fréquentés de la littérature mènent plus sûrement à ce but dont nous parlons, et les sympathies du grand nombre seront toujours acquises de préférence à qui se contentera d'innover dans les formes consacrées. A ce compte, il semblera que Richter devrait déchoir dans notre estime, et cependant, nous n'osons le juger sévèrement, tant ses défauts tiennent de près à ses qualités les plus brillantes. Ici encore, ce qu'il y a de mieux, c'est la tolérance, et, le mal chez Richter n'étant d'ordinaire que l'exagération du bien, c'est-à-dire une exubérance d'idées, une singulière prodigalité de richesses, on peut lui pardonner d'autant plus facilement ses défauts, qu'il y a moins de chances qu'on les imite. En somme, le génie a ses priviléges, et, quand il se choisit une orbite, au lieu de crier à l'excentricité, au lieu d'aboyer après lui comme ces dogues lunatiques, travaillons à l'observer, à calculer ses lois. « En voici un qui vient avec une aile de Shakspeare, » disait le bon Wieland en parlant de Jean-Pau'.

TROISIÈME PARTIE

LES POÈTES LYRIQUES

1

JUSTIN KERNER

HELBRONN. — WEINSBERG. - LA WEIBERTREUE. — LES REISES€ H A TT E N (1). - WILIIEM MULLER ET LA VISIONNAIRE DE PREVORST.

1

»

« Heilbronn est le point central des vignobles du Wurtemberg, écrit le docteur Strauss dans ses Friedliche Blaetter (2). S'il vous arrive de visiter ce pays vers le milieu d'octobre,

(1) Mot à mot, Esquisses de voyage; après, mais seulement après les Reiseschatten, sont venus les Reisebilder de Henri Heine. Que le tableau succède à l'esquisse, rien de mieux : ces bons Souabes voudraient bien ne pas avoir d'autre grief contre leur spirituel antagoniste.

(2) Les Priedliche Blaetter ^lettres de paix) furent publiées au lendemain des fameuses controverses soulevées par la Vie de Jésus, du même auteur ; de là leur titre en opposition aux vifs débats de la veille et tout de circonstance; titre qui, du reste, exprime on ne peut mieux le caractère méditatif, paisible, du recueil.

vous assistez à la célébration des vendanges, spectacle original, où se révèle dans son naturel cette bonne vieille Souabe, terre de traditions et de croyances, et qui consacre le travail par des fêtes ayant leur rituel, je dirais presque par des mystères. — Continuez votre chemin, allez jusqu'à Weinsberg, situé à deux petites, lieues au-dessus de Heilbronn.

Traversez une partie de la magnifique allée de marronniers qui embrasse Heilbronn du côté du midi, longez une double haie des jardins plantés aux portes de la ville, saluez en passant le vieux cimetière dont les croix funèraires et les urnes sépulcrales projettent leur ombre mélancolique sur toute cette végétation, et vous arrivez, après une demi-heure de marche, dans la plus admirable plaine, à un endroit où le chemin commence à monter entre deux coteaux. Au terme de cette route est un sentier de traverse unissant deux collines qui se fondent l'une dans l'autre; de là, vous apercevez la hauteur; encore quelques pas, et vous embrassez du regard la vallée de Weinsberg. Maintenant, quelles mélodieuses bouffées «'élèvent de ce ravin à gauche ! Écoutez ces mille oiseaux jaseurs qui gazouillent dans les arbres, aux derniers rayons du soleil couchant ; salut précurseur, voix de l'hospitalité cordiale qui vous attend en bas. Delà, vous plongez dans la Souabé ; vous découvrez, si le ciel est clair, tout ce magnifique pays du Neckar et des Hohenstaufen, toute cette noble terre de l'épopée et du lyrisme germaniques. Autour de vous, sur les coteaux, tout est vigne : des raisins, puis des raisins encore. 4e premier éblouissement du paysage une fois dissipé, regardez devant vous, là, tout juste vis-à-vis, sur cette hauteur isolée, si couverte de pampres que le sol s'en aperçoit à peine : distinguez-vous ces murailles croulantes, ces vieux pans de granit en ruine, cette tour féodale vermoulue ? C'est la Weibertreue. » .

À ces mots, le lecteur m'arrête ; qu'est-ce que la Weibertreue ? Bürger va nous l'apprendre.

LES FEMMES DE WEINSBERG

« Qui me dira où est Weinsberg? Une vaillante petite ville, ma foi, qui a dû pieusement bercer bien des fillettes et des femmes. Si jamais je me fiance, je veux me fiancer à Weinsberg.

» Un jour, l'empereur Konrad en voulait à la bonne ville, et; -s'avançant en grand tumulte, l'assiégeait en poussant contre elle ses hommes et ses chevaux.

» Comme la citadelle tenait bon malgré, l'empereur, enflammé de colère, fit publier par le héraut cette sentence : — Drôles ! apprenez que, si j'entre, chacun de vous sera pendu.

\ » Sitôt que l'avis eut été proclamé à son de trompe, des cris d'alarme éclatèrent dans les maisons et dans les rues. Le pain était rare dans la ville, un bon conseil le devint encore davantage.

» — Malheur à moi, pauvre Corydon ! malheur à moi ! Kyrie Eleison, s'écrièrent les pasteurs; c'en est fait, c'en est fait de nous ! Oh ! malheur à moi, pauvre Corydon ! il me semble déjà que j'étrangle.

» Mais, lorsque nous sommes à bout de tout, efforts, prières et conseils, il reste encore la ruse féminine pour nous tirer d'affaire ; car fourberie de moine et ruse de femme dépassent tout, comme vous savez.

» Une jeune femme, fiancée de la veille, avise un projet ingénieux dont tout le peuple s'édifie, et que vous, qui que vous soyez, applaudirez en souriant.

» A l'heure calme de minuit, la plus gracieuse ambassade de femmes se rend dans le camp et demande grâce ; elle prie dour cement, elle implore, mais n'obtient rien que ce qui suit \*

[ Il Il est accordé aux femmes de sortir avec leurs plus précieux trésors ; ce qui restera sera passé au fil de l'épée et mis en : pièces. Avec cette capitulation, l'ambassade se retire soucieuse.

» Mais,dès que l'aube vient à poindre, attention ! qu'arrive-t-il? i Voilà que la prochaine porte s'ouvre, et que chaque femme dé- 1 loge, emportant sur son dos — vrai comme j'existe — son petit mari dans un sac.

» Maint courtisan, pourtant, travaille à faire avorter le stratagème ; mais Konrad alors : — Une parole impériale ne souf- : fre interprétation ni commentaire. — Ah 1 bravo! s'écrie-t-il, bravo! Plût à Dieu que notre femme en fit autant!

» Le pardon suivit, puis un banquet qu'il donna en l'honneur des belles ; on dansa au bruit des fanfares, on dansa avec toutes, avec la dame châtelaine comme avec la plus humble fille.

» Eh! dites-moi donc où est Weinsberg, la vaillante petite ville, la ville fidèle, avisée et pieuse, qui berça tant de fillettes et de femmes ; car moi, si jamais je me fiance, je veux me fiancer à Weinsberg. »

Cette tour, rendue populaire en Allemagne par Bürger, dut sa récente illustration à la présence d'un autre poëte de renom, au docteur Justin Kerner, qui vint jadis avec sa famille établir au pied son ermitage.

Mais nous n'y sommes pas encore. D'ici à la tour, il nous reste une bonne distance à parcourir, d'abord en descendant, puis en suivant la plaine, jusqu'à ce que nous découvrions à droite, au pied même de la ruine, la petite \ille de Weinsberg, qui se tenait cachée derrière la montagne.

Weinsberg n'offre rien qui soit digne d'être remarqué. Des rues étroites serpentant sur le dernier versant du coteau, une place en escarpement qui sert de marché, et, régnant sur le tout, au point culminant de cet amphithéâtre, l'église. Aujourd'hui, jour de vendanges, les rues deviennent impraticables, grâce à l'encombrement des cuves placées devant chaque maison pour recevoir les raisins qu'on foule, et parmi lesquelles manœuvrent chariots et porteurs, occupés sans relâche à voyager de la vigne au pressoir. Des marchands

étrangers circulent parmi les travailleurs ; les propriétaires, les intendants affairés, vont et viennent, distribuant des inôrmations ou des ordres. Mais quel est donc cet homme robuste et grand qui sort de la maison voisine, vêtu d'une ample redingote noire, un bambou solide à la main? Tous je découvrent sur son passage, chacun le salue avec respect, et lui, rendant le salut à tout le monde, traverse la rue et va frapper là-bas à la porte d'une autre maison, où il entre et disparaît. Il marche d'un pas ferme et sûr, la tête inclinée et pensive ; affable envers les gens qu'il rencontre, on voit, au sérieux paisible de son air, que leur activité et leurs bourdonnements lui demeurent étrangers. C'est Justin Kerner, le 'poëte, le visionnaire, le médecin, qui, dès cette heure matiinale, fait sa tournée chez ses malades, accompagné de son 'chien noir, qui le devance et court par les semailles, satellite i ordinaire du médecin, que le poëte a chanté plus d'une fois. Y pensez-vous? Kerner, cet homme robuste et corpulent? Impossible. Un visionnaire, un homme qui passe son temps à converser avec les Esprits, ne saurait avoir cet aspect. — Le voilà qui sort de la maison; je vais l'aborder et vous convaincre que c'est bien lui.

Tout en causant ainsi, nous avions atteint l'auberge qu'on rencontre à l'autre bout de la ville. De là au petit domaine de Kerner, il n'y a qu'un pas; et, tandis que nous admirions cette charmante retraite, nous vîmes le docteur qui s'en revenait de ses visites du matin.

C'est dans cette vie toute d'études, de dévouement, de croyances, de spéculations métaphysiques qu'un peu de fantaisie égaye à chaque instant, là, dans son intérieur, dans sa famille, qu'il faut surprendre le poëte et le médecin, le philosophe ami de l'humanité et le rêveur fantasque, le penseur et le visionnaire, si l'on veut se faire de Kerner une idée juste et la rendre.

Vous verrez la maison et le double jardin qui l'entoure io grâce à l'humeur avenante et descriptive du maître, pas Úl détail ne vous échappera. Sur toute chose, dans cette pro.menade, la tour fixera votre intérêt : ce morceau de vieille architecture, ce fragment d'une antique forteresse germai nique fait à ravir dans le jardin du poëte. Au premier étage, une salle gothique, véritable chambnl d'étude du docteur Faust, à laquelle il ne manque ni l'ogive 1 ni les vitraux bariolés d'enluminures, ni le bois sculpté: puis, tout en haut, sur la plate-forme rendue accessible el praticable, une vue magnifique, immense, qui plonge dan.| la vallée de Weinsberg, et s'étend au loin jusqu'aux monta., gnes du Loewenstein. Cependant, midi sonne, l'heure du dîner pour la bourgeoisie allemande : alors, pour peu que le temps soit favorable, la table se dresse en plein air, devant le chalet bâti en amphithéâtre derrière la maison, ou sur la tour, à, l'ombre du pommier. Puis, tandis que le repas se prolonge,1 des hôtes nouveaux arrivent : le corbeau familier, qui descend d'un arbre et vient réclamer sa nourriture ; la cigogne, qui mord sans pitié la main généreuse dont elle reçoit le pain, ce qui faisait dire à Kerner que cet oiseau a perdu, son parais 1 comme l'homme, car il est ingrat comme lui.

La bibliothèque de là tour contient, enire autres curiosités, le manuscrit autographe des poésies d'Uhland, envoyées successivement et par lettres aux jours de leur éclosion. Puis ce sont des volumes sans nombre renfermant des actes SClentifiques, d'épais in-folio remplis de pièces à l'appui de certains faits magnétiques, la démonologie coudoyant la littérature. Fouillez ces archives étranges, consultez ces annales d'un autre monde, ces parchemins presque cabalistiques, et vous serez épouvanté en face des révélations qui en émanent. Plus tard, si vous en êtes digne, s'il vous juge suffisamment initié pour prendre à la chose un intérêt sérieux, le secrétaire

atirtîef de la visionnaire de Prevorst vous conduira dans quellue sanctuaire retire où languissent en chartre privée, dans Line vie incertaine et comme flottant entre l'extase et le sorIlmeil , de ces êtres d'une susceptibilité nerveuse toujours ,;oisine du déliré, sensitives humaines qui se crispent sf rendent des oracles au souffle du trépied. Là, vous assisterez il les phénomènes singuliers, effrayants parfois, souvent aussi faisants et comiques.

n

Ludwigsburg, lieu de naissance de Justin Kerner, est une (petite ville qui figure dans ses Reiseschatten sous le nom de IGrasburg.

« On arrive à Grasburg par une allée ombreuse de châtaigniers et de tilleuls. Un silence de mort régnait dans la ville, silence interrompu seu'ement par Te bourdonnement des abeilles en maraude' autour des I)ranci. 's qui bourgeonnaient. Des rues longues et larges s'ouvraient devant nous, entre deux rangées de jolies maisons peintes en jàune. »

A la mort de son père, contraint par les circonstances à se livrer au commerce, Justin Kerner entra dans une fabrique de toiles à Ludwigsbourg. Dieu l'avait fait tisserand, mais tisserand de toiles merveilleuses, de ces tissus de fées que la reine Mab de Shakspeare aime tant. Des premiers lieds que la muse de Kerner bégaya en s'éveillant, il ne reste plus rien; le poëte les a brûlés. Dix mois après, Justin Kerner, secouant la poussière du magasin, se rendit à Tübingen pour y étudier la médecine. C'est là qu'il rencontra pour la première fois Uhland. Un troisième lyrique, devenu

célèbre depuis, Schwab, ne tarda pas à se mettre de la partie, Uhland, Kerner et Schwab, les trois poëtes fondateurs de l'école souabe, étudiaient ensemble à Tübingen, au plus fort des guerres de l'Empire. Goethe et Schiller venaient de trou- ver la forme classique de la poésie allemande, et l'école romantique, ayant Tieck à sa tête, travaillait déjà à donner à l'idée un sens plus religieux, plus fervent, plus essentielle-i ment germanique ; à la forme plus de mouvement, de passion, de simplicité populaire. Nos trois jeunes Souabes, destinés par la vocation et le talent au culte de la poésie lyrique, rivalisaient donc de leur mieux en toute sorte de lieds et de romances, dont plusieurs restent encore comme les plus charmants modèles qu'on cite. Dès cette période, se laisse entrevoir la différence qui sépare Uhland de Kerner, et qui devait, plus tard, décider de leurs tendances opposées. En général, Uhland passe pour avoir plus de raison, de plasticité ; Kerner, de sentiment et de fantaisie.

Ses études terminées, Kerner se mit à visiter une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis, devinrent plus tard le texte de l'une des œuvres qui caractérisent peut-être le mieux ce charmant génie; je veux parler des Reiseschatten publiées vers 1811.

III

Le premier chapitre nous introduit par une belle soirée d'automne dans la vieille cité de Reichstadt. Les bourgeois sont assis devant leurs portes : l'homme, la femme, la jeune fille, les voisins, la servante; une de ces paisibles assemblées en plein air comme on en voit encore dans les petites villes de la Thuringe. L'enclume ne bat plus, nul chariot n'agite le quartier. Çà et là, une voix s'élève, quelque fileuse qui chante

au rouet. Peu à peu les bruits diminuent, le passant attardé fredonne encore, la rue devient déserte, et l'on n'entend plus que le chuchotement des amoureux sous la porte des maisons.

c Je m'acheminai vers la cathédrale gothique, sépulcre immense que la lune n'éclairait pas encore. De longs soupirs s'exhalaient de son sein : les pulsations de l'horloge; et de plus en plus autour d'elle s'étendaient l'épouvante et la solennité des ténèbres et du silence. Tout à coup, une voix sourde et caverneuse sortit comme des profondeurs du sanctuaire, et se mil à chanter, c'était l'esprit de l'église. »

L'esprit de la cathédrale se lamente et gémit sur l'indifférence et le froid scepticisme des générations nouvelles.

« Malheur à la race contemporaine, énervée et bâtarde! Dans les soupirs et les sanglots, que de milliers d'heures n'ai-je point attendu! Hélas! attachée au cercueil, nulle main ne se lèvera pour ma délivrance.

» Ceux qui pour moi ont souffert la mort, l'infamie et la torture, gisent autour de moi dans leurs fosses. Alerte donc, Esprits qui flottez dans les airs; debout, vous qui dormez sous la pierre du sépulcre! Venez tous errer aux clartés des étoiles, dans mes vastes salles désertes; venez, que les chants sacrés retentissent encore sous mes voûtes ! »

Dans cette plainte de la cathédrale' éplorée est le motif sérieux du livre.

Suivons maintenant le poëte dans ce voyage nocturne qu'il fait sur le fleuve, en société d'une jeune harpiste aveugle, de compagnons et de jeunes filles qui se rendent à la foire prochaine ; rêverie où sont esquissés à traits rapides la

plupart des personnages familiers au lied du moyen âge, entre autres cette singulière jeune fille de la mer du Nord, et ce pauvre garçon meunier appelé à la guerre, et qui s'est séparé de sa bien-aimée avec le pressentiment qu'il tomberait le premier sur le champ de bataille.

« En ce moment, les rochers gigantesques reparurent. « Dieu » te garde ! Dieu te garde ! » vociférèrent les mariniers; et l'écho répondit : « Dieu te garde ! »

— Écho, écho du vallon et des bois,

Va saluer mon trésor mille fois !

s'écria le garçon meunier, que nous avions pris avec nous ; et l'écho répéta « mille fois » intelligiblement. « Or çà, ne perdons » pas à dormir cette belle nuit ; debout, jeunes filles, debout! » dit un chasseur de la compagnie ; « il s'agit maintenant de chanter. » Et les jeunes filles, déjà presque assoupies, se levèrent, moitié souriant, moitié boudant. La virtuose aveugle accorda sa harpe. « Bravo! reprit le garçon meunier, entonnons tous un » lied de voyage. »

» — Non, plutôt des lie ds qui parlent de la nuit, des fleuves et » de la mer, de vrais lieds à chanter sur un bateau, » dit le marinier. Et nbus commençâmes ainsi qu'il suit, au battement des rames, aux sons de la harpe qui noùs accompagnait :

C'était au mois de mai : les belles jeunes filles De Tübingen dansaient sous les vettes charmilles ;

Elles. dansaient, dansaient en leur croissante ardeur,

Autour d'un frllis tilleul, dahs la vallée én fleur.

Un jeune homme étranger, de superbe apparence,

Vers la plus belle vierge en souriant s'avance,

Lui présente là main, et couvre ses bandeaux D'une verte couronne à la couleur des floi».

— Jeune homme, la pâleur de ta main, d'où -iient-elle ?

— Dans le fond du Neckar il fait si froid, ma belle !

— 0 jeune homme! d'où vient qu'il est glacé, ton bras ?

— La chaleur du soleil sous l'eau ne plonge pas.

Loin, bien loin du tilleul, il l'entraîne, il l'entraine.

— Jeune homme, laisse-moi ; quelle angoisse est la mienne !

Par sa taille élancée il la saisit soudain. '

— Te voilà, belle enfant, la femme de l'ondin.

Toujours dansant, il plonge au sein des eaux profondes.

— 0 mon père ! ô ma mère 1 ô mes compagnes blondes ! —

Et lui donne pour chambre un palais de cristal.

— Adieu, mes blanches sœurs dans le vallon natal 1

» — A présent laissez, qué je chanté un lied d'amour et d'adieu, dit la jeune fille à la harpe. Elle accorda sa harpe, puis elle et le garçon chantèrent :

» — Qui te rend, bien-aimé de mon coeur, la joue ainsi pâle? Qui te mouille de larmes?

» — 0 chérie, chérie de mon cœur ! j'ai tant de peine ! il me faut aller loin d'ici, bien loin, au delà de la mer.

» — Et si tu t'éloignes ainsi, là-feas, au delà de la mer, tu trouveras une autre bien-aitoée. Chéri dé mon coeur, adieu !

» — Des milliers d'étoiles étincellent au pavillon céleste ; mais nulle d'entre elles ne plaît comme la lune.

» — Bon ; prends seulement cet annéati., c'est un anneau d'or, et, s'il te devient trop étroit, jette-le dans la mer.

» — Mets encore cette fleurette sur ton cœur palpitant, et, quand elle ne s'exhalera plus, ta douleur aussi sera passée.

» Le lied convint aux jeunes filles>elt dès la troisième strophe, elles se mirent à chanter en chœur.

» Maintenant, dit le garçon meunier, entonnons tous ensemble le lied du sire de Haide (1) : la mélodie a quelque chose d'étrange et c'est aussi un lied de matelots.

(1) Ben' von der Haide; le mot à mot voudrait : Sire de la Bruyère.

» La jeune fille accorda de nouveau sa harpe, et tous, d'une voix grave, aux battements monotones des rames, chantèrent en chœur le lied qui suit :

— Dites, sire de Haide, dites, Pourquoi ce long vêtement blanc ? — Là-haut, sur ces hauteurs maudites, La roue, hélas! déjà m'attend.

— Et ta femme, où donc, capitaine, Est-elle quand tu vas mourir? — Sur la mer, sur la mer lointaine, Elle vogue pour son plaisir. —

Vers la hauteur patibulaire Le convoi défile en chantant ; Deux corbeaux volent par derrière, Deux autres volent par devant.

• — - Sombres messagers de l'espace, Une fois repus de ma chair, Allez tout raconter, de grâce, A ma femme errante sur mer. —

La lune éclaire, l'air est tiède, Le vaisseau glisse doucement ; La femme du sire de Haide Prend le frais avec son galant.

— Voyez-vous, au feu des étoiles, Voyez-vous ces sombres oiseaux ! Ils vont s'abattre sur les voiles. J'ai peur ; arrêtez, matelots !

— Hourra ! hu ! hu ! funèbre race ! Délogez, hôtes de malheurs ! — Mais eux ne bougent pas de plaçe. — Arrêtez, matelots, je meurs ! —

Le premier laisse choir la jambe, Le second un doigt tout sanglant, Le troisième un œil noir qui flambe, Et le quatrième une dent.

La lune éclaire, l'air est tiède.

Le vaisseau glisse doucement ;

La femme du sire de Haide Git morte aux bras de son amant ! »

IV

Immédiatement après son voyage, Kerner s'établit pour quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux, puis, de là, se rendit à Welzheim. Au milieu des travaux scientifiques, des observations médicales, qu'il publia pendant son séjour en ces deux petites villes, remarquons déjà certaines poésies lyriques imprimées, tant avec Uhland dans le Dichterwald qu'en d'autres recueils littéraires de l'époque.

De Wildbad et de Welzheim, Kerner se transplan ta. d'abord à Gaildorf, plus tard à Weinsberg, non sans quelque regret de ces grands bois de sapins, de ces lacs solitaires et bleus perdus dans les crevasses du granit, de tout ce beau pays romantique dont il s'éloignait (1) ; ce qui ne l'empêcha pas cependant de plonger, avant peu, dans ce sol nouveau des racines plus profondes qu'il n'avait fait partout ailleurs. Il bâtit au pied de la Weibertreue sa maisonnette hospitalière sous de verts ombrages ; puis, ayant pris femme , trois beaux enfants lui vinrent, qu'il voyait avec amour s'ébattre çà et là joyeusement (2). La Weibertreue fut mise en honneur et restaurée ; une ère lyrique s'ouvrit, ère de légendes et de bons vieux récits où ne manquaient jamais de figurer les exploits glorieux de Weinsberg pendant la guerre des paysans, tout cela sans préjudice d'excellents écrits

(1) Gedichte, p. 67.

(2) Gedichte, Zueignung.

scientifiques aujourd'hui encore estimés, car, avec Kcrner, le poëte et le docteur marchent de front, et il n'est pas rare de les voir écrire sous la dictée l'un de l'autre, dans ces expériences magnétiques surtout auxquelles notre docteur ou notre poëte, comme on voudra, commença à se livrer de 3orps et d'âme, peu après son installation dans le pays de la célèbre héroïne du drame de Henri de Kleist(l). De l'observation de3 cas simples, tels qu'il les décrit lui-même dans son Histoire de deux somnambules, il en vient à des spéculations plus hautes, et finit, grâce à la visionnaire de Prevorst, par s'élever à l'apogée de ces expériences magnétiques et traverse librement à la suite de sa 'cataleptique les plaines où s'agitent l'agathodémon et le kakodémon

V

Le livre de Kerner est l'histoire d'une de ces créatures chez lesquelles les maladies, les souffrances morales ou bien (et c'est ici le cas) une disposition héréditaire ont tué le

1 Kaetchen von Heilbronn : Heilbronn, à deux lieues de Weinsberg. En cette partie du sud de l'Allemagne, le magnétisme nage dans l'air. A défaut de Cet instinct irrésistible qui l'entraîne à rechercher surtout dans la science le transcendant, le mystique, le surnaturel, avec une imagination comme la sienne, Justin Kerner devait en être amené là par les phénomènes singuliers qui frappèrent ses yeux dès les premiers jours. il semble, en effet, que cette contrée de Heilbronn ait reçu le don du ciel de produite des sujets magnétiques ; les exemples s'offrent en foule. Privilège bizarre pour un pays, et qui, du reste, ne date pas d'hier, puisqu'à quatre siècles de distance la célèbre Kaetchen, l'héroïne cataleptique de Kleist, et la visionnaire de Kerner s'y rencontrent.

corps. L'équilibre rompu, plus l'élément physique s'efface, disparaît, plus le spirituel s'affirme, plus il rayonne.

« Seriez-vous perdu encore davantage dans le tourbillon de la vie extérieure, vous appliqueriez-vous mille fois à ne chasser que les phénomènes du dehors, il viendra une heure, et fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière de votre existence ! une heure de désespoir et de larmes, où, précipité tout à coup du laite du bonheur terrestre, vous resterez seul dans l'abime, seul dans l'abattement et le repentir. Alors, vous chercherez en vous celte vie intérieure, cette vie oubliée peut-être depuis votre enfance, et qu'il vous arrivait d'entrevoir çà et là dans vos songes nocturnes, mais sans en comprendre le sens. Combien ont eu cette . destinée, et combien l'auront encore, qui se promènent au soleil le visage épanoui, et mettent tout leur fond dans les vanités de ce monde! Et naguère n'entendais-je pas l'un d'eux s'écrier, dans le râle de la mort : « La vie a déserté le cerveau, elle est » toute dans l'épigastre ; je ne sens plus rien de mon cerveau, je ne » ,sens pi mes pieds ni mes bras, mais je vois des choses inénarrables •auxquelles je n'ai jamais cru ! C'est une autre vie. » Et, disant çes mots, il expira (1). »

Dans 'le Wurtemberg, non loin de Loewenstein, sur le plus haut pic du Stocksberg, à dix-huit cent soixante-dix-neuf pieds d'élévation au-dessus de la mer, est situé, au milieu d'une ceinture de bois et de forêts, dans le plus romantique isolement, le petit village de Prevorst. Là naquit, vers 1801, une femme chez laquelle se manifesta dès la première enfance une sorte de vie intérieure, étrange, singulière, dont les phénomènes forment le sujet du livre de Kerner. Frédérique Hauffe, la fille du forestier de la contrée, fut élevée selon les conditions du lieu et de sa position, c'est-à-dire

1 Die Seherinn von Prevorst, Erster. Theil., s. 4.

avec simplicité et sans nulle recherche. Accoutumée à l'air vif de la montagne, au froid rude et tenace de ces pays escarpés, elle semblait, heureuse enfant, ne demander qu'à vivre et à s'épanouir sur le rocher ou dans la forêt, au milieu de ses sœurs, lorsqu'on remarqua chez, elle les premiers symptômes d'une force surnaturelle > d'une puissance de pressentiment qui se révélait la plupart du temps par des songes prophétiques. Un déplaisir, une réprimande amèrement endurée, suffisaient pour mettre en mouvement cette vie de l'âme, qui dès lors n'attendait plus que le repos nocturne pour entraîner la" pauvre enfant en ses abîmes les plus profonds, où passaient et repassaient à ses yeux des spectres, des images pleines de leçons et d'avertissements, des ombres presque toujours fatidiques. Les influences sidérales' agissaient aussi déjà sur elle ; l'eau, les métaux. On conçoit quelle épouvante dut s'emparer de cette honnête famille de montagnards, au spectacle d'une affection semblable, de ce sens. intérieur, spirituel, qui se développait de jour en jour, aussi normal désormais, aussi peu facile à retenir en son élan, que la croissance du corps. Cependant, comme il fallait pourvoir à l'éducation religieuse de Frédërique, on l'envoya à deux lieues de là, à Loewenstein, où demeurait son grand-père.

Le vieillard, dans ses promenades, avait coutume d'emmener Frédérique, et bientôt il s'aperçut que cette enfant, si éveillée au grand air, si heureuse de courir dans les bois et le pré, lorsqu'elle arrivait à certaines places, s'arrêtait tout à coup, devenait pâle, frissonnait. Le bonhomme commença par ne rien comprendre à la chose, jusqu'au jour où il observa que les mêmes sensations se renouvelaient chaque fois que sa petite-fille entrait dans une église où se trouvaient des sépultures. En pareil cas, la pauvre enfant n'y pouvait tenir, et se réfugiait en toute hâte sous le portail. Inutile de

dire que des répugnances non moins invincibles la soulevaient dans les environs d'un cimetière, le champ des morts eût-il été du reste encore éloigné de quelque distance, et caché aux yeux par les touffes d'arbres ou les accidents du terrain.

Cette malheureuse disposition à voir sans cesse et partout des Esprits ne fit qu'empirer par le mariage. La médecine y perdait son latin. Tous les traitements avaient échoué. Elle, cependant, languissait, dépérissait de jour en jour ; plus de sommeil, ses nuits se passaient dans les sanglots, les extases. Une faiblesse mortelle l'accablait, et l'approche d'un être humain la jetait dans l'épouvante et la convulsion. Elle allait mourir, lorsque, après avoir tout essayé, jusqu'aux expériences magiques, jusqu'aux exorcismes (un moment, ou ^J'avait crue sous une influence démoniaque), sa famille la | conduisit à Weinsberg, et, tentant une dernière chance de sa\*îut, la remit entre les mains du docteur Kerner, déjà célèbre dans le pays par ses recherches sur. le somnambulisme et ses spéculations magnétiques. \* t > Une fois Kerner en possession de sa cataleptique, il ne la quitte plus ; il la surveille, l'observe, l'étudié, écrit presque SQUS la dictée de cette organisation, de sensitive; pas un mot, rpas un geste, pas une divagation de la visionnaire, dont il ne ? prenne note pour la recueillir ensuite et la commenter dans son livre, résumé curieux de tous les rêves, de tous les pressentiif ments, èlè toutes les émotions surnaturelles qui ont agité jus-

qu'à sa mort cette malheureuse créature; tristes annales, en vérité, quand on songe à la condition cruelle que fait la société moderne aux infortunés de cette espèce ! Quel sort que celui d'une organisation pareille ayant à se développer dans les conditions de la vie commune, chrysalide poursuivant son éclosion au milieu d'une troupe d'écoliers turbulents ! L'un lui souffle dessus, l'autre la remue avec force, un troisième

la perce d'une aiguille, et la pauvre Jarve périt lentement,

$WS Bpnvoir g&9«$ir. i

VI

J'extrais de ce livre quelques particularités singulières,: quelques observations sur ce sujet Longtemps soumis à l'ana-j lyse dg poë^e-docteof, et qu'on ne lira pent-étæ pa\* ici sans intérèt. ' i ut Elle avait dans les yeux une lueur étrange, spirituelie, qui yojus frappait dis l'abofjd, e 1 \*n, fous lies rapports de l'existence, elle était plus esprit q.ue ferptpe. Qu'en %e figur-e l'instant de la iyiort devenu uu ëtat permanent, presque normal ; uu .être suspendu par une fixatiqn mystérieuse entre la mort et la vie, et plongeant déjà plus dans le monde qui s'ouvre devant lui que dans l'autre, 'et l'on aura peut-être une idée as<ez juste de la visionnaire en tant qu'appartenant à la nature humaine. Et qu'on ne prenne pas ce que j'avance pour une imagination de poète. Combien d'hommes ne voit-on pas auxquels un monde nouveau se révèle à l'instant de la mort, un monde dont ils racontent aux "si,stàapts les apparitions surnaturelles 1 Eli bien , prolongez pour ijn êtr-e ftuawin ce ornent qui ichez les mourants n'est qu'un éclair, et ypus aurez l'unage ge cette visionnaire; mais, je Je répète, ce que je dis est l'absolue vérité, la yéri.te pure rt sans alliage poétique...

» En fait de culture intellectuelle, Frëdérique n'en avait reçu aucune ; elle en était restée là-dessus aux simples dons de la nature, n'avait point appris de langue étrangère, et, comme on le d'evine, ne savait pas un mot d'histoire, de géographie, de physique, et de toutes les sciences qu'on ignore d'ordinaire dans cette 'condition. La Bible et Uii livre de cantiques faisaient, pendant ses longues années de souffrance, son unique lecture. Quant à sa iHorJÙité; elle était sans reproche, pieuse, maie sans affectation,

elle avait coutume de rendre grâce à Dieu de la résignation qu'il lui donnait dans la douleur, ainsi qu'on peut le voir par les vers suivants, qu'elle écrivait dans son sommeil: « Dieu puissant, » que ta miséricorde est grande ! Tu m'as envoyé la foi et l'amour, » mes seules forces dans l'excès de mes maux. Dans la nuit » de mes angoisses, je m'étais laissée aller jusqu'à souhaiter le » repos dans une mort prochaine, lorsque la foi est venue, éner» gique et profonde, lorsque l'espérance est venue et l'amour » éternel, pour clore mes paupières terrestres. 0 volupté ! mes » membres gisent morts, et dans mon être intérieur une lumière » flambe, une lumière que nul dans la vie réelle ne connaît. Une » lumière ? Non, une illumination divine 1 »

» Il lui arrivait aussi, mais seulement lorsque les souffrances devenaient plus cruelles et dans le paroxysme de l'état magnétique, de composer des prières en vers. En voici une qui m'a paru digne d'être citée : « Père, exauce-moi, exauce ma prière » ardente ! Père, je t'invoque, ne laisse pas mourir ton enfant ! » Vois ma douleur, mes larmes, souffle-moi l'espérance dans l.e » cœur, apaise mon désir languissant. Père, je ne te laisse pas, » bien que la maladie et la douleur me consuma, et que la » lumière du printemps ne brille plus pour moi qu'à travers up » nuage de larmes. »

» Comme, à cette époque, je m'occupais déjà de poésie, la première idée qui dut naître fut que la visionnaire avait reçu de mon influence magnétique l'inoculation de ce talent opinion du res^e assez vraisemblable, et à laquelle je me serais rangé, si un fait plus puissant que toutes les inductions n'était venu la contredire. Frédérique avait en elle le don poétique avant même de m'avojr jamais Tencontré. L'état magnétique développe dans l'être intérieur la force de rimer (1), de voir et de guérir.

» Longtemps avant qu'on l'eût amenéç ici, la terre avec ses

(1) Rimpr dans le (4 avec plus 4'exjp9\9# jpxéatrjçe que notre largue »'çn accède ffR- 4wt £erper, 1/d ^yjxdjplisjç^e antique n'a-t-il fait (T^ollçjn le «'eg ,des £>.oëtes, <J$s visionnaires et des médecins?

habitants n'était déjà plus rien pour elle. Pauvre femme ! il lui fallait ce que nul mortel ne pouvait lui donner : d'autres cieux, une autre atmosphère, d'autres substances; elle appartenait à un monde invisible; elle-même à moitié esprit, elle appartenait à cet état qui succède à la mort et qui dès ce monde était le sien.

» Si l'affection eût été prise à temps, peut-être aurait-on pu rendre cette malheureuse créature aux conditions de la vie humaine; mais, lorsqu'elle me tomba dans les mains, cinq ans avaient déjà passé sur son organisation maladive et brisée, cinq ans d'épreuves douloureuses, d'émotions incessantes, d'ébranlements surnaturels, et la vie magnétique avait pris son pli. Cependant, à force de soins assidus et de ménagements, j'étais parvenu à ramener au plus haut degré dans son être intéri eur l'harmonie et la lucidité. Elle vécut à Weinsberg, ainsi qu'elle avait coutume de le dire, les jours les plus heureux de sa vie spirituelle, et la trace lumineuse de son apparition parmi nous t ne s'effacera jamais.

» Son corps n'était guère pour elle qu'un voile transparent jeté autour de son esprit. Elle était petite, elle avait les traits du visage orientaux, et ses yeux, à travers de longs cils épais et noirs, dardaiént le regard perçant des visionnaires. Fleur du solei] qui ne vivait que de rayons !

» Frédérique avait dans le monde invisible un gardien mysté- rieux,chose d u reste assez commune à tous les somnambules ainsi qu'aux êtres qui vivent beaucoup de la vie intérieure. Socrate, Plotin, Hiéron, Cardan, Paracelse et tant d'autres dont le nom m'échappe, entretenaient commerce avec un esprit familier. « On »-en viendra un jour à démontrer, » dit Kant dans ses Rêves d'un Visionnaire, « que l'âme humaine vit, dès cette existence, en une » communauté étroite, indissoluble, avec les natures immatérielles » du monde des Esprits, que ce monde agit sur le nôtre et lui com» munique des impressions profondes dont l'homme n'a point con» science aussi longtemps que tout va bien chez lui. » J'avais dans ma maison une servante auprès de laquelle Frédérique voyait toujours flotter le spectre lumineux d'un enfant de douze ans environ; j'interrogeai cette fille pour savoir si elle avait jamais eu

quelqu'un de cet âge dans sa parenté, elle me répondit que non, et, quelques jours après, m'avoua qu'en y réfléchissant, elle s'était souvenue d'un petit frère mort à trois ans et qui tout juste en aurait eu douze alors. »

Plus loin, dans le second volume, la visionnaire de Kerner explique ainsi celte singulière croissance d'outre-tombe :

« J'interrogeai une fois l'Esprit et lui demandai si véritablement on pouvait grandir encore après la mort, comme semblaient l'in'diquer différentes apparitions d'êtres enlevés à la vie dès leur première enfance, et que je retrouvais avec la taille et le développement d'un âge plus avancé. Et l'Esprit me répondit : « Oui, lors» qu'il arrive à un être de quitter la terre avant d'avoir atteint sa » croissance complémentaire. L'âme se forme alors peu à peu une\* » enveloppe qui grandit ensuite jusqu'au volume qu'elle aurait eu » ici-bas. Cette enveloppe est, d'ordinaire, chez les enfants d'une » transparence lumineuse et semblable au corps des saints. »

\*

Suivent les théories mystiques de la visionnaire sur cette croissance ultérieure :

« L'âme d'un enfant, arrêtée avant sa croissance, doit nécessairement se développer au delà de celte vie, d'abord parce qu'elle est en état de pureté, ensuite parce que la force plastique de l'esprit des nerfs n'a pu encore, dans un enfant, atteindre son type, qui est d'être parallèle à l'âme.

» Cette faculté de converser avec les Esprits était commune à la plupart des membres de la famille de Frédérique; son frère surtout l'avait, bien qu'à un moindre degré et sans qu'on pût remarquer chez lui les phénomènes cataleptiques qui se manifestaient chez la visionnaire. Ainsi je l'ai souvent entendu raconter plusieurs apparitions simultanées qui l'avaient frappé avec sa sœur. Un jour, comme nous causions, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence ! un Esprit vient de traverser cette chani» bre pour se rendre chez ma sœur. » Et presque au même instant, nous entendîmes Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme.

» Les personnes qui veillaient dans la chambre de Frédérique, lorsqu'une apparition survenait, en avaient le sentiment par des rêves étranges, dont elles parlaient le lendemain. Chez d'autres, la venue des Esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillements dans l'épigastre qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes. — FFédériqúe prétendait aussi qu'aux organisations nerveuses qui recherehent le commercé des Esprits, l'hiver est un temps plus favorable que l'été, l'homme vivant davantagé en lui-même pendant l'hiver, dt concentrant dans le foyer intérieur des facultés qu'il disséminer aux beaux jours. Une chose certaine; c'est que la vie telluriqtiè domine alors, et que l'époque des apparitions daté surtont dù solstice d'hiver; solstitium hieinale. Dè là, dans leS livres saints, lé sens mystique de l'Avent, et de ces douze nuits, à partir de Noël jusqu'au 6 janvier, qu'on bésigue comme la période que les Esprits affectionnent.

» La plupart du temps, ces Esprits menaient avec eux des bruits appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là par hasard. C'étaient, d'ordinaire, comme de petits coups secs frappés sur la muraille, les tables ou le bois di> lit. Tantôt on croyait éfiiërMre des pas SUr le carreau, tantôt vous eussiez dit le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants, c'était comme un bruit de sablë qu'on tamise ou de cailloux qu'on jette, bruit qui ne laissait point d'être accompagné d'effets; une fois, entre autres, d'énormes platras se détachèrent du plafond et tombèrent à mes pieds. Il est à remarquer que ces bruits ne s'entendaient pas seulement dans la chambre de la visionnaire, mais dans toute la maison, et principalement dans mon appartement, qui se trouvait jusle à l'étage au-dessus. Tant que durait la rumeur, Frédérique, d'ordinaire, rie voyait rien ; l'apparition ne commençait pour elle qu'un moment après. Moi-même, je me souviens, parfaitement d'avoir vu un Esprit à la place, que hédérique m'indiquait. Je ne dirai pas que j'en aurais pu, comme elle, définir la figure et les moindres traits; c'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine, une colonne vaporeuse de la grandeur d'un homme, debout au pied du lit de la visionnaire, et lui parlant tout bas. J'appris

ensuite par Frédérique que cet Esprit la visitait ce jour-la pour la troisième fois. Consultez les récits deà autres Visionnaires, et vous serez étonné dëléâ Voir tous S'accorder avec ce que rapporte la càtalépiique dé Prevorst touchant, ces bruits qui, d'ordinaire, accompagnent les apparitions sùrnalufëîtéS, et qu'il faut prendre peutétrô pour dd malicieuses ëSpiegfèrîés de ces Esprits, qui, fort bornés, du reste, dans lëut manière d'agir sur lé mondé sensiMé, s'évertuent à marquer tëur présence par quelque phénomène singuliër, chaque fdïs» qu''il leur arrivé de forcer les limites de notre cercle solaire. Frédérique prétendait dussi que plus un Esprit est sombre et ténébreux, ptus it possède en lui la faculté dé se manifester par lé tapagè et ces manœuvres fantastiques ; car, disaitelle, ils ne peuvent atteindre que par l'esprit dés nerfs à des résultats semblables, et c'est surtout chez tèg Esprits encore peu avancés dans là purification qu'il domine. Côt esprit des neri's, ' invisible aux yeux comme l'air, appartient, en tant que substance éthérée, aux forces dè la nature, à ses forces organiques plutôt que physiques. L'esprit des nerfs comprend en lui le principe énergique, intense, de l'activité que nous nous sentons. No's musclés ne seraient qu'une chair inerte, si la puissance organique de l'esprit des nerfs ne les poussait à la contraction. La force de résistance que nous développons lorsqu'il nous arrive de gravir une montagne ou de soulever un fardeau vient en droite ligne, non pas des musclés, mais de l'esprit des nerfs, qui leur communique son énergie, car l'aptitude des fibres à se contracter ne saurait en aucune façon passer pour une force. À l'instant seulement Où l'esprit imprime aux fibres la volonté, là force de contraction se manifesté. Or, tant que nous n'entrons en rapport avec l'objectivité que par l'intermédiaire d'un corps, il est tout simple que l'énergie de cet esprit des nerfs n'éclaté què par lui. Cependant, il pourrait se faire (et c'était la théorie de là visionnaire) qu'à la chute du corps cette puissance organique supérieure, essentielle s'unît dans l'air à un principe spirituel, et parvînt de la sorte à agir sur le monde sensible et la matière, et, par conséquent, à produire des phénomènes physiques du genre de ceux dont nous avons parlé.

» Voilà par quels arguments je voudrais combattre les incrédules qui s'étonnent et vous demandent, le sourire sur les lèvres, comment il peut arriver qu'un Esprit ouvre une porte, soulève un poids et le laisse tomber. Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière, et que je ne suis, moi, qu'un imposteur ! J'ai visité Frédérique plus de trois mille fois, j'ai passé des heures, des jours entiers à son chevet, j'ai connu ses parents, ses amis, toutes ses relations dans ce monde, elle a vécu sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, elle est morte dans mes bras, et des gens qui ne l'ont jamais ni visitée ni vue, des gens qui parlent d'elle comme l'aveugle des couleurs vont crier ensuite au mensonge, à l'imposture !

» Frédérique ne parlait jamais de ces apparitions sans y avoir .été poussée ; il fallait la supplier, insister vivement. Quand elle cédait, c'était plutôt par gràce pour moi et les personnes que je lui amenais, et je dois dire qu'elle le faisait alors avec une simplicité, une persuasion intérieure, auxquelles ne résistaient pas les plus incrédules. Elle se sentait souvent si affligée de ce don surnaturel (à cause des bruits calomnieux qu'il éveillait de toutes parts), qu'elle ne se lassait pas de prier Dieu de le lui retirer. Dans une letlre qu'elle écrivait à un ami se trouve ce passage : « HélasI que ne suis-je en état d'empêcher que ces Esprits s'oc» cupent de moi et me visitent! Mon état s'allégerait de beaucoup o si je pouvais les éloigner, ou seulement savoir que d'autres en » ont la révélation, ce que je ne souhaite à personne, Dieu m'en » garde ! Il y a des moments où je me sens si seule, si abandonnée, » si méconnue de toqs les côtés, que je voudrais mourir ; cepen» dant, je me dis que c'est la volonté du Seigneur, et je me tais. »

» Si l'on pesait les avantages et les préjudices qui peuvent résulter d'une organisation douée de la faculté double de vivre à la fois dans ce monde visible et dans l'autre, dit Kant à peu près dans le même sens (1), on verrait que c'est là un présent du ciel qui, ressemble assez à celui dont Junon voulut doter le vieux

(1) Kant, Traumen eines Geistersehers.

Tirésias, qu'elle rendit aveugle, afin de lui octroyer le don de prophétie !

» Quiconque s'approchait de Frédérique trouvait en elle une conscience religieuse et pure. Le merveilleux s'exhalait de sa bouche avec simplicité, naïveté, candeur, sans qu'elle ait jamais cherché à éveiller le moins du monde l'intérêt ou la curiosité. Elle disait ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait ; on allait au fond de la chose, et la chose était vraie. Je ne citerai ni.deux ni vingt témoins à l'appui de ce que j'avance, mais tous ceux qui l'ont connue (1).

» Jamais je n'ai surpris en elle aucun désir de convaincre les

(1) Rappelons ici les paroles de Strauss, l'auteur de la Vie de Jésus : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me présenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après, la visionnaire tomba dans un sommeil magnétique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet état merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'était un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement céleste ; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif ; une abondance de sentiments qui débordaient, et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuées, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'àme, ou bien encore à des brises mélancoliques ou sereines s'engouffrant dans les cordes, d'une harpe éolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ces longs entretiens poursuivis avec des Esprits invisibles, bienheureux ou réprouvés, il n'y avait point à en douter, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant, Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'étais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensée, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de dérober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

gens de la réalité de ses apparitions. « Une semblable croyance, » disait-elle souvent, « n'importe nullement à la religion, et l'homme » n'en a pas besoin pour croire en Dieu. Il me suffit de garder » pour moi cette conviction profondei je n'ai que faire d'y vouloir » convertir les hommes, et, quand ils appellent hallucination, illu» sion,délire, cette vie spirituelle à laquelle j'assiste, je me soumets » et les laisse dire. Par malheur, ma vie a été faite ainsi, que je a plonge dans ce monde invisible, et que lui plonge en moi, et que » je suis seule à prendre patt à celte existence surnaturelle à la» quelle nul ne veut croire, car rien ne s'efface plus vite du » cerveau de l'homme que l'idée de ces sortes d'apparitions et » de fantômes. Je le sais par ma propre expérience, il m'arrivait » ainsi dans le commencement. »

Il n'est pas, en effet, d'impression que le tumulte de la vie dissipe plus rapidement. « Ces impressions, dit Novalis, provoquent, au moment même bù elles nous affectent, une inspiration soudaine, une sorte d'état magnétique qui, une fois évanoui, le rapport ayant cessé, laisse le cerveau, instantanément ébranlé, rentrer dans ses anciens droits et reprendre son miroir analytique, au point que nous finissons par nous perstiader que nous âVônâ été le jouet d'une illusion. »

Nous ne suivrons pas Kerner dans l'appréciation des différents effets produits par les substances physiques sur le sujet soumis à ses observations, non plus que dans les définitions du cercle solaire et dû bël'clé Vital. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à ce livre singulier; un des plus étranges, et) nous pouvons le dire, des plus consciencieusement élaborés qu'on ait jamais produits en pareille matière. Mais qu'il nous soit permis de nous arrêter un instant à cette langue mystérieuse à laquelle, àu dire de kerner, la cataleptique de Prevorst revenait sans cesse dans ses extases, et dont presque tous les êtres qui ont vécu de la seconde vie, Jacob Boehm,

par exemple, et tant d'autres inspirés et visionnaires, ont toujours paru si puissamment préoccupés.

« Frédérique parlait, dans son demi-sommeil, une langue bizarre qui semblait avoir quelque rapport avec les langues orientales. Elle disait que cette langue était en elle de nature, que tout homme en avait, au plus intime de son être, la tradition innée, et qu'elle se rapprochait de celle qu'on parlait au temps de Jacob. Cette langue avait son foyer dans les nombres intérieurs de l'homme, et chez elle les verbes fondamentaux de l'existence tant intérieure qu'extérieure consistaient dans les chiffres 10 et 17. Cette langue était en outré sonore, et dans ses expressions très-conséquente, dé sorte qu'en s'y appliquant un peu, on arrivait insensiblement à la comprendre. Frédérique disait souvent que cette larigue était la seule qui rendît ses sensations les plus intimes, et qu'elle ne pouvait s'exprimer même en allemand sans avoir d'avance traduit sa pensée de cette langue intérieure. Elle pensait dans cette langue, mais pas avec la tête, car cette langue semblait monter des profondeurs d'elle-même.. Aussi, lorsqu'il se présentait des noms, des qualités qui manquaient dans cette langue, éprouvait-elle les plus grandes difficultés, au point de t'énoncer souvent à les rendre... Elle ne parlait et n'écrivait dans celte langue qu'à l'état de demi-sommeil : pendant la veille, il n'en restait plus trace; mais aussi, chaque fois qu'elle écrivait, le sens des mots lui redevenait clair, et jamais elle ne se démentait dans son style. Voulait-on lui entendre nommer une chose dans cette langue, sans qu'elle fût disposée à le faire de son propre mouvement, il suffisait alors de la lui présenter, et le mot se dégageait de sbn sein. « Ce mot, » disait-elle ensuite, « a cet avantagé sur le nom vulgaire, qu'il contient en lui » l'expression des propriétés et de la Valeur de la chose. » Ainsi, les noms qu'elle dormait aux gens dans cette langue intérieure résumaient presque toujours leur nature. Les philologues trouvaient dans cette langue des rapports non équivoques avee le cophtô, l'hébreu, l'arabe et l'égyptien. Les caractères de cette langue s'alliaient toujours pour Frédérique à des nombres. « Si

» je me sers de c ute langue intérieure, » disait-elle, « sans que ce » soit pour exprimer quelque chose de profond et qui m'affecte » sensiblemenr, je me passe de chiffres, mais alors il me faut plus » de mots et de crochets. Le mot que je n'affermis pas d'un chiffre » est pour moi d'une médiocre importance, il exprime bien ce que » je veux dire, mais sans aucune signification profonde. Le nom ), de Dieu, par exemple, me paraît incomplet, à moins que les chif» fres ne l'accompagnent, car alors seulement il me représente » Dieu dans tout son être, il semble que les chiffres illuminent le » verbe et vous conduisent dans ses profondeurs. Les nombres » sans caractères me sont au fond plus sacrés que les mots. Dans » les circonstanses insignifiantes, on n'emploie pas les nombres, » mais je sens que je n'aurais jamais d'une chose une idée com» plète, harmonieuse, si je ne les associe aux caractères. » Nierat-on maintenant qu'il y ait dans ces vagues ressentiments de la visionnaire, de cette humble fille qui n'a jamais rien appris, rien étudié, rien lu, une analogie mystérieuse avec les systèmes numériques des temps primitifs, avec ces nombres sacrés qu'on rencontre si souvent au livre de Moïse, 3, 7, 40, par exemple, et dont les prophètes se servent dans leurs combinaisons fatidiques, Daniel, entre autres, dans son ère mystique des soixante-dix semaines ! Et sans parler ici des traditions génésiaques, toutes pleines de cette langue intérieure, algébrique, qui se retrouve en partie chez les visionnaires, comment ne pas être frappé des rapports presque immédiats qui existent entre cette mystique et les systèmes de Pythagore et de Platon ! « L'àme est immortelle, » dit P.'aton, « et elle a un principe arithmétique, de même que le » corps un principe géométrique. » Ainsi, d'après Piaton, la connaissance des nombres est indispensable à la recherche du bon et du beau. Heureux, selon lui, l'homme qui comprend les nombres et reconnaît l'influence toute-puissante du pair et de l'impair sur la production et les forces des êtres ! « Sans ce présent de la » Divinité, » dit-il, « on ne connaît ni la nature humaine, ni ce » qu'elle a de divin et de périssable, ni la vraie religion. Les nom» bres sont les causes de l'harmonie du monde et de la produc» tion de toutes choses. Celui que son nombre abandonne perd

» toute communauté avec le bien et devient la proie des anoma» lies. » — Et voilà, presque mot pour mot, le texte de notre visionnaire, qui n'a, de sa vie, entendu prononcer le nom du philosophe grec. La doctrine pythagoricienne donne les nombres pour éléments à toute chose, à toute science ; Pythagore applique les nombres au monde invisible et dénoue par là plus d'une énigme impénétrable à l'arithmétique moderne. Qu'on essaye aussi de comparer à ses théories les révélations de Frédérique. »

La plupart des illuminés ont pressenti cette loi mystique des nombres dans la nature. CI Les nombres, dit Saint-Martin, ne sont que la traduction des vérités dont le texte fondamental repose en Dieu dans l'homme et dans la nature. » Et Novalis : « Il est plus que vraisemblable qu'il y a dans la nature une mystique des nombres ; tout n'est-il pas rempli d'ordre, de symétrie, de rapport et de connexion ? )1

Autre part, Kerner voit dans ce travail de l'état magnétique un effort pour retrouver la langue primitive, cette langue dont notre âme aurait désormais perdu le secret :

« L'Orient est le berceau de l'humanité ; les langues qu'on y parle sont les restes plus ou moins corrompus et tronqués de la langue originelle de l'homme déchu. Quelle autre explication donner à ces mots hébreux et chaldéens halbutiés par la visionnaire en extasé ?\*« Notre langage moderne, sonore, mais de peu » d'expression, » disait une autre somnambule, « est impuissant à » traduire les sensations de l'être intérieur. » Ainsi, jamais vous ne verrez un individu en état dè catalepsie se servir de titres conventionnels et de certaines formules en usage dans le monde, dire vous, par exemple, à qui que ce soit. « J'aimerais mieux » mourir, » s'écriait un jour Frédérique dans son sommeil, « que » d'apostropher quelqu'un autrement qu'en lui disant tu. »

Nous nous sommes égaré bien longtemps sur les traces de

la visionnaire de Kerner ; peut-être nous pardontierait-on ces études si l'on savait par quelles gradations nous y avons été amené. En sortant des steppes arides de Kant, on aime parfois à côtoyer les plaines quelque peu luxuriantes de la philosophie de la nature, à se perdre, ne fût-ce que pour un temps, à travers les grands bois mystérieux de Jacob Boehm. Il arrive un moment alors où, la contemplation intellectuelle ne suffisant plus, on en vient à recourir au regard surnaturel du visionnaire, à ce coup d œil qui plonge au sein de la Divinité et dans les profondeurs de la nature ; on mettrait volontiers Jacob Boehm au-dessus de Schelling, et pour Kant, peu s'en faut qu'on ne le prenne en pitié, tant on a de peine à comprendre; dans cette passion pour la philosopbie du sentiment, comment il se fait qu'on ait besoin de tant d'artifices et de détours méticuleux pour arriver à la connaissance des choses, lorsqu'il est si facile d'entrer en rapport immédiat avec la vérité. Qui de nous n'a traversé une semblable crise ? Je ne terminerai pas cependant sans reprocher à Kerner le formalisme philosophique adopté par lui dans ce livre, ce ton de sectaire qui trop souvent tourne à l'aigreur. On aimerait plus de laisser aller et d'abandon dans ces transcendantes hypothèses, plus de cet illuminisme poétique, de cette sérénité d'âme qu'on respire dans un ouvrage antérieur et par lequel il préludait à la Visionnaire, je veux parler de son Histoire de deux somnambvtles, divigation charmante où sont touchés, mais avec une grâce tout aimable et non prétentieuse, ces mystères d'un monde invisible érigés depuis en articles dé foi; ot) l'hypothèse flotte encore datis cette vrileur rose et nébuleuse de l'étoile du matin et de la poésie. D'ailleurs, ghti§ révoquer en doute lë moins du monde la sincérité de ta visionnaire de Prevorst, sans mettre en cause l'autorité de la parole de Kerner, n'y aura-t-il pas toujours, contre ces phénomènes d'un monde surnaturel envahissant

le nôtre; un argument bien fort dans le fait éternellement contestable de l'objectiviié des apparitions ?

Comme Uhland, Justin Kerner est Soua.be ; Uhland vit à Tiibingen, Justin Kerner à Weinsberg. Toute vraie poésie, la poésie lyrique sùrtout, en tant que la plus individuelle, la plus subjective, conserve, indépendamment de son caractère national absolu, des traits particuliers, certaines singularités de provinces et de cantons, certains idiotismes. Il va sans dire que ce caractère provincial ressortira d'autant plus que la poésie s'exercera dans la sphère populaire et bourgeoise.

Justin Kerner n'a qu'une voix, qu'un ton ; et, si la muse lyrique de Goethe en à pour le caractère et l'humeur de chacun, de telle sorte que l'individualité la plus distincte peut se composer un Goethe relatif, son Goethe à elle, et l'extraire pour son propre usage du Goethe complet, on doit supposer, chez le lecteur habituel d'un lyrique du genre monotone, une manière de sentir également restreinte, une âme de très-près apparentée à l'âme du poëte. De cette communion de sentiments naît souvent chez le lecteur une tendresse intime, une prédilection, un enthousiasme pour son poëte, qu'on ne s'expliquerait pas, si l'on n'était dans la confidence. C'est le privilége des lyriques dont nous parlons, qu'ils savent se faire çà et là par le monde des amis passionnés. On ne les admire pas, on les aime, on les prend avec soi dans les promenades du printemps, on rêve avec eux dans le petit bois où fleurit 1 aubépine, où l'oiseau chante. A l'automne, vous les avez encore sur le banc de pierre du sentier, et c'est sur eux que tombent les dernières feuilles.

Son espérance, son amour, ses croyances, tout chez lui repose dans la nature. C'est là que les germes divins se développent, c'est de là qu'ils Sortent pour fleurir. Le jardinier voit ses roses se transfigurer en étoiles. C'est, entre les fleurs du firmament et les neurs de la montagne, un perpétuel

échange de rayons et de parfums. Les unes envoient dans l'air leurs émanations embaumées, les autres laissent tomber la rosée et les larmes.

— Déserte ces hauteurs bien vite;

Ton enclos, pauvre jardinier,

N'est plein que d'herbe parasite ;

L'hyacinthe et la marguerite N'y veulent pas multiplier.

Là-bas, au fond de la vallée,

J'ai vu dans plus d'un frais jardin Croître des fleurs sous la feuillée ,

7 Dans la plus heureuse mêlée,

De l'or, l'émeraude et le lin.

Dans ce jardin, sur la montagne,

Le lis s'incline avant le temps Au souffle du froid qui le gagne.

Brave homme, laisse ta campagne Et ton vieux toit battu des vents. —

Le jardinier de la contrée Reste pensif en attendant L'heure où la montagne sacrée Nage dans la flamme empourprée

Du dernier rayon d'occident ;

L'heure où la terre tout en séve S'abîme dans l'obscurité,

Où, dans la vapeur qui s'élève,

Flottent les images du rêve Comme en un pays enchanté.

— Ici mon jardin sans limites,

Ici le printemps éternel.

Où sont les herbes parasites ?

Vois les roses, les marguerites, Croître sur le sol bleu du. ciel.

Vois ce beau palais, à cette heure, - Où tant d'or reluit, tant de feu, Que l'œil s'en éblouit et pleure ; Eh bien, j'y marche -et j'y demeure Avec tous les anges de Dieu. —

F Autour de cette note fondamentale de la lyrique de Kerner |b croisent et se jouent d'autres voix fugitives, mais toujours pians le ton et l'harmonie de l'ensemble. Chemin faisant, il s'édifie au récit des pieuses légendes, il écoute et recueille Jés traditions qui consacrent les monuments et les cités. L'enfance croit au merveilleux, sans arrière-pensée, sans

épouvante ; la mort elle-même \* est sans terreur pour l'enfant.

¡ On concevra aisément comment une organisation poétique, ;mue par de pareilles tendances, devait en venir à rechercher le commerce des somnambules et des visionnaires, et finir par trouver dans un semblable milieu son point de bien-être .et de quiétude.

Les Lettres de Prevorst et bon nombre d'écrits théoriques ou critiques, contenant soit de nouveaux faits de l'ordre magnétique et démonologique, soit des exposés de doctrines et des réponses à ses adversaires, sont venus depuis compléter ce système de spiritualisme transcendant dont Kerner avait jeté les bases dans la Visionnaire.

" K Le grand moyen de conviction qu'emploie Kerner, ce sont ; les faits qu'il produit, et qu'il entasse comme à plaisir, associant l'antique au moderne, mêlant ensemble la tradition et l'observation, souvent sans trop s'apercevoir qu'il ouvre par là le champ à la critique. Si Kerner a jusqu'ici rencontré bien ; dyes incrédules, avouons cependant que ses convictions à lui k

ne se sont jamais dêtftenties ; ni les arguments de ses plus redoutables antagonistes, ni leurs railleries, n'ont jamais su le prendre au dépourvu. « Venez, voyez et croyez, » leur disait-il dans le temps; et, plus tard : « Pourquoi n'êtes-vous pas venus alors ? » S'il n'a pas atteint lé but qu'il se proposait, du moins ses efforts n'ont pss été infructueux pour ia science. En opposant à la froide raison de notre époque, à cet esprit qui tend à tout réduire, à tout analyser, des problêmes nouveaux, des mystères nouveaux, ou plutôt ignorés, oubliés, Kerner àppelait l'attention stir une des plus grandes • questions de la philosophie moderne : l'être de la conscience, l'énigme de l'individualité. Ces phénomènes physiologiques, psychologiques, pathologiques, qu'il observe et décrit en les appuyant d'analogies et de parallèles rassemblés curieusement dans les aréhives dii passé, devaient nécessairement provoquer des recherches plus sérieuses, des éclaircissements nouveaux. Tandis que d'un côté on cherchait à démontrer l'unité humaine, l'identité de l'esprit et de la matière, Kerner s'efforçait de prouver la division des deux. principes, une division non plus simplement abstraite, spéculative, mais réelle, et d',établir son système de dualité dans l'esprit.

Sous l'empire des phénomènes que nous avons cités dans la première partie dê ce travail, il déclare la conscience htimaine quelque chose d'éternel en soi, mais de réel, de substantiel à ce point, qu'elle est susceptible de recevoir l'action d'influences étrangères et de se modifier à leur contact. Ainsi je m'explique sa théorie des esprits familiers, des bons et mauvais anges, etc..Il fallait trouver une loi d'être à ces apparitions, il fallait, avant tout, les loger quelque part. On inventa le royaume intermédiaire, idée peu originale et renouvelée des alexandrins, qui devait paraître aussi monstrueuse aux théologiens orthodoxes que frivole et ridicule

aux partisans du réalisme absolu. La science se souleva contre ces o pi nions et ceS théories de Visiontiaire, combattit à outrance ces hypothèses d'un éther nerveùx, d'un organe psychique, et donna pour dernière raison aux phénomènes en question la maladie du sujet, la perturbation du système nerveux et de la vie dé l'âme. Kerner riposta de pied ferme, et, dans ce conflit, le spiritualisme eut plus d'un bénéfice à enregistrer. Ainsi, l'attention se porta davantage du côté de la nature, le cercle de là raison fut étendu, le possible empiéta sur les limites où naguère commençait le domaine de la superstition. On accorda pius de valeur à l'instinct, à la conscience une base plus substantielle. Il fallut descendre dans les profondeurs de la nature, de l'âme humaine, et reconnaître le jeu divin, le poète caché, pour me servir d'une expression originale de Schubert, là où l'on s'efforçait de ne voir qu'un engrenage matériel de forces mécaniques, et c'est justement avec ce poëte caché, ce poëte de l'âme, que Justin Kerner vit en rapport intime ; c'est vers ce sens prophétique, révélateur, que sa nature sentimentale et contemplative, que son individualité l'entraine. Dé là une poésie d'inspiration plutôt que de fiction, une poésie dénuée de manière, d'éclat, mais fortement empreinte d'un caractère de vêrité, et toujours, ouvertement ou par symbole, parlant à l'àme. La direction poétique de Kerner et sa tendance magnétique se confondent ; et, si sa philosophie a pour but de rechercher partout le principe spirituel, mystique, ignoré ou méconnu, et de l'attirer daris le cercle de notre activité prosaïque, sa poésie est-elle autre chose qu'une plainte monotone, le chant dotlloureux de l'âme qui languit dans la nuit ou l'ombre, et soupire vers la lumière, la délivrance? De bonne heure, ce penchant vers la sympathie et le magnétisme se fait sentir dans ses productions poétiques, comme, en revanche, la poésie intervient dans ses spéculations démoniaques. Je trouve dans

un de ses contes, écrit il y a près de cinquante ans, cette peinture d'un médecin idéal, qui pourrait bien n'être que son portrait :

« Non loin de là s'élevait la maison d'un homme singulier; on l'appelait maître Lambert; il passait pour un grand médecin, et tous les malades, ceux du voisinage et ceux des contrées lointaines, venaient à lui. On disait qu'il opérait des cures merveilleuses par la force de la sympathie, et conservait des secrets profonds dans de vieux manuscrits héréditaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'était un homme qui, secouant la poussière de l'école, s'était donné de lui-même à la nature, en véritable enfant, avec simplicité, avec amour, libre des influences perturbatrices de la vie du monde. La nature, apprivoisée en quelque sorte, le laissait faire. Il connaissait ses influences, mais sans vouloir jamais les formuler en règles. Il avait observé attentivement le cours des étoiles et leurs révolutions, la vie et la mort des animaux et des plantes. Il avait plongé dans les profondeurs de la terre pour y surprendre le travail des minéraux et des métaux, et plus d'un prodige se révélait à son âme paisible, inaltérable, dont une conscience étrangère à la nature, en proie à de vulgaires impressions, n'aurait eu jamais le plus lointain pressentiment. « La nature, cette bonne et généreuse mère, » s'écriait-il souvent, « nous prend volontiers dans ses bras et » nous révèle les harmonies de son être, pourvu que nous con» sentions à ne pas prendre avec elle des airs de docteur. Comme » une mère attentive ouvre ses bras à son enfant qui commence » à peine à courir et lui montre ainsi la route de son sein, de » même fait pour nous la nature, cette excellente mère ; seule» ment, n'ayons garde de nous croire de si grands héros, car » alors la timide mère se retire et dérobe ses secrets à notre » grandeur. »

Il

UHLAND

1

La langue poétique d'Uhland, claire et facile, vise avant tout à la précision, au style net et serré. Ennemie déclarée du néologisme, et, du reste, aimant peu les tournures gothiques dont les romantiques de l'école de Berlin affectent de se servir, elle prend à tâche d'éviter à un égal degré le précieux et la, négligence. Sous ce rapport, la plupart des lieds et des romances d'Uhland doivent être cités comme les chefs-d'œuvre du genre. Chez Goethe, l'artiste perce trop, le curieux faisant jouer à plaisir les ressorts de la forme. Kerner a par moments trop de laisser aller ; avec moins de plasticité que l'un, moins de richesse sentimentale que l'autre, Ubland a plus de mètre, de mélodie, d'harmonie.

Le christianisme d'Uhland s'en tienr, la plupart du temps, aux généralités, sans jamais revêtir de forme systématique, sans affecter les actes de foi et les démonstrations. Un spiritualisme religieux, mais simple et 'nullement exalté , règne là à l'état de puissance morale, pénétrant toute chose de son influence : dans sa manière d'envisager l'histoire, un sens pieux, une tendance honnête, une bonne foi compa-

tissante ! Pour son fantastique, il relève de la tradition pure et simple ; c'est la légende historiée, dramatisée, vivante, le récit ingénument .conté sans le mysticisme des uns, ou l'ironie des autres.

Également en garde contre la crédulité un peu enfantine de Kerner, et la pointe sceptique des ballades de Goethe, Uhland débite sa romance d'un ton net, rapide,, impartial, en homme qui, sans vouloir convertir son lecteur ni le bafouer, se contente d'éveiller chez lui de probes et sincères émotions, en véritable épique. S'il contemple un instant la mort sous son hideux aspect, s'il la proclame l'ennemie du genre humain, le dévastateur de toute beauté, de toute puissance, de toute splendeur terrestre ; si dans ie Chevalier noir il l'appelle un esprit fatal et jaloux, un spectre affreux qui met «a gloire à briser sur leurs tiges les plus datées roses du printemps, la ré4ignation du chrétien, ta paisible et sereine conscience d'une Nature esseaUelïement laoraLe, ne tardent point à l'arrêter au milieu de ses imprécations, œt bientôt le Nombre convive èe la danse d'ïïolbein a\*est plus à ses yeux qu'un charitable messager des génies îivins.

Vous le voyez semer de roses le marbre des tombeaux, donnant à entendre que la mort n'a rien -e. absolu; ; qu'elle est, au contraire, l'occasion d'une floraison u:ouv:elle! Il poétise l'heure suprême, d fJ3llwiroSM âm célestes préludes qui-la feraient -aimer. de &ont de ray$iques accents que la jeune fille agonisante pnend pour "e «g&énade; ce sont des orgues ineffables 'entonnant le cantique de délivrance:

It — UAe e»ieorfr, voifria, j;ou£%-moi dg l'ôrgRe, essayons si Io pieux concert ae ravivera point ¡.uo.o. CQ&ur.

» y-oisin joue, # joue corniste jamais il rçe 1'^ fait; no#, il fl'&ut tant de pureté 1 tant de magnificence; lui-même, il ne reconnaît plus son jeu.

» C'est un chant étrange, glorieux, qui s'échappe de sa main : tout à coup il s'arrête avec épouvante : Pâme de «a voisine était partie. »

Comme pendant à la dpjice complainte, donnons l'élégie en trois strophes intitulée 1, Rpm :

En un suave et frais jardin Deux enfants gracieux et pâles S'en allaient. la main dans la main.,

Foulant les herbes matinajes.

ils s'embrassaient sur les cheveux,

S'embrassaient sur leur boudiê rose,

Ils souriaient à toute chose,

Ils étaient beaux, jeunes, heyreux.

Deux cloches frappent leur flceille :

Le songe g'enftjii &ans retour 1...

Elle au fond d'un cloître s'éveille,

Lui, dans le cachot d'une tour.

Son art est de trouver la note de la rêverie, de vous la jeter en passant, comme au hasard. Dans le nombre de ces petites pièces où l'élément épique entre pour quelque chose, de ces fantaisies où l'instant romantique est seul indiqué, je n'en sais pas de plus charmante que celle-ci :

— Quelle -musique me pénètre,

Quèls chants m'éveillent donc ce soir?

0 mère ! mère, veux-tu voir A cette heure qui ce peut être?

— Je n'entends rien, ne yoiç rjjHi ;

Repose encore. Nul ne vient

Pour te donner la sérénade ;

Pauvre enfant ! pauvre enfant malade !

— Non, ce qui tant me réjouit N'est point là terrestre musique.

Les anges chantent leur cantique,

0 mère, bonne nuit!

Dans la Fille de l'h6tesse, comme dans la Sérénade, un seul moment est mis en jeu par le poëte, moment éternel. La simplicité de la forme, le ton naïf sous lequel les choses se présentent, concourent à rendre l'effet plus saisissant. La réticence vous suffoque :

« Trois compagnons passaient le Rhin; ils entrèrent chez une hôtesse. — Mère hôtesse, as-tu de bon vin et de bonne bière? Et ta belle jeune fille, où est-elle?

1) - Mon vin est frais et clair, ma bière aussi; ma fille gît dans le cercueil.

» Et, lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, la vierge gisait dans la boîte noire.

» Le premier leva le voile, et, la contemplant d'un œil mélancolique : — Hélas! si tu vivais encore, belle j.eunc tille, je t'aimerais à dater d'aujourd'hui !

» Le second, laissant tomber le voile, se détourna et pleura : — Hélas! que tu sois étendue au cercueil, toi que j'ai aimée si longtemps!

Mais le troisième le releva aussitôt, et, baisant sa bouche livide : — Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore, et t'aimerai dans l'éternité. »

Le lied allemand ressemble au rossignol de la légende; il chante dans les arbres, sous les fleurs, au bord de l'eau, mais pour vous attirer vers son monde à lui, la rêverie; il

appelle, et vous le suivez, vous le suivez toujours, et des heures se passent; au moyen âge, on eût d,it des siècles.

Qui ne sait l'histoire du moine Félix? Il était sorti le matin pour aller écouter chanter l'oiseau du bois. Et, le soir, lorsqu'il veut rentrer au couvent, le portier lui refuse la porte. Il se nomme, personne ne le connaît. Cent ans se sont écoulés pendant qu'il écoutait chanter l'oiseau mystique.

Un clerc au bois passait,

Un bel oiseau chantait.

Quel trille et quelle gamme !

— Oiseau bleu de mon âme,

Gentil chanteur, oh ! dis,

Viens-tu du paradis?

De l'aurore au couchant,

Ainsi dura le chant :

A la fin il s'achève ;

Illusion et rêve !

Le clerc, pendant ce temps,

Avait vécu cent ans!

J'aime bien aussi la Fille de l'orfévre. Pauvre Hélène ! A lavoir triste dans sa boutique, attacher à son cou ces beaux colliers de perles, on dirait Marguerite essayant l'écrin de Faust.

« Un orfévre était dans sa boutique, au milieu de perles et de diamants : — Le plus cher bijou que je connaisse, c'est toi, mon Hélène, ma bien-aimée fillette.

» Survient un beau cavalier : — Salut, la gentille enfant ; salut, mon noble orfévre; il s'agit de me faire un diadème précieux pour ma douce fiancée.

» Et, quand la couronne fut prête et fit jouer ses mille éclairs,

Hélène, trjsiç «t pensive, JIn jour qu'elle Citait toute seule, prit la couronne il sa mais.

» —Oh ! qu'elle est heureuse, la 4ariae quj doit porter jçette couronne 1 oh 1 si le beau cavalier jij'.e^ voulait donner seulement une de roses, combien j'aurais de joie au coeur !

» Bientôt après, le cavalier revint, il examina la couronne : — Mon cher orfévre, fais-moi vite une bague de diamants pour ma douce fiancée.

Il Et, lorsque la bague fut prête, la bague, aux riches diamants, Hélène, triste et pensive, un jour qu'elle se trouvait seule, à son petit doigt l'essaya.

» — Ah ! bienheureuse est la fiancée qui doit porter ce.l anneau ! Ah 1 si le cavalier fidèle m'envoyait seulement une boucle de ses cheveux, que j'en aurais de joie au cœurt

» Bientôt le cavalier revint : — A merveille, mon cher orfévre ! ces bijoux , que je destine à ma douce fi-ancée, tu les as très-joliment ouvragés.

» Mais, pour que je voie s'ils lui sijkwit, viens ici, ma belle fille, que je t'essaye la parure de rça b&jï-aimée ; elle est aussi belle que toi.

» C'était un dimanche au ipatip, aussi la fillette s'était parée de son mieux pour aller & r.égttig&.

» Tout empourprée d'une pudeur suave, elle se tenait devant le cavalier ; il lui met sur Je front Je diadième d'or, Jui passe au doigt l'anneau ; puis, saisissant sa main :

» — Douce Hélène, Hélène fidèle, que le badinage ait sa fin : c'est toi, l'incomparable fiancée à qui je destinais la couronne d'or et l'anneau.

» Parmi l'or, les diamants, les perles, ici la jeunesse a crû ; c'est un signe -des honneurs qui t'attendaient avec moi. »

Avec Uhland, l'impie ou le parjure a beau faire, une implacable Némésis s'attache à sa poursuite, tandis que l'innocence opprimée ou le crime repentant finissent toujours par trouver grâce devant les hommes comme devant Dieu. Je citerai à ce propos Bertran de Borh et le GaVlois, deux ballades

célèbres, oit Ctftte idée toute chrétienne de pardon obtenti, de rMfemptioti.se reproduit souS une forme austère et poétique. Dans Èiertrari de Bdi-n, l'absolution tient d'un homme, d'un roi ; dans le Gallois, elle éthane de Dieu. Etë cette doùble variation humaine et divine du même thème religieux, la seconde l'emporte, selon nous, pour le pathétique et la douce mélancolie du récit ; essayons de traduire.

« Sur la côte escarpée du pays de Galles, s'élève Un miraculeux sanctuaire où la sainte m&rê de Dieu répand les trésors de sa grâce, où brille une étoile d'or pour le voyageur égaré ; là s'ouvre au naufragé un port tranquille. Sitôt que la cloche dii soir là-haut s'ébranle; la contrée entière en retentit ; dans les villes et dans les cloîtres s'éveillent tous les carillons ; le flot qui grondait tout à l'heure s'apaise et se tait, et le pilote au gouvernail s'agenouille, murmurant son Ave à voix basse.

a Mais, le jour où l'on célèbre l'Assomption de l'Immaculée, le jour où le Fils qu'elle mit au monde se montre à elle comme Dieu, ce jour-là, dans son sanctuaire, elle fait des miracles de mainte espèce, et, bien qu'elle n'y figure qu'en image, on y sent sa présence.

» De saintes bannières se déploient dans la plaine, navires et canaux se pavoisent de banderoles, et les Gallois, vêtus d'habits de fête, grimpent les sentiers de granit; la montagne escarpée semble une échelle tendue pour escalader le firmament.

» Cependant, à la suite des joyeux pèlerins, d'autres viennent pieds nus et poudreux, la chemise de condamné sur le dos, la cendre au front ; ce sont ceux qui furent mis au ban de la communion des pieux chrétiens, ceux auxquels ils n'est pas permis de franchir le seuil de l'église.

» Et le dernier de tous se traîne, un malheureux dont le regard est désolé ; ses cheveux fouettent sa joue ; sa longue barbe descend toute mêlée sur sa poitrine ; il porte rivé autour du corps un cercle de fer rouillé ; il a des chaînes à ses bras et des chaînes à ses jambes, tellement que chacun de ses pas rend un cliquetis.

» Ij a tué son frère jadis dans un accès de démence, et depuis, pour repentir, il s'est forgé de l'épée même le cercle qui lui ceint le corps; loin de son pays, loin de la cour du prince, il erre, et .ne veut nul repos jusqu'à ce qu'un céleste miracle vienne le délivrer de son fardeau de chaînes. Quand il porterait des sandales d'airain, au lieu d'aller nu-pieds comme il fait, il les aurait usées depuis le temps qu'il marche sans repos; jamais il ne trouvera de saint pour opérer sur lui un tel miracle; vainement il visite. toutes les châsses en renom, aucune ne lui rend la paix.

» Arrivé au faîte de la montagne, il s'agenouille sur le seuil. Déjà tinle la cloche du soir, la multitude silencieuse commence à prier, mais lui reste dehors, et son pied ne franchit pas la porte du sanctuaire où l'image de la Vierge se montre, éblouissante de clarté, au rayon du soleil couchant qui déjà s'incline vers la mer.

» Quels torrents de lumière s'épanchent sur la mer, sur les flots et la plaine ! on dirait que le ciel s'est ouvert à l'ascension de la reine des anges ! Au bord des nuages roses fleurit encore la trace lumineuse de ses pieds ; voyez, la divine mère, du haut des splendeurs de l'azur, laisse tomber un regard sur ce monde.

» Tous les pèlerins se retirent, l'âme pleine de consolation. Un seul ne bouge pas, et, le visage pâle, il demeure étendu devant le seuil. Un lourd fardeau de chaines pèse encore sur le corps et les membres, mais l'âme est enfin libre, et plane en des océans de lumière. Il

III

THÈODORE KOERNER

Celui-ci ne respire que patrie et liberté, et porte dans les tourmentes nationales la rêverie fiévreuse, l'enthousiasme d'un martyr ; mêlé à l'action, il attire sur ses chants la popularité de sa personne. Et, d'ailleurs, que sont-ils, ces chants? des improvisations à mettre en musique, de ces refrains aventureux dont un motif fait la fortune. Tombé à la tête d'un corps franc, la mort lui a valu le plus beau fleuron de sa couronne de poëte, et, si ce n'était à cause du sang magnanime dont il l'arrosa, on peut douter que la tige eùt jamais tant prospéré. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa popularité ne date que de sa mort. Alors seulement, on se mit à chanter ses hymnes patriotiques ; alors seulement, la Renommée, en les attachant aux drapeaux, fit un cri de guerre de ces vers, connus la veille à peine de quelques étudiants, ses compagnons d'armes. A Dieu ne plaise que nous voulions ici porter atteinte à la gloire intéressante de Théodore Koerner ! Mais n'est-il pas permis de dire que la catastrophe du bois de Rosenberg, en appelant sur lui l'attention de l'Allemagne, sauva de l'oubli sa mémoire littéraire? Son volume de Lyre et Epée (Leyer und Schwerdt), où le pathos si souvent se marie au véritable enthousiasme, ne s'en tient encore qu'aux espérances ; on peut sans doute entrevoir là un poëte

de la famille de Schiller, dont il reproduisait plus d'un trait caractéristique dans son inspiration comme dans sa personne; mais ces éléments généreux, ces prémices, ces dons du ciel, eussent-ils abouti aux fins illustres qu'on aime à supposer? C'est le secret de la destinée, et non le nôtre. Et qui sait? en l'enlevant ainsi au milieu de la tempête et des éclairs à la façon de ces demi-dieux de l'antique Rome, la destinée a plus fait pour sa gloire peut-être qu'en lui laissant vider jusqu'à la lie la coupe de ses jours.

« Celui qui jeune a quitté la terre, jeune aussi marche éternellement dans le royaume de Perséphone; il apparaît aux hommes à venir éternellement regretté. Le vieillard qui repose gît complet, accompli ; mais le jeune homme éveille en tombant chez tous les mortels à venir une ardeur une sympathie infinie. »

Ces paroles que Pallas adresse au fils de Pélée dans VAchilléide de Goethe vous reviennent à la mémoire à propos de Théodore Koerner, dont la mort à consacré le nom.

Il Couvert par la mousse, uh chêne robuste et sublithe s'élève non loin de Woebblin, un tillage dans la tharchë de ftieckleiftbourg.

Il Au-dessous est une tombié tititivellernerit âcfellée d'une simple pierre. A minuit, un fantôme eii sort au clair de lune.

» Soh deil se fixe sur l'écoroe de l'arbré et lit le nom qui s'y trouve inscrusté ;

» Puis, cherchant une épée gisante près de là, il se la passe autour des reins ;

» Et, saisissant une lyre suspendue aux rameaux, il s'assied sur son sépulcre, et sa voix s'exhale ainsi dans le silence de la nuit :

» — Je fus tin franc chasseur dans 1 ë sauvage escadron de tiiizbW; poëte, mon chant de guerre ^ëtëtitit aussi Vaillamment.

«Désormais compagnons pourittiveht s'âhis frioi la cath-

paghë; unie balle morlélië m'a renVersé de mon cheval, et j'ài étë enseveli à cette placé;

» Continuez à battre la plaine jusqu'à ce que vous arriviez au but. Merci ! vous m'avez enterré selon mes vœux.

» Les deux maîtresses que j'aimai dans la vie me sont restées fidèles dans la mort : la lyre et l'épée.

» Et mon nom, devenu immortel, est gravé glorieusement au cœur du chêne séculaire.

» Quelles plus belles couronnes que celles qui décorent ma sépulture? Chaque printemps en renouvelle les senteurs.

» On a voulu me donner la sépulture des rois ; mais, ici, à la vive senteur des branches, laissez-moi reposer.

» Et que souvent j'entende frissonner les feuilles, lorsqu'au bruissement du vent mon esprit fera vibrer la lyre. »

Là repose en effet Théodore Koerner, près du chemin qui mène à Lübelow, à un mille de Ludwigslust, résidence des ducs souverains de Mecklembourg, où grandit, pour l'honneur de l'Allemagne, l'auguste personne qui depuis devint madame la duchesse d'Orléans. Cette place isolée sous le grand chêne, cette tombe en pleine nature, fut concédée au père de Théodore par la munificence du grand-duc. Aujourd'hui un mur d'enceinte règne autour de la fosse, qu'un mausolée d'airain consacre aux yeux du passant, sépulture deux fois sainte, car la sœur du poëte y repose auprès de son frère. Emma-Sophie-Louise adorait Théodore ; à peine celui-ci fut-il mort, qu'une sombre mélancolie s'empara de la pauvre fille. Comme elle peignait, elle fit de mémoire le portrait de son cher défunt, puis elle voulut aussi dessiner sa sépulture, et cette dernière tâche n'était pas accomplie que la douce enfant, minée de chagrin, rendit l'âme. On raconte encore, parmi les particularités qui suivirent le trépas de Koerner, qu'au nombre des amis qui accompagnèrent ses funérailles se trouvait un jeune' gentilhomme des plus dis-

tingués, M. de Bârenhorst, lequel, après avoir rendu les devoirs suprêmes à son compagnon d'armes, déclara ne pas vouloir lui survivre. Peu de jours après, comme nos troupes attaquaient un avant-poste dont la garde lui était confiée, au moment le plus chaud de l'action, Bârenhorst se précipita dans la mêlée, en s'écriant : « A moi, Koerner, je vais te rejoindre ! » et tomba frappé mortellement de plusieurs balles.

IV

RUCKERT

C'est de Rückert qu'on pourra dire cette parole que nous retrouvons si souvent dans le panégyrique des grands princes, à savoir qu'il eut un cœur pour tous les cœurs, un esprit pour tous les esprits. Sagace, industrieux, souple à l'excès, il s'insinue au milieu d'un peuple, l'observe, et va surprendre sa physionomie, sa nationalité lyrique. Il se fera Chinois pour psalmodier la complainte du magot monosyllabique et nous initier, par son poëme de Schiking, au bizarre génie-de ce monde vieilli dans l'enfance. Ensuite, l'histoire de Nala et Damajanti lui fournira le prétexte de s'attarder au sein de la civilisation hindoue, et de rimer pour nos oreilles européennes une des plus touchantes inspirations de la muse sanscrite. Et nous le verrons enfin, avec Nisami, Hafiz et toute la bande érotique, fredonner le mmnelied persan, et s'enivrer de l'extase de Dieu dans la coupe écumante de Dschelaleddin. C'est à ce point de son pèlerinage que nous le prendrons, lorsque, à son retour du fleuve Jaune, à sa descente de l'Himalaya, Rückert aborde le plus fougueux représentant du panthéisme oriental, celui que nous appellerions volontiers le Spinosa derviche.

« Aussi longtemps que le soleil n'a point déchiré le crêpe de la nuit, les oiseaux du jour demeurent inquiets. L'œil du soleil

éveille les tulipes; maintenant, ô mon cœur ! l'instant est venu pour toi de t'épanouir. Le glaive du soleil verse en gouttes de rosée sur le sein de l'aurore le sang de la nuit qu'il a vaincue. La lumière vient d'orient, et, moi, je suis à l'occident, espèce de la pâle lune du soleil de beauté. N'importe, regardez au delà de moi ; regardez le soleil en tdéê: DSéhelalèddin s'appelle en Orient la lumière ; ma poésie vous en montre le reflet. \*

Ainsi débutent les Gazelles. C'est au plus grand, au plus exalté des poëtes mystiques persans, à Mewlana Dschelaleddin Rumi, que s'adresse Rtickert. Tout à l'heure, dans les Œsilkhen Âbsen, nous verrons notre Allemand saisis l'autre point de vue de là poésie orientale, le côté sensuel, voluptueux, badin, que le viveur îtafiz chansonne de si joyeuse humeur en vidant son verre. En attendant, c'est à l'ascétisme qu'il en veut ; l'ivresse, s'il y eh a, sera divine et point terrestre. Bienheureuses les âmes qui sont restées au jardin de la patrie ! La vie de l'homme est un exil, un passage où il ne recueille que l'erreur sur son origine et sa destination ; aussi, l'âme bannie en ce monde, prisonnière dans les liens du corps, n'aspire-t-elle qu'à briser ses entraves. L'élu de Dieu met sa vie dans cette aspiration, qui forme avec l'absorption dans l'être le terme ordinaire de cet illumi' riisme poétique, thème reproduit d'ailleurs sur tous les tons.

Lé pèlerin couché dans la poussière appelle de ses vœux l'heure de la transfiguration ; mais, avant qu'elle sonne pour lui, cette heure tant souhaitée, il faut que l'âme céleste ait triomphé dans cetie lutte à mort qu'elle livre à l'âme terrestre. De là une initiation continuelle à la vie pure, une inspiration empruntant ses arguments à l'image,, au symbole, et ramenant par toute sorte d'allusions la pensée édifiante.

« Cette épée dont la lame et la pointe sortent pures des mains

du forgeron, veille à ce qu'elle ne se rouille point dans un impur fourreau. Cet or qui, dans les coffres-forts de l'avarice, sert aux projets des Esprits ténébreux, est au trône de notre EMPEREUR un ornement sublime. Quand le nuage des deux répand des ondées, tous les arbres se désaltèrent. Le pommier porte des fruits, et le saule un feuillage grisâtre. Vois, ce jonc reste creux, et cet autre est enflé de sucre : tous deux cependant ont bu au même étang. Deux bêtes ont tondu le même pâturage; le cœur de l'une sécrète le musc, celui de l'autre le fiel. Deux vers de différentes espèces ont mangé de la feuille à l'arbre : l'un donne un fil stérile, l'autre file de la soie. L'abeille et le serpent ont sucé la même fleur, et du suc nourricier celle-là fait un baume pojir soulager la souffrance, celui-ci un poipoa pour l'aviver. Tel voit la lumière du ciel, et sçs propres ténèbres augmentent; tejl autre, pareil à la rose, s'en enveloppe amoureusement. 0 toi, soi§ à ton tour un vase de cristal, et transforme en pure essence tout ce que tu recueilleras dans les riches campagnes de Dieu ! »

L'amour embrase l'élu de Dieu ; il est sa foi, sa vertu, son trésor ; il est la source de sa morale et de son ascétisme. L'homme tend à se rapprocher le plus possible de la Divinité, et, pour cela, il faut qu'il aime, qu'il aime en petit comme pieu en grand. L'upimorteZ Sull#n a fait dje l'amour l'âme de l'univers, et, quant à lui, il est partout, dans le fétu de paille comme dans l'astre flamboyant qui verse la liMBtèc§ à flots <i'or.

« le suis le grain de poussière, et je suis le disque du soleil ; je suis le rayon de l'aube et le bruit du soir, le murmure dans la feuillée et la rumeur des vagues ; je suis-le mât, le gouvernail, le pilote et le navire ; je suis le banc de corail où l'on échoue ; je suis ensemble l'oiseleur, le filet el l'oiseau ; je suis l'image et le miroir, le bruit et l'écho ; je suis l'arbre de vie et l'hôte qui s'y perche, 4e silence, îa pensée., la langue et le son ; je suis le "-' souffle de la flûte, je suis l'esprit de l'homme, je suis l'étincelle

dans le caillou, le rayon d'or dans le métal ; je suis la vigne, le pressoir, le marc et l'ivresse, l'échanson et le buveur, et la coupe de cristal ; je suis la bougie et le papillon dont le vol l'enveloppe; je suis la rosée et le rossignol qu'elle enivre ; je suis le médecin, le malade, le poison et le contre-poison, le doux et l'amer, le miel et le fiel, la guerre, la paix, le champ de bataille, la victoire, la forteresse et le défenseur, l'assiégeant et le rempart ; je suis la chaîne des êtres, l'anneau des mondes, l'échelle de la création, la montée et l'abime ; je suis ce qui est et n'est pas ; je sui§, ô toi qui le sais, Dschelaléddin, oh ! dis-le, je suis l'âme du tout. »

Ce n'est partout que semblable délire; de strophe en strophe, de gazelle en gazelle, le fleuve écumant s'accroît. On ne se figure point un tel luxe de métaphores, un tel déborde- ment d'images empruntées à tous les règnes de la nature.

. \

« L'éternel échanson, qui verse la source de l'étang aux sables du désert, pousse les nuages aux campagnes du ciel comme un troupeau de dromadaires. Écoutez les timbales de son ton- nerre... »

Écoutons, en effet, le Dieu-mage épancher les torrents de son amour :

« 0 vous tous dan's la poitrine de qui je bats, j'aime, j'aime sans fin! 0 vous dans le sein de qui je brûle, j'aime sans fin ! Le monde n'était pas encore, Adam non plus, que, moi, j'étais déjà; le temps n'était point, que j'étais cependant; j'aime sans fin ! Lorsque s'épanouit la première rose de la création, ce fut moi qui lui soufflai son haleine; j'aime sans fin! Sept fois j'ai changé d'image à chaque jour de la semaine de la création; j'aime sans fin! J'étais dans le jardin avec le couple, et, lorsque le serpent s'y glissa, j'y étais; j'aime sans fin! Lorsque Pharaon s'engloutit dans la mer Rouge, c'était moi qui tenais éle-

vées les mains de Moise ; j'aime sans fin ! Avec Noé dans l'arche, avec Joseph dans la citerne, au ciel avec Hénoc; j'aime sans fin! Lorsque Mahomet monta vers les régions du firmament, il me trouva dans le septième ciel; j'aime sans fin ! Chérubins qui supportez mon trône, élevez-le toujours plus haut ; j'aime sans fin ! Je suis sévère au muphti, hostile aux prêtres en qui j'ai flairé l'injustice ; j'aime sans fin ! »

Et le poëte, ivre de Dieu comme Spinosa ou Novalis, reprend en s'écriant :

« L'Orient parle de ta gloire h l'Occident, la rose s'entretient de ta magnificence avec l'aurore du printemps, la voix des cieux te proclame et l'écho de la terre aussi, toi ! toi! ce que la langue annonce en énigmes; et toi.! ce que l'amour pense tout haut...

» Viens, ô printemps de mon âme ! renouveler les mondes, renouveler la lumière au firmament et l'éclat de la terre ! Viens attacher l'escarboucle dy, soleil au bleu tùrban de l'air, el ieter le vert cafetan sur le dos des prairies. »

Nous voudrions continuer nos citations, et pouvoir donner tout le recueil ; reste à savoir si le lecteur serait de notre avis. Il y a dans les fréquentations d un poëte aimé, qui doivent naturellement accompagner toute étude du genre de celle que nous poursuivons ici, d'irrésistibles enchantements que les esprits délicats et fins peuvent seuls s'expliquer. Peut-ètre n'est-ce au fond que la conscience de lutter contre l'impossible qui vous soutient. Dans cette strophe qui, même après tant d'efforts de notre part, va sembler à l'on droit au lecteur d'une valeur beaucoup moindre que telle autre de Lamartine ou de Victor Hugo, qu'il a vue en son lieu et place, et dûment investie des grâces natives, nous avons aperçu, nous, des tourbillons d'atomes lumineux, et ce mot de la traduction, si froid et si décoloré, a dans l'ori-

ginal des jets de phosphore et des chatoiements d'pmeraude. Aussi faut-il se garder d'admirer après avoir cité. Qui vous dit, en effet, que, de cette fleur exotique, tout l'arome ne vous est point resté aux doigts ?

Il

Passons au Jardin des Roses orientales. Ici, le ton change. A l'hymne du panthéisme succède le refrain moqueur, la chanson à boire que rien n'effarouche ; et nous avons à la place des apostrophes délirantes du soli abîmé dans la contemplation d'Allah l'ivresse plus humaine du musulman qui déguste à loisir les jouissances terrestres, et, le crâne aviné, son turban sur l'oreille, volontiers se gausse du Prophète. Assez longtemps le poëte a puisé aux sources dévorantes de l'ascétisme et du renoncement : que les roses de Schiraz s'effeuillent dans le cristal empourpré du sang défendu et deux fois précieux de la vigne, que le printemps souffle sur les bosquets son haleine trempée des émanations du paradis, et que Bulbul, caché sous les buissons, égrène, au clair de lune, sur les couples amoureux, les perles sonores de son gosier ! Le livre des Roses orientales est là comme un retour à la vie, à ses plaisirs, à ses fêtes ; comme une mélodieuse litanie ; le printemps, la jeunesse, les joies, l'amour et le vin, reviennent à chaque verset. « Je voudrais courir ivre les rues, dit quelque part Rückert, ne m'arrêter que là où les verres tintent, et, me poussant au milieu de la fète, chcuitei', selon que l'esprit d'Hafiz m'inspire, chanter le printemps, la. jeunesse, les ro?es, le vin et l'amour. » Or, ce passage entier s'applique aux Roses orientales.

Ne vous est-i point arrivé, en passant, l'été, devant le laboratoire d'un chimiste, de voir des salles entières remplies

de roses effeuillées "? Bientôt, il l'action du feu, le monceau va diminuer et se fondre, et cette odorante pyramide qui embaumait le voisinage donnera pour résultat un petit flacon d'essence. Tel est à peu près l'effet que produit sur moi cette poésie orientale du Divan de Goethe, extrait substantiel, rare et suprême essence émanée, à la flamme du génie, de tout un amas de notes et de documents. Je dirai. la même chose de nÜckert, orientaliste et poëte, procédant à la fois de Goethe et de M. de Hammer, et qui pourrait traduire en prose ses modèles, s'il n'aimait mieux les imiter en vers.

111

Après Simurg, l'oiseau mystique de la légende persane, voici encore l'alouette. Écoutons-la bien, car c'est peut-être un cri d'adieu qu'elle nous jette. Demain, notre enthousiaste d'autrefois va pendre à cette porte de sa demeure, ouvrant sur un jardinet embaumé, la cage d'osier, symbole des félicités domestiques ; et, si quelque oiseau vient au coup de midi becqueter les miettes de sa table, ce sera bien plutôt l'hôte emplumé de noir que nous avons déjà rencontré chez Kerner, cet honnête et naïf corbeau, dernier signe traditionnel du ménage d'un poëte allemand.

Çà et là reparaissent encore les fantaisies, les ciselures, les mélanges. La corde frivole, enjouée, vibre bien encore a côté de la corde grave ; mais on. sent que cette dernière l'emportera. La fantaisie elle-même s'y hérisse de je ne sais quel tour épigrammatique où l'humoriste se révèle.

N'allons jamais nous promener, ma belle,

Dans ces jardins où les fleurs et les bois Ont de grands airs de pompe officielle ;

Où le zéphyr n'ose élever la voix;

Jardins royaux, où le soleil de glace Semble à plaisir éteindre son éclat;

Où les buissons, chuchotant à voix basse, Causent entre eux des secrets de l'État ;

Où la cascade, en tombant sur les marbres, Conte aux échos son éternel ennui.

Le rossignol chante mal dans ces arbres, En ces bosquets d'où le mystère a fui ;

Sa mélodie aux notes embrasées Risque, en montant dans l'air comme un parfum, De s'y heurter au babil importun D'un papegai bavardant aux croisées,

Et la colombe est là contre son gré,

Où la perruche et le faisan doré De leur collier étalent la richesse.

Devant ces fleurs à grands airs de duchesse, La marguerite, et la rose, et l'œillet, Baissent la tète et partent sans regret, Abandonnant un monde où tout les blesse, Et sentant bien que, pour figurer là,

Il faut avoir des quartiers de noblesse,

Et s'appeler au moins Hortensia !

En dépit de ces fleurettes dont il s'émaille, le fond général du tableau est grave et sévère, et nous ne trouvons guère là que cette éternelle complainte du cœur humain s'arrêtant a mi-côte pour énumérer ses défaites et mesurer l'espace qui lui reste à gravir avant d'atteindre au but inconnu. La partie érotique du mariage a pour centre le Printemps d'amour, et les joies de la famille sont spécialement célébrées dans les Haus und Jahreslieder (Chants de ménage et d'anniversaire), l'un des plus substantiels et des meilleurs recueils du poète, ses Feuilles d'automne.

Avant d'entrer au paradis du Printemps d'amour, vous traversez un riche vestibule que Rùckort a nommé Panthéon.

Panthéon! c'est-à-dire à tous les dieux, à tous les styles. J'y vois bien, en effet, les matériaux d'un temple, mais non le temple, et encore ces fragments de colonnes, ces architraves et ces chapiteaux dispersés sont-ils ensevelis pour la plupart sous des touffes épaisses de gazons et de Heurs, comme les débris du mausolée antique dont parle Goethe dans une de ses élégies.

IV

« 0 soleil, je suis ton rayon! ô rose, je suis ton parfum! Océan, je suis ta goutte d'eau; je suis ton souffle, ô brise. »

J'en ai peur pour lUïckert, à force d'entretenir commerce avec Dschelaleddill, l'esprit du maître l'a gagné, je retrouve partout chez lui le panthéisme du lyrique persan. Nous ne jugeons ici que le poëte, et n'avons point à nous occuper des réserves que peut faire à part lui l'homme, le penseur. Toujours est-il que les idées qui ressortent de ses inspirations spéculatives semblent plutôt de nature à conquérir des prosélytes au panthéisme qu'à en réfuter les doctrines. Quiconque parvient à s'élever jusqu'à la contemplation de celte vie universelle jouit de la félicité parfaite. Pour celui-là, plus de contradictions, plus de dissonances dans le monde, plus de luttes ni de combats ; il nage au sein des océans de l'être : — tel est l'idéalisme de Ruckert.

L'air n'a pas un oiseau, le jardin pas une fleur, la forêt pas un arbre, qu'il ne reconnaisse tout d'abord il sa voix, a son souffle le plus léger, au frémissement de ses feuilles ; d'un coup de sa baguette de magicien, il vous fera le Gange du .. Neckar, et d'un pommier noueux de la Souabe un palmier d'Orient, ni plus ni moins qu'il changera selon sa fantaisie

les bœufs épais du pâturage en fines gazelles au regard velouté, et les mille chardonnerets qui becquètent les cerises du verger en oiseaux des tropiques. Le beau prodige, de constater la vie chez les êtres vivants! Son plaisir, à lui, c'est d'animer la nature inerte, de donner une âme aux pierres précieuses. Demandez-lui de vous dire l'HistQij-e du Diamant et de la Perle, vrai conte des Mille et une Nuits, où la génération des pierres précieuses est décrite.

V

LE DIAMANT ÈT LA PERLE. — FLEUR ET BLANCHEFL E UR.

J'ai cité le Diamant et la Perle. — Le poëte, entrant un soir chez sa maîtresse, la trouve endormie ; et, tandis que, penehé sur cette douce image, il la contemple avec ravisse,

ment, un charme ineffable s'empare de lui ; de ce sein de statue dont le sommeil soulève les ondulations, des parfums enchantés s'exilaient ; il croit rêver, et, comme, de plus en plus attiré vers le centre magique, il va pour effleurer de sa lèvre brûlante l'albâtre veiné d'azur de cette peau divine, tout à coup un nouveau prodige l'arrête. Entre la perle suspendue à l'oreille de la déesse et le diamant qui rayonne à son cou, de mystérieux dialogues s'engagent, et d'abord les causeries commencent par l'éloge de la douce princesse a laquelle on appartient. Gardienne vigilante de cette avenue que prennent les aveux galants pour s'insinuer dans le cœur, la Perle raconte combien est insensible aux flatteries des gens la superbe beauté que chacun divinise. A ces déclarations, d'intimes confidences succèdent. La pauvrette souffre bien un peu de se voir reléguée de la sorte à l'extrémité

d'un corps si suave et si pur, vrai paradis d'amour ; elle a fini, cependant, par en prendre son parti, heureuse en se balançant de saisir au passage tout ce qu'elle peut attraper, heureuse surtout —lorsque sa maîtresse croit se livrer, sans témoin, aux soins de sa toilette, de contempler d'un œil fripon, dans le miroir, des trésors de beauté que le monde ignore. — Néanmoins, le Diamant, lui, est plus fortuné : placé dans le voisinage du cœur, il interroge à loisir chaque pulsation de cette vie aimante. Vous connaissez l'histoire de ces émeraudes qui se fendent en éclats, de ces rubis qui pâlissent pour une mauvàise pensée venue à celui qui les porte. Dieu merci, notre Diamant n'a rien à craindre de pareil ; il entend les silencieuses pensées, voit poindre les plus secrets désirs, sans que jamais nulle ombre fâcheuse, nulle dissonance l'affecte. De parole en parole, on en arrive à se demander qui l'on est. cc Depuis si longtemps que nous habitons dans le voisinage l'un de l'autre, jamais encore nous ne nous sommes raconté notre origine; commencez, dit en l'agaçant d'un rayon le Diamant à la Perle frémissante, commen cez, et soyez brève, afin qu'après m'avoir conté comment vous avez fait pour sortir des profondeurs de l'Océan, vous puissiez, avant que ce flambeau meure, ouïr de moi quels hasards m'ont conduit du sein des abîmes de la terre à la place adorée où je vis. » Aussitôt Perle et Diamant exposent à l'envi leurs titres de noblesse, et, de part et d'autre, revendiquent l'origine céleste; car, si la Perle naquit d'une larme d'archange, le Diamant est à son tour la flamme tombée de l'œil d'un messager divin, qui, jadis égaré sous les abîmes de la terre et cherchant sa route vers le ciel, ensemença les ténèbres de germes lumineux, enracinés depuis au cœur même du granit.

Nous ne suivrons pas nos deux héros à travers les romanesques aventures de leur odyssée mystique; nous ne dirons pas

comment la Perle, après avoir résisté aux enchantements des sirènes, laissée un jour à sec sur le rivage, tomba des mains d'un enfant au sac d'une vieille mendiante, et finit par devenir la proie d'un juif ; comment le Diamant, qu'une étincelle d'amour, dépôt sacré de l'ange, attirait parmi les hommes, en fut détourné d'abord par le spectacle de leur avarice; puis comment, las de dévorer sa propre flamme, il surmonte un dégoût séculaire et se livre au premier venu. Nous aimons mieux insister sur l'idée du poëme, idée d'amour qui vivifie, éclaire et met en jeu toute chose. Autour de la maîtresse du poëte, de la Donna, se groupent ces existences magnétiques, et la belle amoureuse continue à dormir, à rêver, sans se douter que d'elle émanent les fluides créateurs où ce petit monde puise l'ètre.

Cependant, la Perle et le Diamant s'échauffent au récit de leurs aventures, peu à peu l'ivresse les gagne, et leurs voix finissent par s'unir en un chant de gloire auquel l'Amour répond par les strophes suivantes :

« Oui, c'est moi dont la main vous enleva aux profondeurs de l'Océan, aux abîmes de la' terre ; moi qui allaitai votre cnfance :

» C'était moi, cet ange incliné au bord des firmaments, et qui d'en haut laissa tomber cette larme dont tu naquis, ô Perle ! en ton écaille.

» C'était moi, cet ange qui, pensant s'égarer, inonda la caverne de lueurs dont une étincelle, ô Diamant! vint s'incruster en toi.

» C'est moi qui te sauvai, ô Perle ! des enchantements de la sirène.

» 0 Diamant! c'est moi qui éveillai dans ton cœur de granit cette aspiration sublime qui, t'empêchant de tomber au pouvoir des gnomes, te fit dédaigner les lieux inférieurs.

» Et, lorsque le torrent du monde s'empara de vous, c'est

encore moi qui choisis cette place où vous deviez vous surprendre l'un l'autre de vos mutuelles splendeurs.

» 0 vous, produits de deux principes contraires, vous qui, réunis par moi, semblez vous étonner de célébrer à l'unisson ma gloire !

» 0 vous, joyaux de ce collier, savez-vous qu'il est une autre chaîne où ce sont des étoiles et des planètes qui remplacent les pierres précieuses, et que je la tiens seul ?

» Et que je la déploie incessamment, celte chaîne, à laquelle sont suspendus, pour perles et diamants, des univers tous dérobés ' à l'écaillé de la nature?

- » Et de même que je me réjouis à contempler les étoiles et les globes de feu, superbes ornements de ma robe éternelle, et que j'ai soin que pas une paillette ne se détache de ses franges ;

» De même je m'intéresse au moindre de mes trésors, et je vous ai donnés pour parure à mon plus doux enfant.

» Et si vous semblez faits à ma gloire, c'est aussi à ma gloire que sont faits ces diamants et ces perles qui tremblent au calice de chaque fleur.

» Je ne vous tiens pas pour petits auprès des étoiles et des mondes; mais, à votre tour, ne dédaignez pas les perles du jardin, dont la sérénité limpide ne le cède en rien à la vôtre.

» D'an souffle, je vous attirai à la vie, et, d'un souffle, je puis vous rendre pareils aux gouttes de rosée.

» Clartés superbes qui puisez votre lumière aux sources de ( la mienne, à peine daignez-vous jeter un regard sur cette cire qui veille là dans un flambeau.

» Et pourtant, si je l'ordonne ainsi, cette cire que j'ai, comme vous, allumée, va soudain vous éclipser de son éclat.

» Car l'étendue de ma puissance est infinie. Et bien, oui, je l'ordonne ; ô cire ! que ta flamme à son tour célèbre ma gloire.

» Et que ces joyaux illustres, ravis aux profondeurs de l'Océan, aux entrailles de la terre, apprennent que tu descends comme eux d'une même origine, et que le poëte qui veille là, lui aussi, rapprenne. »

A ces mots, un prodige nouveau s'accomplit : le Diamant et la Perle semblent pâlir, tandis que la bougie brille tout à coup d'une lueur inusitée, et, de plus en plus rayonnante, se met tt chanter sa céleste origine. Deux gouttes tombent du firmament, l'une de lumière, l'autre d'eau, lesquelles fécondent un germe; de ce germe naît une Heur, délices de la terre et du ciel, car l'Amour habite en elle, parcelle atomistique de cette flamme universelle dont le réservoir est là-haut. Pour cette cause, la fleur ne périra pas tout entière, et sa mort ne sera qu'une transformation. L'Atnour appelle à son aide l'Abeille, et lui dit :

« Va butiner le suc de ce calice, afin qu'il serve ensuite d'élément à ton industrie. »

Et, lorsque le vent d'automne se lève , il n'emporte que la feuillée flétrie; l'essence distillée par l'Abeille échappe à l'extermination. De cette essence, l'Amour, en se jouant, crée un flambeau qui reçoit pour destination d'éclairer des lueurs du printemps les sombres ténèbres de l'hiver ; dans cette cire lumineuse, en effet, est l'haleine du printemps et l'éclat des fleurs. En elle est le feu du soleil et le murmure de la source.

Mais nous ne touchons pas au terme des métamorphoses : le poëte, dont l'hallucination s'est accrue en mesure des prodiges auxquels il assiste, se voit tout à coup transporté au sein d'un monde imaginaire. L'Éden fleurit autour de lui ; la voix du rossignol ivre d'amour se mêle, sous des feuillages frémissants, au bruit de la cascade argentée, et, pour comble d'étonnement, à l'endroit où la mousse plus touffue, plus veloutée, promet un lit moelleux et frais, il aperçoit sa sultane changée en une rose merveilleuse, qu'une brise de mai balance. La bougie qui naguère tremblotait modestement .sur le guéridon 'du boudoir, est devenue le soleil du tableau, et,

comme tel, inonde d'un torrent de feu le sein de la mystique rose, où le Diamant et la Perle semblent former deux gouttes de rosée. Le poëte reste absorbé dans sa contemplation, lorsque tout à coup un léger bourdonnement vient l'en distraire. Au cœur même de la cire enchantée, quelque chose grésille et s'agite ; il regarde : ô prodige ! ce sont des myriades d'abeilles d'or qui se dégagent du rayon et tendent par essaims vers le calice-embaumé de la fleur pour y commencer leur métier d'ouvrières empressées. Déjà elles vont. butiner les humides perles qui tremblent à son collier, quand notre poëte, touchant la rose de ses lèvres, met fin au charme, et se retrouve dans les bras de sa maîtresse. - Ainsi se termine, par une fantasmagorie à la manière d'Hoffmann, par un de ces feux d'artifice que l'auteur du Pot d'or tire si volontiers avec la lune et les étoiles, — cet aimable poëme, où je reconnais au passage, habilement modifiée d'ailleurs, grâce aux délicates ciselures de la forme, plus d'une idée de Novalis, qui, 011 peut le dire, se trouve de de la sorte mêlée au torrent la circulation.

Du poëme de Fleur et Blanchefleur, ce mystique naturalisme que nous venons de voir à l'œuvre fait encore tous les frais. — Le poëte, égaré dans le bois vers l'heure où le soleil décline, s'étend à l'ombre d'un massif de chênes et d'ormeaux. Insensiblement la rêverie le gagne, et bientôt il lui semble ouïr au-dessus de sa tête de mystérieuses voix qui chuchotent entre elles. Ce sont les branches d'arbre qui se racontent, avant de s'endormir, l'histoire de F leur et Blanchefleur, deux enfants des figes passés, et dont la nature a gardé la mémoire, tant fut douce et constante l'intimité dans laquelle ils vécurent avec les fleurs.

Nous renonçons à recueillir, en ces études, tous les gracieux secrets tombés comme une douce rosée, comme un parfum du soir, lleFratllc'<:nlx eL> l'arbre séculaire sur l'album

de Rïickert. Citons pourtant la dernière scène, d'un coloris si naïf et si pur, fabliau du temps de Charlemagne à buriner sur parchemin en caractères d'azur, de vermillon et de sinople, avec des buissons de fleurs et des volières d'oiseaux pour majuscules. — L'héroïne du poëme, Blanchelleur, est devenue la captive du roi de Babylone, un de ces rois de contes de fée qui vont au lit la couronne en tête. Or, le jeune princé qu'on a si cruellement séparé de la vierge qu'il aime parvient, après des erreurs sans nombre à travers le monde, et toujours grâce à l'assistance des fleurs, à découvrir l'endroit où gémit sa douce princesse. Arrivé un soir à Babylone, une esclave égyptienne se charge de l'introduire auprès de Blanchefleur, Nos deux amants volent dans les bras l'un de l'autre, et, tandis que la matrone fait le guet dans l'antichambre, s'enivrent d'ineffables caresses. La nuit s'écoule ainsi au milieu des baisers et des tendres aveux que des sanglots de joie entrecoupent. Cependant, le lendemain, au premier chant de l'alouette, le monarque babylonien, environné des grands de son empire, et, comme d'habitude, couronne et sceptre en main, attend dans la salle du trône la belle captive qu'il adore, et, comme elle tarde à venir, lui dépêche un de ses officiers. On devine quelle est la stupeur du messager lorsque, s'inclinant sur le lit de Blanchefleur, au lieu d'une tète, il en voit deux si gracieusement penchées l'une sur l'autre, si mollement baignées des ombres vaporeuses du sommeil, et d'ailleurs si parfaitement semblables, qu'il s'éloigne sans savoir laquelle des deux éveiller. « 0 mon maître ! dit à son tour le royal émissaire ; ô mon glorieux souverain, je te porte envie ; en cette nuit, la rose de tes pensées s'est épanouie sur la soie verte des coussins en deux nobles fleurs toutes pareilles, et désormais il devient impossible de les distinguer l'une de l'autre. » A cette nouvelle, l'empereur, moins rapi de l'aventure que son officier

des gardes ne l'eut soupçonné, et craignant quelque sortilège, se précipite furieux hors de la salle. Pendant ce temps, l'esclave égyptienne, instruite de ce qui se passe, accourt dans la chambre des deux enfants assoupis. « Malheureux ! s'écrie-t-elle, éveillez-vous, peut-être pour mourir. — Et quoi ! soupirent les deux amants, serait-ce déjà le roi? — Oui, le roi, et sur ses pas la mort. »

A ces mots, elle jette sur la couche un anneau magique qu'elle vient de trouver parmi les fleurs sur lesquelles elle a dormi ; mais cet anneau mystérieux, amulette envoyée par les fleurs au couple infortuné qu'elles prolégent, ne peut sauver que l'un des deux, celui qui l'aura au doigt. Entre Fleur et Blanchefleur une tendre et suprême dispute s'engage ; chacun des deux veut forcer l'autre à vivre. Les instants s'écoulent, l'empereur monte à grands pas l'escalici, ; il entre, et tous deux, repoussant un salut qui ne saurait être commun, se résignent à mourir sous le poignard pour se voir ensuite transformés en fleurs que la brise de mai balance au bord des ruisseaux.

VI

Le poëme se partage en cinq chants, au' dire de l'auteur, cinq bouquets, lesquels à leur tour se subdivisent en des myriades de fleurettes composant pour Ruckert la moisson d'une année de rêverie :

Plus nombreux qb:C les fleurs des champs,

Foisonnent les lieds sous ma plume.

Les Chants domestiques et Anniversaires (die Haus-UndJahreslieder) terminent la série des poésies de Rilckert. Sous ce

titre, le poëte comprend tout ce qu'il a produit depuis 1822 en fait de lyrisme, bien entendu, et indépendamment de plusieurs drames et tragédies bibliques qui datent de son instal lation à Berlin.

Je me figure Rückert vivant à Neusess, son ermitage de prédilection, comme faisait a Heilbronn cet excellent Kerner, avec les revenants et les cataleptiques.de moins toutefois. 011 connaît chaque arbre de là forêt voisine, où l'on herborise un Horace à la main ; entre l'étude et les soins du verger, la journée se passe ; le soir, on feuillette en famille quelque beau parchemin oriental, Atar ou Schah-Nameh, et l'on s'endort en rimant un sonnet. Existence restreinte, mais facile, moitié littéraire, moitié campagnarde, bonheur paisible que leMeuil vient interrompre par moments, frais cantique où les strophes pour les chers morts ne manquent pas. N'est-ce point la vie qu'Horace devait mener aux champs? Avec jllùs de far-niente et aussi moins de sentimentalité. Ce nom d'Horace me rappelle une manière d'épître délicieuse, et qui complète agréablement le Tusculum :

« Un poëte classique dans les mains, je parcourais les sentiers romantiques du printemps, et, tout en lisant et cheminant, je ne pouvais réussir à mettre d'accord ensemble le classique et le romantique. Regardais-je dans le livre, il me paraissait décoloré en présence de cette explosion luxuriante de la vie, et, si mes yeux se levaient sur le bois verdoyant, tout m'y semblait confusion et désordre auprès de ces strophes si' bien bâties, et je trouvais qu'ombres et rayons manquaient absolument de symétrie. Ainsi, de ces deux choses, l'une me déplaisait par l'autre : le livre et la nature se livraient un combat à outrance. Enfin, las de chercher comment les accorder, je vins m'asseoir sur une pierre à l'endroit où l'ombre frissonnait au murmure des sources vives, et je continuai à lire, à regarder aussi par intervalles; insensiblement mon attentioh et moil silence augmentèrent, et de plus Cil

plus rêveur, absorbé, si je lisais ou si je regardais, moi-même je n'en savais rien. Cependant, toujours plus amoureusement, plus doucement, dans une harmonie de plus en plus intime et profonde, s'épanchaient, murmuraient, se confondaient ensemble et le printemps et le poëte. Étonné, je me sens bercé par un Esprit qui sait, entre la vie et la mort, faire taire la contradiction : l'Esprit du sommeil et du rêve, lesquels, sous ces ombrages, m'avaient enveloppé sans que je m'en fusse aperçu, jusqu'au moment où, par un coup de vent arrachée, une feuille vint tomber sur mon livre, qui, à. son tour, me tomba des mains. Sommeil qui sais lier le ciel et la terre ! songe médiateur entre ce monde et l'autre! frères jumeaux sagement unis et qui rapprochez tout, venez souvent m'accompagner en mes promenades printanières et m'àssister dans mes études. Quel commentateur saura jamais, ainsi que vous, expliquer son poëte d'après la nature, et faire entrer la création dans son poëte? »

Cette aimable résidence de Neusess, Rûckert dut cependant l'abandonner vers 1841, pour venir, sur l'invitation du roi de Prusse, s'installer à Berlin. Dans cette académie improvisée que Frédérie-Guillaumc IV se recrutait en Allemagne, le chantre gracieux des Gazelles ne pouvait être oublié. Orientaliste et poëte, Rückert avait là sa place marquée entre le vieux Tieck et M. de Humboldt. Le rossignol déniché quitta donc le buisson d'aubépine, le doux abri sous la fouillée et la mousse, pour s'en venir avec sa couvée s'établir dans les corniches du nouveau temple. « J'ai remarqué que, partout où ces oiseaux font leur nid et leurs petits, on y respire un air délicat et pur, » observe le Banquo de Shakspeare, et Frédéric-Guillaume, à ce qu'il paraît, pensait sur ce point comme le roi d'Ecosse.

Néanmoins, on ne s'attend pas à ce que les souvenirs d'un si charmant passé, les souvenirs de tous ces frais printemps écoulés en pleine nature, aient pu se dissiper sans laisser de

trace. Le manteau couleur de cendre des hamadryades de la Sprée n'avait pas de quoi faire oublier à cette âme rêveuse, altérée de fantaisie et d'air, les sources vives de Neusess, les courses dans la montagne, et les divines escapades au pays des nuages. « Hélas! soupire-t-il en son inquiète aspiration, si je pouvais seulement m'envoler de cette obscure et poudreuse résidence au vallon où le printemps joyeux s'épanouit, de ce Berlin qui n'en finit pas, à ma campagne de Neusess ! » Tout en rimant ainsi, le temps se passe, l'âge vient, qui amène avec lui le désenchantement, l'amertume du cœur. « Pourquoi se plaindre de la fausseté des hommes, lorsque le ciel lui-même se plaît à nous leurrer de promesses vaines et de mensonges? L'aurore a menti qui promettait la pluie ; le paon qui la piaulait, la grenouille qui la coassait, ont menti ; le nuage aussi qui nous disait par la voix du tonnerre : « Attendez, il va pleuvoir, pour sûr, » le nuage a menti, et le voilà qui nous jette en fuyant l'arc-en-ciel comme une raillerie. » Bientôt, à ce cortége bourdonnant des pensées moroses la douleur physique va se joindre. « Merci, s'écrierat-il en s'adressant à la Muse ; grâces te soient rendues à toi qui daignes me visiter encore lorsque tout s'est enfui, plaisirs de la jeunesse, bonheur de vivre, tout, jusqu'à la santé, ce bien suprême! Tu t'attaches au pauvre malade incapable de te servir désormais, avec gloire du moins; plus empressée dans cette chambre, où tu remplis l'office d'infirmier, que tu ne l'étais jadis aux banquets de la jeunesse, tu me livres en fidèle servante les consolations dont tu disposes : l'aimable badinage et la parole grave qui rassérène. »

Triste retour des choses ! c'est un peu l'histoire de chacun ; cependant, l'heure mélancolique ici paraît hâtive. Né en 1789.. Rückert comptait à peine à cette époque cinquante-cinq ans, et, d'ailleurs, l'individualité souriante du poète, la fraîcheur, la grâce persistante de son inspiration, eussent défié

l'âge. Est-ce que ce culte sentimental des fleurs et des étoiles aurait, lui aussi, sa période marquée? On sait la réaction douloureuse que produit sur l'âme irritable d'un poëte aimé un peu d'abandon ou de froideur de la part de son public, s'apercevant un beau matin qu'il admire depuis tantôt vingt ans les mêmes élégances et le même esprit. Je m'expliquerais volontiers de la sorte la mauvaise humeur de Riickert; pourquoi vouloir rimer jusqu'à la fin? Il n'y a pire façon de se faire oublier que de prétendre occuper les gens de soi au ' delà de certaines limites; à force de revenir à son thème, on l'épuisé, et on finit par substituer à l'inspiration je ne sais quelles formules originales sans doute, quels procédés charmants, qui n'ont qu'un tort, celui de manquer d'imprévu. Ici, le nom de M. Auber me vient à la plume. Et qu'on y prenne garde, ces réminiscences juvéniles, cette grâce artificielle, cette fantaisie qui ne veut pas vieillir et se met du rouge au besoin pour danser sur la ritournelle favorite, ne sont peutêtre pas les seuls points de ressemblance qui rapprochent le poëte du Diamant et de la Perle du chantre de Gustave et de la. Sirène. Toutefois, ne disons pas trop de mal de ces combinaisons de mots, car cette science de la forme dont Riickert possède en maître le secret, s'il la fait servir par moments à de bizarres contre-points, il l'emploie aussi bien souvent dans un but plus élevé, plus pur, celui d'enrichir la langue poétique et de fixer nettement la strophe. On ne saurait penser, d'ailleurs, combien cette diction musicale et rhythmique sert au microcosme du poëte; cela chuchote, jase, murmure, frôle, grésille et siffle. A lire ces causeries mystérieuses du rossignol et de l'étoile, on croirait presque à la poésie imitative. Quant au romantisme, Rückert ne le comprend même pas. Abîmé dans le soleil oriental, source vivante de sa pensée, le clair-obscur lui échappe ; il ne sent rien de ces terreurs secrètes, de ce mysticisme froid et plein d'épouvante

dont le souffle parcourt les grandes forêts de chênes et plane sous l'ogive des cathédrales.

Si quelque chose manque à Rückert, c'est la nationalité. Orientale dans les Gazelles, italienne dans les sonnets et les octaves, française même dans ses distiques, d'une concision si accusée, si nette, l'imagination de Rückert, essentiellement souple et mobile, curieuse au suprême degré, se prète à toutes les excursions, à toutes les métamorphoses. Qu'elle ne cesse pourtant jamais complétement d'être allemande, qu'au milieu de tant de transformations le sens germanique persiste, je le veux bien ; mais encore doit-on ne point nier l'évidence et reconnaître à quelles doses les divers éléments se combinent. La poésie de Rückert me fait l'effet d'une âme en état d'éternelle métempsycose ; que son idéal absolu soit tout allemand, on peut le soutenir; en attendant, elle voyage du corps d'un soft persan à celui d'un brahme indien, capable au besoin de s'incarner dans la peau d'un Chinois.

v

ÉDOUAÏiD MOERIKE

11 faut avoir vécu parmi ces honnêtes populations de la Souabe, entendu les refrains du vieux temps qui se chantent à la brune sous les tilleuls de l'église, pour comprendre l'idyllique fraîcheur de ces compositions naïves ; c'est d'ordinaire l'éternelle histoire du cœur des pauvres jeunes filles : un amoureux qu'on avait, et qui s'est enfui sans tenir ses promesses; les rêves caressés des anciens jours qu'on évoque pour les voir s'évanouir soudain, comme cette plainte jetée à l'écho du vallon, et que la brise emporte. « Temps des roses, hélas! que tu as passé vite! es-tu donc passé pour jamais? Ah! si mon amoureux m'était resté, je ne souffrirais pas de la sorte. En honneur de la belle moisson, elles chantent toutes, les faucheuses ; mais, moi, triste et pauvre engeance, rien d'heureux ne m'attend ici-bas. A travers la prairie en fleurs, je me glisse perdue en mes songes jusque vers la montagne où mille fois il m'a juré fidélité, et, là, sur le versant, je pleure à l'ombre du tilleul, tandis qu'à mon chapeau le vent agite le ruban rose qu'y attacha sa main. Il Ainsi finit le doux motif, ou, pour mieux dire, il ne finit pas, car c'est le caractère, car il entre dans le caractère même de ces émanations élégiaques de laisser l'imagination en

suspens, de s'arrêter en l'air comme ces mélodies de Weber et de Schubert, désespoir éternel des amateurs de la symétrie musicale. Un soupir de harpe éolienne, un ruban qui Hotte, une larme, voilà toute cette poésie.

« De bonne heure, avant que le coq chante, avant que l'étoile ait pâli, je descends et j'allume le feu.

» La flamme naît, l'étincelle pétillé, je regarde la flamme et l'étincelle toute plongée en ma douleur!

» Et soudain il me revient, cruel enfant, que j'ai rêvé de toi toute la nuit.

» Larmes sur larmes coulent de mes yeux; ainsi le jour s'écoule; ah ! s'il pouvait revenir ! »

Une autre fois, l'Ariane champêtre s'adresse au vent : « 0 brise qui murmures, vent qui grondes, dis-moi d'où tu viens, où tu vas. » Mais le vent poursuit sa course sans l'entendre. « Le secret de ma vie, enfant, est-ce que moi-même je le sais ? Je l'ai demandé aux montagnes, je l'ai demandé au ciel, aux fleuves, à l'Océan, et ni les montagnes, ni le ciel, ni les fleuves; ni l'Océan, ne m'ont répondu; ainsi je vais depuis des siècles. — De grâce, arrête un seul moment, s'écrie alors la jeune fille ; ne me diras-tu pas au moins en quels lieux est la patrie de l'amour? ne me diras-tu rien du secret de sa naissance et de sa fin? — Qui peut répondre à ce que tu me demandes? L'amour, ma belle, est comme le vent : rapide et prompt, jamais il ne repose, il est éternel ; ce qui change, c'est le coeur ! »

Cette muse aime Je merveilleux, les histoires de sorcières et les contes de fées, poésie du nord de l'Allemagne dont nous avons vu Kerner naturaliser l'esprit au jardin du Neckar. Ainsi, même en ce groupe souabe si étroit, si uni, l'étude nous signale deux tendances : l'une réaliste, historique, plus portée, qu'and le surnaturel se rencontre, à le circonscrire

dans l'ordre des phénomènes de conscience — l'hland et Schwab; — l'autre exclusivement romantique et toujours prête à transporter les choses sur le domaine de la fantaisie, Justin Kerner et Moerike, son meilleur élève ou disciple. comme il vous plaira. « Il n'est point mal, écrit le docteur Frédéric Vischer, dans ses Sentiers critiques, il n'est point mal que, de temps en temps, la poésie se révèle sous une apparence fantastique il la plate raison, qui prétendrait la condamner à ne jamais produire qu'une froide et vulgaire copie des choses; ne fût-ce que pour montrer à sa rivale, si prompte à regarder toute simplicité de l'âme comme une concession faite à sa manière prosaïque d'envisager le monde, ne fût-ce, disons-nous, que pour lui montrer que le génie poétique, loin de laisser les choses comme elles sont, les modifie, les retourne et les transporte dans un royaume nouveau et imaginaire. » Et, pour ma part, je me range assez volontiers de l'avis du docteur de Tiibingen, et j'avoue que j'adore les arabesques lorsqu'elles ont de sveltes encolures de sirène, des huppes de colibri et de voluptueux enroulements de fleurs. — En parlant de sirène, il nous semble ouïr les voix traîtreusement enchanteresses de celles dont Edouard Moerike peuple les grottes de son lac. — Sirène ici n'est pas tout à fait le mot; en cette mythologie du moyen âge, nixe conviendrait mieux : si je l'écris, me le passera-t-on ?

Dans leur palais profond, sous les gouffres marins, Trône le chœur fatal des sept nixcs; leurs mains De la rose des eaux balancent le calice,

Leurs yeux guettent le jour dont un pur rayon glisse.

Et, dès que sur les flots par la brise emporté,

Un navire fuit comme une ombre,

Du royaume des eaux monte une clameur sombre,

Un affreux cri de mort par sept fois répété

Une cloche magique alors s'ébranle et sonne,

Les pâles sœurs dansent en rond ;

Leur robe se défait, leur ceinture se rompi,

Leurs cheveux dénoués laissent choir la couronne.

Et la mer aussitôt déchaîne ses fureurs,

Et les éléments en délire Rugissent autour du navire

Jusqu'à ce qu'il s'abîme au sein des profondeurs.

Ainsi chante l'astrologue Dracon au balcon de la princesse Liligi, la blonde élève qu'il a charge d'instruire dans les sciences occultes. Vers minuit, le grimoire s'est clos, et l'ardente jeune fille a supplié le maître de satisfaire à sa passion du merveilleux en lui contant des légendes d'un autre monde, la Grotte des Sept Sœurs, par exemple, et l'histoire du Fils du roi. L'astrologue n'a rien à refuser à la princesse, et le voilà débitant les préludes que nous venons d'entendre. — La lune éclaire et se mire dans les transparences vives des grandes eaux du parc; le pin rend ses accords nocturnes, de tièdes bouffées d'aubépine et d'acacia nagent dans l'air, et puis la voix de l'alchimiste a des vibrations si profondément sympathiques ! Car maître Dracon n'appartient point à cette race classique d'astrologues. rébarbatifs qu'on nous montre la baguette à la main, et sur le dos une robe sordide à peine digne d'orner la carcasse d'un usurier talmudiste du Ghetto. Dracon est jeune encore, il est beau, et, dès qu'un peu d'exaltation s'en mêle, son œil noir jette des flammes. 0 douce et blanche Liligi, pourquoi prolonger cette heure dangereuse ? Que fait donc votre imprudente mère? Cependant, la jeune fille continue s'enivrer des paroles de l'enchanteur, qui, tandis qu'un charme inconnu la fascine, étend ses mains sur elle, et de sa lèvre basanée effleure ses doux yeux d'hyacinthe, dont une somnolence magnétique

appesantit déjà les paupières.—Liligi s'endort, et\ pendant son rève, il lui semble qu'elle entend les harmonies des sphères, et que les étoiles révèlent à ses esprits le secret de nos destinées. Bientôt pourtant elle s'éveille, « 0 maître, vous vous taisez ; de grâce, encore la ballade du Fils du Roi! » et l'astrologue continue ainsi :

A la surface de l'onde Glisse le vaisseau royal, El les sept sœurs à la ronde : « Viens à nous, bel amiral !

» Viens, nos chants doux et suaves Te berceront désormais ; Viens, tu verras nos palais ! Viens, nous serons tes esclaves ! »

Et le fils du roi, séduit, Quitte son bord ; ô démence ! On l'accueille, on le conduit Sous la vive transparence :

< Vois la porte du sérail Où l'attendent les sultanes ! Vois l'escalier de corail, Les minarets diaphanes ! »-

Cependant, le même wir, Sur l'Océan solitaire, L'étoile du ciel put voir Un corps flotter vers la terre.

C'était le beau fiancé Du chœur des nixes marines. Sept blessures purpurines Étoilaient son sein glacé.

Ici, la même scène il laquelle nous avons assisté tout il l'heure se renouvelle; le couplet qui nous a dit l'enivrement de la jeune fille sous les incantations de l'astrologue se reproduit en manière de refrain ; et, comme dans ces ballades de Schubert, à l'anxiété croissante de la mélodie, au ton plus orageux de l'accompagnement, qui toujours davantage se complique, on sent les approches du denoûment. — Donc, la princesse Liligi demande une autre histoire; Dracon obéit : ce sera la dernière. Il chante, et sa lèvre, sur la fin, effleure encore la paupière de la jeune fille endormie. — Plus d'histoires désormais ni de baisers ; cette fois, Liligi ne se l'éveille pas : car cet homme est un magicien au service des nixes, et voilà cette nuit trois semaines qu'il s'est introduit, à la faveur d'un emploi mensonger, dans le palais du roi pour préparer le sortilège. — Dracon s'empare du corps inanimé de la belle Liligi, et, porté sur son manteau fantastique, gagne l'Océan, où bientôt il plonge avec sa proie, et va frapper à la porte de corail, amenant aux sept sœurs l'aimable princesse, qui sera nixe un jour, et commence, en attendant, son apprentissage.

Quand Edouard Moerike parle de cette vie élémentaire des sources et des fleuves, je trouve en son accent quelque chose de la persuasive sérénité de Novalis : il y a parmi les poëtes des organisations plus spécialement appelées à rendre certains frémissements, certaines sensations de la vie de la nature. On dira de tel peintre : « Il fait bien l'eau, le ciel, les arbres ; » pourquoi n'en dirait-on pas autant de tel poëte, de Wilhelm Millier et de Moerike par exemple, les deux lyriques allemands qui, selon nous, ont pénétré le plus avant dans ces mystérieuses confidences de la Naïade moderne ?

Sur le Danube immense un esquif a glissé-,

Vois, c'est la fiancée avec le fiancé.

t Que puis-je te donner, mon hien-aimé? dil-ello, Dis, quel est le trésor que Lon désir appelle? »

Lui plaisante et sourit ; mais la vierge, à ces mots, Plonge sans hésiter son bras au sein des flots.

« Naïade du Danube, ah ! que ton tlot m'envoie Pour mon doux bien-aimé quelque splendide proie ! »

Et soudain dans sa main étincelle au soleil Une royale épée au pommeau de vermeil.

A son tour, lui s'incline, et voilà qu'il amène Dans ses doigts un collier qu'envierait une reine.

Sur le front de sa belle il le pose à l'instant ;

On dirait à la voir la fille du sultan !

« Naïade du Danube, ah! que ton flot m'envoie Pour mon doux bien-aimé quelque splendide proie ! »

La vierge recommence, et sa main, ô ii,ésor !

Du sein des flots émus retire un casque d'or.

Et lui, durant ce temps, pêches miraculeuses! Ramène un peigne orné de pierres précieuses

Pour la troisième fois, sa main plonge dans l'eau ;

0 malheur! la voilà tombée hors du bateau.

Il s'élance après elle, et la saisit à peine,

Que la nymphe tous deux vers le fond les entraîne.

La nymphe du Danube est avare et sans cœur; Jeune fille et garçon paîront cher sa faveur.

La barque sur les eaux désormais flotte vide,

Le soleil disparaît, la nuit tombe rapide ;

Et, quand la lune au ciel se leva, les deux corps Surnageaient enlacés et voguaient vers les bords.

Ces forces élémentaires, hostiles à la race humaine, ne séjournent pas seulement sous les eaux ; le naturalisme populaire du moyen âge, dont la muse romantique évoque l'esprit, en peuple la création. Comme l'Océan et les fleuves, la terre et l'air ont une vie occulte, et malheur à qui refuse d'y croire 1 Une belle jeune fille, courtisée de tous, s'amuse à bafouer ses amoureux : « Plutôt que de me marier, ditelle un soir, j'aimerais mieux me faire la fiancée du Vent. » Or, pendant la nuit, le Vent survient et remporte ; et, neuf mois après, la commère met au monde le bandit Jung Volker. Autre part, c'est la fille du meunier, Greth aux maléfices, que l'Esprit du vent ensorcelle. — Un matin, le fils du roi entre au moulin, et, la trouvant seule, va l'embrasser, lorsque soudain la chevelure de la belle se met il tournoyer, à bruire, à gronder, que c'est une tempête dans la maison, tandis qu'au dehors pas un rameau ne bouge. « Ah ! s'écrie le don Juan épouvanté, tu es la fiancée du Vent ; c'est toi qui, l'autre nuit, as enlevé le drapeau de mon palais. » A ces mots, un coup de vent brise la fenêtre et les emporte tous les deux par delà les mers, sur un pic désolé où la sorcière étouffe son amant d'une étreinte. Dirai-je encore l'histoire fantastique de ce petit homme à bonnet rouge qu'on voit apparaître à la lucarne d'une certaine maison de la ville chaque fois qu'un incendie doit éclater dans la contrée? Dès la veille, il va et vient, monte et descend, se remue et s'agite comme sous une fiévreuse influence; puis, à la première alarme, on le voit sortir de sa retraite sur un maigre bidet dont les naseaux ont l'air de flairer la flamme, et jusqu'à ce qu'un nouveau désastre menace d'éclater, cavalier et monture ne reparaissent plus. — Mais, dira-t-on, ce sont là des contes de nourrice ! Peut-être.

Il s'en faut cependant que cette muse naïve ignore les purs secrets de l'art, plus d'une élégie touchée de main de maître

tiendrait fort dignement sa place dans le recueil du mieux goûté de nos intimes, la Visite au val d'Urach, par exempIe, morceau tout empreint d'un exquise et touchante mélancolie. —Le poëte, évoquant son passé, retourne aux lieux où s'écoulèrent ses premiéres années.

« Vallon chéri, je crois rêver en m'égarant ainsi sous ton épaisseur ; aucun prodige dans ce que voient mes yeux, et pourtant il me semble que le sol frémit, que l'air et la feuillée gazouillent ; cent miroirs verdoyants me renvoient mon passé, qui me trouble en me souriant ; la vérité me devient une poésie, et ma propre image un fantôme étrange à la fois et doux. »

S'adressant alors à ces torrents que le soleil inonde de ses feux, à ces bois profonds, dont les chaudes bouffées lui arrivent chargées de vapeurs balsamiques : « Me reconnaissezvous, s'écrie-t-il, moi qui si longtemps ai vécu parmi vous? »

« Ici, chaque tige m'enlace en d'ineffables méditations ; pas un caillou, pas un brin d'herbe si petit, que mon regard ne s'y attache avec langueur. Brins d'herbe et cailloux me parlent do choses oubliées à demi ; la joie et la peine se disputent mon :une ; je voudrais pleurer, et la larme s'arrête, tandis qu'en ma fiévreuse angoisse, j'ai hâte de pénétrer plus avant. »

A quelques pas de là, notre poëte rencontre les sources de la vallée. Aussitôt, le motif favori lui revient, et nous le voyons interroger de nouveau cet Esprit de la nature dont il semble pressentir la vie élémentaire sous la transparence des eaux.

« Monirez-moi, s'écrie-t-il, ô sources ! montrez-moi vos cellules tapissées de mousse ; montrez-moi, au plus secret du bois, les matrices profondes où s'élaborent vos ondes impétueuses avant de s'épancher en cascades sur les rochers et la vallée. »

Je regrette de ne pouvoir donner aucune idée du grand air que respirent ces stances, du vigoureux métal dont se composent ces octaves. Ici, on peut le dire, le poëte est digne de son iuterlocuteur, et certes il faut que l'Esprit de la nature ait fait vœu d'un mutisme impitoyable pour ne pas répondre à qui l'interroge sur ce mode antique et solennel. Que de grâce encore et de tendre émotion dans ce tableau des amitiés dont ce paysage lui rappelle les beaux jours ! Il évoque du sein des touffes de feuillage le camarade de son enfance :

« 0 toi qui jadis fus un autre moi-même, oh ! viens, cher enfant, viens sans crainte ; aujourd'hui encore, nous nous ressemblons, et jamais nous n'aurons à nous effrayer l'un de l'autre. »

Mais en vain il étend les bras, en vain il conjure la place, le feuillage reste immobile, et sur le banc accoutumé l'ami d'autrefois ne revient pas s'asseoir :

« Adieu donc, ô vallée ! — soupire alors le poëte en s'éloignant, le cœur gonflé de larmes; — adieu, seuil paisible de mon existence, foyer où je puisais le meilleur de mes forces, nid embaumé des premières sensations, adieu, je pars, et que ton génie m'accompagne ! »

Il y a plus : maint fragment de ce trop court volume, surtout dans la dernière partie, témoigne d'un commerce assidu des anciens. Sans parler de diverses traductions de Catulle heureusement venues (le choix n'indique-t-il pas ici certaine affinité de complexion ), on noterait çà et là telle pièce où le symbolisme antique se mêle, non sans charme, aux détails un peu réels de nos pratiques modernes : le poème intitulé Fêtes d'automne, par exemple, dans lequel Dyonisos évoqué se révèle, en vrai dieu légitime qu'il est, à ces bons

leva, et la pluie, en tombant à flots, lava tellement sur le pic du donjon l'étendard improvisé, qu'à l'aube naissante toute espèce d'azur avait disparu de ses plis ; et, dans la matinée, lorsque Wilhelm Millier arriva, la première chose qu'il aperçut fut cette croix noire sur un linceul blanc qui flottait à son intention au sommet de la tour. Du drapeau grec, tel que Justin Kerner l'avait imaginé la veille, les caprices du ciel venaient de faire le pavillon, la bannière des funérailles, triste présage qui tarda pas à s'accomplir. Wilhelm Millier quitta Weinsberg l'tlme frappée. Il avait voulu consulter la visionnaire de Prevorst, que Justin Kerner traitait en ce moment. Ce qui se passa entre la cataleptique et le poëte languissant, on ne l'a jamais su. Le fait est que la femme de Wilhelm Miller remarqua chez lui, après l'entrevue, une exaltation inusitée. Comme on s'en retournait, tout le long du chemin, le pauvre poëte ne fit que parler de la somnambule, et, lorsqu'il rentra dans sa maisonnette de Dessau, ses amis sentirent s'évanouir leur dernier éclair d'espérance. Il avait cette résignation douce et mélancolique, cette sérénité souffrante que respirent les âmes pures au moment de s'envoler à Dieu. « Maintenant, disait-il un jour, la veille de sa mort, au baron de Simolinn, dont il avait combattu autrefois les idées sur le magnétisme, maintenant, je suis entièrement de ton avis, mais je t'ai dépassé ; il te manque, à toi, l'initiation : pour l'avoir complète, il faut te rendre à Weinsberg; là, tu t'entretiendras avec les Esprits qui sont au-dessus de nous. »

II

Wilhelm Millier assigne à la lecture de ses poëmes certaines époques de l'année que lui dicte le sentiment dans lequel ils ont été conçus, et qu'il prend la peine d'indiquer lui-même sur le titre en manière d'épigraphe. Ainsi la Belle

Meunière serait pour ètre lue en hiver (lm Il/inter zu lescn), telle autre au contraire, pour être lue au printemps (lm F ruhling zu lesen).

Voyons d'abord la Belle Meunière.

« Que veut donc le chasseur en ces lieux? Qui l'amène Au ruisseau du moulin? — Reste dans ton domaine, Hardi chasseur. Ici point de gibier pour toi.

Une douce chevrette ici tremble pour moi ;

Et, si tu veux la voir, si tu veux qu'elle vienne,

Laisse dans le bois ton fusil,

Enferme ta meute au chenil,

be ta trompe d'airain apaise la fanfare,

Et va de ton menton raser le poil grossier ;

Car autrement, au fontl du vert sentier,

Je crains qu'en te voyant la biche ne s'effare.

» Ne peux-tu donc rester au sein de tes forêts,

Et laisser les moulins et les meuniers en paix?

Que ferait le poisson dans la feuillée Épaisse ?

Que cherche l'écureuil dans le cristal de l'eau ?

Reste, chasseur altier, dans ton bois, et me laisse Seul avec mon moulin au bord de ce ruisseau.

— Mais, si tu veux gagner à tout prix ma maîtresse, Apprends, mon doux ami, d'où lui vient son tourment : Les sangliers la nuit sortent de leur tanière,

Et viennent ravager son champ.

Allons, délivre-nous des sangliers, compère ! »

L'honnête garçon commence par railler. Hélas! il ne sait pas encore où cette rencontre le mènera, et bientôt son ironie et son persiflage vont se fondre en sanglots. La belle meunière no sent rien de cette répugnance que son naïf amoureux lui suppose; bien au contraire, cet attirail de

paysans de la Souabe. Garçons, filles et matrones, sont rassemblés pour les vendanges ; déjà la fête va son train. Mais voyez donc, sous ces bosquets, ce marbre festonné de pampre et de lierre? Quel air rêveur! Serait-ce là Bacchus? « Viens te mêler à nos groupes joyeux, s'écrient les vendangeurs ; viens, ou du moins fais-nous signe de la main que tu nous as compris, et mesure trois pas le long de nos vignes riantes. » Mais le dieu demeure immobile, et chacun croit avoir perdu sa peine, lorsque trois coups de tonnerre ébranlent la vallée.

« Ainsi Zeus lui-même a voulu que son tils nous soit propice, ainsi nulle prière n'est vaine, et l'Olympe exauce encore les vœux des gens. »

À cette manifestation divine succède un silence sacré ; rt., le trouble religieux se dissipant, on songe à couronner la fête.

« Entonnez les dernières chansons et descendez par couples jusqu'au fleuve, où vous attend un bateau, pavoisé. A la place d'honneur, que le dieu s'installe et nous dirige, et que l'équipage glisse en chuchotant par les frais sentiers que la lune éclaire. »

L'épigramme dans Je goût antique, et telle du reste que Goethe l'a restaurée, se montre aussi par moments aiguisêe tant bien que mal et voulant mordre (1), mais plus volontiers sentimentale, comme dans ce sixain que le poëte adresse a sa mère ;

« Eh quoi ! de tant de poésies, pas une qui te soit destinée, ô ma mère ! Pour te chanter, crois-moi, je suis trop pauvre ou

(1) A propos des épigrammes de Goethe, qu'on me permette d'en extraire une peu connue. Elle est intitulé Léyendr, et caractéristique

peut-être trop riche, car, toi seule, en mon sein, es tout un poôrhe encore inchanté (1), Un poëmeque nul ne sentirait et que je garde pour me consoler lorsque mon cœur attristé se détourne du monde, et, solitaire, contemple en lui la paix durable de son immoi telle patrie, »

Une autre fois, le poÜte, traversant un cimetière de village, s'arrête devant une sépulture délabrée. Que d'abandon et de misère ! C'est à peine si quelques vieillards du pays se souviennent du nom qui fut gravé sur cette dalle, et nul, il coup sûr, n'y soupçonne un sanctuaire. Là repose la mère de Schiller, du prince des lyriques souabes. Le passant attendri cueille sur la place une églantine, et la rose sauvage devient entre ses mains le sujet d'une élégie en douze vers qui serait peut-être la meilleure épitaphe à inscrire sur la pierre de celle qui mit au monde un immortel, si, pendant

;'L l'endroit de certaines antipathies de tempérament sur lesquelles nous avons eu déjà l'occasion de nous expliquer autre part. La voici

Un saint reclus, en proie à la dévote fièvre,

Voit dans sa Thébaïde, à sa grande stupeur,

Accourir un matin un faune au pied de chèvre,

Qui l'aborde et lui dit : « Priez pour moi, seigneur,

Priez pour mes cousins, mes amis, et ma race ;

Faites qu'au paradis chacun de nous ait place,

""\*• Car le zèle divin enflamme notre coeur. »

L'anachorète alors en se signant réplique :

« Je doute que là-haut ton cri soit entendu ;

Avec le pied de chèvre, hélas ! comment veux-ln Être propre jamais au salut angélique ? »

Mais l'hôte des forêts : « Singulière rubrique !

Vous voulez vous moquer, saint homme, assurément. Qu'a donc mon pied de chèvre à faire qu'on me damne, Lorsque j'en ai tant vu d'autres qui vaillamment S'acheminaient au ciel avec des tètes d'âne? »

(1) « Ein noch Unges-ungeii-rs Lied rllhst du lllii-"rln Busen. »

qu'on élève des statues au fils, on pouvait s'informer encore de l'endroit où gisent les ossements de la mère.

Nous en avons dit assez sur Edouard Moerike pour qu'ou ait une idée du caractère de cet aimable esprit. Nous n'osons croire cependant que les amateurs du haut goût en littérature s'accommodent jamais d'un régime si simple, à moins que ce ne soit par contraste, à l'ordinaire du jour.

VI

WILHELM MULLER

#

1

Tout à l'heure, pendant que nous étions chez Justin Kerner à la Weibertreue, nous aurions pu conter une mélancolique anecdote se rapportant à Wilhelm Millier. Encore à la fleur de l'âge, mais déjà miné par une maladie de langueur, le chantre de la Belle Meunière devait, en revenant d'une promenade sur les bords du Rhin, visiter dans son ermitage le solitaire de Weinsberg. L'entrevue avait lieu le lendemain, et Justin Kerner, voulant rendre un hommage triomphal à son mélodieux confrère, dont les Poésies grecques faisaient alors grand bruit en Allemagne, imagina de hisser l'étendard hellénique sur le plus haut point de la Weibertreue. On arrache un jeune arbre du jardin, une toile est bientôt trouvée, il ne reste plus qu'à la badigeonner aux couleurs nationales du pays de Tyrtée et de Botzaris ; grand embarras pour notre poëte, qui n'a jamais ouvert un livre de blason, et qui, si on excepte le drapeau wurtembergeois, n'en connaît pas d'autre sur la terre. N'importe, en pareil cas, l'intention est tout. A défaut du véritable, on compose un pavillon de fantaisie, champ d'azur et d'argent, croix de sable brochant sur le tout; les hôtes qu'on attencl n'en demanderont pas davantage. On était alors au commencement de l'automne. Vers le soir, le vent du sud se

bruit et de victoire ne tarde pas a lui tourner la tête. L'odeur de la poudre l'enivre tout d'abord. Habituée aux mœurs douces et paisibles du vallon, à des jours limpides et monotones comme le ruisseau qui coule devant sa maisonnette, elle écoute de toutes ses oreilles ce tintamarre qui vient de la forêt:et de la montagne, et prend pour un héros cet homme qui lui apparaît au milieu des hourras et des fanfares, des chiens qui aboient et des trompes qui sonnent l'hallali, Elle admire en cet homme hardi la force et le courage ; elle sent, à le contempler, des émotions que n'a pu lui donner le garçon naïf et médiocre qui n'a su que la chérir. Elle aime ce front, hautain, cet œil d'oiseau de proie, ce geste souverain qui commande à la multitude; la barbe même ne lui déplaît pas trop, et bientôt l'allier chasseur remplace dans les bras de la belle meunière le pauvre amoureux dépossédé, qui se lamente et soupire une dernière fois ses regrets, assis sur les myosotis du bord et laissant pendre ses pieds au fil de l'eau qui va l'ensevelir :

Lli MEUNIEH.

Quand un cœur sincère et fidèle Périt de langueur et d'amour,

Tous les lis dans l'herbe nouvelle Se fanent bientôt à l'entour.

La lune cache sa lumière Et se voile dans ses douleurs,

Pour que les hommes de la terre Ne puissent rien voir de ses pleurs.

Les anges ferment leur paupière,

Les petits anges bienheureux !

Et toutes les voix dans les cieux Chantent pour le repos d'un frère.

LE RUISSEAU.

Et, quand le cœur tendre et tidèlc Échappe enfin au mal cruel,

Une étoile blanche et nouvelle Fleurit aussitôt dans le ciel.

Du sein des fatales épines Sortent trois roses au teint frais, Hoses blanches et purpurines Qui ne se flétrissent jamais.

Et tous les anges de lumière Coupent leurs ailes sans regret, Et, sitôt que le jour parait, Viennent au jardin de la terre.

LE MEUNIER.

0 ruisseau, doux ruisseau chéri !

Je te laisse dire.

Mais sais-tu, ruisseau, pauvre ami, Ce qu'est ce martyre !

Là-bas le calme et les amours,

La paix douce et profonde.

Ruisseau, frais ruisseau, que ton onde Chante ainsi toujours !

Puis, lorsque le sacrifice est consommé, que la nappe limpide, troublée un moment, a reployé son transparent linceul sur le corps de l'infortuné, le ruisseau recommence à chanter, et murmure à la pauvre victime endormie en son sein une lente et plaintive mélodie :

Bon repos, bon repos!

Que tes yeux se tiennent clos !

Voyageur, Ion pied touche enfin au seuil propice.

Ici, la foi!

Repose en moi

Jusqu'à ce que la mer à son tour m'engloutisse.

Étends-toi désormais

Sur un coussin humide et frais,

Dans ma chambre d'azur où tout est transparence.

A l'œuvre, ici,

Tout ce qui berce et qui balance;

Qu'on me berce à loisir cet enfant endormi.

Si le cor de chasse au bois gronde,

Je veux tout à l'entour faire écumer mon onde.

Vous, bleus ne m'oubliez pas (1),

Par ici ne regardez pas :

Vous troubleriez sa paix si douce et si profonde.

Et vous, ne vous laissez plus voir

Sur cette échelle ;

Ne le réveillez pas de votre ombre, cruelle;

Laissez-moi choir Votre mouchoir,

Que j'en couvre ses yeux, comme un ami fidèle.

Adieu ! adieu !

Jusqu'au réveil de Dieu

Endors ta joie, endors ta peine.

La lune monte pleine,

Le nuage fuit peu à peu,

Et le ciel, qu'il est grand là-haut ! comme il est bleu !

Cependant, les Nemrods ne se rencontrent pas tous les jours pour enlever les cœurs d'assaut : les vilains ont aussi leurs

(1) Vcrgissmeiitnicht.

revanches. Il arrive souvent que la belle meunière, trouvant sur son chemin quelque damoiseau peu discret, béjaune échappé pour la première fois du donjon paternel, le remette à sa place lestement, et se donne le malin plaisir de venger sur lui les défaites de ses compagnes, comme dans ce lied de Goethe :

LE PAGE ET LA MEUNIÈRE.

LE PAGE.

Où donc, où donc... ? Belle meunière, Dis-moi ton nom.

LA MEUNIÈRE.

Lise.

LE PAGE.

Où donc, ma chère,

Vas-tu, ce rateau dans la main ?

LA MEUNIÈRE.

A la terre,

Au champ de mon père.

LE PAGE.

Et seule ainsi par le chemin ?

LA MEUNIÈRE.

On doit rentrer le foin ; voilà Ce que mon raleau signifie. Les poires mûrissent déjà, Et je les vpux cueillir.

LE PAGE.

En ton jardin, ma mio, Est-il point un feuillage épais, silencieux ?

LA MEUNIÈRE.

J'en sais deux,

Un de chaque côté.

LE PAGE.

Je te suis, et, vers l'heure

La plus chaude du jour, quand le ciel est en feu, Nous viendrons, n'est-ce pas? nous dérober un peu Dans cette verte et discrète demeure.

LA MEUNIÈRE.

Bon! et les histoires!

LE PAGE.

Veux-tu

Reposer dans mes bras ? Réponds.

LA MEUNIÈRE.

Je n'ai que faire.

Celui qui dans ses bras prend la belle meunière Est à l'instant même connu.

J'aurais l'âme toute froissée D'enfariner ainsi de blanc

Votre habit magnifique et de couleur foncée.

Vivre entre égaux, c'est là qu'est le bien seulement. Je veux jusqu'à la mort garder cette pensée.

J'aime le garçon du moulin,

Et celui-là n'a rien à perdre sur mon sein.

L'eau reçoit toutes les confidences du meunier ; il lui conte ses peines, ses désirs, ses regrets, tout, jusqu'à ses illusions, que la nappe limpide promène en sa transparence, comme

cette ombre vaporeuse des saules et des peupliers du bord. C'est, entre le meunier et le ruisseau du moulin, un échange perpétuel de plaintes amoureuses, un petit duo plein de mélancolie et de tendresse, une de ces cantilènes mélodieuses comme Schubert les aime.

Si vous avez jamais visité la fontaine de Vaucluse, vous êtes-vous assis tout en haut près du bassin? Il y a là un endroit où l'eau s'étend en nappe limpide, plus transparente que le cristal de roche. Quelle fête de plonger dans cette profondeur et de regarder les merveilleux jardins qui fleurissent sous l'abîme! Essayez de vous oublier là un moment, et vous ne tarderez pas à découvrir au sein du gouffre des montagnes et des vallées, des minéraux étranges, de bizarres végétations, tout un monde inconnu, où le désir vous prend de descendre et de vous égarer. Deux hommes, deux musiciens de génie, ont saisi le secret de cette vie élémentaire : Schubert et Weber. Le premier, un peu prosaïque, un peu bourgeois, comprenant davantage l'eau qui fait aller le moulin, le courant leste et clair où voyage la truite entre deux haies de gazon émaillé ; l'autre, plus entraîné vers le merveilleux, plus romantique, et préférant au ruisseau de la Belle Meunière la grotte de cristal des ondines et des nixes. En ce sens, Wilhelm Muller était bien le poëte de Schubert, qui lui fit tant d'heureux emprunts. Association illustre et charmante que celle de ces deux génies et dont nous jouissons avec ivresse et non sans quelque ingratitude en repor-

tant au seul musicien tfttfrhQTrT&^oge.

'

TABLE

PREMIERE PARTIE

LES ROMANTIQUES

Pages.

I. Achim d'Arnim 1 II. Immermann 101 III. Louis Tieck 136 IV. Bettina d'Arnim et Clément Brentano 141 V. Novalis 163 VI. Henri Heine .. 175

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDES DIVERSES

I. Goethe 179 II. Goethe et Napoléon 216 III. Jean-Paul Richter I 266

TROISIÈME PARTIE

LES POETES LYRIQUES

Pages.

I. Justin Kerner 309 li.'Uhhmd 345 III. Théodore Koerner 353 IV. Ruckert 357

V. Édouard Moeribe...^•jrTTTT'ï^.. 479 VI. Wilhelm Muller../rx fctE . 7 392